4e Mille

PHILIPPE DE FÉLICE

FOULES EN DÉLIRE
EXTASES COLLECTIVES

ESSAI SUR QUELQUES FORMES
INFÉRIEURES DE LA MYSTIQUE

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

FOULES EN DELIRE
EXTASES COLLECTIVES

DU MÊME AUTEUR

L'AUTRE MONDE — MYTHES ET LÉGENDES. — Le Purgatoire de Saint Patrice (HONORÉ CHAMPION, éditeur).

LES ILES DES BIENHEUREUX (BERNARD GRASSET, éditeur).

POISONS SACRÉS, IVRESSES DIVINES Essai sur quelques formes inférieures de la mystique (ALBIN MICHEL, éditeur. *Prix Montyon.*)

PHILIPPE DE FÉLICE

FOULES EN DÉLIRE
EXTASES COLLECTIVES

ESSAI SUR QUELQUES FORMES
INFÉRIEURES DE LA MYSTIQUE

ÉDITIONS ALBIN MICHEL
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

Droits de traduction et reproduction réservés pour tous pays.
Copyright 1947 by Albin Michel.

AVANT-PROPOS

L'accueil que l'on a bien voulu réserver à mon premier essai sur les formes inférieures de la mystique, aujourd'hui complètement épuisé, m'encourage à publier ce nouveau travail. Il devrait, me semble-t-il, être suivi au moins d'un autre ouvrage, qui pourrait être intitulé : *L'enchantement des danses et la magie du verbe.* Ainsi se trouverait esquissée une étude comparative de certaines des principales méthodes de la mystique. Peut-être me sera-t-il donné de mener à bonne fin cette tâche qui me paraît destinée à projeter quelque lumière sur un ensemble de phénomènes et d'états psychophysiologiques, où je crois reconnaître l'un des éléments essentiels de la plupart des religions.

Est-il besoin d'ajouter que, si le présent volume n'a pas paru plus tôt, la faute en est aux événements qui se sont déroulés durant ces dernières années. Les notes nécessaires avaient été réunies depuis fort longtemps déjà et le manuscrit des quatre premiers chapitres était prêt avant la guerre. J'en conserve précieusement plusieurs pages qui sont encore souillées de la boue des fossés où mes compagnons et moi avons été contraints de nous coucher, afin d'échapper aux bombardements impitoyables de l'aviation ennemie. Qu'il me suffise de dire que j'avais ces feuillets sur moi le 14 juin 1940, à Étampes, le 15, sur les routes de Beauce, et de l'aube du 16 jusque dans la nuit du 7, à Orléans. Ceux qui ont passé à cette époque-là sur les mêmes chemins et dans les mêmes villes savent ce que ces dates signifient.

S'étonnera-t-on maintenant si j'affirme qu'après avoir éprouvé, comme tant d'autres, une affreuse stupeur

devant le triomphe momentané de ceux que je savais tombés dans une frénésie grégaire, sans pareille dans l'histoire, je n'ai pas tardé à me ressaisir et à reprendre confiance. Non, ce ne sont pas les furieux emportements d'un peuple en proie à un accès de folie collective, qui ont ici bas le dernier mot. Le fait que j'ai la possibilité de publier ce livre me semblerait presque en être une preuve de plus.

CHAPITRE PREMIER

Politique et Mystique.

Introduction : Un problème à résoudre. — Définition et procédés de la mystique. — Les états de foule dans le monde contemporain. — Nécessité d'étudier les événements actuels à la lumière des faits religieux en général et de la mystique grégaire en particulier.

Peut-on dire, ainsi qu'on le fait communément aujourd'hui, que certains des partis et certains des régimes de notre temps se fondent sur une *mystique ?* L'usage de ce terme, emprunté au vocabulaire de la religion, se justifie-t-il en pareil cas, ou bien ne faut-il y voir qu'une impropriété, qui aurait été mise à la mode sans raison valable ?

Il y a là beaucoup plus qu'une simple question de mots. En réalité, qu'on le veuille ou non, le débat doit nécessairement porter sur la véritable nature des mouvements politiques et sociaux qui agitent l'époque où nous vivons. Supposons que l'on commette une faute de langage en affirmant qu'ils procèdent de je ne sais quelle poussée mystique. Encore convient-il de se demander pourquoi on a pu être amené à en expliquer de cette façon les origines ou le succès. Admettons, au contraire, que l'on s'exprime correctement. Il s'ensuit aussitôt que ces mouvements, qui tendent à bouleverser de plus en plus profondément la vie des peuples modernes, doivent être classés parmi les phénomènes du même ordre, c'est-à-dire parmi les autres faits qui relèvent de

la mystique, et être interprétés à la lumière de ces faits. Ainsi, en tout état de cause, nous nous trouvons en face d'un problème qu'il nous est impossible d'esquiver et que les événements auxquels nous sommes étroitement mêlés ne cessent de rappeler à notre attention.

Il serait vain toutefois d'en chercher la solution, sans nous entendre d'abord sur la valeur d'un mot que tout le monde répète, mais dont l'emploi s'est peut-être généralisé en raison de l'ignorance où l'on est de ce qu'il signifie exactement. Qu'est-ce donc que la mystique ?

Ce nom désigne l'ensemble des moyens (1) dont les êtres humains se servent, afin d'apporter une satisfaction réelle ou fictive à ce besoin fondamental qu'ils éprouvent de se hausser au-dessus d'eux-mêmes, grâce à ce qu'ils supposent être un contact immédiat avec une entité supérieure quelconque, que des systèmes religieux ou philosophiques s'ingénieront ensuite à définir. Disons plus brièvement que la mystique, depuis ses manifestations les plus élémentaires jusqu'à ses développements les plus raffinés, est la technique du dépassement de soi.

On peut, nous semble-t-il, répartir en cinq groupes les procédés qu'elle utilise.

Le premier comprend tous ceux qui tendent à constituer une sorte de diététique. Pour se mettre hors de soi, pour parvenir à l'extase, on a recours à des jeûnes, à des régimes alimentaires spéciaux et surtout à l'ingestion de substances toxiques. Ces dernières, notamment, par les ivresses qu'elles procurent, paraissent ouvrir l'accès d'un monde surnaturel (2).

Au second groupe se rattachent les diverses pratiques, qui sont destinées à produire, entre les hommes rassemblés, cette excitation particulière qu'on appelle l'état de foule, c'est-à-dire un état où l'individu, perdant plus

(1) Voir au sujet de la distinction qu'il convient d'établir entre les mots *mysticisme* et *mystique* ; André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, 1, pp. 496-498.

(2) On nous permettra de renvoyer ici le lecteur à notre ouvrage : *Poisons sacrés, ivresses divines. Essai sur quelques formes inférieures de la mystique*. — Albin Michel, Paris 1936.

ou moins complètement possession de lui-même, se fond dans la masse qui l'environne et se grise de la puissance collective à laquelle il participe. Tandis que ses propres limitations s'effacent, il croit entrer en communion avec une force surhumaine (1).

Des exercices corporels, souvent accompagnés de macérations, forment le troisième groupe des procédés de la mystique. Ici, c'est par une véritable gymnastique que l'on prétend atteindre le dépassement de soi. En exécutant des mouvements violents ou indéfiniment répétés, en s'imposant des attitudes contraintes, en stimulant outre mesure les fonctions de certains organes, en s'efforçant de les paralyser, en s'astreignant simplement à redire sans cesse les mêmes mots ou les mêmes phrases, on détermine en soi des troubles physiologiques et psychologiques, qui ressemblent beaucoup à des intoxications. Le vertige que l'on se donne passera pour être l'effet de quelque cause supra-terrestre (2).

Ces trois ensembles de pratiques peuvent être considérés comme les formes inférieures de la mystique.

Les différentes méthodes de concentration mentale, qui viennent ensuite, se situent sans doute à un niveau plus élevé. Encore ne faudrait-il pas s'exagérer cette supériorité, car il y a telle manière de fixer trop exclusivement l'attention sur un objet réel ou imaginaire, qui n'aboutit en somme qu'à une auto-hypnose, et l'on sait qu'il est des ravissements et des transports, qualifiés de spirituels, qui ne sont pas sans analogie avec l'ébriété ou le rêve érotique (3). Néanmoins, dans ce quatrième groupe, ce ne sont plus des moyens extérieurs, mais des

(1) On sait la place que E. Durkheim donne dans son système de métaphysique sociologique à cette mystique de la foule, pour tenter d'expliquer ce que peuvent être les origines et l'objet même de la religion. Voir Émile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la Vie religieuse. Le Système Totémique en Australie.* Alcan, Paris 1912. Voir en particulier pp. 307-314.

(2) Voir James H. Leuba, *Psychologie du Mysticisme religieux.* Trad. Lucien Herr. Alcan, Paris 1925, pp. 19-21.

(3) Voir H. Leuba, *op. cit.* pp. 67-68 ; Maxime de Montmorand, *Psychologie des Mystiques catholiques orthodoxes,* Alcan, Paris 1920, pp. 48-70 ; Dr Pierre Janet, *De l'Angoisse à l'Extase, Etude sur les Croyances et les Sentiments.* Alcan, Paris 1926-1928, I pp. 107-110 ; II, pp. 521-528.

ressorts intérieurs qui sont mis en jeu pour entraîner l'être humain au delà de lui-même. La pensée devra se détacher des choses sensibles et s'élever par la méditation, la contemplation ou la spéculation vers un certain idéal, avec lequel elle tentera de se confondre, au risque de sombrer parfois dans une inconscience totale (1).

Enfin la mystique atteint son point culminant dans la pratique d'un ascétisme purement moral, qui ne vise plus à mortifier le corps, mais à délivrer l'esprit de toute préoccupation matérielle et égoïste. Il s'agit cette fois de s'imposer volontairement une attitude constante de renoncement et d'abnégation, non point afin de gagner pour soi et par ses propres forces une vie supérieure, mais afin de s'ouvrir, en s'effaçant soi-même, au grand courant divin de spiritualité et d'amour, qui seul vivifie vraiment les âmes. Parvenu à ce degré de dépouillement et d'abandon de soi, l'homme se retrouve lui-même, par delà l'individuel, dans l'universel et le permanent, c'est-à-dire en Dieu (2).

Pour résoudre maintenant le problème qu'il nous a fallu poser au début de ce chapitre, nous avons à nous demander si, parmi les systèmes politiques qui prétendent régenter nos contemporains, il en est qui appliquent dans leur propagande et qui préconisent dans leur doctrine l'un ou l'autre des procédés que nous venons d'énumérer. La réponse ne fait aucun doute. C'est sur la création d'états de foule et sur les conséquences qui en résultent, que la majorité des partis qui, dans le monde moderne, aspirent au pouvoir ou le détiennent déjà, fondent leur existence et appuient leur action. Il n'est que trop facile de le démontrer.

Nul ne peut contester, en effet, que l'une des caractéristiques de notre temps ne soit la fréquence des grandes manifestations populaires. Nous aurons à revenir sur

(1) Voir H. Leuba, *op. cit.* pp. 53-68.

(2) Voir Henri Bergson, *Les Deux Sources de la Morale et de la Religion*, Alcan, Paris 1932, p. 101. On pourrait dire que c'est cette mystique supérieure que l'apôtre Paul oppose aux autres formes de la mystique dans la *Première Épître aux Corinthiens*, chap. XIII.

les moyens qu'on emploie, afin d'en assurer la cohésion et d'amener ceux qui y prennent part à une sorte d'unité organique et psychique. Bornons-nous, pour le moment, à décrire l'un quelconque de ces rassemblements, car il est bien permis d'affirmer que, quelle que soit la cause qu'ils auront à servir, ils sont tous du même type.

Le lieu où l'on se réunit, — peu importe qu'il s'agisse d'un local clos ou d'un espace à l'air libre, — est abondamment décoré de drapeaux. La couleur qui domine est, en général, le rouge, dont on sait l'influence excitante. L'emblême du groupe qui convoque ses adhérents est reproduit partout. De quelque côté que les regards se tournent, ils sont fascinés par ce symbole unique. Des bandes de calicot fixées aux murs ou tendues sur des perches, portent de courtes inscriptions, destinées à évoquer dans la pensée des assistants des haines assouvies ou des ambitions satisfaites. Ces formules ou ces mots d'ordre doivent absorber l'attention au point qu'elle ne puisse plus s'en détacher, et créer simultanément chez tous la même illusion et le même enivrement d'une jouissance anticipée des vengeances que l'on veut savourer, ou des triomphes sur lesquels on compte.

Cependant que les gens se sont entassés et que l'atmosphère se charge de fortes odeurs d'haleine et d'acide carbonique, des orchestres attaquent des airs connus, aux rythmes puissants. Sous l'action de cette musique toute velléité d'indépendance individuelle, aussi bien dans les mouvements que dans les sentiments, ne tarde pas à s'évanouir. La masse humaine s'agglutine et se transforme en un bloc homogène. Chacun n'est plus qu'un fragment d'un corps immense, que l'unanimité des gestes, des cris et des chants ne cesserait de reformer, s'il risquait de se dissoudre. Chacun s'anime de la force brutale qui en émane. Chacun goûte à s'abandonner à la grande étreinte qu'il subit une singulière euphorie, qui le fait osciller de la rêverie béate à l'excitation la plus intense.

Lorsque les éléments qui composent l'assemblée, sont

entrés dans cet état de fusion, qui leur rend impossible, ou peu s'en faut, la moindre réaction consciente, l'orateur attendu se lève pour prendre la parole. La foule lui fait une ovation. Elle salue en lui comme une incarnation d'elle-même. Il va devenir sa voix, l'organe par lequel elle s'exprime. On pourrait s'étonner qu'un discours, aussi pauvre, en général, par la forme que par le fond, soulève un enthousiasme délirant, si l'on ne se souvenait que les mots prononcés n'ont pas à convaincre des intelligences, momentanément assoupies, ni à émouvoir des sensibilités, plongées dans la torpeur, mais à produire un ébranlement physique, à provoquer une résonance, ou plutôt un écho, que l'auditoire va renvoyer dans des acclamations frénétiques. En cet instant la foule est vraiment une, non point parce que tous les assistants n'ont plus que les mêmes sentiments et les mêmes pensées, mais parce qu'ils ont cessé de sentir et de penser, parce que leur vie psychologique a été provisoirement suspendue dans l'élan forcené qui vient de les entraîner tous ensemble hors d'eux-mêmes.

Mais l'enchantement, qui a soudé ces êtres les uns aux autres et qui en a fait une masse unique, ne peut durer indéfiniment. A l'exaltation succède bientôt une dépression, d'autant plus accentuée que la fièvre collective a été plus violente, et qui amène fatalement le réveil des instincts individuels de défense et de conservation. Rien n'est plus significatif à cet égard que la dislocation d'une manifestation. A part le groupe des fervents, qui essaie de maintenir en soi et de prolonger chez les autres les impressions reçues, en arborant des insignes, en poussant des cris, en formant des cortèges, et en dehors de quelques personnes, dont les nerfs surexcités ne se calmeront que lentement, les gens se ressaisissent dès que la dispersion commence. C'est d'abord l'organisme qui reprend ses droits et qui exige impérieusement qu'on tienne compte de ses besoins. Chacun ne songe plus qu'à boire et à manger, ou à rentrer chez soi. Les cafés se remplissent de consommateurs. Les provisions sont déballées. Les véhicules sont pris d'assaut.

Quoique moins rapide, le réveil des facultés mentales ne tarde pas non plus à se produire. Plusieurs des assistants éprouvent une sorte de gêne d'avoir cédé à un transport qu'ils ne peuvent s'expliquer. Ils expriment des doutes, ils formulent des critiques. S'il ne se trouve aucune organisation permanente toute prête, afin de capter et de canaliser à son profit ce qui subsiste encore de l'entraînement grégaire auquel on a obéi, celui-ci ne laissera plus qu'un souvenir trop impersonnel pour exercer longtemps sa force coercitive. De là la nécessité de renouveler périodiquement ces rassemblements, une nécessité à laquelle aucun parti n'échappe et qui s'impose même à ceux qui ont réussi à s'emparer de la direction de l'Etat. Car, malgré leurs prétentions — et les faits contemporains suffiraient à le prouver — la foule de laquelle ils tirent leur prestige ne se confond nullement avec le corps social qui subit leur volonté. Elle est d'une autre nature ; elle résulte non d'un besoin vital d'association, mais d'une excitation contagieuse et passagère, qui ne saurait en aucune façon devenir un facteur d'ordre et de stabilité, ni se muer d'elle-même en une institution durable. Il est donc impossible de faire de la foule le point de départ et la forme élémentaire de la société (1). Autant vaudrait affirmer qu'il faut chercher dans la folie l'origine du droit et dans l'ivresse la première manifestation de la discipline collective. On verra par la suite que la foule, loin de précéder la société, en suppose l'existence et n'en est qu'une maladie.

Ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'assister en France ou ailleurs à l'un de ces rassemblements, peuvent aisément suppléer à l'absence d'observations directes par l'examen des documents que leur fournissent le journal et le cinéma. Les informations publiées par la presse concorderont, nous voulons l'espérer, avec notre propre

(1) Cette différence radicale entre la foule et la société a échappé à Durkheim. Elle est, au contraire, nettement marquée par Etienne Rabaud dans son ouvrage intitulé *Phénomène social et Sociétés animales* Alcan, Paris, 1937, pp. 121, 233-234, 267-268. Voir aussi à ce sujet Daniel Essertier, *Psychologie et Sociologie*, Alcan, Paris, 1927, pp. 17 et 18, et Les *Formes inférieures de l'Explication*, Alcan, Paris, 1927, pp. 247-253.

témoignage. On verra que partout les mêmes moyens sont employés pour créer des états de foule et que ceux-ci se présentent partout avec des caractères identiques. On notera également que, quels que soient les meneurs, leurs harangues se ressemblent toujours. Elles sont aussi vides d'idées que véhémentes de ton. Faites pour exciter des appétits et des colères, elles ne contiennent le plus souvent aucun appel à la raison. Les photographies, plus frappantes encore que les textes, montreront des multitudes obéissant en bloc à une poussée unique, qui impose simultanément à tous le même geste, la même attitude. On échappera difficilement à l'impression qu'il s'agit là moins d'êtres humains que de véritables automates qu'un mécanisme caché semble faire mouvoir. Si les clichés sont assez nets pour qu'on distingue les visages, on s'apercevra que ceux-ci sont comme extasiés. Cette remarque ne vaudra pas seulement pour les auditeurs mais encore pour les chefs. C'est ainsi qu'il sera facile de constater que tel personnage connu paraissait être en proie à un accès de délire prophétique au moment où l'objectif a saisi ses traits.

Pour nous convaincre maintenant que ces entraînements grégaires, si fréquents à l'heure actuelle, jouent bien un rôle mystique et pour essayer de découvrir du même coup la nature de la puissance à laquelle l'homme se trouve à la fois soumis et associé par leur intermédiaire, il n'est pas inutile d'examiner de plus près l'action qu'ils exercent sur nos contemporains.

Cette action se manifeste déjà dans le langage courant. En écoutant les conversations et les discours, en lisant des articles, de journaux et de revues, en regardant simplement les affiches qui s'étalent sur les murs, on ne manquera pas d'être frappé de la répétition constante de certains mots qui désignent toujours des ensembles humains. Ce sont d'abord ceux qui s'appliquent en même temps à une doctrine politique ou sociale et à la collectivité de ceux qui sont censés y adhérer. Ces vocables, que termine ordinairement une désinence en *isme*, jouissent d'un pouvoir quasi-magique d'attraction ou

de répulsion. Ce sont ensuite d'autres termes généraux et vagues, qui changent selon les pays, et dont les mots *masses*, chez nous, et *race*, en Allemagne, nous offrent des exemples. Nul ne sait au juste quelle en est la signification. Seulement cela ne les empêche pas d'avoir pour la plupart des gens un sens mystérieux. Ils ne correspondent à rien dans la réalité. Mais ils répondent dans les esprits à des notions indiscutées, qu'on pourrait presque appeler métaphysiques.

N'y aurait-il pas lieu de se souvenir ici que, suivant une formule qui eut son heure de vogue, « le principe de la mythologie, c'est la vie prêtée aux mots » ? (1).

Si nous avons de bonnes raisons de penser qu'une pareille théorie ne suffit pas à expliquer l'élaboration de tous les thèmes mythiques, il n'en demeure pas moins que, dans le monde moderne, il y a des mots qui semblent doués d'une existence propre, entièrement indépendante des données expérimentales, et qui sont générateurs de véritables mythes, qu'on est tenté d'admettre comme s'il s'agissait de vérités d'un caractère surnaturel.

Peut-être objectera-t-on qu'il en a toujours été ainsi, et que, sans remonter bien haut dans le passé, les mots *liberté, égalité, science, progrès* et d'autres encore ont joué, il y a quelques années, un rôle identique. Ne se sont-ils pas vu attribuer, eux aussi, une sorte de vie d'origine extra-humaine, et n'ont-ils pas servi de base à des fictions devant lesquelles on ne songeait qu'à s'incliner ?

Nous l'admettons bien volontiers. Seulement, aujourd'hui, ces conceptions qui s'inspiraient d'un idéal moral ou intellectuel ont vieilli. Ce sont des mots et des mythes nouveaux qui s'imposent à l'humanité actuelle. Ils n'ont plus à enchanter les rêves des penseurs, en exprimant les aspirations de la conscience ou de l'intelligence, mais à servir des ambitions, à étayer des tyran-

(1) Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, 9e éd. Calmann-Lévy, Paris 1887, I, p. 46.

nies, en courbant des êtres de chair et d'os dans l'adoration de la puissance brutale qui s'affirme dans la foule et, par l'intermédiaire de celle-ci, dans ces agrégats divinisés que sont les masses ou la race, les classes ou les partis.

Ces quelques remarques suffisent à montrer que l'action des rassemblements populaires qui caractérisent notre époque, s'est étendue bien au delà du langage qu'on parle autour de nous. En raison de l'exploitation méthodique dont elle est l'objet de la part de ceux qui entendent en tirer profit, elle a sur les gens sans culture et même sur l'élite des répercussions plus profondes. C'est là qu'il faut chercher l'explication des manifestations d'intolérance et des explosions de fanatisme, dont il serait facile de citer des exemples récents, et qui nous semblaient pourtant appartenir à des âges depuis longtemps révolus. Ceux qui s'étonnent qu'on puisse assister, au moment où nous sommes, à des persécutions aussi odieuses qu'absurdes, à des violences exercées sur des êtres sans défense par des adultes et même par des enfants, à des attentats répétés contre les principes élémentaires sur lesquels repose toute société organisée, ignorent évidemment que la foule, de qui ces actes procèdent soit directement, soit indirectement, n'est ni humaine, puisqu'elle annihile les hommes qu'elle absorbe, ni sociale, puisque dans le bloc qu'elle forme, il ne saurait être question de relations normales quelconques entre des parties, que rien ne distingue plus d'un grand tout.

En fait, la brutalité qui tend de plus en plus à régner dans la vie intérieure des nations et qui risque de les pousser demain à transformer leurs luttes intestines en une guerre générale (1), projette un jour bien singulier sur la puissance qui émane de la foule. Ne sommes-nous pas amenés à supposer qu'il s'agit d'une force qui n'a

(1) Ces lignes ont été écrites en 1937 (Voir *Bulletin de la Faculté libre de théologie protestante de Paris*, 3e année, nº 12, novembre 1937, p. 27 (pp. 21-30). Nous n'avons pas cru devoir y changer quoi que ce soit, malgré les événements survenus depuis lors.

rien de commun avec celle de l'esprit et qu'on pourrait qualifier de *démente*, au sens étymologique de ce mot, d'une force matérielle, que les hommes s'imaginent diriger, mais dont ils sont en réalité les jouets et les victimes ? Si, d'habitude, on en juge autrement, c'est qu'on voit dans la foule les êtres humains dont elle est composée, et qu'on oublie trop facilement qu'ils cessent d'y exister en tant que tels. Ils n'y sont plus que les supports de l'énergie mystérieuse qui se dégage de l'ensemble. Parler de l' « âme » de la foule, émettre la prétention d'en décrire la psychologie, se livrer à des considérations d'ordre intellectuel ou moral sur les mouvements qui l'agitent, ne serait-ce pas en définitive aussi étrange et aussi vain que de vouloir prêter des sentiments et des idées à la tempête ou à la foudre ?

Ce qu'il faut dire de cette force, c'est qu'elle produit chez ceux dont elle s'empare et qu'elle maîtrise une véritable désagrégation mentale, en soustrayant leur psychisme inférieur inconscient au contrôle de leur psychisme supérieur, conscient et volontaire, et qu'elle ne les livre pas seulement aux suggestions les plus folles des meneurs, mais qu'elle les soumet encore à des influences obscures qui, se propageant par contagion, se révèlent capables de paralyser même leurs fonctions organiques et de les plonger dans un état d'insensibilité à la fois physique et morale, qu'il est permis d'appeler une sorte d'anesthésie. On conçoit que, sous la domination de cette force qui le subjugue, l'homme puisse se croire transporté hors de lui-même. L'entraînement grégaire, comme toute autre ivresse, suffit à créer l'illusion d'un dépassement de soi.

Bien que nous nous réservions de reprendre cette question au terme de notre enquête, il nous est permis de nous demander dès maintenant ce que l'humanité civilisée a pu gagner à déchaîner une pareille puissance et à s'abandonner à son action. N'en résulte-t-il pas pour notre génération quelque chose d'analogue à ce qui se produit chez les individus, lorsqu'ils absorbent des substances toxiques dont l'ingestion provoque soit des

accès d'une ivresse furieuse, soit une torpeur morbide allant parfois jusqu'à l'inconscience et au coma ?

Nous venons de mentionner des cas où un vent de folie paraît souffler sur nos contemporains et les entraîne aux pires excès. Mais serait-il bien difficile de montrer que l'influence de la foule tend à créer aussi un état de passivité générale, dont les symptômes se multiplient à l'heure actuelle dans les domaines les plus divers ?

C'est par cet engourdissement où sombrent les volontés et les intelligences, que s'explique sans doute d'abord le succès des régimes qui se qualifient eux-mêmes de « totalitaires », ou qui aspirent à le devenir, sans oser l'avouer. La facilité avec laquelle certains personnages ou certains groupes d'hommes ont réussi à s'imposer à des pays entiers, en s'appuyant sur les mouvements populaires qu'ils ont su provoquer, n'est pas un phénomène nouveau dans l'histoire. Platon déjà avait observé que le pouvoir des foules est une ivresse qui prépare fatalement le triomphe de quelque tyrannie (1). Les événements de notre temps ne viennent-ils pas de confirmer sur ce point l'idée que le philosophe se faisait de la loi qui préside aux destinées des peuples ?

Mais il est d'autres signes encore qui témoignent d'un alanguissement dans la vie mentale de nos contemporains. On ne peut pas en effet ne pas être frappé du servilisme auquel même des esprits cultivés paraissent se résoudre en ce moment. Nous ne voulons point parler seulement de l'empressement singulier que des écrivains et des savants mettent à se transformer en apologistes, sinon en panégyristes, d'un système politique quelconque. Ce qui nous paraît plus grave, c'est la disparition du sens critique et le besoin qui se manifeste jusque dans les milieux intellectuels de s'abriter derrière une autorité ou une doctrine qu'on ne songe pas à discuter.

L'asthénie morale dont on souffre autour de nous n'est pas moins évidente. Il semble qu'on ait perdu la faculté

(1) République, L. VIII.

de réagir contre les abus les plus criants et qu'on soit prêt à consentir à toutes les abdications. L'indifférence avec laquelle on subit aussi bien l'arbitraire qui s'installe dans l'Etat que la licence qui prévaut dans les mœurs n'indique-t-elle pas dans les consciences un fléchissement de même ordre que l'ataraxie caractéristique que provoque l'usage des stupéfiants ? C'est sans doute ce qui permet à la législation moderne de sacrifier de plus en plus les droits de la personne à des puissances anonymes, qui s'imposent uniquement par la force du nombre.

Lorsque l'on considère ces différents faits, auxquels il ne serait pas difficile d'en ajouter d'autres, on peut se demander si notre génération n'est pas atteinte d'une sorte de névrose cyclothymique, où les manifestations d'une dépression qui tend à se généraliser, alternent avec les excitations passagères auxquelles les états de foule donnent naissance. Toutes les psychasthénies individuelles, qui sont à la base de ce grand trouble collectif, démontrent combien sont préjudiciables au développement normal et à l'existence même de la personnalité les effets produits par ces rassemblements, sur lesquels les partis et les régimes cherchent à s'appuyer. Il est permis de penser que, si l'on persiste à utiliser de pareilles méthodes, on finira par détruire ce qui fait la dignité intellectuelle et la valeur morale des êtres humains et par ramener ceux-ci au niveau de la brute. Après tout, c'est peut-être ce que souhaitent, consciemment ou non, ceux qui aspirent à dominer leurs semblables, soit pour satisfaire leurs propres ambitions, soit afin d'expérimenter sur des vivants l'efficacité des systèmes dont ils attendent des merveilles.

Quoi qu'il en soit, c'est bien devant un recours à l'une des formes inférieures de la mystique que nous placent les mœurs politiques de notre temps. Ce dernier, dans ce domaine, n'a rien innové. Tout au plus pourrait-on dire que notre civilisation lui a fourni les moyens de donner une ampleur extraordinaire aux manifestations collectives et de multiplier ainsi le nombre de ceux

qui en subissent les conséquences. Il n'en demeure pas moins que le procédé mis en œuvre a toujours existé et qu'on le retrouve aussi bien dans les pratiques religieuses des sauvages que dans celles des peuples plus évolués, lorsque leur mystique reste ou retombe à un niveau très bas.

Seules paraissent avoir changé aujourd'hui l'interprétation qu'on donne des résultats obtenus et la nature des buts qu'on voudrait atteindre. Il ne s'agirait plus à présent que de réformes à opérer ou à maintenir dans le gouvernement des peuples et dans l'organisation de la société. Mais est-il bien sûr que ce ne soient pas des fins religieuses que se proposent à leur insu les promoteurs des rassemblements actuels, lorsqu'ils prétendent s'en servir pour conférer à l'Etat un pouvoir quasi-divin, ou pour décerner l'apothéose à quelque personnage, ou pour proclamer les vertus surnaturelles soit d'un groupe ethnique, soit d'une classe sociale, et la félicité paradisiaque que leur triomphe inaugurera dans un monde régénéré ? En réalité, la politique devient ici une religion. Elle finit par avoir ses pompes et ses rites, ses dogmes et sa foi, comme elle avait déjà ses visionnaires et ses fanatiques. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'hostilité sourde ou déclarée qui dresse inévitablement contre les Eglises chrétiennes les chefs et les partisans de ces mouvements mystiques modernes. Est-il possible qu'une ferveur, qui ne doit l'existence qu'à la violence aveugle des impulsions grégaires, admette à côté d'elle une autre ferveur, née de l'action exercée sur les consciences par un idéal moral et spirituel ?

On voit donc que, pour comprendre le grand drame où se jouent en ce moment les destinées de notre pays et celles du monde, il est indispensable de ne pas séparer les faits que nous avons sous les yeux de l'ensemble plus vaste auquel ils se rattachent. La seule manière de découvrir ce que peuvent être les causes, la nature et les effets de cette mystique de la foule qui domine la politique contemporaine, c'est de l'étudier chez les peuplades primitives et dans les religions où elle s'est

conservée, soit qu'elle n'ait jamais cessé d'y demeurer en vigueur, soit qu'elle y ait été rétablie plus ou moins consciemment, en raison du pouvoir qu'elle exerce sur les hommes. Ce retour à la pratique des entraînements grégaires ne s'est-il pas produit dans la chrétienté elle-même, à diverses époques de son histoire et dans certaines de ses déformations anciennes ou récentes ?

C'est à une telle enquête que nous allons procéder maintenant. Loin de nous isoler de nos semblables, elle ne peut que nous rapprocher d'eux, en nous aidant à les mieux comprendre, parce que nous connaîtrons vraiment le mal dont ils souffrent. Nous mènera-t-elle plus loin encore ? En présence d'un état morbide et dont l'issue risque d'être fatale, il ne suffit pas de faire un diagnostic. Il faudrait aussi essayer de guérir et, par conséquent, proposer un remède. Celui-ci existe-t-il ? Nous le croyons. Mais il serait vain de le chercher ailleurs que dans une énergie spirituelle qui soit assez puissante pour restituer à chacun la possibilité d'avoir une âme, autrement dit le droit de devenir et de rester maître de sa personne.

CHAPITRE II

Les Entrainements grégaires chez les Primitifs.

Etats de foule et entraînements grégaires. — La cérémonie du Wollunqua, la fête du feu et la mort d'un sorcier en Australie. — Le Pilou canaque.

Un missionnaire, qui a passé de longues années en Nouvelle-Calédonie, nous racontait dernièrement le fait suivant : quelques Canaques eurent l'occasion d'assister à une scène d'ivresse chez les blancs. Vivement frappés de ce qu'ils avaient vu, ils se mirent à boire ensemble... *de l'eau*, en contrefaisant les gestes et les propos des colons. Au bout de peu de temps, ils devinrent à leur tour si furieusement ivres, qu'ils incendièrent une case (1).

Cette anecdote que nous avons tenu à citer au début d'un chapitre où il sera question des « primitifs », nous montre d'abord combien ceux-ci sont suggestibles et prompts à devenir les jouets des circonstances (2). Elle présente encore à nos yeux un autre avantage. L'exemple typique qu'elle nous fournit de l'une de ces excitations collectives, qu'on nomme tantôt états de foule, tantôt entraînements grégaires, nous indique claire-

(1) Nous tenons ce récit de M. Maurice Leenhardt, dont les travaux sur la Nouvelle-Calédonie seront souvent cités dans ce chapitre.

(2) Voir Emile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse, Le Système totémique en Australie*, pp. 308-309, Daniel Essertier, *Les Formes inférieures de l'Explication*, pp. 77-80.

ment que cette seconde appellation, si discutable qu'elle soit, devrait néammoins prévaloir (1).

Le mot foule, en effet, peut prêter à confusion. Il fait penser à ces grands rassemblements auxquels l'histoire contemporaine nous a habitués et que notre civilisation a rendus possibles. Les foules primitives sont forcément beaucoup moins nombreuses. On s'en convaincra aisément si l'on veut bien se souvenir que la Nouvelle-Calédonie, par exemple, ne comptait en 1922 que 16.190 indigènes, répartis sur un territoire de 16.000 kilomètres carrés (2), et que l'effectif d'une tribu australienne se réduit le plus souvent à quelques dizaines d'individus (3).

Au reste, on aurait tort de croire qu'il faille une multitude pour produire une foule. Le nombre n'est pas ici le facteur essentiel. Il ne suffit pas à provoquer l'explosion d'un trouble qui va se généraliser. Ce dernier provient avant tout d'une influence extérieure, qui s'impose à une assemblée quelconque soit du fait d'un meneur, soit pour telle autre cause qu'il s'agit de déterminer. Il résulte ensuite des différents procédés mis en œuvre afin de renforcer le choc initial et d'en étendre les répercussions. Il dépend enfin de l'état du milieu où l'ébranlement se propage, c'est-à-dire des conditions matérielles et morales où se trouvent les assistants et de la résistance organique et psychique qu'ils opposent à la contagion. Dans les maladies collectives comme dans les maladies individuelles, l'agent pathogène est plus ou moins nocif, selon que le terrain se montre favorable ou réfractaire à son développement. Ce sont là des points

(1) Cf. François Picard, *Les Phénomènes sociaux chez les animaux*, Armand Colin, Paris, 1933, p. 68. F. Picard critique l'emploi du mot *grégarisme* pour désigner des états de foule. Le troupeau, dit-il, n'est pas une foule. C'est tout à fait exact. Mais le terme *grégaire*, appliqué aux humains, reste malgré tout le meilleur que nous ayons à notre disposition.

(2) Maurice Leenhardt, *Notes d'Ethnologie néo-calédonienne*. Université de Paris. Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie. VIII, Paris, 1930, p. VII.

(3) Paul Descamps, *Etat social des peuples sauvages*, Payot, Paris, 1930, pp. 50-54.

sur lesquels nous aurons à revenir, mais qu'il importait d'indiquer dès maintenant, afin d'éclairer les quelques exemples d'entraînements grégaires que nous allons citer.

Les premiers sont ceux que l'on peut constater chez les aborigènes australiens. On sait que ceux-ci passent pour être les représentants attardés de l'humanité la plus primitive qui subsiste aujourd'hui, voire même pour être les seuls sauvages qu'il soit encore permis de qualifier de primitifs. Nous n'avons pas à discuter cette opinion, considérée par certains ethnologues comme une vérité bien établie et par d'autres comme une hypothèse contestable. Nous ne nous attacherons pas davantage à souligner tout ce qu'il y a d'arbitraire dans l'application à des hommes vivant actuellement d'une épithète qui semble les identifier avec les plus lointains ancêtres de notre espèce. Ne risque-t-on pas de confondre ainsi la sénilité avec l'enfance et d'assimiler la décrépitude où sombre une race en voie de disparaître à l'élan plein de jeunesse qui poussait l'humanité de la préhistoire vers de prodigieux développements?

Quoi qu'il en soit, et pour nous en tenir à notre propos, nous trouvons en Australie des cas très nets d'entraînements grégaires, durant lesquels une véritable frénésie s'empare des indigènes et les incite parfois à s'infliger des traitements qui, venant d'eux-mêmes, seraient inexplicables, si l'on ne supposait chez eux une insensibilité momentanée.

Pourtant il s'en faut de beaucoup que de pareils états soient de règle dans toutes leurs danses récréatives ou *corrobori* et dans toutes leurs cérémonies religieuses. Ces dernières, en particulier, ne comportent le plus souvent aucune excitation. Les observateurs s'accordent, au contraire, à reconnaître le caractère discipliné et solennel qu'elles gardent d'ordinaire. Elles sont l'objet d'une préparation minutieuse où se manifeste un souci constant de respecter scrupuleusement les traditions des aïeux. Elles ont lieu seulement quand les vieillards ou les chefs le décident, et elles se succèdent selon un ordre qu'ils ont préalablement fixé. Le nombre des exécutants

est, en général, très réduit et dépasse rarement deux ou trois. Il arrive même qu'il n'y en ait qu'un. Quant aux spectateurs, leur rôle se borne tantôt à regarder sans rien dire ni rien faire, tantôt à pousser des exclamations et à entrechoquer leurs boomerangs afin de scander la mimique des acteurs. Lorsqu'ils jugent que ceux-ci se sont suffisamment dépensés, deux des assistants leur posent les mains sur les épaules. La scène jouée et les balancements rituels s'arrêtent aussitôt et une cérémonie nouvelle peut commencer. Ainsi, chez les Kaitish, on en compte jusqu'à six qui se suivent dans un même après-midi. Chez les Warramunga, Spencer et Gillen n'en ont pas observé moins de quatre-vingts entre le 26 juillet et le 18 septembre. C'est assez dire le soin et la patience qu'exige l'exécution de ces rites magico-religieux, qui sont des représentations de légendes totémiques et qu'on désigne par le nom général d'Intichiuma. (1)

Il convient d'ajouter qu'ils ont dans l'esprit des indigènes une importance capitale au point de vue économique. Ils sont, en effet, étroitement associés à la production des substances alimentaires qui assurent l'existence de la tribu. Chaque groupe totémique et parfois l'unique représentant d'un totem, sont tenus pour responsables soit de la conservation de ces substances, soit des conditions atmosphériques qui en permettent le renouvellement. L'intervention de cette notion de responsabilité individuelle ou collective nous indique clairement que ces pratiques ne sont nullement la conséquence d'impulsions irraisonnées. Le soin de les maintenir dans les formes traditionnelles et l'efficacité qu'on leur attribue le prouvent également. Si donc des entraînements grégaires viennent à s'y produire, ce ne peut être qu'après coup et parce

(1) Voir Baldwin Spencer et F. J. Gillen, *The Native Tribes of Central Australia*. Macmillan and C° London 1899, pp. 10, 12, 15, 51; pp. 169-170. Et Baldwin Spencer and F. J. Gillen, *The Northern Tribes of Central Australia*. Macmillan and C° London 1904, pp. 177-225; pp. 208-210; pp. 297-299 ; p. 569.

que certaines circonstances en ont provoqué l'apparition.

Telle est l'impression qui se dégage des quelques faits qu'il convient maintenant d'examiner.

Voici d'abord la description d'une cérémonie d'un caractère très particulier (1), célébrée en l'honneur du serpent mythique Wollunqua par la tribu des Warramunga, dont les hommes se divisent en deux groupes ou phratries les Kingilli et les Uluuru.

Quelques-uns des premiers font un grand tas de terre sablonneuse humectée d'eau. La hauteur et la largeur en sont de deux pieds, la longueur de quinze. Après en avoir soigneusement lissé la surface, ils y dessinent une bande sinueuse qui représente le serpent. Pour la rendre plus visible, ils couvrent de duvet blanc le reste de la butte. En se livrant à ce travail qui dure toute une journée, ils chantent en l'honneur du Wollunqua des mélopées que coupent ces refrains incessamment repris : *Yunga le deba, le deba, Yunga le deba,* ou encore *Waiu irri, we gar dudu, waiū wanga wanga, waiu irri, irri wanga, du du du, wanga du du du...* Cela débute chaque fois par un *fortissimo* aigu que suit un *decrescendo* sur des tons de plus en plus graves.

Vers le soir, surviennent les Uluuru mêlés au reste des Kingilli. On allume des feux. Puis tous les hommes s'accroupissent en cercle devant le tertre et répètent à pleine voix les mêmes refrains. Une excitation singulière commence à se manifester parmi les assistants. Elle est telle que, bientôt, les Uluuru n'hésitent pas à offrir leurs femmes aux Kingilli. Après quoi les chants reprennent pour durer sans interruption jusqu'à trois heures du matin. A ce moment, les feux sont ranimés et tandis que les flammes projettent de vives lueurs sur le tronc clair des gommiers et sur les buissons environnants, les Uluuru se rangent en file et s'agenouillent près de la butte. En se soulevant et en s'inclinant tous

(1) B. Spencer and F. J. Gillen, *The Northern Tribes of Central Australia,* pp. 232-238.

ensemble tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils commencent à en faire le tour. Chacun de leurs mouvements est accompagné d'un grand cri, poussé à l'unisson.

Pendant ce temps, les Kingilli sont en proie à une agitation de plus en plus marquée. Au bruit des boomerangs qu'ils frappent les uns contre les autres, les Uluuru projettent violemment leur corps de droite et de gauche avec des hurlements stridents : *Yrrsh ! Yrrsh ! Yrrsh !* et passent deux fois encore autour du monticule.

Une pause intervient alors. Tous les hommes, assis en cercle, recommencent leurs chants, qui baissent peu à peu, comme s'ils allaient cesser, mais pour reprendre soudain avec une intensité nouvelle. Il en va ainsi sans arrêt jusqu'à quatre heures du matin. Dès que paraissent à l'orient les premières clartés de l'aube, Uluuru et Kingilli sautent sur leurs pieds. Ils jettent des branches sur les brasiers qui flambent dans la pénombre. De nouveau les flammes s'élèvent, donnant un relief saisissant à la butte couverte de duvet blanc, sur laquelle se détache en une teinte plus sombre la figure symbolique du Wollunqua. Poussés par les Kingilli, les Uluuru attaquent furieusement le tas de sable et le frappent avec des sagaies, des massues, des boomerangs et des propulseurs. En quelques instants il n'en subsiste plus que des restes informes. Aussitôt après cette scène de violence, le calme se rétablit.

Peut-être n'est-il pas inutile, avant de passer à d'autres faits, d'analyser brièvement ceux dont il vient d'être question.

On remarquera que les cérémonies que nous avons décrites comportent deux phases nettement distinctes. La première ne dénote au début aucun trouble collectif. Quelques hommes s'adonnent ensemble à un travail réfléchi et minutieux, où l'on reconnaît des manifestations incontestables d'une esthétique encore rudimentaire. Le soin qu'ils mettent à exécuter leur tâche est frappant et, bien que l'œuvre soit commune, elle n'exclut nullement la fantaisie individuelle de tel ou tel collaborateur.

Il en est tout autrement de la phase qui suit. Ici, l'excitation est évidente. Elle se traduit d'abord par la violation des restrictions sexuelles qui sont de règle dans la tribu. Elle provoque ensuite une sorte de frénésie dans les mouvements et dans les cris. Elle déchaîne enfin une véritable rage de destruction, qui anéantit en un instant le labeur de toute une journée. Il est bon de noter dès à présent que cette fureur destructrice est l'un des phénomènes les plus fréquents qui caractérisent les foules, et qu'on la retrouve aussi chez les enfants dont on connaît l'acharnement à démolir ce que l'on a construit patiemment devant eux ou ce qu'ils ont édifié de leurs propres mains au prix d'une application prolongée.

Quelles ont été les causes de cet entraînement grégaire ?

Un premier fait à retenir, c'est la répétition constante des mêmes refrains. Tous ceux qui ont quelque expérience des réunions publiques savent qu'il n'est pas de meilleur moyen pour amener très rapidement chez les assistants un véritable automatisme. Un petit groupe de syllabes, dépourvues si possible de toute signification précise et qui reviennent sans trêve dans une phrase musicale très simple et fortement rythmée, détermine en peu de temps une sorte de transe collective. Il semble même qu'on ait le droit d'affirmer que le succès ou l'échec d'un mouvement populaire quelconque dépend dans une large mesure de l'invention ou du choix de ces rengaines. Il en est d'efficaces ; il en est d'autres qui ne le sont point. Peut-être y aurait-il lieu de se demander pourquoi.

On se souviendra que dans la fête du Wollunqua, les refrains commencent à retentir dès que le groupe Kingilli s'est mis au travail et qu'ils préparent ainsi le trouble collectif qui se déchaîne par la suite.

D'une importance au moins égale nous paraît être ce second fait que, durant des heures, les esprits et surtout les regards sont fixés et concentrés sur un objet unique. Le monticule couvert de duvet, qui porte l'image du serpent, est le pivot de la cérémonie, le pôle vers lequel elle ne cesse de graviter. Par les efforts qu'il a coûtés, par les représentations qu'il suggère et plus

encore par sa blancheur que la lueur des flammes éclaire dans la nuit, ce tas de sable exerce sur les Warramunga une véritable fascination. Nous avons ici l'élément sensoriel qui suffirait à expliquer chez eux un phénomène d'hypnose. Il est frappant de constater que, sitôt que la butte a été bouleversée, les indigènes semblent se retrouver soudain dans un état presque normal. Faudrait-il donc voir dans leur rage destructrice, en même temps qu'un accès de démence collective, une sorte de réflexe instinctif, qui naîtrait chez eux d'un besoin inconscient de libération et qui les forcerait à rompre le charme dont ils sont prisonniers, en supprimant par la violence ce qui est devenu pour eux une intolérable obsession ? Ici encore nous touchons à des problèmes qui se posent pour les enfants comme pour les foules et sans doute aussi pour certaines des formes les plus troublantes et les plus redoutables de la folie.

Enfin parmi les causes qui ont dû contribuer à l'agitation des sauvages australiens, il convient de n'oublier ni la nuit ni les feux. La première est sûrement favorable aux entraînements grégaires. Dans le mystère où elle enveloppe les êtres et les choses, elle interrompt les comportements sociaux habituels et elle lève les censures qui, pendant le jour, refrènent le subconscient. En outre les craintes qu'elle inspire et les fatigues qu'elle impose lorsqu'elle s'accompagne de veilles prolongées, énervent l'être humain et diminuent sa résistance aux suggestions qu'il subit. On s'explique ainsi pourquoi la plupart des cultes où la mystique de la foule entre en jeu, ont recours à des cérémonies nocturnes et pourquoi la fièvre que l'on peut constater dans les réunions politiques ou mondaines ne cesse de monter à mesure que la nuit s'avance. Quant au feu, l'influence qu'il exerce sur les primitifs n'a rien qui doive nous surprendre, si nous songeons à celle qu'il continue d'avoir sur les civilisés. L'excitation qui se déchaîne dans les manifestations populaires n'a-t-elle pas exigé de tout temps pour atteindre son paroxysme, sinon des incendies et des bûchers, du moins des feux de joie et des giran-

doles, des torches et des lampions ? Et la technique inconsciente qui préside aujourd'hui à l'organisation de nos fêtes ne continue-t-elle pas à se servir de ces mêmes procédés, lorsqu'il faut embraser le peuple de quelque enthousiasme officiel ? Il n'est pas douteux, en effet, que l'éclat de la flamme agit sur les hommes soit pour les étourdir, soit pour les exalter, et finit souvent par leur ôter tout contrôle d'eux-mêmes. C'est qu'ils sont subjugués beaucoup plus qu'ils ne le pensent par les forces élémentaires qu'ils s'imaginent maîtriser.

Les quelques remarques qui précèdent nous permettront de mieux comprendre la nature et les origines des autres cas d'entraînements grégaires que l'on relève chez les Australiens. L'un des plus frappants, l'un de ceux qui ont donné lieu à une confusion lourde de conséquences entre la foule et la société, a été observée au cours d'une cérémonie qui, comme celle du serpent Wollunqua, sort de l'ordinaire et que célèbrent les tribus Warramunga, Tjingilli et Worgaia, la cérémonie du feu. (1) Elle se prolonge durant près de quinze jours, avec une interruption que rend nécessaire le besoin de renouveler les vivres épuisés, et elle se divise en plusieurs actes.

Dès les premiers, qui peuvent être considérés comme les préliminaires de la fête, se produisent des phénomènes singuliers, qui ont vivement frappé les observateurs et dans lesquels il est facile de reconnaître une succession d'atteintes portées à la structure sociale de la tribu. Des groupes, qui d'habitude sont nettement distincts, se mêlent et se confondent. Des hommes en

(1) B. Spencer and F. J. Gillen, *The Northern Tribes of Central Australia*, pp. 375-392. Cf. E. Durckheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse. Le Système totémique en Australie*, pp. 311-314. Ce sont en particulier les cérémonies du Wollunqua et du Feu qui ont incité Durkheim à confondre la société et la foule et qui ont servi de base à son système de métaphysique sociologique. — On peut rapprocher la cérémonie du feu de l'une de celles qui accompagnent l'initiation des jeunes gens. A plusieurs reprises les femmes poursuivent les nouveaux initiés appelés Illpongwurra en lançant entre eux des brandons. Ces simulacres de lutte donnent lieu à une excitation intense. Voir B. Spencer et F. G. Gillen, *The Native Tribes of Central Australia*, pp. 350-365.

interpellent d'autres en leur donnant des noms qu'ils savent ne pas correspondre à la réalité ; ils se livrent intentionnellement à des mimiques grotesques, destinées à provoquer des fous rires contagieux, qui aboliront la retenue que l'étiquette impose ; ils se jouent mutuellement des tours qui, en temps normal, paraîtraient inadmissibles. Des jeunes gens se permettent même de subtiliser aux vieillards leur part de nourriture. Les femmes, au lieu de rester à l'écart, cèdent aux invitations équivoques qu'on leur adresse et se livrent à des danses lascives, sans qu'il en résulte toutefois le dévergondage total auquel leurs mouvements à elles et ceux des assistants sembleraient devoir aboutir.

Ces manifestations d'une licence qui brave et qui bouscule les obligations sociales, quand elle ne réussit pas à les renverser entièrement, ne sont point particulières aux indigènes australiens. N'est-il pas significatif qu'elles aient pu être rapprochées des antiques saturnales romaines ? Et ne serait-il pas facile de signaler ailleurs des pratiques analogues, qui vont directement à l'encontre des prescriptions les plus strictes auxquelles la collectivité assujettit ordinairement ses membres ? En réalité, il s'agit là d'un fait très général qu'on retrouve chez les civilisés comme chez les sauvages et qui est de tous les temps.

On dirait que, par moments et sous l'empire de certaines circonstances, la société se relâche, ou, plus exactement, que les individus qui la composent, cédant à un besoin irrésistible de détente, s'efforcent de se soustraire aux coutumes et aux lois qui sont venues contrecarrer le libre jeu de leurs instincts.

Ces explosions d'anarchie, dont on pourrait citer tant d'exemples sous toutes les latitudes, ne sembleraient-elles pas indiquer que le phénomène social, qu'il ne faut pas confondre avec la sociabilité, n'est peut-être pas aussi essentiellement humain que d'aucuns le prétendent, puisqu'il est exposé à subir des interruptions temporaires ?

Il est évident, en tout cas, que de tels fléchissements

de la discipline collective ne pourraient se concevoir sans quelque défaillance corrélative dans l'organisation et dans l'existence même de la société. Il va de soi également que ces accès de faiblesse s'accompagnent nécessairement de troubles plus ou moins graves, parmi lesquels figurent précisément des cas incontestables d'entraînements grégaires. Comme on va le voir, ces derniers ne tardent pas à se produire au cours de la fête du feu.

Les préparatifs sont longs et compliqués. Il s'agit d'abord de fabriquer douze énormes torches et aussi une sorte de mât qui ne mesure pas moins de vingt pieds et qu'on dresse sur le terrain où l'action se déroulera. Il est teint d'ocre rouge et surmonté d'un bouquet de rameaux de gommier. Il faut ensuite procéder à la décoration des principaux acteurs. Cette opération a lieu à l'intérieur d'un amas de branchages dans lequel règne une atmosphère étouffante, et elle est accompagnée au dehors, pendant toute une journée, de chants, de danses et de battements de boomerangs. Tout cela ne va pas sans provoquer une vive effervescence, qui se traduit soudain par un véritable assaut que les hommes dirigent, en poussant des hurlements, contre un amas de branchages semblable au leur, que les femmes ont édifié et où elles se sont réfugiées. Les indigènes sont absolument incapables d'expliquer cette agression. Ils se bornent à dire qu'elle a pour but, comme le reste de la fête, de stimuler la bonne humeur générale, de liquider le passé en mettant fin aux vieilles querelles et d'amener chez tous une sorte de renouveau.

A la tombée de la nuit, les danses et les plaisanteries reprennent. Puis la cérémonie du feu commence avec le concours de ceux qui ont été préparés par des décorations spéciales à y tenir les principaux rôles. L'un d'eux allume deux branches et il en fait jaillir des étincelles en les frappant tantôt l'une contre l'autre, tantôt sur son crâne à lui, tantôt sur celui de ses voisins. Ils prennent ensuite la tête d'une procession, où les hommes se traînent à genoux en criant à tue-tête :

Oh ! Oh ! Prr ! Prr ! jusqu'au moment où un hurlement final prolongé *Prr ! Prr !* interrompt leur manège.

Bientôt après, on entasse sur les feux des petits fagots de rameaux de gommier et, tandis que les flammes montent, une excitation de plus en plus intense s'empare des assistants. Alors douze individus, qui se sont enduits entièrement d'abord de boue rougeâtre, puis d'argile blanche, saisissent les grandes torches et les allument. Chacun d'eux, se servant de la sienne comme d'une lance, charge furieusement les autres indigènes, qui tentent de parer les coups avec leurs massues et leurs propulseurs. C'est le signal d'une mêlée générale, qui revêt un caractère d'indicible sauvagerie. Les torches cognent les têtes et les corps et projettent de tous côtés des brandons et des flammèches. Les combattants, couverts de brindilles brûlantes, sautent et bondissent en hurlant. Au milieu des ténèbres et de la fumée, sous une pluie d'étincelles, la masse humaine tourbillonne dans un vacarme assourdissant, cependant que les femmes poussent des cris lamentables et se frappent elles-mêmes avec les tisons. Enfin les torches sont lancées sur le sol pour y être éteintes. Les porteurs vont se laver de la boue dont ils sont couverts, et l'on se remet à chanter autour des feux.

A une heure du matin, les torches sont rallumées. Mais on se contente, cette fois, de les agiter dans la nuit et de les laisser ensuite se consumer par terre. Pourtant la cérémonie ne s'achèvera pas avant que les hommes se soient livrés à une nouvelle attaque contre les femmes. Celles-ci sont restées groupées près du mât, dont il a été question plus haut et elles prétendent ne pas savoir comment elles se trouvent dans un pareil endroit. S'agit-il de leur part d'une ignorance feinte ? Ne serait-ce pas plutôt l'indication chez elles d'un état d'inconscience, comme il s'en produit souvent dans les foules ? Quoi qu'il en soit, juste avant le lever du soleil, les indigènes saisissent dans les feux des écorces qui flambent et les jettent dans la direction des femmes et des enfants, dont la fuite éperdue va marquer la fin de cette étrange

fête. Avec le jour, en effet, l'ordre renaît et la vie de la tribu reprend son cours habituel, momentanément interrompu par les manifestations tumultueuses que nous avons décrites.

Il est inutile de répéter ici des remarques déjà formulées à propos de la cérémonie du Wollunqua. Cependant il nous paraît indispensable d'insister encore sur le fait que les entraînements grégaires dont nous venons de parler, ont coïncidé avec l'intervention de certaines forces dissolvantes, qui se présentent chez les Australiens sous un aspect particulier, mais qu'on retrouve toujours à l'origine des crises qui menacent l'existence d'une société quelconque. Parmi ces agents de décomposition il faut citer d'abord le ridicule qui, directement ou indirectement, jette le discrédit sur les institutions, ensuite la licence qui tend à prévaloir contre la discipline des mœurs, enfin les luttes et les violences, dont on ne sait plus si elles sont réelles ou simulées et qui se substituent aux relations normales que le maintien de la collectivité exige. N'est-il pas étrange qu'on ait été amené à considérer des phénomènes de ce genre comme des preuves de l'intensité de la vie sociale, alors qu'ils y attestent au contraire des troubles de carence, qui ne sont que trop évidents ? Tant il est vrai qu'une certaine conception révolutionnaire de la société n'est réellement pas autre chose que la négation même de la société ! Ce qui succède à celle-ci, quand les obligations qu'elle impose sont tournées en dérision, quand s'efface la distinction entre le licite et l'illicite et que la place publique se transforme en arène, ce ne sont plus que des états de foule, qui risquent de devenir les prodromes d'une désorganisation totale.

Il nous reste encore à mentionner un exemple d'entraînement grégaire chez les Australiens. Cette fois, c'est la mort d'un sorcier, qui en est la cause (1). Avant même qu'il ait rendu le dernier soupir, l'annonce de sa fin

(1) B. Spencer and F.J. Gillen, *The Northern Tribes of Central Australia*, pp. 516-517.

imminente provoque une agitation extrême. Tous les hommes se mettent à courir vers l'endroit où il se trouve. Les femmes, venues de leur côté, gémissent bruyamment et se frappent le crâne avec des bâtons pointus, tellement que le sang leur ruisselle sur le visage. Plusieurs indigènes se précipitent ensemble sur le moribond, qui disparaît sous l'accumulation de ces corps qui l'étouffent. Un de ses parents s'entaille si profondément la cuisse avec un couteau de pierre, qu'il s'écroule sur le sol. Un autre semble vouloir l'imiter ; mais il se contente d'une simple égratignure.

Au bout de quelque temps, ceux qui se sont jetés sur le sorcier se relèvent. Bien que le malheureux respire encore, le traitement qui lui a été infligé ne va pas tarder à l'achever. Cependant le soleil s'est couché et, dans la nuit qui tombe, les pleurs et les lamentations redoublent. Lorsque la mort a fait son œuvre, tous, littéralement fous de douleur, courent çà et là en vociférant. Les hommes se tailladent avec des éclats de pierre ou de bois et les femmes se frappent les unes les autres avec des casse-tête, sans que personne cherche à s'épargner les blessures ou à parer les coups. Moins d'une heure après cet accès de frénésie, les funérailles proprement dites ont lieu dans le calme retrouvé.

Le cas que nous signalons ici n'est pas isolé. On en pourrait relever beaucoup d'autres semblables en Australie et ailleurs. Mais ce seul exemple suffit à montrer la violence incoercible des émotions que les primitifs ressentent en présence de la mort. Celle-ci, par les craintes et les colères qu'elle éveille, par les phénomènes d'autosuggestion qu'elle provoque chez certains et par l'obsession identique qu'elle crée simultanément chez tous, est véritablement un facteur de psychose collective. Du reste, il en est ainsi des autres événements qui menacent l'existence des individus ou celle d'un groupe dans son ensemble. Qu'il s'agisse de disette ou d'épidémie, les conséquences en sont toujours des troubles grégaires, présentant les caractères d'une sorte de folie contagieuse, qui ôte à l'être humain tout contrôle de lui-même, qui

inhibe ses réflexes vitaux les plus élémentaires et qui met fin pour lui aux comportements normaux que son milieu lui impose. On dirait que l'agent extérieur, qui a déchaîné cette tourmente, produit des effets comparables à ceux d'un toxique.

De par leur suggestibilité, les primitifs sont particulièrement sensibles à ces influences délétères. Mais les civilisés ne jouissent à cet égard que d'une immunité très relative. Ceux qui ont eu l'occasion d'observer les résultats que peut avoir sur des personnes en état de moindre résistance un choc émotif causé par des calamités parfois imaginaires ou simplement par des circonstances imprévues, qui bouleversent les habitudes, seront surpris que, dans le cas des sauvages, on ait voulu évoquer une action mystérieuse de la *société* sur ses membres, pour expliquer des phénomènes morbides dont l'instabilité mentale des primitifs favorise l'apparition et multiplie les répercussions. En réalité les excitations grégaires sont des ivresses d'un genre particulier, mais qui, comme les autres ivresses, désagrègent le psychisme et abolissent momentanément toute discipline sociale. Seulement on conçoit sans peine qu'en plongeant l'homme dans l'inconscience et en faisant éclater les cadres traditionnels qui le maintiennent, elles lui laissent ensuite l'impression qu'il s'est évadé hors de lui-même. Il n'en faut pas davantage pour justifier la place qu'elles occupent parmi les formes inférieures de la mystique.

A quinze cents kilomètres à l'est de l'Australie, une terre isolée, la Nouvelle-Calédonie, surgit au-dessus des flots de l'océan Pacifique. Cette île est habitée depuis des millénaires par une population paléomélanésienne qui « représente sous nos yeux un des types les plus anciens de l'humanité ». Par certains traits de son squelette, le Canaque serait, en effet, plus primitif que l'Australien, voire même, dit-on, que l'homme de Néanderthal (1).

(1) Maurice Leenhardt, *Gens de la Grande Terre* Gallimard, Paris 1937, p. 12.

Il est donc naturel que nous nous tournions vers ces sauvages, afin d'étudier ce que peuvent être chez eux les phénomènes d'entraînement grégaire.

Les plus frappants sont ceux qui se produisent à l'occasion des fêtes auxquelles on donne le nom de *pilou* (1). Le *pilou* est, en principe, un ensemble de cérémonies dont le but est la propitiation des ancêtres utérins. Pour cela, « on exalte... la gloire de leurs neveux, on honore leurs morts, on achève dignement les deuils, on affirme sa joie pour les naissances survenues et l'entrée dans la vie virile des jeunes gens initiés ».

Nous n'avons pas à exposer ici les préparatifs que nécessite la célébration d'un pilou, ni à décrire toutes les phases de la fête. Qu'il nous suffise de dire que celle-ci se divise en trois périodes. Dès la première, où se réunissent les clans alliés paternels, commencent d'interminables discours qui exigent l'intervention de trois acteurs : l'animateur, le crieur et l'orateur proprement dit, sans compter le groupe des danseurs, qui par leurs piétinements jouent le rôle confié chez nous à la claque. L'animateur, par ses harangues, « chauffe l'auditoire ». « Le crieur, *rhia*, est un personnage qui tient du metteur en scène et de l'impresario. Il fait entendre un long roulement par quoi il annonce les discours, tance les danseurs groupés au pied de la tribune, interrompt l'animateur et donne la place au chef orateur, au moment où il juge l'auditoire au point d'excitation voulu (2). » L'orateur prend alors la parole et débite de longues tirades, dans lesquelles il ne doit oublier aucun des noms des clans auxquels il s'adresse. Lorsque la nuit vient, les hommes se rendent dans la grande case et se livrent, tout en chantant, à des mouvements rythmés, qu'on appelle la « danse assise ». Durant les pauses, les vieil-

(1) Maurice Leenhardt, *Notes d'Ethnologie Néo-Calédonienne*, pp. 143-178. C'est à ce chapitre intitulé *Le Pilou-Pilou*, que nous empruntons les détails et les citations qu'on va lire. Cf. Maurice Leenhardt, *Gens de la Grande Terre*, pp. 159-170. Avant la parution de ce dernier ouvrage, M. Maurice Leenhardt avait bien voulu me communiquer les bonnes feuilles concernant le pilou.

(2) Maurice Leenhardt, *Notes d'Ethnologie néo-calédonienne*, p. 151.

lards insistent pour que chacun s'abstienne de toucher à la femme d'autrui. Il y a là une indication, qui vaut d'être notée, sur l'énervement qui gagne les indigènes.

La seconde période est marquée par la réception des parents utérins. Elle comporte, elle aussi, une série de discours, selon le cérémonial accoutumé, et des danses assises après le coucher de soleil.

Au cours de la nuit qui ouvre le troisième acte de la fête, les organisateurs procèdent, en présence des sacrificateurs, à l'amoncellement rituel des vivres qui seront distribués aux invités. Dès lors le pilou va pouvoir battre son plein. Hommes et femmes se barbouillent avec le pollen noir du champignon baru, afin de recevoir dignement ceux qui ont mené le deuil du chef de famille défunt et qui vont être libérés des interdits dont ils ont été frappés. Leur arrivée et celle des jeunes initiés qui les accompagnent, provoquent une agitation violente, qui ne va pas sans amener un maniement de plus en plus menaçant des javelots et des frondes. « On dirait une bataille terrible. » Mais le crieur rétablit le calme et les discours reprennent une fois de plus. Cependant la foule des invités du dehors se presse vers l'emplacement du pilou. Il en vient de très loin, « des pays que l'on ne voit point ». « Pour ce dernier moment de la fête, c'est une levée en masse des villages qui s'opère (1). Toutefois, avant de s'agréger aux clans qui les reçoivent, ces hôtes devront se soumettre à certaines épreuves et en particulier à des simulacres de combat, jeux dangereux où l'on ne réussit pas toujours à éviter les pierres lancées et les balles de fronde.

Enfin le moment approche de présenter aux assistants « le grand fils », c'est-à-dire le nouveau chef de famille, qui succède à l'ancien. L'animateur monte sur une estrade. Par trois fois le crieur l'interrompt. Et tandis que les danseurs trépignent, sur une dernière intervention du crieur, le héros du pilou gravit à son tour la tribune. Il récite avec une effroyable volubilité un dis-

(1) Maurice Leenhardt, *op. cit.* p. 161.

cours longuement appris, destiné à prouver aux auditeurs « la puissance et la durée de son souffle ». Cette harangue déchaîne chez les femmes du clan maternel, auquel l'orateur doit la vie qui l'anime, un enthousiasme frénétique. Elles se livrent à une danse éperdue en brandissant des casse-tête et elles arrachent aux hommes du clan paternel leurs ornements, leurs plumes et leur chapeau, qu'elles ont le droit de s'approprier. Ensuite les tas de vivres sont distribués aux ayant-droit et des cadeaux sont échangés.

C'est alors que, dans le crépuscule qui tombe, commence ce que certains Européens ont considéré à tort l'élément principal du pilou, mais ce qui n'en est, en réalité, qu'un épisode, ce qui risque même dans certains cas d'en annuler les effets. Il s'agit des danses nocturnes où se manifeste une licence qui n'est jamais de droit, et durant lesquelles la société organisée tend à se dissoudre complètement dans un entraînement grégaire général. En voici une description dont on nous garantit l'exactitude :

« Boum... Boum... Boum... Ce sont les bûches de bois creuses de l'orchestre sur lesquelles on frappe des coups retentissants, pour appeler la gent canaque au pilou. C'est la grande nuit sombre, toutes les choses s'effacent, se fondent dans le noir intense. Pas un feu, pas une lumière. De vagues silhouettes, noires, indécises, se meuvent dans l'obscurité ; il en vient de partout, des files, des grappes, des paquets ; tout cela s'avance, converge vers le grand mât, dont le sommet, découpé en des formes bizarres, se profile dans le ciel... Il en arrive toujours des silhouettes noires, diaboliques, pour aller s'ajouter au noyau, à la boule qui se forme sous le mât, il en arrive encore, et encore, la boule grossit, s'élargit, s'étale, devient une masse et il en vient toujours des silhouettes.

Maintenant elle est assez large, la masse ; alors sortant du noyau, au pied du mât, un bourdonnement roule à ras de terre ; tout doucement, progressivement, ce bruit prend de l'ampleur, devient une mélopée basse qui va

encore en s'élevant, en montant toujours, et se transforme en un chant guttural monotone. A ce moment, tous les instruments bruyants et sonores de l'orchestre, frappés en mesure, donnent le branle ; la masse humaine s'agite, ondule, se met en marche, en pilonnant le sol, cadençant son pas sur le rythme brutal de l'orchestre ; tous les Canaques agglomérés formant un disque immense, tournent, tournent en avançant par petites saccades en cadence ; aé, aa, aé, aa, pied droit, pied gauche, pied droit, pied gauche, toujours ce même pas invariable. C'est un manège gigantesque, dont le mât du pilou est le pivot.

Et ça tourne, ça tourne, toujours par secousses et dans le même sens, les individus, près du centre, marquent le pas sur place ; ceux de la périphérie font de grandes enjambées pour suivre le mouvement ; et ça tourne, ensemble, toujours en mesure : aé... aa... Tous les sexes sont pêle-mêle dans le tas. Les mâles montrent leur beauté, leur force, leur vigueur et la souplesse de leur échine, par des coups de reins puissants, en avant. Les femelles font des grâces, des minauderies, balancent leur buste en des souplesses félines, ondulent des hanches et de tout le bassin, pour exciter les ardeurs : aé... aa... aé... aa...

Dans ces pilous de nuit, qui n'avaient pas d'autre but, les mœurs étaient à l'abandon ; c'était la débauche admise, tolérée dans la mesure du possible, compatible avec le caractère jaloux de la race... Et ça tournait, aé... aa... aé... aa... entraînant dans son mouvement giratoire toutes les coutumes, tous les sentiments encore rudimentaires, toutes les passions brutales de leurs êtres primitifs. Le feu de la danse, les contorsions érotiques, l'odeur forte et bestiale qui se dégageait de toute cette masse de chair en mouvement, excitaient jusqu'au paroxysme les instincts et les sens de ces forcenés qui tournaient là en cadence, dans la nuit noire, autour d'un mât, comme une ronde diabolique.

Ces licences faisaient toujours naître des disputes, des coups, des rixes ; mais elles étaient aussitôt arrêtées

par les non-participants qui séparaient les combattants, et les portaient en l'air, au bout de cent bras, toujours en cadence, jusqu'à ce qu'ils soient calmés ; le moyen était radical. Tacitement, aucun ne voulait que la collectivité fût privée de sa fête, ni arrêtée dans ses ébats lubriques, par une dispute particulière.

Pendant les pilous de nuit, pour que les Canaques d'une tribu prissent les faits et causes de l'un des leurs, il fallait que le cas fût reconnu très grave ou que le chef en donnât l'ordre ; alors c'était le combat, des blessés et des morts ; c'était le pilou gâché, fini. Quand tout allait bien, les pilous duraient pendant plusieurs nuits, beaucoup de Canaques tombaient sur le sol et mouraient des suites ; ordinairement les pilous ne prenaient fin que lorsqu'il n'y avait plus rien à manger.

Et pendant que ça marchait en cadence, des silhouettes dansantes se détachaient de la masse tournante, comme emportées par la force centrifuge, sortaient hors des palissades ; il en sortait, il en sortait et il en revenait aussi, c'était continuel.

Hors de l'enceinte, assez loin, sous les grands arbres, dans l'obscurité, chaque tribu avait son camp distinct, une sorte de buffet, de vestiaire et de reposoir, gardé par les vieux et les vieilles. Tous ceux qui, momentanément, ne prenaient pas part au pilou étaient là. Entre ces camps, il y avait de grands espaces boisés, broussailleux, où la vie humaine se manifestait énergiquement, dans le noir. C'était là Cythère... Le pilou continuait, assourdissant, endiablé, frénétique, pilonnant la terre en cadence : aé... aa... aé... aa... (1) ».

Les lignes qu'on vient de lire appellent quelques observations. On remarquera d'abord que, chez les Canaques comme chez les Australiens, il est possible d'établir une distinction entre ce qui reste protocolaire, régulier, ordonné, et ce qui dégénère bientôt en ivresse grégaire. Lorsque, selon le dire des indigènes,

(1) Thiosse (Baudoux), *Légendes noires des Chaînes*. Edition du Messager, Nouméa, pp. 37-43.

« les maîtres du pilou dansent avec leurs femmes », c'est « l'indice que toute réserve est désormais bannie (1) ». Le frein social cesse de fonctionner et les instincts individuels élémentaires se donnent libre cours.

Comment s'opère cette transformation qui substitue à l'ordre de la fête une excitation sans contrôle ? Parmi les facteurs auxquels ce changement doit être imputé, on peut sans doute mentionner la nuit, l'énervement, la fatigue, les chants monotones incessamment repris, le bruit des pas et des battoirs qui « bientôt assoupit l'esprit et envoûte », le mouvement giratoire, toujours dans le même sens, qui finit fatalement par donner le vertige. Mais il semble bien qu'il faille tenir compte aussi de l'action exercée antérieurement par les discours qui jouent dans le pilou un rôle capital. On a vu qu'ils s'accompagnent de tout un appareil qui n'a pas d'autre but que d'en renforcer l'effet. Ce qu'il est nécessaire également de noter, c'est la nature très particulière de l'éloquence qui s'y déploie. Celle-ci n'impressionne pas seulement l'auditoire par « l'effroyable volubilité » des orateurs, mais encore par leur ton impératif, par les énumérations interminables de noms propres, qu'ils débitent tout d'une haleine, par les formules symboliques dont ils se servent et par l'archaïsme mystérieux de leur vocabulaire. En réalité ce flux de paroles « lancées » comme des traits, n'est pas destiné à convaincre les esprits mais à ébranler les nerfs. Il en est de ces harangues comme des incantations magiques, qui paraissent d'autant plus efficaces qu'elles sont moins intelligibles. Ce qui se manifeste ici, c'est l'étrange pouvoir des mots évocateurs, des mots *dynamogènes*, qui agissent comme de véritables excitants sonores sur les centres auditifs et dont la répétition produit à la longue une sorte d'ivresse. Est-il nécessaire d'ajouter que les Canaques ne sont pas les seuls à utiliser de tels procédés oratoires ? Ces derniers sont de tous les pays et de tous les temps.

(1) Maurice Leenhardt, *op. cit.*, p. 171.

On pourrait même signaler, chez les civilisés actuels, une singulière recrudescence de l'emploi qu'on en fait.

Quelles que soient, du reste, les causes de l'effervescence qui caractérise les danses canaques, il est certain que celles-ci, loin d'être un stimulant de la vie sociale, tendent plutôt à la détruire. « La confusion qu'elles entraînent est favorable aux vengeances et aux trahisons politiques et il arrive que les pilous finissent en batailles sanglantes et en fuites éperdues (1). » Même sans avoir toujours des conséquences aussi tragiques, ces danses « soutenues par l'alcool, encouragées par les blancs, ont contribué à supprimer la fête proprement dite qui était une fête de la société. Et la société est apparue mourante (2) ». Ce qui l'a désorganisée, ruinée, ce sont précisément ces entraînements grégaires qui n'ont rien de commun avec elle. Sur ce point, les renseignements qui nous viennent de Nouvelle-Calédonie corroborent les observations recueillies sur le continent australien. Nous pouvons donc conclure dès à présent que, chez les primitifs, il y a une différence si radicale entre la foule et la société que la première, loin d'apparaître comme une manifestation de la seconde, s'y oppose au contraire et risque de l'annuler.

(1) Maurice Leenhardt, *op. cit.*, p. 172.
(2) Maurice Leenhardt, *Gens de la Grande Terre*, p. 170.

CHAPITRE III

Quelques-unes des Conséquences des Entrainements grégaires chez les Sauvages.

Crises hystériques et Possessions. — Une fête chez les Toüoupinambaoults du Brésil en 1557. *— Les femmes Koryak après la capture d'une baleine. — Autres exemples. — Le « sabbat » chez les Ba-Ronga. — Frénésie destructrice s'attaquant aux biens ou aux personnes. — La conclusion de certains Potlâtch dans le Nord-Ouest américain. — Les Xosa de l'Afrique australe. — La Thanatomanie des îles du Pacifique. — Deuils sanglants au Dahomey.*

Les faits exposés dans le précédent chapitre ont été constatés chez des hommes à qui convient peut-être mieux qu'à d'autres l'appellation de primitifs. Mais si l'on prend ce terme dans une acception plus large et qu'on l'applique indistinctement à tous les sauvages et aux demi-civilisés (1), on verra se multiplier aussitôt des exemples d'entraînements grégaires non moins caractéristiques que ceux que nous venons de signaler. Il nous semble inutile d'en donner une énumération qui deviendrait fastidieuse. En revanche, l'examen de

(1) Ces termes, dont il faut bien nous servir, ne correspondent que très imparfaitement à la réalité. En fait, il est faux et souverainement injuste de classer les peuples suivant qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas notre civilisation à nous. Tous se sont développés à leur manière et il peut y avoir tel ou tel domaine où leur civilisation à eux est supérieure à la nôtre.

quelques cas qui ont été recueillis en diverses régions du monde, va nous permettre de mieux saisir les conséquences étranges que ces phénomènes peuvent avoir aussi bien chez les individus que dans la collectivité. Tantôt, comme on l'a déjà vu, c'est une peuplade tout entière qui est atteinte d'une véritable frénésie ; tantôt ce n'en sont, en apparence, que certains éléments. Il arrive même parfois que les effets d'une excitation de foule se manifestent avec une intensité telle chez des sujets prédisposés à l'hyperréflectivité, que les observateurs retiennent surtout ces crises individuelles et négligent d'insister sur le trouble général qui en a été la cause. Mais celui-ci n'en existe pas moins et bien rares sont ceux qui y échappent complètement. Nous osons espérer que ces remarques seront confirmées par les nouveaux faits auxquels nous allons maintenant nous arrêter.

Le premier nous est fourni par la relation que le huguenot Jean de Léry nous a laissée d'une grande fête à laquelle il assista, en 1557, chez les Toüoupinambaoults du Brésil, et qui groupait plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfants. On nous permettra de citer ici ce texte savoureux :

« Nous commençasmes d'ouir en la maison où estoyent les hommes (laquelle n'estoit pas à trente pas de celle où nous estions) un bruit fort bas, comme vous diriez le murmure de ceux qui barbotent leurs heures : ce qu'entendans, les femmes, lesquelles estoyent en nombre d'environ deux cents, toutes se levans debout, en prestant l'oreille se serrèrent en un monceau. Mais après que les hommes peu à peu eurent eslevé leurs voix, et que fort distinctement nous les entendismes chanter tous ensemble et répéter souvent cette interiection d'encouragement, *He, he, hé, hé,* nous fusmes tous esbahis que les femmes de leur costé leur répondans et avec une voix tremblante, réiterans ceste mesme interiection, *He he, hé, hé,* se prindrent à crier de telle façon, l'espace de plus d'un quart d'heure, que nous les regardans ne sçavions quelle contenance tenir. Et de faict,

parce que non seulement elles hurloyent ainsi, mais qu'aussi avec cela sautans en l'air de grande violence faisoyent branler leurs mammelles et escumoyent par la bouche, voire aucunes (comme ceux qui ont le haut mal par deça) tomboyent toutes esvanouyes, ie ne croy pas autrement que le diable ne leur entrast dans le corps, et qu'elles ne devînssent soudain enragées. De façon que nous oyans semblablement les enfants branler et se tourmenter de mesme au logis où ils estoyent separez, qui estoit tout aupres de nous ; combien, die-ie, qu'il y eust ia plus de demi-an que je frequentois les sauvages et que je fusse desia autrement accoustumé parmi eux, tant y a pour n'en rien desguiser, qu'ayant eu lors quelque frayeur, ne sachant mesme quelle seroit l'issue du ieu, i'eusse bien voulu estre en nostre fort (1). »

Avant de commenter ce texte, nous tenons à observer que les renseignements donnés par Jean de Léry sont pleinement confirmés par le récit d'un autre auteur, le prêtre espagnol Las Casas, qui se trouvait lui aussi au Brésil, à l'époque de la colonisation. Dans la description qu'il a laissée d'une solennité religieuse chez les sauvages de la région du Cap Augustin, Las Casas mentionne d'abord le rôle joué par le sorcier, qui réunit les indigènes dans une grande hutte et qui, « d'une voix changée en celle d'un enfant », leur annonce pour l'avenir des choses merveilleuses. A la fin de ces prédictions, ajoute le narrateur, « tous se mettaient à trembler, en particulier les femmes qui étaient saisies de violents tressaillements dans tout le corps, de sorte qu'elles semblaient possédées du diable. Elles se jetaient à terre en écumant, et le sorcier leur faisait croire que le bonheur qu'elles désiraient venait sur elles et qu'elles participaient à la bienveillance des prétendus dieux » (2).

Comme Las Casas, Jean de Léry reconnaît que la

(1) Jean de Léry. *Histoire d'un voyage faict en la Terre du Brésil.* Éd. Paul Gaffarel, Lemerre Paris 1880, T. II pp. 68-69.

(2) Voir T.K. Oesterreich, *Les Possédés. La possession démoniaque chez les primitifs, dans l'antiquité, au moyen âge et dans la civilisation moderne.* Trad. René Sudre. Payot, Paris, 1927, p. 358.

scène dont il fut témoin a été causée par l'intervention des sorciers, qu'il nomme *Caraïbes*. Ceux-ci, en raison du prestige dont ils jouissent et grâce à leurs manigances, ont réussi à donner aux Toüoupinambaoults l'impression qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire. Une même attente, faite à la fois de curiosité et de terreur, et l'état de réceptivité anxieuse qui en résulte s'imposent simultanément à tous les indigènes. L'appréhension est sans doute plus vive encore chez les femmes, reléguées dans une hutte où elles ne peuvent rien voir et où leur entassement est éminemment favorable à toutes les contagions psycho-physiologiques. Le bruit des chants qu'elles entendent retentir dans la case des hommes détermine en quelques instants chez elles un entraînement grégaire, qui va se développer avec la rigueur d'un phénomène physique. Jean de Léry en a noté soigneusement la progression et les effets.

Apeurées, les femmes se serrent « en un monceau ». Puis, comme si elles devenaient la proie d'une sorte d'automatisme, elles commencent à reprendre, d'abord sourdement et bientôt en hurlant, les refrains fortement scandés que répètent les voix masculines. La violence croissante de leurs cris exerce une action quasi-mécanique sur leurs mouvements qui se font de plus en plus frénétiques. A mesure que s'accentuent ainsi les conséquences de la suggestion qu'elles subissent et qui ne cesse de se renforcer de ce que chacune d'elles y ajoute, l'excitation qui s'est emparée d'elles finit par atteindre son paroxysme. A ce moment se produisent chez celles que leur tempérament prédispose aux troubles nerveux des accès hystériques, accompagnés de convulsions épileptiformes, que Las Casas et Jean de Léry n'hésitent pas à interpréter comme des possessions démoniaques. Le fait est à retenir et nous y reviendrons. Enfin, après avoir mentionné que les enfants des indigènes, dans la hutte où ils sont enfermés, n'échappent pas plus que leurs aînés à la contagion de l'entraînement grégaire, notre auteur confesse qu'il en a lui-même ressenti l'influence. De là l'insurmontable frayeur dont il a été

saisi. Cet aveu, dénué d'artifice, nous indique qu'un ébranlement collectif, qui se produit au sein d'un groupe dont les membres sont unis par une étroite communauté d'origine, de traditions et de croyances, ne s'arrête pas nécessairement aux limites de ce groupe, mais qu'il peut fort bien se propager chez des individus qui y sont totalement étrangers. Ce seul exemple tendrait à démontrer l'insuffisance des explications sociologiques et psychologiques des états de foule. En réalité ces derniers supposent aussi l'action de certaines forces physiques et de certaines contraintes d'ordre physiologique, entièrement indépendantes de la société et des sentiments ou des idées qui peuvent exister chez ceux qui la composent.

Des faits comparables à ceux dont Jean de Léry et Las Casas furent témoins au Brésil, ont été observés en beaucoup d'autres contrées. Ainsi chez les Koryak côtiers de la Sibérie orientale, pendant les cérémonies magico-religieuses célébrées à l'occasion de la capture d'une baleine, les épouses et les sœurs des heureux pêcheurs tombent en une frénésie telle, que leurs cris stridents et leurs hurlements gutturaux couvrent le bruit assourdissant des tambours (1).

S'il semble bien que, dans les peuplades primitives, ces crises émotivo-pithiatiques atteignent surtout les femmes, les hommes pourtant n'y échappent point. Il nous serait facile de citer des exemples d'accidents névropathiques de ce genre survenant au cours d'assemblées cultuelles chez des individus quelconques, sans distinction de sexe. Voici un certain nombre de cas choisis parmi les plus typiques.

Quand les aborigènes de Ceylan, les Veddah, se réunissent afin d'évoquer un mort, leur chaman entre le premier en transe, mais tel ou tel des assistants ne tarde pas à y entrer à son tour (2).

Aux îles Torrès, occupées, comme on le sait, par une

(1) Voir *The Jesup North Pacific Expedition*. Memoir of the American Museum of Natural History. VI Part. I. W. Jochelson, *The Koryak Religion and Myths*, pp. 69-74.

(2) Voir T.K. Oesterreich, *op. cit.* pp. 307-310.

population mélanésienne, des jeunes gens groupés à l'intérieur de la hutte des hommes qu'on appelle le Gamal, sont plongés soudain dans un état de rage folle, lorsque leurs aînés, les initiés supérieurs, ramènent avec eux les esprits des défunts qu'ils sont allés chercher et dont ils manifestent la présence en donnant des coups de bâton aux parois de la case. L'excitation des adolescents devient si furieuse qu'ils briseraient tout, si l'on ne finissait, à grand peine du reste, par les maîtriser (1).

Chez les Batak de Sumatra, la plupart des fêtes religieuses n'ont d'autre but que d'inciter les âmes des morts, classées suivant une sorte de hiérarchie en begu, sumangot et sombaon, à s'emparer des vivants qui vont leur servir de médiums. Le battement des tambours, le son des flûtes, les danses et l'attente générale aboutissent bientôt au résultat désiré. Des phénomènes de possession se produisent alors chez des hommes ou chez des femmes qui y sont habituellement sujets ou que rien ne paraît y avoir préparés. Les troubles qui se déchaînent ont parfois une intensité extraordinaire. Le possédé se remplit la bouche de charbon brûlants ; il avale gloutonnement tout ce qu'on lui offre ; il semble aussi doué de facultés supranormales (2).

Dans l'Afrique Centrale, les indigènes que l'explorateur Frobenius nomme les gens de Bori se livrent à des pratiques destinées à la fois à expulser les esprits noirs, les babakous, et à favoriser l'intervention des esprits blancs, les farifarous. Ces rites, qui comportent d'abord le jeu d'instruments à cordes, puis des sacrifices, des repas et des danses, provoquent des convulsions et des cris chez les malades tourmentés par un babakou, des bonds violents et des pirouettes en l'air, suivies de chutes sur le dos, chez ceux qu'un farifarou inspire subitement (3).

(1) Voir R.H. Codrington, *The Melanesians*, Oxford, Clarendon Press, 1891, pp. 218-227.

(2) Voir Joh. Warneck, *Die Religion der Batak. Ein Paradigma für animistische Religionen des Indischen Archipels.* Religions-Urkunden der Völker, Abt. IV, B.I. Leipzig, 1909, pp. 14, 17, 18, 19, pp. 93-94.

(3) Voir T.K. Oesterreich, *op. cit.* pp. 170-173 : pp. 314-321.

Tous les accès convulsivo-hystériques dont nous venons de parler sont dus à une suggestion collective qui s'impose irrésistiblement à des êtres en état de moindre résistance et qui détermine en eux une altération fonctionnelle de la vie psychique, accompagnée de désordres organiques plus ou moins graves et plus ou moins prolongés.

Les origines et la nature de cette suggestion ne sont peut-être pas aussi mystérieuses que d'aucuns se l'imaginent. C'est, du moins, ce que nous croyons pouvoir conclure des renseignements très précis que Junod nous donne sur les « sabbats » des Ba-Ronga et sur les suites de ces étranges pratiques. Les cérémonies dont il s'agit paraissent, au premier abord, avoir pour but d'exorciser les possédés. Seulement, il importe ici de se souvenir que les Ba-Ronga, comme tous les sauvages, ne souhaitent pas tant de chasser les mauvais esprits que de les contraindre à se manifester (1). C'est à cela que tendra l'action qu'ils s'efforceront d'exercer plus ou moins inconsciemment sur les individus qu'ils se figurent en proie à l'influence maléfique de quelque être invisible. Bien loin donc de supprimer la possession, l'exorcisme devra, au contraire, avoir pour conséquence de la provoquer.

Sous la pression à la fois physique et psychique d'un groupe qui s'est formé en vue de cette conjuration et qu'agitent les remous d'une effervescence croissante, celui qu'un mal quelconque affaiblit va subir temporairement, grâce au sabbat qu'on lui inflige, une véritable désagrégation mentale. Il deviendra, si l'on veut, la victime de choix de l'intoxication générale, le sujet dans lequel l'entraînement grégaire aura son plein rendement. Il sera possédé en fait, mais par les forces qui émanent de ceux qui l'environnent, parce qu'elles les possèdent déjà eux-mêmes. Il apparaîtra comme le point de concentration de ces forces qui sont diffuses dans les autres, comme le lieu où elles font explosion

(1) Henri-A. Junod, *Les Ba-Ronga*. Attinger, Neufchâtel 1898, p. 450.

avec leur violence incoercible et leur fureur démente aussi bien qu'avec leurs effets anesthésiants et enivrants. Ainsi son cas à lui et celui de ses pareils nous donnent la possibilité d'enregistrer chez des individus particulièrement instables le résultat ultime et total d'un trouble collectif, auquel tous participent à un moindre degré.

Remarquons encore que, longtemps avant les manifestations finales qui en attestent la gravité, ce trouble a été préparé par l'emploi, plusieurs fois renouvelé, de procédés magiques de divination(1). On a fort justement souligné que la magie, de par sa nature même, est un dissolvant de l'esprit et un narcotique de la conscience (2). Il convient d'ajouter que les pratiques divinatoires des Ba-Ronga fixent l'attention des opérateurs sur certains objets qui, en raison des vertus cachées qu'on leur attribue, exercent une véritable fascination sur les indigènes et qui peuvent les plonger à la longue dans une sorte d'hypnose. C'est dire combien ces tentatives répétées de régler l'avenir en jetant les sorts contribuent à créer un milieu favorable à l'apparition et à la propagation d'une psychose collective.

Le texte de Junod que nous allons citer maintenant va nous montrer de quelle manière un entraînement grégaire se développe, comment des moyens matériels, que nous avons déjà vus à l'œuvre, en accroissent la puissance et quelles en sont enfin les répercussions sur ceux dont les réactions instinctives de défense individuelle sont affaiblies ou paralysées par un état morbide.

« Dans la hutte, au beau milieu, le malade est assis. Morne, les yeux baissés vers la terre, le regard fixe, il attend... Dans la contrée chacun sait qu'aujourd'hui, ce soir, quand la nouvelle lune paraîtra, aura lieu l'étrange et terrible conjuration. Les anciens possédés officient tous. Celui qui dirige la manœuvre, le « gobela »

(1) Henri-A. Junod *op. cit.* pp. 441-443.
(2) Raoul Allier, *Le Non-civilisé et Nous*. Payot, Paris, 1927, pp. 58, 64, 72, 84, 87, 91, etc...

que les osselets ont désigné, tient en mains son tambourin, une peau de grand lézard varan, fréquent sur ces collines, que l'on a tendue sur une monture de bois circulaire. Dans l'air admirablement calme du soir... le premier coup retentit. Il rayonne, il s'épand de toutes parts ; il pénètre à travers les fourrés jusque dans les villages des environs, et alors c'est une émotion, une joie débordante, faite de curiosité, de malice, et de je ne sais quelle satisfaction inconsciente. Chacun accourt à ce bruit bien connu ; chacun s'empresse vers la hutte du possédé et tous veulent prendre part à cette lutte, à cette lutte contre le monde invisible. Ils sont là réunis, plusieurs avec leurs tambourins, d'autres avec de grandes caisses de zinc ramassées aux abords de la ville. (Lourenço-Marquès)... d'autres avec des calebasses remplies de petits objets que l'on secoue et qui font un bruit de crécelles... et maintenant, se pressant autour du malade, les voilà qui se mettent à frapper, à brandir, à secouer aussi violemment qu'ils le peuvent les divers instruments de supplice. Quelques-uns frôlent la tête, les oreilles du malheureux. C'est un vacarme épouvantable qui se prolonge durant la nuit, avec de courtes interruptions, et jusqu'à ce que la fatigue gagne les exécutants de ce concert fantastique.

Mais ce n'est là que l'orchestre, l'accompagnement. Il y faut encore et surtout le *chant*, la voix humaine, le chœur des exorcistes, court refrain succédant à un solo plus court encore, mais que l'on répète cent fois, mille fois, toujours dans le même but auquel tous travaillent sérieusement, opiniâtrement : celui de forcer cet être spirituel, ce mystérieux esprit, qui est là, à se révéler, à faire connaître son nom... après quoi ses maléfices seront conjurés.

Lorsque les heures se passent sans qu'on puisse constater aucun effet produit sur le malade, on change de refrain... Ou bien, pour insister encore, on va jusqu'à menacer l'esprit de s'en aller pour de bon, s'il ne consent pas à céder aux objurgations de ces tambourineurs en délire... Les mélodies de ces incantations d'exorcistes

ont un caractère particulièrement pressant, incisif, pénétrant... L'effet troublant de cette musique était intensifié par un sforzando très particulier, au moment où le chœur attaquait sa phrase musicale...

Cette insistance est récompensée. Le malade commence à donner quelques signes d'assentiment. C'est que le « Chikouembo » s'apprête à « sortir »... Subjugué enfin par ce concert bruyant, le possédé entre dans un état d'exaltation nerveuse. Une crise se déclare, résultat de cette longue suggestion dont le caractère hypnotique est bien évident. Il se lève, se met à danser frénétiquement dans la hutte. Le tapage redouble. On supplie l'esprit de consentir enfin à se nommer. Il crie un nom...

Mais terminons la description de la crise du possédé. Il danse, il saute au hasard. Parfois il se jette dans le feu sans y rien sentir, ou bien il finit par tomber roide, comme en catalepsie ; sa tête heurte un bloc de bois, ou le sol ; il ne paraît pas en souffrir.

Il se peut que le concert des tambourins se prolonge quatre jours, une semaine, deux semaines... Tout dépend de la nervosité du malade et de l'accablement où le jeûne et la souffrance l'ont plongé. L'esprit ayant décliné son nom et titre, il est désormais connu et on peut commencer à l'interroger... « Es-tu seul, esprit ? lui demande-t-on volontiers. — Non, j'y suis avec mon fils et mon petit-fils », répondra-t-il peut-être. Ou bien, si l'on soupçonne qu'en effet il y a plusieurs esprits... on continue à battre le tambour pour faire sortir toute cette armée, et parfois le possédé prononce jusqu'à dix noms.

Durant cette confabulation, l'esprit, parlant par la bouche du malade, mais se distinguant parfaitement de lui, exige parfois des présents, et il en est un, en particulier, qu'on doit lui faire pour le satisfaire et le congédier... Le sang, une abondance de sang est, en effet, nécessaire pour effectuer la guérison du malade et obtenir du locataire malfaisant qu'il cesse de nuire.

En général, on lui procure mieux qu'une poule : on va chercher une chèvre si le malade est un homme, un

bouc si c'est une femme. L'exorciste qui a dirigé toute la cure revient, fait chanter aux assistants le chant qui a provoqué la première crise. Le possédé recommence à s'exciter, à se monter, à présenter les symptômes de folie furieuse que nous avons décrits tantôt. Alors on perce l'animal au côté, et il se précipite sur la blessure, suce, avale avidement le sang qui sort, s'en remplit l'estomac avec frénésie. Quand il en a bu son soûl, on doit l'enlever de force de la bête, lui administrer certaines médecines... et il s'en va derrière la hutte rendre tout le sang qu'il a absorbé (1) ».

On dit, chez les Ba-Ronga, que les possédés « sont pris de la folie des dieux » (2). Junod n'hésite pas à déclarer que la pratique de l'exorcisme est, parmi toutes les coutumes qu'il a pu observer, « l'acte qui porte au plus haut point le caractère religieux », et il ajoute que les Ba-Ronga, « en se livrant avec une passion aussi grande à ces cérémonies ténébreuses, cherchent assurément à se procurer l'émotion vague que le contact avec le surnaturel produit dans l'âme humaine. Ils s'efforcent d'entrer en relation avec le monde de l'au-delà auquel ils croient fermement » (3).

Mais ils ne sont pas les seuls, parmi les sauvages, à prétendre y avoir accès. En réalité, le besoin de communiquer avec quelque chose de surhumain et d'arriver par ce moyen au dépassement de soi constitue l'élément essentiel de la religion aussi bien chez les primitifs que chez les civilisés. On conçoit donc que les premiers n'hésitent pas à considérer l'état de possession comme l'état religieux par excellence, et qu'ils ne négligent rien qui puisse les y mener. Quant aux seconds, s'ils sont parvenus à établir une distinction, qui du reste n'est pas toujours valable, entre la possession et l'inspiration, ils n'en ont pas moins persisté à voir dans ces phénomènes une preuve d'un contact immédiat avec des puissances démoniaques ou avec des personnes

(1) Henri-A. Junod, *Les Ba-Ronga*, pp. 443-447.
(2) *Id. Ibid.* p. 446.
(3) *Id. Ibid*, p. 450.

divines, et ils n'ont cherché à se soustraire aux unes qu'en appelant en eux l'intervention des autres.

Ainsi s'explique le rôle immense que jouent sous tous les cieux les diverses pratiques destinées à mettre les hommes hors d'eux-mêmes, autrement dit à les conduire à l'*extase*, puisque c'est là le sens originel de ce mot. Parmi ces pratiques, il n'en est peut-être pas de plus efficaces que celles qui livrent l'individu à l'action des fluides mystérieux qui émanent d'une foule en délire. Aussi ne faut-il point nous étonner que nous assistions dans l'humanité entière au développement continu d'une gigantesque expérience, qui n'a pas d'autre but que de déterminer des entraînements grégaires grâce à l'emploi inconscient d'une technique appropriée, dont nous aurons à étudier plus tard les principaux procédés.

Nous venons de constater quelques-uns des résultats de ces troubles d'origine collective. Mais il en est d'autres, qu'il importe de ne pas oublier. Ce sont ceux qui se traduisent par une véritable frénésie destructrice s'attaquant tantôt aux choses, tantôt aux personnes, tantôt même à la fois aux unes et aux autres. Ces manifestations violentes se produisent d'une manière plus ou moins soudaine. Il arrive qu'elles succèdent à un rituel qui finit par mener l'assistance jusqu'à un point critique où l'excitation va se déchaîner. Il arrive aussi qu'elles éclatent tout à coup, sous le choc d'un événement quelconque qui provoque une émotion intense et contagieuse.

Nous avons déjà rencontré des exemples du premier cas. Ce ne sont pas les seuls que nous pourrions citer, car il s'agit là d'un phénomène qui n'est que trop fréquent. Combien de cérémonies qui ne s'achèvent point sans que tout l'appareil en soit saccagé et mis en pièces ! Peut-être n'a-t-on pas tenu suffisamment compte de ces accès de folie collective dans l'interprétation qu'on a donnée d'un ensemble de faits que les ethnologues désignent par le nom de *potlatch*, mot « devenu partie du langage courant des Indiens et des Blancs de Vancouver

à l'Alaska » (1). Ce terme s'applique à une institution à la fois magico-religieuse, économique et juridique des tribus côtières du Nord-Ouest américain, les Tlingit, les Haïda, les Tsimshian et les Kwa-Kiutl. Mais on retrouve ailleurs des pratiques analogues et notamment en Mélanésie, dans les îles Trobriand (2).

Le potlatch consiste en une série de fêtes presque ininterrompues où l'on s'invite mutuellement et où l'on consomme et dépense avec une prodigalité effrénée tout ce qu'on a pu accumuler de provisions et de biens. Il repose en principe sur les trois obligations de donner, de recevoir et de rendre, dont les primitifs ressentent vivement le caractère impérieux (3). Seulement ce serait méconnaître la véritable nature de ces cérémonies que d'y voir de simples réjouissances durant lesquelles on se livrerait de part et d'autre à des assauts de générosité. Sous le couvert de largesses plus ou moins volontaires y interviennent également des rivalités d'individus, de familles et de clans, des compétitions en vue de garder ou d'obtenir un certain rang et des questions de prestige (4). Au sein d'une population qui vient de se concentrer pour la période de l'hiver et qu'excitent des bombances continuelles, ces oppositions et ces luttes ne peuvent manquer de créer une agitation de plus en plus fébrile. Celle-ci s'accroît encore par l'effet de cérémonies chamanistiques, qui font naître simultanément chez tous ce que l'on pourrait appeler un état latent de possession larvée (5). Enfin les antagonismes qui s'affrontent contribuent indirectement à augmenter l'effervescence générale en exaspérant chez les indigènes

(1) Marcel Mauss, *Essai sur le Don ; Forme et Raison de l'Echange dans les Sociétés archaïques.* Année Sociologique, Nlle série, T. I. (1923-24) p. 30-186 ; p. 38.

(2) Marcel Mauss *op. cit.* p. 64-83 ; Voir spt. p. 65 « Le *Kula* est une sorte de grand potlatch. » p. 71-74. M. Mauss cite des formules qui indiquent clairement que les indigènes se sentent dans un état spécial d'excitation.

(3) *Id. Ibid.* pp. 100-110.

(4) *Id. ibid,* pp. 93-94.

(5) *Id. ibid,* p. 99 et spécialement la note 1.

la passion du jeu, à laquelle ils ne sont déjà que trop enclins (1). Il semble qu'il y aurait lieu de se demander à ce propos si l'étrange pouvoir que possèdent les jeux de hasard ne se ramène pas en définitive à un phénomène d'entraînement grégaire (2). En imposant à des êtres humains une tension commune, en les incitant à regarder ou à manier ensemble des objets tout imprégnés des fictions qui s'y rattachent, en les soumettant ainsi à des suggestions identiques, le jeu ne tend-il pas à les réduire à une sorte d'automatisme collectif, où ils perdent bientôt tout contrôle d'eux-mêmes et qui les livre sans défense aux impulsions les plus folles ? Il suffit en tout cas d'observer les joueurs et les parieurs pour discerner chez eux une intoxication psychique, qui passe des uns aux autres en ne cessant de s'aggraver. Sans doute est-ce là ce qui explique pourquoi leur passion exerce sur eux un empire si absolu et comment elle les asservit à des exigences de plus en plus rigoureuses et de plus en plus absurdes.

Quoi qu'il en soit, on comprend sans peine que ces divers facteurs de psychose et d'excitation, intervenant à la fois dans les fêtes des tribus indiennes, puissent provoquer des actes qui ne se justifient pas plus par une institution sociale que par des libéralités aussi spontanées qu'édifiantes. Nous voulons parler des explosions de fureur dévastatrice qui se produisent parfois au cours d'un potlatch. « Dans un certain nombre de cas, il ne s'agit même pas de donner et de rendre, mais de détruire... On brûle des boîtes entières d'huile d'olachen (candle-fish, poisson-chandelle) ou d'huile de baleine, on brûle les maisons et des milliers de couvertures, on brise les cuivres les plus chers (des écus blasonnés servant de monnaie), on les jette à l'eau... (3) »

Cette folie de destruction qu'on cherche à interpréter comme l'ultime manifestation « de prestations totales

(1) M. Mauss, *op. cit.*, p. 94, note 4.

(2) *Cf.* Raoul Allier, *Le Non-Civilisé et Nous*, p. 179-182. *Cf.* Dr Maurice Dide, *L'Hystérie et l'évolution humaine*, pp. 112-115.

(3) M. Mauss, *op. cit.*, pp. 95-96 et note 2 de la p. 95.

de type agonistique » (1), n'est-elle pas la conséquence morbide d'un état de foule? Qu'il nous soit permis de citer ici deux autres exemples, afin d'appuyer notre propre manière de voir.

Le premier nous est fourni par une tribu de l'Afrique australe, les Xosa. En 1856, deux indigènes, un homme et une jeune fille « racontèrent qu'ils avaient vu les esprits de personnes mortes depuis longtemps, qu'ils s'étaient entretenus avec ces esprits ; et on les crut. Ces esprits leur avaient déclaré qu'il fallait ordonner à tous les Xosa de tuer leur bétail et de le manger, et de détruire leurs récoltes de grain. Une fois ce sacrifice accompli, de grands troupeaux, plus beaux que tous ceux qu'ils avaient eus jusqu'alors, sortiraient du sol, et des champs de millet onduleraient au vent ; les braves guerriers de leur race, ceux des temps anciens, ressusciteraient et, avec leur aide, ils pourraient se débarrasser des blancs et des Fings, et les rejeter tous à la mer. Le grand chef des Xosa, Kreli, fit une proclamation commandant d'obéir aux esprits. Et il fut suivi, non pas seulement dans son propre pays, mais en dehors, par des gens qui venaient à lui comme à leur chef. Les administrateurs anglais et les missionnaires craignirent que tout cela ne finît par un soulèvement des Xosa, qui se jetteraient en masse sur la Colonie du Cap. Ils essayèrent de détromper le peuple et de l'empêcher de détruire lui-même sa propriété. Mais ce fut en vain : le bétail fut tué et mangé, et le grain détruit. Puis, le jour vînt où les troupeaux devaient ressusciter, où les champs de millet devaient onduler, et où les guerriers devaient revenir à la vie ; mais, naturellement, rien ne se passa. Le peuple était dans un état de dénûment complet. Des souffrances terribles s'ensuivirent. Les Xosa affamés se dirigèrent vers la Colonie pour demander à manger, mais des milliers moururent en chemin. Le gouvernement envoya du grain, un certain nombre furent sauvés, mais la tribu, comme telle, fut ruinée pour un temps assez long, et

(1) Marcel Mauss, *op. cit.*, p. 39.

pendant bien des années les survivants vécurent disséminés dans la colonie, au service des blancs » (1).

Quant au second exemple de cette folie grégaire de destruction, nous tenons à nous excuser — puisqu'il s'agit en ce moment des sauvages — de l'emprunter à l'histoire d'un peuple voisin du nôtre. Mais les faits, dont nous allons donner le récit, rappellent si exactement ce qui arrive trop souvent dans les potlatch du nord-ouest américain, qu'il nous a paru normal d'en faire mention dans ce chapitre. Hâtons-nous d'ajouter, afin de ne chagriner personne, qu'il en est certainement d'analogues dans les annales de toutes les nations dites civilisées. Voici donc ce qui se passa dans le village espagnol de Nijar, près d'Aimeria, lorsque Charles III fut proclamé roi, le 13 septembre 1759.

« La proclamation se fit sur la grande place. Sitôt après, on manda d'apporter à boire à toute cette grande affluence, qui consomma soixante-dix-sept arrobes de vin et quatre outres d'eau-de-vie, dont les pernicieuses vapeurs échauffèrent de si belle manière les esprits que la foule se dirigea vers le Grenier municipal avec des vivats répétés, y pénétra, jeta par les fenêtres tout le blé qui s'y trouvait et les 900 réaux du Trésor. De là, ils passèrent à la régie, et commandèrent de jeter le tabac et l'argent de la recette. Ils firent de même dans les boutiques, ordonnant pour mieux corser la fête, de répandre tous les comestibles et les liquides qui s'y trouvaient. L'état ecclésiastique y concourut vivement ; puis, à grands cris, on incita les femmes, afin qu'elles jetassent avec plus de générosité tout ce qu'elles avaient chez elles, ce qu'elles firent avec le plus complet désintéressement puisqu'il n'y resta rien : pain, blé, farine, orge, assiettes, chaudrons, mortiers et chaises. Ces réjouissances se prolongèrent jusqu'à la complète destruction de ladite ville (2). »

(1) Maskew Miller, *Short History of South Africa*, pp. 164-165. Cité par Raoul Allier, *Le Non-Civilisé et Nous*, pp. 84-85.

(2) Ecrit du temps, cité dans Manuel Danvilla, *Règne de Charles III*, T. II, p. 10, note 2. Voir J. Ortega y Gasset, *La révolte des masses*. Trad. Louis Parrot, Lib. Stock, Paris 1937, p. 57, note 1.

N'est-il pas évident qu'on chercherait en vain à expliquer des faits de ce genre autrement que par une crise de démence collective, au cours de laquelle une population entière agit comme le ferait un fou ou un intoxiqué en proie à quelque accès de délire ?

Il nous reste maintenant à examiner des cas où ce n'est plus dans le cadre d'un cérémonial, ni après une préparation plus ou moins longue, mais d'une manière soudaine et sous le coup d'une circonstance fortuite, que cette rage de briser et même de tuer se déchaîne brusquement au sein d'un groupe humain.

Peut-être n'est-il pas inutile de revenir ici sur l'extraordinaire suggestibilité qui caractérise les primitifs. En raison de leur instabilité mentale, certaines émotions, envahissant subitement tout le champ de leur conscience, produisent en eux une sidération si violente qu'elles jouent ce qu'on a pu appeler «un rôle provocateur de l'hystérie » (1). Le choc qu'ils éprouvent peut déterminer chez eux un trouble psychique qui n'est pas sans analogie avec l'intoxication, « un état de rêve prolongé, à la faveur duquel les autosuggestions se fixent et la suggestibilité devient particulièrement réceptive à des catégories de suggestions » (2). Il en résulte des accidents névropathiques, qui tantôt restent limités à des individus isolés et tantôt dégénèrent en paniques grégaires. Les exemples de l'une et de l'autre forme de ces psychoses abondent. Les missionnaires, les voyageurs et les ethnographes en ont recueilli une ample moisson. Qu'un sauvage aperçoive un objet doué à ses yeux d'un pouvoir maléfique, qu'il entende une parole qui le menace ou le condamne, qu'il s'imagine encourir l'inimitié d'un sorcier, le courroux d'un mort ou la vindicte d'un dieu, qu'il se sache avoir manqué à un tabou quelconque, qu'il se croie la victime d'un traitement immérité, et cela suffit pour qu'il devienne la proie d'une obsession qui l'absorbera tout entier et sans rémission, si aucune

(1) Dr Maurice Dide, *op. cit.* p. 168.
(2) *Id. ibid,* p. 168.

suggestion nouvelle ne réussit à supplanter celle qui le tient prisonnier. C'est comme s'il était plongé dans une sorte d'hypnose, dont il n'est plus capable de se réveiller. De là parfois des crises de fureur inconsciente et plus souvent encore une prostration totale, qui aura pour conclusion la mort à plus ou moins brève échéance.

Bien que ces phénomènes morbides se retrouvent partout, il semble qu'ils soient particulièrement fréquents dans le monde malayo-polynésien. C'est ainsi qu'on voit se produire dans l'Insulinde, chez des indigènes isolés ou groupés, ces terribles accès de démence meurtrière, auxquels on a donné le nom d'*amuk* ou d'*amok*. Soudain, soit par désir de vengeance, soit même sans raison apparente, des hommes sortent de chez eux en courant et poignardent au hasard les personnes qu'ils rencontrent. Ils frappent aussi bien leurs parents et leurs amis que ceux qu'ils considèrent comme leurs ennemis. La police, à Java, avait dû être munie d'un instrument spécial, afin d'être capable de maîtriser ces forcenés (1).

Les Maoris sont plus sujets encore à ces étranges psychasthénies, qui les asservissent individuellement ou collectivement à des suggestions irrésistibles, et qui risquent d'être mortelles pour eux et redoutables pour les autres. On a pu parler de l'existence chez eux d'une « mélancolie fatale à issue rapide », qui les tue en quelques jours. On a même forgé pour la désigner, le terme significatif mais discutable de *thanatomanie* (2). En voici une description qui s'applique à des cas particuliers, mais qui peut valoir aussi pour une population entière, comme en témoignent la disparition presque totale des Morioris des îles Chatham (3) et les conséquences de

(1) Voir John Crawford, *History of the Indian Archipelago*, Edimbourg 1820. Vol, I, pp. 66-71 ; Albert S. Bickmore, *Travels in the East Indian Archipelago, New-York*, 1869, p. 383.

(2) Voir Marcel Mauss, *Effet physique chez l'individu de l'Idée de Mort suggérée par la collectivité (Australie, Nouvelle-Zélande)*. Journal de Psychologie normale et pathologique, XXIIIe année, N° 6, 15 juin 1926, pp. 653-669.

(3) *Id. ibid.* pp. 667-668.

certaines épidémies, durant lesquelles les gens meurent non de la contagion de la maladie, mais de désespérance, d'apathie, de manque d'appétit de vivre (1). « Lorsque quelqu'un... se convainc qu'il est la victime d'un dieu puissant ou d'un tohunga (sorcier), le choc nerveux excessif rend tout le système nerveux déficient (*paretic)* ; il n'offre pas de résistance à la condition de stupeur qui intervient alors ; l'individu s'absorbe en soi et se fixe sur l'idée de l'énormité de son péché et du caractère désespéré de son cas; il est victime sans espoir d'une mélancolie à illusion. Il est submergé par une illusion toute-puissante ; il a offensé les dieux : il mourra. Il oublie l'intérêt des choses extérieures ; l'état morbide est centralisé d'une façon tout à fait aiguë ; la dépression nerveuse est grande ; il y a perte d'énergie physique, et cette dépression secondaire s'étend graduellement à tous les organes ; les fonctions vitales sont déprimées, le cœur se déprime, les muscles involontaires s'endorment, et finalement se produit une complète « anergia » ou la mort. L'esprit sans équilibre succombe sans combat à la violence du choc d'une peur superstitieuse envahissante. »

Mais il arrive aussi que le mal évolue différemment. « Dans ce curieux état mental appelé « l'hystérie du Pacifique », le patient, après une période préliminaire de dépression, devient soudain excité, saisit un couteau ou quelque arme, se précipite à travers le village, tailladant tous les gens qu'il rencontre, faisant des dommages sans fin, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé. S'il ne peut pas trouver un couteau, il se peut qu'il aille jusqu'à la falaise, se jette dans l'eau de l'océan et nage pendant des milles jusqu'à ce qu'il soit sauvé ou noyé. Cette excitation hystérique violente est commune à toutes les îles, tout comme l'est l'état opposé de dépression soudaine et profonde (2). » Ajoutons qu'elle débute parfois au cours des réunions où l'on évoque l'esprit d'un mort après les funérailles. Dans les divers phénomènes

(1) Dr Goldie, *Maori Medical Lore, Trans. N. Z. East XXXVII,* pp. 79-81, cité par M. Mauss, *op. cit.*, pp. 666-667.
(2) Dr Goldie, *loc. cit.*, cité par M. Mauss, *op. cit.* p. 667.

morbides que nous venons de décrire, il n'est guère possible de distinguer les suggestions que les sujets s'imposent à eux-mêmes et celles qu'ils subissent de la part de la collectivité. Il est donc difficile d'établir en pareil cas ce qui est démence individuelle et ce qui est folie grégaire. A vrai dire, la première est liée à la seconde et se confond avec elle. Et sans doute est-ce dans celle-ci qu'il conviendrait de chercher plus souvent qu'on ne le pense, chez les primitifs et même chez les civilisés, l'origine de celle-là.

Parmi les causes d'une frénésie de détruire qui s'en prend aussi bien aux choses qu'aux personnes, le choc émotif que produit sur les sauvages le décès d'un des leurs mérite une mention spéciale. L'excitation qui s'empare de l'ensemble des survivants peut fort bien ne pas les pousser seulement à briser des objets et à saccager un campement, mais encore à se mutiler et à se tuer eux-mêmes ou à se massacrer les uns les autres. Nous avons déjà constaté en Australie des violences de ce genre. Mais il serait facile de multiplier ces exemples. Qu'il nous suffise d'en citer un, qui nous ramène en Afrique. Aujourd'hui encore, au Dahomey, un deuil ne va pas sans provoquer chez les parents du défunt une véritable « rage » de destruction (1). Jadis, quand il s'agissait de la mort du roi, les événements prenaient une tournure beaucoup plus grave. La population entière était en proie à une agitation folle. Les gens, hors d'eux-mêmes, se frappaient la poitrine et s'écroulaient à terre. Pendant ce temps, des scènes effroyables se déroulaient dans les logis royaux. Les innombrables femmes qui formaient l'entourage du monarque, son harem et une partie de son armée, commençaient par mettre en pièces le mobilier, les ustensiles, les bijoux d'or et d'argent et tout ce qui pouvait avoir une valeur quelconque. Après quoi elles s'entre-tuaient avec une férocité telle, qu'on comptait les victimes par centaines. Cette bou-

(1) A. Le Hérissé, *L'Ancien Royaume du Dahomey, Mœurs, Religion, Histoire*. B. Larose, Paris, 1911, p. 160.

cherie se prolongeait jusqu'à l'intronisation du nouveau souverain (1).

Angoisses et obsessions, automatisme et dissociation mentale, crises hystériques, délires de possession, monomanies dépressives, accès de folie furieuse et meurtrière, telles sont donc quelques-unes des conséquences des entraînements grégaires parmi les non-civilisés. L'explosion simultanée de ces troubles, chez des individus groupés en plus ou moins grand nombre, en accroît singulièrement l'intensité et donne naissance à une sorte de contagion, qui peut venir à bout de la résistance de tempéraments moins prédisposés que d'autres aux psychonévroses. Comment s'étonner que, devant l'action de ces puissances inconnues qui les maîtrisent, les sauvages prouvent l'évidence d'un contact avec un monde surnaturel et mettent tout en œuvre afin de renouveler des expériences aussi extraordinaires ?

Dira-t-on que se manifeste par là chez eux l'existence d'une « mentalité » différente de la nôtre ? Il faudrait, pour le prétendre, négliger délibérément le fait qu'une bonne partie de notre humanité occidentale, oubliant ou ignorant que les mêmes causes ont toujours les mêmes effets et que certaines excitations ne sont pas autre chose que des intoxications, s'ingénie à reproduire par tous les moyens, et avec des possibilités que la technique moderne décuple, les vieux phénomènes d'entraînement

(1) Archibald Dalzel, *The History of Dahomey, an inland Kingdom of Africa. Compiled from Authentic Memoirs with an Introduction and Notes. London*, 1793.

« A horrid scene commences in the palace the moment the King expires. The wives of the deceased begin with breaking and destroying the furniture of the house, the gold and silver ornaments and ustensils, the coral and in short everything of value that belonged either to themselves, or to the late King, and then murder one another » pp. 150-151. 285 femmes sont tuées.

« The whole Kingdom was immediately in an uproar, the people beating their breasts, trembling down and exhibiting such marks of frenzy, that one would have thought the whole country had been seized with the same disorder... The butchery now began among the women, who immediately proceeded to destroy one another ; and this scene continued for two days and a half », pp. 204-205. 595 femmes sont tuées par leurs compagnes à la mort d'un roi, en 1789.

grégaire. Sans doute elle a cessé d'attribuer les désordres qui en résultent à l'intervention des esprits, tels que les primitifs les conçoivent. Mais est-il bien sûr qu'elle ne s'imagine pas, comme eux, capter à son profit je ne sais quelles énergies surhumaines, lorsqu'elle s'abandonne aux courants qui agitent les foules affolées par des meneurs, et qu'elle se laisse subjuguer ainsi par des forces convulsives qui annihilent en l'homme toute vie intellectuelle et morale et qui risquent d'engloutir notre civilisation dans un déluge de sang et de feu ? Les théories plus ou moins grandiloquentes sur lesquelles repose aujourd'hui le crédit qu'on accorde à ces impulsions morbides, les considérations politiques, sociales, voire même religieuses ou philosophiques, par lesquelles on voudrait les justifier, ne sont pas si éloignées, après tout, de la croyance des sauvages à des entités mystérieuses, qui président aux destinées des humains en les réduisant à l'état de possédés et de déments.

CHAPITRE IV

Le Facteur individuel et le Facteur collectif dans les Entrainements grégaires.

Le rôle du milieu social et religieux. — Le Ramanenjana et le Tromba à Madagascar. — Entraînements grégaires et possessions.

Lorsqu'on cherche à analyser les différents exemples d'entraînements grégaires que nous avons cités jusqu'à présent, on s'aperçoit aussitôt qu'ils résultent de l'intervention de deux facteurs. L'un réside dans les forces qui émanent d'une collectivité quelconque, que l'emploi de certains procédés ou le choc brutal des circonstances ont transformée en foule ; l'autre, dans l'état physiologique et psychique des individus qui constituent ce groupe et qui sont plus ou moins prédisposés à devenir tout à la fois les agents et les victimes de son excitation.

Le rôle du premier de ces facteurs est particulièrement frappant dans les peuplades les plus primitives, où les êtres humains ne se différencient guère les uns des autres en raison des conditions identiques de leur existence, et participent ainsi plus uniformément à une agitation commune. Le second, pourtant, y est déjà discernable, et peut-être le serait-il davantage, si l'ethnographe se doublait partout d'un médecin et si un examen attentif des cas individuels venait compléter les impressions d'ensemble auxquelles on s'en tient trop souvent.

A mesure que l'on passe des sociétés inférieures à celles qui sont plus évoluées, l'action à la fois distincte et

combinée de ces deux facteurs apparaît de plus en plus évidente. Il n'est pas inutile d'essayer de déterminer aussi exactement que possible la part qu'il convient d'attribuer à chacun d'eux dans les troubles que nous étudions.

Nous disposons pour cela de toute une série de faits observés à Madagascar. Il s'agit de phénomènes morbides, très voisins les uns des autres, et que l'on désigne suivant les régions par les noms de Ramanenjana, de Tromba, de Bilo, de Menabe, d'Ambo et de Salamanga. Cette étrange maladie s'est manifestée à diverses époques par de véritables épidémies. Il y en eut une au début du XIX^e siècle. La mieux connue est celle de 1863, qui reprit l'année suivante. Elle a été décrite par le médecin missionnaire Davidson, dont nous allons donner ici la relation dans ce qu'elle a d'essentiel, en y ajoutant, quand ce sera nécessaire, quelques renseignements empruntés à d'autres informateurs (1).

Durant le mois de février 1863, écrit le D^r Davidson, les Européens résidant à Tananarive commencèrent à entendre parler d'une nouvelle maladie, dont on disait qu'elle avait fait son apparition dans l'Ouest ou le Sud-Ouest. Au bout de peu de temps elle atteignit la capitale et, dès le mois de mars, elle y devint commune. On vit d'abord des groupes de deux ou trois personnes, accompagnées de musiciens, qui dansaient sur les places publiques. En quelques semaines, il y en eut des centaines, tellement qu'on ne pouvait plus sortir de chez soi sans en rencontrer. La maladie se répandit rapidement, comme par une sorte de contagion, jusque dans les villages les plus reculés de la province centrale de l'Imerina. Le D^r Davidson ajoute qu'au cours d'un voyage, il en constata l'existence même dans des hameaux écartés et dans des chaumières isolées.

(1) L'étude du Dr Davidson a été publiée en août 1867 dans *The Edinburgh Medical Journal* sous le titre : *Choremania : an Historical Sketch, of an Epidemie observed in Madagascar.* Ce travail a été reproduit, pour l'essentiel dans *The Antananarivo Annual and Madagascar Magazine,* n° XIIII, 1889, I^re Part. du vol. IV. Antananarivo L. M. S. Press, 1889 pp. 21-27.

A cette époque, continue-t-il, l'opinion était très montée contre les changements que le roi Radama II venait d'introduire dans le pays. Nous savons par ailleurs que ce souverain se montrait favorable à la propagande missionnaire et à l'influence européenne et qu'il avait rompu ainsi avec la politique de ses prédécesseurs, notamment avec celle de la reine persécutrice Ranavalo Ire.

Ces réformes, poursuit Davidson, avaient soulevé l'hostilité d'un parti puissant et, dans la capitale, l'opposition semblait sympathiser avec l'épidémie dansante. De leur côté, les chrétiens indigènes n'hésitaient pas à voir dans cette maladie une véritable possession démoniaque (a true demoniacal possession). La consternation générale que provoquait le développement du fléau ne pouvait qu'en favoriser le progrès. Les gens atteints appartenaient surtout, mais non exclusivement, aux classes inférieures de la population. C'étaient en majorité des jeunes filles et des jeunes femmes entre quatorze et vingt-cinq ans. Il y avait pourtant un nombre considérable d'hommes parmi les victimes. Seulement ils n'en formaient certainement pas plus du quart.

Le *Moniteur Universel*, du 7 juillet 1863 et les *Annales de la propagation de la Foi* de 1864 (1) mentionnent à ce propos un fait curieux. Le mardi saint, lors d'une revue des troupes, dès que le tambour eut battu le rappel, la contagion se mit brusquement dans les rangs. Plus de mille soldats jetèrent leurs armes et commencèrent à danser, en dépit des ordres et des efforts de leurs chefs.

Davidson ne croit pas que le mal ait frappé les chrétiens. Ils ne partageaient, dit-il, ni le mécontentement ni les superstitions des masses païennes. La supériorité de leur éducation intellectuelle et morale et la conviction qu'ils ne pouvaient être sujets à des troubles d'origine diabolique leur conféraient une sorte d'immunité.

D'ordinaire, les malades commençaient par se plaindre

(1) XXXVI, p. 402.

d'un poids et d'une douleur à l'épigastre, d'un malaise général et parfois d'une raideur dans le cou et dans la nuque. Quelques-uns souffraient aussi du dos et des membres. Le plus souvent, il y avait chez eux une accélération du pouls et même de légers symptômes fébriles. Au bout de deux ou trois jours, ils présentaient des signes de nervosité et d'agitation. Alors si quelque cause d'excitation entrait en jeu et particulièrement si de la musique ou un chant se faisait entendre, ils devenaient complètement incapables de se maîtriser. Echappant à toute contrainte et à toute surveillance, ils couraient à l'endroit où la musique retentissait et ils se mettaient à danser sans arrêt durant des heures, avec une rapidité stupéfiante. Ils balançaient la tête d'un côté à l'autre et, en même temps, ils ne cessaient d'élever et d'abaisser les mains. Jamais ils ne se joignaient au chant, mais ils poussaient fréquemment de profonds soupirs. Ils avaient les yeux hagards et l'air absent. On eût dit qu'ils ne prêtaient aucune attention à ce qui se passait autour d'eux. Leur danse se réglait sur le rythme de la musique qui était toujours aussi rapide que possible et qui ne le semblait jamais assez. Dans bien des cas, ils se livraient plutôt à une sorte de trépignement sur place. Les spectateurs s'étonnaient de leur endurance, qu'on attribuait à l'intervention d'êtres surnaturels. Le fait est que leurs évolutions se poursuivaient avec une persistance qui paraissait dépasser la limite des forces humaines et qui finissait par lasser les musiciens au point de les contraindre à se relayer. Enfin les danseurs s'écroulaient subitement par terre, comme s'ils eussent été frappés à mort. Ou bien, si la musique venait à s'interrompre, ils se précipitaient droit devant eux jusqu'à ce qu'ils tombassent sur le sol, dans un état d'insensibilité presque absolue. On les ramenait chez eux, complètement épuisés, et cette crise finale marquait quelquefois pour eux la cessation de l'impulsion morbide dont ils avaient été les jouets. Mais il arrivait aussi qu'il y eût récidive. La vue de danseurs, le bruit de la musique, même entendu de loin, et d'une façon générale toutes les circonstances

qui avaient un rapport quelconque avec la maladie pouvaient en provoquer le retour.

Les patients aimaient à se munir de cannes à sucre. Ils les tenaient à la main ou les portaient sur l'épaule pendant qu'ils dansaient. On en voyait aussi qui s'adonnaient à leurs exercices en maintenant sur leur tête, dans un équilibre surprenant, un récipient rempli d'eau.

Le son du tambour était celui qu'ils préféraient. Mais, à défaut de cet instrument, n'importe quel autre leur convenait tout autant. Il leur suffisait même que les spectateurs battissent des mains en chantant.

Dans la thèse où il étudie le Ramanenjana (1), le Dr Andrianjafy cite les paroles du chant le plus souvent répété :

Oay lahye ! Oay lahy !
'r'izy ! r'izy !
Andriananahary lahy !
'r'izy ! 'r'isy !
Masina hiany, Veloma hiany !

Il en donne la traduction suivante :

Le voilà ! Le voilà !
Il y est ! il y est !
Andriananahary (le génie de la maladie).
Il y est ! il y est !
Qu'il soit sanctifié, qu'il soit à Dieu !

Retenons ces interjections évocatoires adressées à l'esprit qui manifeste sa présence dans l'agitation frénétique qu'il communique à ceux dont il a pris possession.

Le rendez-vous de prédilection des malades était l'endroit où se trouve la pierre sacrée d'Imahamasina, sur laquelle de nombreux souverains ont été couronnés. Ils y dansaient des heures entières et ils déposaient une canne à sucre en offrande sur le rocher. Ils se réunissaient aussi le soir, parmi les tombes, pour se livrer à leurs

(1) Andrianjafy, *Le Ramanenjana, à Madagascar. (Chorémanie d'origine palustre)*. Thèse méd. Montpellier 1902, p. 17.

évolutions pendant toute une partie de la nuit. Nombreux étaient ceux qui prétendaient entrer en relations avec les défunts et plus spécialement avec la reine Ranavalo Ire. Quand, revenus à eux-mêmes, ils cherchaient à décrire ce qu'ils avaient éprouvé, certains disaient qu'ils avaient eu l'impression d'être liés à un mort, dont ils n'arrivaient pas à se détacher. D'autres avaient senti un lourd fardeau qui leur pesait sur les épaules et qui les entraînait tantôt en arrière, tantôt en avant.

Ces faits appellent quelques commentaires. L'intervention de la reine Ranavalo Ire n'a pas d'autre raison que l'hostilité qu'elle manifesta contre le christianisme. Elle aurait, dit-on, donné aux danseurs la mission de prévenir son fils Radama II « qu'elle ne pouvait supporter que par l'introduction des blancs dans le pays et par la tolérance illimitée de leur religion, il ruinât tout ce qu'elle avait établi dans le royaume ». Le caractère xénophobe et antichrétien du mouvement est donc nettement marqué. Son étroite dépendance à l'égard des croyances païennes ne l'est pas moins. On sait, en effet, que les Malgaches entouraient leurs souverains d'une vénération religieuse. Une vieille coutume explique peut-être l'interprétation donnée par les malades de l'oppression dont ils se plaignaient. Il s'agit des corvées de portage auxquelles les indigènes étaient astreints pour les bagages et les colis royaux. Enfin les réunions des patients près des tombeaux et les rapports qu'ils prétendaient avoir avec les morts en général ont évidemment pour cause le culte des ancêtres, qui, continuant à se mêler des affaires de ce monde, tenaient à manifester leur désapprobation envers des nouveautés sacrilèges.

Davidson note encore l'étrange répugnance qu'inspiraient aux danseurs les chapeaux et les porcs. La seule vue de ces objets ou de ces animaux suffisait à leur donner des convulsions ou à les mettre en rage. Les vêtements de couleur noire leur étaient également insupportables.

D'où leur venaient ces singulières aversions ? Davidson remarque que les pourceaux sont réputés impurs par plusieurs tribus malgaches. Nous savons par ailleurs que l'idole Rakelimaza, qui donnait au roi la victoire et qui protégeait de la sorcellerie, était censée les avoir en abomination. Pour elle, ils étaient *fady*, c'est-à-dire interdits. Aussi Ranavalo Ire en avait-elle défendu l'élevage dans un rayon de plusieurs lieues autour de la capitale (1). Quant aux chapeaux, ils faisaient partie du costume porté par les étrangers, les « vazahas », dont la présence était odieuse aux malades. Nous pouvons ajouter que ceux-ci, d'après plusieurs témoignages, exigeaient le salut des passants et n'hésitaient pas, en cas de refus, à se livrer à des voies de fait. Leur attitude devant les vêtements noirs, qui étaient ceux des jésuites et des missionnaires anglicans, a-t-elle une origine analogue ? C'est possible. Davidson se demande s'il ne faudrait pas l'attribuer plutôt au rôle psycho-physiologique que jouent les couleurs, soit comme calmants, soit comme excitants. L'observation est juste, mais vaut-elle en pareille occurrence ?

Quoi qu'il en soit, notre auteur constate que la maladie s'est trouvée associée à des préjugés nationaux, politiques et religieux, qui lui ont fourni le cadre dans lequel elle a évolué. Est-ce à dire qu'ils en aient été la cause ? Davidson ne le pense pas et nous ne pouvons, sur ce point, que nous ranger à son avis (2). Un milieu social déterminé impose toujours et partout des formes particulières aux phénomènes qui se produisent dans son sein. Mais cela ne signifie nullement qu'il en ait provoqué l'apparition. Que certains troubles pathologiques, de nature identique, puissent donner lieu à des manifestations extérieures qui varient selon les régions et que, pour décrire ce qu'ils ressentent, les patients se

(1) Andrianjafy, *op. cit.* pp. 19, 30-31.

(2) « The discase was associated with national prejudices, religious and political. Did these originate it ? I think not. They simply afforded, as it were, the conditions of its epidemic manifestation. They formed the bond of sympathetic union among the affected. » Davidson, *op. cit.*

servent d'expressions et d'images qui leur sont familières, c'est l'évidence même. Seulement cela n'a rien à voir avec l'étiologie d'une maladie. Il n'est pas un médecin de campagne, chez nous, qui n'ait entendu ses clients imputer leurs maux aux agents les plus fantastiques, ou qui ne les ait vus recourir aux pratiques les plus saugrenues, sans qu'il ait songé un instant, pour cela, à chercher une explication sociologique d'un érysipèle ou d'une pneumonie.

Davidson n'en reconnaît pas moins que l'excitation des esprits et l'exaspération des passions ont créé un milieu exceptionnellement favorable à l'éclosion d'une psychose collective. Telle est, en effet, pour lui, la véritable nature du Ramanenjana, qu'il rapproche des autres chorées épidémiques, dont l'histoire a gardé le souvenir et dont il sera question plus loin. La maladie a pu se répandre à Madagascar grâce à une sorte de « sympathie pathologique », qui unissait les indigènes dans une même agitation politico-religieuse. Nous sommes donc en présence d'un phénomène caractéristique d'entraînement grégaire. Toutefois, il n'est pas sans intérêt de remarquer que la contagion s'est étendue bien au delà des rassemblements dans lesquels elle sévissait. Comment s'est-elle ainsi transmise à distance et jusque dans des habitations isolées ? Nous touchons ici à un problème qui se pose dans plusieurs autres cas et que nous retrouverons souvent dans la suite de ce travail.

Faudrait-il supposer que les forces qui émanent d'un nombre plus ou moins considérable d'individus en proie à une psychose commune — et peut-être même d'un seul d'entre eux — se propagent comme des ondes et agissent au loin, sans aucun intermédiaire apparent ? Et n'est-ce pas dans ce sens qu'il conviendrait de chercher l'explication de bien d'autres suggestions ou influences, qui s'exercent sur nous et dont la diffusion reste à tant d'égards si mystérieuse ? Après tout, qu'y aurait-il d'extraordinaire à retrouver dans les phénomènes humains d'interdépendance et d'interaction des

faits comparables à ceux qui, dans d'autres domaines, constituent l'une des bases de la physique moderne ?

Seulement l'expérience démontre que les hommes sont plus ou moins sensibles à ces excitations venues du dehors, suivant leur état organique et selon que les conditions où ils vivent sont plus ou moins normales. C'est dans cette réceptivité, qui varie des uns aux autres, qu'intervient le facteur individuel. Davidson en a noté l'importance d'abord quand il observe que le Ramanenjana se produit également d'une manière sporadique, et ensuite lorsqu'il constate que, sous sa forme épidémique. la maladie atteint principalement des êtres portés à l'hystérie par la crise de la puberté ou par un tempérament nerveux.

Depuis le travail du médecin écossais, le rôle de ce facteur individuel dans l'étiologie du Ramanenjana a été nettement mis en lumière par le Dr Andrianjafy, dans une étude à laquelle nous avons déjà fait allusion. Pour lui, bien que le fléau ait été lié, en 1863, « à l'exaltation politique et religieuse qui secouait les esprits », c'est dans le paludisme qu'il faut en chercher la véritable cause.

Cette assertion s'appuie sur des arguments dont il est impossible de méconnaître la valeur.

Le premier est tiré du fait que le Ramanenjana « se manifeste toujours à la saison pluviale, qui succède à la grande sécheresse ; c'est précisément le moment de la première récolte du riz, qui se fait parmi les mares d'eaux stagnantes » (1). Cette période, particulièrement malsaine et durant laquelle les moustiques pullulent, est en même temps celle où les indigènes sont souvent « affaiblis, affamés », et par conséquent dans un état de moindre résistance. Les troubles psychiques et nerveux qu'ils peuvent présenter alors et qui coïncident avec des symptômes fébriles, sont à rapprocher de phénomènes analogues qui se produisent soit au cours des accès de paludisme, soit à la suite d'atteintes même lointaines de ce mal.

(1) Andrianjafy, *op. cit.*, p. 10, p. 40, p. 63.

Toute une série d'observations confirment sur ce point l'opinion du Dr Andrianjafy (1). C'est ainsi que l'on a pu noter chez des paludéens récents ou anciens de l'agitation choréique, des désordres mentaux, des hallucinations, des manies, même des cas de délires systématisés et de folie furieuse. On s'est également demandé s'il n'y avait pas « une hystérie paludéenne » ou « symptomatique de la malaria », une « hystérie des impaludés », c'est-à-dire une hystérie spécifique, qui, au lieu d'être seulement le résultat d'une suggestion, aurait aussi une cause organique, laquelle ne serait autre que l'intoxication paludéenne.

Il ne saurait être question d'intervenir ici dans un débat, qui n'est pas près d'être clos, sur la nature et la définition de l'hystérie, ou sur les syndromes de suggestibilité que peut provoquer une infection méconnue aussi bien qu'une toxicomanie quelconque. Ce qui nous importe en ce moment, c'est que, d'après l'observation clinique, « le système nerveux paraît tout particulièrement sensible à l'hématozoaire de Laveran ». Ce parasite qui est, comme on le sait, l'agent du paludisme, attaque « le système nerveux central dans les cas graves et aigus, le système périphérique dans les cas bénins et surtout chroniques » (2).

C'est pourquoi, tout en admettant l'action du milieu social et religieux sur les manifestations du Ramanenjana et tout en reconnaissant l'importance du rôle que jouent, dans ses explosions épidémiques, les périodes de grande agitation collective, « qui réveillent les germes latents de l'infection paludéenne en rendant le terrain moins résistant », et qui déchaînent par surcroît des simulations inconscientes de la maladie, le Dr Andrianjafy conclut qu'il faut voir dans celle-ci « une forme pernicieuse de l'impaludisme », « une chorémanie d'origine palustre » (3). Comme tel, le Ramanenjana lui paraît devoir être rapproché de la chorée d'Abyssinie ou Tigre-

(1) Andrianjafy, *op. cit.*, p. 13, pp. 24-26.
(2) *Id. ibid.*, p. 4. *Cf.* note *in fine*, p. 64.
(3) *Id. ibid.*, p. 36. pp. 38-42, p. 44, p. 62.

tier et du Tarentisme, « qui régna dans la Pouille et même dans une partie de l'Italie pendant les XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles » et qu'on attribuait non seulement à la piqûre de la tarentule, mais aussi à celle d'autres insectes.

Par contre, et jusqu'à plus ample informé, le Ramanenjana devrait être distingué des grandes épidémies choréiques d'origine nerveuse, comme celles qui éclatèrent à plusieurs reprises en Allemagne durant le Moyen Age.

L'enquête de M. H. Russillon sur le Tromba chez les Sakalaves, qui occupent la partie occidentale de Madagascar, va nous permettre de compléter les renseignements que nous donnent les travaux relatifs aux Ramanenjana (1).

Notons d'abord que M. Russillon a été amené à conclure de ses très nombreuses observations que le Tromba, considéré par les indigènes comme une possession indiscutable, est étroitement associé au paludisme et à d'autres maladies (2). « Il faut, dit-il, un état physique spécial pour qu'éclatent les divers phénomènes, preuves de la présence du dieu. » Ceux-ci se manifestent surtout chez les gens impaludés. « La fièvre paludéenne fournit déjà les prodromes d'un accès de *Tromba*. Les fiévreux ne sont pas seulement en proie à des hallucinations très persistantes, mais ils se livrent à une certaine gesticulation involontaire. Ils regardent leurs mains en les tournant et retournant pendant un temps parfois assez long ; ou leurs pieds sont affectés par un petit mouvement nerveux, indépendant de leur volonté. On voit même des malades donner à tout leur corps une sorte de court balancement; qu'au lieu de calmer cette agitation, on l'excite, on la régularise en lui donnant un sens, et nous voici dans le Tromba (3). »

Mais ce dernier se produit également dans des cas

(1) Henry Russillon, *Un Culte dynastique avec Evocation des Morts chez les Sakalaves de Madagascar, Le « Tromba »*. Alphonse Picard, Paris, 1912.

(2) H. Russillon, *op. cit.*, pp. 81, 83, 85, 100, 101 104.

(3) H. Russillon, *op. cit.*, p. 163.

de rhumatismes, d'asthme, d'érysipèle, de bronchite chronique et de tuberculose pulmonaire (1). Une intoxication quelconque contribue aussi à en provoquer les manifestations. C'est assez dire l'importance du rôle que le facteur individuel joue dans l'explosion du mal.

Toutefois, lorsque celui-ci a commencé chez quelqu'un, il peut aussitôt se propager parmi les témoins de la crise initiale. Sans doute trouve-t-il dans leurs rangs des hommes et des femmes qui, prédisposés par leur tempérament à des troubles de ce genre, auraient risqué d'en être atteints dans d'autres circonstances. Mais son caractère contagieux n'en est pas moins évident. « Ce n'est pas seulement le malade qui est possédé, remarque M. Russillon. Parmi les assistants, il y en a deux, trois, parfois un beaucoup plus grand nombre qui sont « frappés par le Tromba ». C'est une contagion : les *Tromba* anciens se sont réveillés à l'ouïe de la présence d'un des leurs, et il y a des Tromba nouveaux qui se manifestent spontanément (2). » Au reste, voici la description que notre auteur donne de l'une des scènes de frénésie collective auxquelles il a pu assister :

« Autour de la case, c'est un vrai sabbat, une sarabande affolante, une ronde d'insensés en fureur qui frappent à tour de bras sur les murs... C'est dix, quinze, vingt femmes qui sont prises par le délire ; il ne reste presque plus personne pour chanter ; les hommes hurlent ; les femmes, presque entièrement dévêtues, bondissent d'une manière invraisemblable, se bousculant les unes les autres, les bras en l'air, poussant des cris qui n'ont plus de nom. Elles ont complètement perdu tout contrôle sur elles-mêmes, et cette folie dure jusqu'au lever du soleil... Inutile de vouloir les arrêter ; elles sont dominées par leurs nerfs et déploient une force extraordinaire. Il y a là des femmes que j'ai vues saines de raison ; elles ne me reconnaissent plus, elles sont toutes à leur étrange exercice ; les esprits des ancêtres

(1) H. Russillon, *op. cit.*, pp. 86, 105.
(2) *Id. ibid.*, *p.* 122.

se sont emparés d'elles. La *contagion* est un fait : il y a des femmes, là, qui auraient voulu échapper, et elles ont dû se joindre à leurs compagnes.

Un fait m'a frappé dans ce cas, comme dans plusieurs autres. A un moment donné, que rien ne fait prévoir, la scène cesse brusquement, sans transition : et ces femmes qui, il y a un instant, avaient tout oublié, redeviennent modestes d'apparence et aussi paisibles que si rien d'extraordinaire ne s'était passé ; elles fuient même en ramassant à la hâte quelque vêtement, prises soudain d'une honte qu'on serait en droit de trouver étrange, si on ne les croyait, en effet, lorsqu'elles obéirent au *Tromba*, sous une influence qu'elles ne peuvent fuir (1). »

Il y aurait bien des traits à retenir dans cette observation. Ne nous met-elle pas en présence d'une force qui se déchaîne à travers les êtres humains avec la violence élémentaire d'une décharge électrique et dont les effets s'interrompent brusquement, comme si, pour une cause inconnue, l'intensité même de son action en avait épuisé le potentiel ? Quoi qu'il en soit, on comprend sans peine que M. Russillon ait pu parler d'un « *Tromba par entraînement* », qu'il incrimine pour une large part, lorsque le mal se traduit par de véritables épidémies. S'il est incontestable que ces dernières ont souvent lieu aux époques où la fièvre paludéenne sévit, « il est non moins évident que des individus paraissant en bonne santé sont frappés pendant les cérémonies et rentrent dans leur état normal beaucoup trop vite pour qu'on puisse les croire atteints profondément. Les chants, la vue de ce qui se passe, une légère ivresse, une longue attente fatigante les ont excités ; et ils se laissent aller, entraînés par leurs nerfs » (2).

Il ne faudrait pas s'imaginer que les Malgaches seuls soient exposés à devenir les jouets de cette suggestion collective. Les Européens en subissent également

(1) H. Russillon, *op. cit.*, pp. 93-95.
(2) H. Russillon, *op. cit.*, p. 169.

l'influence. Indépendamment de ceux qui ont fini par adopter les mœurs du pays au point de « se livrer eux-mêmes au Tromba », il en est un bon nombre d'autres à qui ces étranges manifestations inspirent une sorte de crainte insurmontable, qui les pousse à prendre le large, comme s'ils redoutaient d'être saisis à leur tour par la contagion (1).

Que penser de cette attitude chez des gens qui, mentalement et socialement, sont si différents des indigènes ? Il va sans dire qu'un pareil fait, que nous avons déjà constaté ailleurs, échappe à toute interprétation d'ordre sociologique. Sans doute, l'état physiologique de quelques blancs, sujets au paludisme, n'est-il pas étranger à l'angoisse involontaire qu'ils éprouvent. Mais pourquoi celle-ci se produit-elle aussi chez des êtres dont, apparemment, aucune cause morbide n'affaiblit la résistance ? La réponse qui, cette fois encore, nous semble s'imposer, c'est que les phénomènes d'entraînement grégaire dépendent beaucoup moins des conditions psychologiques et sociales où se trouvent ceux qui y participent, que de la mise en jeu d'énergies physiques, analogues à celles qui agissent dans le monde matériel.

Il nous faut examiner maintenant de quelle manière on parvient à déchaîner ces forces dont l'action coercitive n'est que trop évidente. Parmi les divers moyens employés pour faire naître le Tromba, nous pouvons mentionner d'abord le recours à des intoxications, qui résultent soit de l'ingestion de drogues soporifiques, extraites de poisons végétaux, soit de l'inhalation de la fumée de l'*emboka*, « composé de charbon de bois, de bouse, d'huile de ricin et de sève de *Ramy* (encens blanc) ». Cette fumée endort la sensibilité et finit par déterminer chez ceux qui la respirent une sorte de torpeur (2).

Non moins efficaces sont les pratiques destinées à

(1) H. Russillon, *op. cit.*, pp. 170-171.
(2) H. Russillon, *op. cit.*, pp. 167-183.

plonger le sujet dans l'hypnose. Afin de provoquer celle-ci, on s'adresse presque toujours à un véritable spécialiste, le *Fondy* ou *Fiketrahana*, qui, à cause de ses facultés psychiques anormales et de ses dons d'hypnotiseur est censé être lui-même le porteur d'un esprit. Il est aidé dans sa tâche par un acolyte, le *Mpamoaka*. Le *Fondy* travaille à suggestionner les malades. Il les fixe ; il gesticule et se dandine devant eux ; il les force à regarder un miroir sur lequel sont tracées des raies blanches ; il fait des passes ; il pousse des cris. Pendant ce temps, le *Mpamoaka* excite et « chauffe » l'assemblée. Quand commencent à se produire certains phénomènes qui sont, aux yeux des indigènes, des signes évidents de possession, c'est lui qui se chargera d'en donner l'interprétation aux assistants (1).

La musique joue aussi un rôle capital dans l'apparition du Tromba. Rythmé par le tambour et le battement des mains, le chant continue sans répit durant des heures, sous la direction de chefs de chœur plus ou moins attitrés, qui ne cessent de se dépenser et de se relayer. Les chanteurs reprennent indéfiniment les dernières mesures qui reviennent comme un refrain au bout de chaque cantilène. Souvent c'est de plus en plus vite et sur un mode de plus en plus aigu qu'ils vocifèrent les phrases musicales. On n'a pas de peine à concevoir que ces singulières litanies ne finissent à la longue par agir sur les nerfs. Quant aux paroles, ce sont des invocations et des louanges plus ou moins compréhensibles, adressées aux êtres surnaturels dont on désire la présence ; ce sont surtout des accumulations de mots et d'interjections qui étourdissent pareillement ceux qui se font les organes de ces répétitions forcenées et ceux dont ce vacarme ébranle le tympan (2).

De tout cela résulte bientôt une inconscience qui se généralise et qui livre les individus à des courants que, faute d'un meilleur terme, nous appellerons psychiques,

(1) H. Russillon, *op. cit.*, p. 124.
(2) H. Russillon, *op. cit.*, pp. 147-158.

étant bien entendu qu'il ne saurait être question ici de suggestions de nature intellectuelle, mais d'impulsions brutales, s'exerçant avec une violence irrésistible, en dehors de tout contrôle de la pensée et de la volonté. On a pu voir déjà qu'elles sont capables de provoquer des troubles choréiques, qui dégénèrent souvent en agitation furieuse et en courses folles. Elles donnent lieu également à des crises de démence et à des transes extatiques, qui sont aussitôt attribuées à l'intervention des esprits. Ces accidents s'accompagnent parfois d'un curieux phénomène verbal, qu'on désigne par les noms de glossolalie ou de xénoglossie et dont il serait facile de citer de nombreux exemples à diverses époques et en plusieurs pays (1). Bien que nous nous réservions d'y revenir, disons dès maintenant qu'il s'agit soit de l'éjaculation de cris et de vocables bizarres, dont la forme ne correspond à aucune langue déterminée et qui paraissent absolument dépourvus de signification, soit de paroles prononcées dans un langage qui n'est pas familier à ceux qui s'en servent momentanément, ou qui peut même leur être tout à fait étranger. Ainsi, sous l'empire du Tromba, des Hovas se mettent à parler sakalave ou un autre dialecte, alors que, dans les circonstances ordinaires de la vie, ils s'en montreraient incapables. Il semble qu'ils n'aient pas seulement perdu leur propre personnalité, mais encore qu'une sorte de personnalité seconde, venue du dehors, se soit substituée à la leur, ou plutôt que leur conscience individuelle ait chaviré sous la poussée d'un subconscient collectif, dont les éléments dominants imposent indifféremment à tous des réflexes vocaux identiques.

On comprend que les indigènes n'hésitent pas à s'expliquer ces faits par des états de possession. Après tout, l'interprétation qu'ils en donnent est-elle si absurde ? Ceux d'entre eux que maîtrise avec une pareille puissance l'entraînement grégaire auquel ils participent, ne sont-ils pas littéralement des possédés, puisqu'ils

(1) H. Russillon, *op. cit.*, pp. 74-127-139.

ont cessé de s'appartenir à eux-mêmes et que leur vie organique et psychique subit temporairement l'invasion irrésistible des effluves magnétiques, qui émanent d'un groupe humain, porté par certains procédés à un degré suffisant d'excitation ?

Il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots du cadre social et religieux dans lequel s'inscrivent les manifestations dont nous venons de parler. Elles doivent en effet la forme particulière qu'elles revêtent à des croyances et à des coutumes que nous avons déjà signalées à propos du Ramanenjana et qui ont conservé dans la partie occidentale de Madagascar une autorité incontestée. Parmi ces traditions figurent d'abord la vénération des ancêtres en général et surtout celle des anciens rois sakalaves. Les uns sont des êtres mythiques. Les autres ont réellement vécu. Les reliques de quatre d'entre eux sont conservées, non loin de Majunga, dans une petite case sur pilotis, édifiée à l'intérieur d'une autre case plus grande, qui se trouve elle-même dans un enclos sacré. C'est autour de ce sanctuaire que se réunissent, chaque année, de très nombreux pèlerins, dont les dévotions ont commencé près des divers tombeaux ou *doany*, où résident les esprits de chefs plus ou moins légendaires. Les cultes célébrés au cours de ces stations donnent déjà lieu à des accès individuels de Tromba et à des transes collectives. « Je me souviens, écrit M. Russillon, d'avoir vu un jour toute l'assemblée bondir soudain sur pieds, hurler, courir de-ci, de-là, parce que l'esprit avait donné l'ordre de partir immédiatement (1). » L'auteur ajoute que, dans cette foule prise d'une brusque folie, les porteurs des longs tambours appelés *Manandria*, « qui représentent les ancêtres », se distinguaient par leurs sauts désordonnés, leurs mouvements incohérents et leur fuite éperdue. On observe également des phénomènes de ce genre au moment des « Grands Jours », c'est-à-dire durant les cérémonies plénières, qui se déroulent près de Majunga. Les cas

(1) H. Russillon, *op. cit.*, p. 62.

de Tromba s'y succèdent et s'y multiplient. Sans doute convient-il de mentionner ici un élément du rituel, qui semble bien jouer un rôle d'une extrême importance dans l'explosion de cette frénésie grégaire. C'est l'égorgement des bœufs qu'on offre en sacrifice. Le spectacle des tortures infligées à ces animaux, dont on scie le garrot avec de vieilles lances ébréchées et rouillées, et surtout la vue du sang qui coule et qu'on va boire ensuite, mêlé d'eau, déterminent chez les assistants un choc émotionnel d'une nature très particulière. Comment en définir les conséquences ? En résulte-t-il pour eux des états que l'on puisse qualifier de psychologiques, au sens que l'on attribue d'ordinaire à ce mot ? N'est-ce pas plutôt dans les profondeurs obscures du psychisme instinctif qu'il faut chercher en eux les réactions qui les plongent dans une sorte d'ivresse ? On n'a pas de peine à concevoir que celle-ci, en subjuguant les individus et en les entraînant de l'état de veille à l'état de rêve, ne constitue un facteur éminemment favorable à l'éclosion d'une psychose collective. Ce que l'on ne s'explique pas moins, devant l'impression produite sur l'homme comme sur la bête par l'effusion du sang, c'est la place considérable que n'a jamais cessé d'occuper dans la plupart des cultes la répétition aussi déconcertante que cruelle des rites sanglants. Ces derniers réveillent et satisfont tout à la fois les appétits sauvages que l'être humain tient de son animalité, comprimée et refoulée par la lente élaboration, durant des millénaires, de sa personnalité intellectuelle et morale. Ce retour à ses instincts primitifs, qui l'envahissent et le dominent, le soustrait momentanément au contrôle de sa conscience lucide et provoque en lui une détente physique, qui libère brusquement ses réflexes, qui excite certaines des fonctions de son organisme et qui peut aller jusqu'à se traduire chez lui par un accès de délire érotique. Lorsqu'il aura repris ses sens, ne sera-t-il pas tenté de transfigurer en extase mystique ces désordres, dont il garde le souvenir confus, et d'en rapporter l'origine à l'intervention d'agents surnaturels qui l'ont

mis hors de lui ? Peut-être comprendrait-on mieux l'existence et les effets d'un grand nombre de pratiques religieuses, si l'on se souvenait que la seule vue du sang suffit parfois à déchaîner des troubles physiologiques, analogues à ceux qui proviennent de quelque violente intoxication.

La vénération des ancêtres et des rois est étroitement liée chez les Sakalaves à une croyance plus générale selon laquelle les vivants sont perpétuellement exposés à l'action dominatrice des esprits des morts. Le mot tromba est l'un des termes qui les désignent et il ne s'applique qu'ultérieurement à l'état de l'homme en qui ils sont censés s'être introduits pour le soumettre à leur influence salutaire ou maléfique (1).

Ainsi le Ramanenjana et le Tromba, autant par les pratiques et les croyances qui s'y rattachent que par les phénomènes auxquels ils donnent lieu, nous ramènent une fois de plus à ces faits de possession, que nous avons déjà rencontrés ailleurs et qui nous semblent devoir être considérés comme les conséquences extrêmes qu'un entraînement grégaire peut avoir chez les sujets les moins aptes à y résister. En réalité la plupart des possédés sont des êtres en qui une excitation collective atteint le maximum de son rendement dynamique en raison même de leur instabilité. C'est chez eux que les moyens mis en œuvre afin de créer l'agitation du groupe se répercutent avec le plus d'intensité. C'est sur eux que se concentre la pression des tendances inconscientes qui bouillonnent dans leur entourage. C'est à travers eux que les impulsions latentes de tous s'ouvrent un exutoire. On les dirait prédestinés physiquement et mentalement à incarner les obsessions et les passions de la foule, à ramasser en eux ses emportements et ses fureurs, comme s'ils étaient devenus ses médiums.

N'a-t-on pas le droit d'affirmer qu'on peut trouver partout des individus, en qui se manifestent ces prédispositions morbides à capter les suggestions qui émanent

(1) H. Russillon, *op. cit.*, p. 190.

d'un rassemblement humain en état d'effervescence et à les rendre perceptibles dans leurs mouvements et dans leurs cris ? Aussi ne doit-on pas être surpris que des cas de possession, analogues à ceux que l'on observe à Madagascar, aient été fréquents jadis et le soient encore aujourd'hui dans beaucoup d'autres contrées. On ne s'étonnera pas davantage des ressemblances qu'ils ont entre eux, quels que soient le temps et le milieu où ils se produisent, puisqu'ils résultent toujours de la poussée des forces élémentaires que tous les hommes recèlent dans les profondeurs de leur être. Que l'emploi de certains procédés déchaîne une de ces lames de fond au sein d'un groupement quelconque, et qu'il se rencontre là des gens d'un tempérament particulièrement impressionnable, qui soient mis hors d'eux-mêmes par cette perturbation générale, et l'on aura chez les civilisés comme chez les sauvages de véritables possédés, du type de ceux que nous avons décrits. N'est-ce pas à cela qu'aboutissent les séances des cercles spirites, dont le but, est, en somme, de créer des possessions, que l'on travaille à obtenir en provoquant méthodiquement des transes collectives ? N'en est-il pas de même de certaines sectes qui, pour contraindre les inspirations d'enhaut à descendre dans les fidèles, s'obstinent ingénument à expérimenter au cours de leurs réunions tous les moyens les plus propres à déterminer des entraînements grégaires parmi les assistants ?

Il est bien entendu qu'en citant ces exemples nous ne songeons nullement à prononcer un jugement de valeur sur des phénomènes qu'il nous faut appeler par leur nom, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'attacher aux termes qui les désignent un sens péjoratif ou laudatif.

Il va de soi également que nous nous garderons d'affirmer que l'action d'un groupe affolé soit la seule qui puisse s'exercer sur des hommes et sur des femmes, dont la vie consciente est momentanément suspendue. Que, dans l'état où ils se trouvent, ils soient plus particulièrement exposés à subir des influences que notre pauvre

science devine à peine ou qu'elle ne soupçonne pas encore, qui oserait le nier ? Où fixer les limites du possible et de l'impossible, du réel et de l'illusoire, du déterminé et de l'indéterminé ? Au sein d'un monde qui se révèle à nous comme un entre-croisement et un entre-choquement prodigieux d'énergies, d'ondes et de courants, que nous sommes loin de connaître tous et dont la vraie nature semble se dérober sans cesse devant les approximations des savants, que valent nos notions de distance, de passé, de présent, peut-être même d'avenir ? Aucun être n'est isolé ni dans l'espace ni dans le temps. Tout être, au contraire, « appartient au milieu cosmique et en faut partie intégrante » (1). Les humains n'échappent point à la règle commune. Dans la mesure où leur personnalité arrive à se constituer et à se maintenir, ils deviennent sans doute plus capables que les autres êtres de résister à la pression brutale des circonstances, non pas en se renfermant en eux-mêmes, mais en s'ouvrant aux puissances morales et spirituelles qui s'offrent à les pénétrer. Par contre, que leur personnalité s'estompe et s'annihile, et les voici aussitôt qui rentrent dans le jeu d'une interaction générale, où le poids des générations disparues peut n'être pas moins lourd que celui des vivants, et qui se trouvent encore livrés sans défense aux attractions et aux répulsions des forces et des fluides qui se meuvent et se heurtent dans l'univers entier.

(1) Etienne Rabaud, *Phénomène social et Sociétés animales*, pp. 29-36-37.

CHAPITRE V

Les Extases collectives dans les Religions de l'Orient classique.

Les formes inférieures du prophétisme hébreu. — Les « prophètes » de Baal. — Le culte de la déesse syrienne et d'Adonis, de la grande déesse mère et d'Attis. — Les extatiques de Syrie et d'Asie mineure.

Les entraînements grégaires de caractère religieux, que nous avons examinés jusqu'à présent, ont été observés dans des régions dont les habitants sont considérés, à tort ou à raison, comme des primitifs ou des sauvages.

Mais des faits analogues se retrouvent également chez des peuples dont la civilisation et la religion ont marqué l'histoire d'une empreinte profonde. Tel est notamment le cas de ceux qui ont occupé jadis certaines des contrées de l'Orient classique.

Nul n'ignore qu'il faut chercher en Palestine, en Syrie et en Asie Mineure les foyers d'une ferveur particulièrement intense, dont le rayonnement s'est étendu à tout le monde antique et s'exerce encore de nos jours. Or il semble bien que, dans ces divers pays, on ait eu principalement recours à des pratiques tendant à provoquer des accès de frénésie collective, afin d'obtenir les transes et les extases que l'on demandait ailleurs à l'ingestion des toxiques ou à des boissons fermentées. C'est assez dire l'importance du rôle que les formes inférieures de la mystique, qui sont l'objet de ce travail, ont été appelées à jouer dans une grande partie de l'humanité.

Les premiers documents écrits, qui concernent les troubles que nous étudions, nous ont été conservés dans l'Ancien Testament (1). Ce sont les passages qui décrivent les manifestations les plus frustes d'un certain prophétisme hébreu. Nous ne croyons pas qu'il importe beaucoup de nous demander si l'origine en est israëlite ou cananéenne (2). En un sens, cette question ne nous paraîtrait pas devoir se poser, car il n'y a aucune raison d'admettre que des transports extatiques, de nature contagieuse, ne puissent pas se produire partout où des êtres humains sont rassemblés. Cependant nous devons reconnaître que l'existence de groupes spécialisés, où l'inspiration collective était constamment recherchée grâce à un entraînement régulier, est l'un des caractères des religions syro-phéniciennes. Une influence de la population sédentaire sur les nomades envahisseurs est donc probable à cet égard.

Nous n'entendons pas davantage nous mêler aux discussions relatives aux sources où nous puisons les faits dont nous allons parler. Ces derniers seuls nous intéressent ici, et nous ne voyons pas comment la critique du texte, si elle reste dans son domaine, y pourrait changer quoi que ce soit. Alors même que l'historicité des circonstances où ils sont censés avoir eu lieu serait contestée, ils ne cesseraient pas pour cela de correspondre à des réalités d'ordre physiologique et psychique, qui ne dépendent nullement du cadre dans lequel les vieux narrateurs ont voulu les insérer.

Enfin, il va de soi que, dans l'interprétation que nous

(1) Il convient également de mentionner ici un document égyptien, la relation du voyage que Ouen Amon fit vers 1117 à Byblos. Ouen Amon raconte que l'un des pages du roi tomba en convulsions au moment où son maître sacrifiait et se mit à parler en langage inspiré. Il se peut qu'il s'agisse là d'une crise purement individuelle. Il se peut aussi que cette crise soit le résultat d'un entraînement grégaire.

Papyrus Golénischeff. G. Maspéro. *Contes* 217-230. Charles-F. Jean. *Le Milieu Biblique avant Jésus-Christ*, II, p. 365.

(2) Voir Adolphe Lods, *Israël, Des Origines au milieu du VIII^e siècle*, Bibl. de Synthèse historique Paris, 1930, p. 347 ; pp. 518-519.

Cf. Gustav Hölscher, *Die Profeten. Untersuchungen zur Religionsgeschichte Israëls*. J.G. Hinrichs-Leipzig 1914, pp. 129-130 ; 140-143.

essaierons de donner des phénomènes étranges que la Bible relate, nous entendons ne pas sortir des limites de la présente étude, qui a trait uniquement aux excitations religieuses dont une collectivité quelconque subit les effets.

Après ces remarques, qui suffiront, nous l'espérons du moins, à dissiper toute équivoque, le mieux que nous puissions faire est de citer quelques-uns des cas d'entraînements grégaires dont la littérature hébraïque nous a transmis le souvenir.

Voici d'abord une scène qui se passe pendant le séjour des Israëlites dans le désert. Soixante-dix des anciens du peuple ont été rangés en cercle par Moïse, autour de la tente qui sert de sanctuaire. Durant un moment, l'esprit prophétique s'empare de la ronde qui s'est ainsi formée. En même temps, deux hommes qui sont restés dans le camp, Eldad et Médad, sont saisis à distance par l'inspiration et se mettent eux aussi à prophétiser (1).

On discerne tout de suite ce qu'un pareil récit a vraiment de *primitif*. Nous sommes bien en présence d'une extase collective qui s'est produite et propagée, quand certaines conditions ont été réalisées, et qui correspond exactement à des phénomènes de même nature que ceux que nous avons déjà mentionnés. Seulement il convient de noter la leçon de haute spiritualité que le Livre des Nombres croit devoir en tirer. Comme Josué supplie Moïse d'imposer silence à Eldad et à Médad dont il redoute la concurrence, il n'obtient du vieux chef que cette admirable réponse : « Es-tu jaloux pour moi ? Ah ! plût à Dieu que tout le peuple de l'Éternel fût prophète et que l'Éternel mît son esprit sur eux ! »

Non moins significatifs sont deux autres textes qui concernent Saül, le premier roi d'Israël. Le jour où il a reçu l'onction du sacre, il rencontre à Guibéa-Elohim plusieurs prophètes qui, précédés de joueurs de luth, de tambourin, de flûte et de harpe, descendent d'un haut lieu. L'esprit le saisit et il prophétise avec eux.

(1) *Nombres*, 11, 24-30.

Les assistants stupéfaits se demandent les uns aux autres : « Qu'est-il arrivé au fils de Kis ? Saül est-il aussi au nombre des prophètes ? (1). »

Quelque temps plus tard, alors qu'il est en proie à une insurmontable mélancolie et qu'il poursuit David de sa haine, on lui apprend que celui-ci se trouve avec Samuel à Najoth, près de Rama. Saül envoie des émissaires afin de l'arrêter. « Mais quand ils virent l'assemblée des prophètes qui prophétisaient, et Samuel debout, à leur tête, ils se mirent eux aussi à prophétiser. » La même aventure se renouvelle pour deux autres troupes que le roi a expédiées contre David. Enfin Saül décide de partir lui-même. Tandis qu'il est en chemin, l'influence des inspirés agit déjà sur lui. Elle le maîtrise entièrement lorsqu'il est parvenu à Najoth. « Il se dépouilla également de ses habits, il prophétisa lui aussi en présence de Samuel, et ainsi dévêtu, il resta étendu à terre tout ce jour-là et toute la nuit (2). »

Il y a dans ces deux passages plusieurs traits à retenir.

Notons d'abord que les Israëlites ont maintenant, comme les Cananéens au milieu desquels ils vivent, des confréries religieuses qui utilisent les moyens les plus propres à mettre leurs affiliés hors d'eux-mêmes. Remarquons encore que leur frénésie est éminemment contagieuse. Preuve en soit ce qui se produit pour les trois compagnies de soldats chargées de s'emparer de David et surtout pour Saül. Ce dernier qui, au début de son règne, a dû céder une première fois à la pression irrésistible d'une extase collective, se trouve dans un état de moindre résistance en raison du délire de persécution dont il est atteint. Les troubles qui le gagnent avant même qu'il soit arrivé à Najoth, résultent pour une large part d'une autosuggestion, qu'on peut imputer à la trace laissée dans son subconscient par le choc antérieur dont il a été victime. En présence des inspirés

(1) I Samuel, 10, 1-12.
(2) I Samuel, 19, 18-24.

la crise se déchaîne chez lui avec une extrême violence. Subjugué par les forces qui émanent de ceux qui l'environnent, le roi perd tout contrôle sur lui-même et se conduit comme un véritable dément. Il sombre enfin dans une prostration et dans une inconscience totales.

Les groupes de prophètes, dont il vient d'être question, vont subsister à travers toute l'histoire d'Israël. Il semble même qu'ils se soient prolongés jusque dans les cercles d'illuminés au sein desquels furent composées les apocalypses juives (1). L'Ancien Testament nous permet de nous représenter ce que pouvaient être ces associations, qui s'étaient constituées spécialement dans le voisinage des principaux sanctuaires et qui comptaient parfois quelques centaines de membres. Ceux qui s'y rattachaient étaient appelés « fils de prophètes », *bene hannebiim*. On les reconnaissait à leur vêtement fait d'une peau de bête (addäret sé'ar) (2), peut-être aussi à leur tonsure (3) et aux cicatrices des blessures que dans leurs transports ils s'étaient infligées à eux-mêmes (4). Ils se groupaient autour d'un maître, d'un « seigneur », qui devait sans doute son prestige à des dons psychiques extraordinaires et qui dirigeait leurs exercices. Certains des grands héros bibliques, un Samuel, un Elisée, ont été de ces chefs. Leur influence a probablement contribué à ramener ou à maintenir dans le cadre de la religion nationale les exaltés qu'ils avaient sous leurs ordres.

Les « bené hannebiim » intervenaient dans les cérémonies des hauts lieux. Ils étaient consultés comme devins et comme guérisseurs. Quand les circonstances l'exigeaient, ils mettaient au service des rois qui pourvoyaient à leur entretien les facultés supranormales qu'on leur attribuait (5). Ils prenaient leurs repas en commun et

(1) Cf. G. Hölscher, *op. cit.* p. 153. note 1.
(2) II Rois, 1, 8 ; Zacharie, 13, 4 ; Matth, 3, 4 ; Marc, 1, 6 ; *Ep. aux Hébreux*, II, 37.
(3) II *Rois*, 2, 23.
(4) Zacharie, 13,7.
(5) I *Rois*, 22, 7.

ils se livraient ensemble à des pratiques destinées à créer simultanément chez tous une même extase.

Les procédés qu'ils employaient pour y parvenir comportaient une musique bruyante, que rythmait le battement des tambourins et qui s'accompagnait de chants et de cris, de sauts et de danses. On doit supposer aussi qu'ils usaient de boissons enivrantes et que leur participation aux rites sanglants du culte contribuait à pousser leur excitation jusqu'à son paroxysme.

Leurs vociférations et leur agitation frénétique étaient interprétées, suivant les opinions des assistants, soit comme les manifestations d'une possession divine, soit comme des accès de folie, imputables à l'intervention de quelque mauvais esprit. Nombreux, dans la Bible, sont les traits qui permettent de conclure que les « bené hannebiim » n'étaient pas tenus partout en très haute estime.

En face de ces exaltés, que subjuguent les extases collectives, se dressent les grands prophètes, qui apparaissent le plus souvent comme des personnalités isolées. C'est déjà le cas de Samuel, malgré ses relations avec les groupes d'inspirés. C'est aussi celui d'Elisée, que son rôle de chef n'empêche pas de remplir sa mission particulière en dehors de ses subordonnés. Avant lui, Elie semble avoir agi seul. Michée, fils de Jimla, n'hésite pas à opposer son propre message à celui des quatre cents prophètes que le roi Achab a consultés et qui sont unanimes à lui prédire une victoire éclatante sur les Syriens (1). Plus tard, Amos répudie ouvertement toute solidarité avec les « bené hannebiim. »

« Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, répond-il à Amatsia, le prêtre de Béthel. Je ne suis qu'un berger et je me nourris de figues sauvages. L'Eternel m'a pris derrière le troupeau et l'Eternel m'a dit : « Va, prophétise à mon peuple d'Israël (2). »

Esaïe accuse ces prétendus révélateurs des volontés divines d'être étourdis par le vin, égarés par les boissons

(1) I *Rois*, 22, 5-22.
(2) Amos 7, 14, 15.

fortes. « Ils chancellent en prophétisant, s'écrie-t-il. Les tables de leurs festins sont couvertes de leurs vomissements et de leurs ordures (1). »

Le prophète Michée condamne avec véhémence ceux qui trompent le peuple, « qui annoncent la paix quand leurs dents ont de quoi mordre, qui déclarent la guerre à quiconque ne leur met rien dans la bouche et qui font leurs prédictions pour de l'argent » (2).

Jérémie leur reproche de mentir effrontément en proclamant la paix quand il n'y a point de paix (3).

Ezéchiel leur lance ses malédictions. « Malheur, dit-il, aux phophètes insensés qui suivent leur propre inspiration sans avoir eu aucune vision. Comme des renards dans des ruines, tels sont tes prophètes, ô Israël (4) ! » Et il prétend les proscrire à jamais de la nouvelle communauté qui doit se reformer au retour de l'exil.

Il serait facile de multiplier de tels exemples. Ceux que nous venons de citer suffisent à nous montrer que les grands prophètes d'Israël ne se sont pas seulement libérés des excitations artificielles auxquelles les « béné hannebiim » ont recours, mais qu'ils se sentent encore directement unis dans leur propre conscience à la puissance divine de laquelle ils relèvent et dont ils sont devenus les hérauts. Par delà les entraînements grégaires et les extases collectives, plus haut que les aspirations politiques et nationales qui règnent dans les groupes d'illuminés, ils se sont élevés à la notion d'un idéal moral et spirituel universellement humain, auquel ils se soumettent eux-mêmes et qui doit s'imposer à tous, en s'imposant d'abord à chacun. On est en droit de dire qu'ils sont nés à une religion profonde et personnelle, qui les a soustraits aux contraintes que faisaient peser sur eux leur milieu et leur temps. C'est ainsi que ces hommes ont tracé dans la nuit qui enveloppait le monde un sillage lumineux, vers lequel se tournent

(1) Essaïe, 28, 7, 8.
(2) Michée, 3, 5-11.
(3) Jérémie, 6, 14.
(4) Ezéchiel, 13, 1-16.

encore nos regards et nos pensées. Ils ont été les véritables précurseurs du grand affranchissement de l'âme humaine, qui devait trouver dans l'Evangile de Jésus-Christ son plein épanouissement.

L'Ancien Testament ne se borne pas à nous éclairer sur les manifestations grossières du prophétisme hébreu. Il nous fournit encore de précieux renseignements sur les phénomènes analogues qui se produisaient chez les Cananéens et les Syro-Phéniciens.

Particulièrement importante à cet égard est la description des pratiques auxquelles s'adonnaient les prophètes du Baal des Sidoniens, que la reine Jézabel avait appelés à sa cour. Au nombre de quatre cent cinquante, ils ont dû accepter le défi que leur a jeté Elie et ils se sont réunis sur la montagne du Carmel. Après avoir immolé un taureau, ils invoquent le nom de Baal depuis le matin jusqu'à midi, en répétant sans trêve : « Baal, réponds-nous ! » En même temps, ajoute le texte, ils sautaient autour de l'autel qu'ils avaient élevé. Au milieu du jour, Elie leur dit en les raillant : « Criez plus fort ! Votre dieu pense à autre chose, ou il se tient à l'écart, ou bien il est en voyage ; peut-être qu'il dort et qu'il se réveillera. » Ils appelaient donc à grands cris et, selon leur coutume, ils se faisaient des incisions avec des épées et des lances, jusqu'à ce que le sang ruisselât sur eux (1).

Ce vieux récit du premier Livre des Rois correspond bien à la réalité. De nombreux documents plus tardifs nous le prouvent. Voici, par exemple, comment Héliodore décrit ce qui se passe à l'occasion d'un sacrifice que des matelots tyriens offrent à leur Baal. La cérémonie se déroule au son des flûtes et des harpes. Elle comporte des danses auxquelles la musique imprime un rythme accéléré. Tantôt les participants bondissent légèrement en l'air, tantôt ils tournent sur eux-mêmes, tout en se maintenant accroupis, et ils se démènent en rond comme des possédés (2).

(1) I *Rois*, 18, 20-28.
(2) *Aethiopica* IV, 16.

C'est évidemment à ces mouvements saccadés, qu'elle qualifie de boitement, que la Bible fait allusion. Ils constituaient l'un des éléments essentiels du culte des dieux cananéens et phéniciens. Preuve en soit le titre de « Maître de la danse », Baal Markod, qu'une inscription donne à l'un d'eux (1).

Ces exercices violents, scandés par le bruit de divers instruments, devaient déterminer une surexcitation intense qui pouvait se traduire de bien des manières. Ainsi il arrivait qu'elle donnât lieu à des éjaculations de langage extatique, présentant sans doute quelque ressemblance avec les crises de glossolalie qui se produisaient au sein de certains groupes de chrétiens. Pour combattre ceux-ci, Celse n'hésite pas à les identifier avec les illuminés que, dit-il, on rencontre autour des sanctuaires de Phénicie et de Syrie ou qui vagabondent en demandant l'aumône dans les villes et les camps. Ils ont l'audace de déclarer : Je suis Dieu ; je suis l'enfant de Dieu ; je suis l'Esprit divin. Ils annoncent la fin du monde et ils promettent à ceux qui croient en eux la béatitude céleste. A cela s'ajoutent des paroles incompréhensibles, folles et mystérieuses, dont aucun homme raisonnable ne saurait comprendre le sens, car elles ne signifient rien et ne sont rien (2).

La frénésie qui s'emparait des fervents de Baal les poussait également à se taillader le corps et à se flageller. Il faut en conclure que l'agitation rythmique à laquelle ils se livraient et la répétition continuelle des mêmes mots ou des mêmes formules finissaient par provoquer chez eux au bout de quelque temps un état hypnotique, qui devait s'accompagner d'une véritable anesthésie. C'est là un fait que nous avons déjà constaté ailleurs et dont on pourrait citer de nombreux exemples (3). Il permet

(1) Gustav Hölscher, *op. cit.*, p. 132.

(2) Origène, *Contra Celsum*, VII, 9.

(3) Sur l'anesthésie des inspirés voir J. G. Frazer, *The Golden Bough. Adonis, Attis, Osiris*, 3e édition, p. 136 et 137. Jamblique (*De Mysteriis* III, 4) considère que l'insensibilité totale à la souffrance est l'un des signes de l'inspiration divine.

d'expliquer les tortures, en apparence volontaires, que s'infligeaient à eux-mêmes les prophètes de Baal, comme tant d'autres exaltés.

Ces pratiques sanglantes n'existaient pas seulement chez les Cananéens et chez les Phéniciens. Elles caractérisent aussi les religions des peuples voisins, en Syrie et en Asie Mineure. Peut-être n'est-il pas inutile de donner ici quelques indications sur les cultes qui, partant de ces régions, se sont largement répandus dans le monde méditerranéen (1). Nous y verrons comment les actes de violence, que perpétraient sur eux-mêmes des êtres en proie à la contagion des entraînements grégaires, ont contribué à donner naissance à des mythes qui, tout en prétendant fournir la justification de cette ferveur sanguinaire, en ont assuré le renouvellement constant, grâce à la suggestion irrésistible qu'ils exerçaient sur des foules en délire. Il nous semble en effet que, pour comprendre l'élaboration des thèmes sur lesquels a travaillé la pensée religieuse, il ne suffit pas d'y chercher l'expression d'une magie imitative ou d'un rituel organisé, ni de forger des hypothèses étiologiques ou linguistiques, ni d'en appeler au spectacle de la nature et au changement des saisons, ni d'invoquer les caractères spécifiques d'une « mentalité » que l'on qualifie de « primitive » et qui serait différente de la nôtre. En réalité, les créations de la mythologie, dans toutes leurs aberrations intellectuelles et morales (2), résultent, au moins pour une part, des désordres physiologiques et psychiques qui proviennent des divers moyens que les hommes emploient afin de se mettre hors d'eux-mêmes. Le recours aux excitations collectives, aussi bien que l'ingestion des toxiques,

(1) Voir W. M. Ramsay, *The Cities and Bishoprics of Phryggia*. Clarendon Press. Oxford, 1895, I. J. G. Frazer, *The Golden Bough, Adonis, Attis, Osiris*. 3e éd. Macmillan, Londres, 1907. Hugo Hepding. *Attis, seine Mythen und sein Kult*. (Religions geschichtliche Versuche und Vorarbeiten, I. Band). Gieszen, Riker, 1905, Alfred Loisy, *Les Mystères païens et le Mystère chrétien*. Em. Nourry, Paris 1919, O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*. C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung (Oskar Beck) Munich 1897-1906.

(2) Henri Bergson, *Les Deux Sources de la Morale et de la Religion*. Alcan, Paris, 1932, pp. 105-115.

plonge l'être humain dans une sorte d'ivresse. Celle-ci, quelle qu'en soit l'origine, le fait passer de l'état normal de veille à un état anormal de rêve. Elle ouvre ainsi la voie aux impulsions irraisonnées qui surgissent du subconscient et qui se manifesteront par la suite dans l'incohérence et la démence des fictions de la Fable. Nous l'avions déjà noté, à propos des drogues, dans notre précédent essai sur quelques formes inférieures de la mystique (1). Nous pourrions le constater aujourd'hui encore dans la brutalité et dans l'absurdité dont témoignent les mythes que nos contemporains ont imaginés sous l'empire des troubles grégaires qu'on s'est ingénié à déchaîner parmi eux. Il importe de tenir compte de ces remarques, au moment de considérer les bizarreries et les extravagances de l'étrange amalgame de sensualité et de cruauté, dont les conceptions religieuses de Syrie et d'Asie Mineure vont nous fournir l'exemple.

Les traditions mythiques et les pratiques cultuelles de toutes ces contrées de l'Orient présentent entre elles des ressemblances si évidentes, qu'il est facile de comprendre qu'un syncrétisme tardif ait fini par les confondre. D'ailleurs, il nous paraît probable qu'on leur trouvera, un jour, une origine commune dans une population primitive, dont les migrations s'étendirent peut-être de l'Inde jusqu'à la Crète et même au delà, dont l'influence fut sans doute plus large encore, et que d'autres peuples auraient ensuite submergée, tout en adoptant ses croyances et ses cultes. Qui sait si l'on ne découvrira pas demain des connexions étroites, encore insoupçonnées, entre les groupes humains que l'on a crus séparés par des distances infranchissables, mais dont les relations par des voies maritimes ou terrestres s'avèrent de moins en moins problématiques ? Et qui oserait affirmer que le monde oriental, d'où surgissent aujourd'hui des cités oubliées et des

(1) *Poisons sacrés. Ivresses divines. Essai sur quelques formes inférieures de la Mystique.* Albin Michel, Paris 1936, pp. 364-365.

civilisations antérieures à l'histoire, nous a livré tous ses secrets (1) ?

Quoi qu'il en soit, dans les régions qui bordent le sud-est de la Méditerranée, l'Egée et la mer Noire, et qui s'étendent des plateaux de l'Anatolie à la Chaldée, à l'Iran et à la vallée de l'Indus, on retrouve deux divinités accouplées, qui sont l'objet d'une vénération enthousiaste, au sens originel de ce mot, et qui répondent partout à des représentations à peu près identiques.

Que la déesse soit appelée Astarté, Atargatis ou Derkéto en Syrie et en Palestine, Ishtar, Mylitta ou Nana, en Mésopotamie, Mâ ou Ammas, en Cappadoce, Cybèle ou Leto, en Phrygie, Anâhita ou Anaïtis, en Arménie et dans le Pont, ou de quelque autre nom qu'on la désigne encore, qu'elle reçoive des qualificatifs divers qui l'associent à telle ou telle localité ou à telle ou telle montagne (2), ce sont toujours les mêmes traits qui la caractérisent. Au reste, il serait vain d'y chercher autre chose qu'une figure trouble et déconcertante, qui ne

(1) Les fouilles entreprises par l'*Archaeological Survey of India* dans la vallée de l'Indus, à Mohenjo-daro et à Harappa, et l'exploration des sites de Nal, Taxila, Nalanda, etc... ont prouvé l'existence dans ces régions, au troisième millénaire avant notre ère, d'une civilisation ayant des relations avec la Chaldée et l'Elam. Ces fouilles ont également montré que les populations de ces contrées adoraient une grande déesse mère et son parèdre, un dieu mâle, seigneur des bêtes, associé spécialement au taureau. D'après Sir John Marshall, cette déesse « est le pouvoir qui crée et qui détruit, la matrice d'où procèdent toutes choses et à laquelle toutes choses retournent, la force mystérieuse qui suscite tous les désirs et toutes les passions... ; la magicienne suprême qui dispense les pouvoirs surnaturels et les puissances magiques. » Elle serait le prototype de Durga-Kali, la déesse des Dravidiens de l'Inde dont le culte présente un caractère orgiaque. Quant au dieu, il serait le prototype de Civa, qui est aussi d'origine dravidienne. Voir Sir John Marshall, *Mohenjo-daro and the Indus Civilization*, T.I, P. 57. Cf Charles Autran, *Mithra, Zoroastre et la Préhistoire aryenne du Christianisme*. Payot, Paris 1935, pp. 51, 52. Autran pense que c'est bien chez les Dravidiens qu'il faut chercher l'origine des cultes que nous retrouvons dans les régions que baigne la Méditerranée orientale. Un rameau dravidien, le peuple Tramila, les Termiles d'Hérodote (I. 173), aurait apporté sa civilisation et sa religion dans le monde asiatico-égéen (p. 56-60). Les Dravidiens seraient les Créto-Égéens que les Grecs appelaient les *Phoinikes*, les Hommes à la peau rouge. V. P. Waltz, *Le Monde Egéen avant les Grecs*. Armand Colin, Paris 1934, pp. 98-99.

(2) O. Gruppe, *op. cit.*, pp. 1585-1586, 1594, note 1. Hugo Hepding, *op. cit.*, p. 123.

fait que refléter par son incohérence l'exaltation délirante de ses adorateurs.

Elle est la souveraine du ciel, de la terre et des eaux, la maîtresse et la reine de toute vie (1) ; mais elle déchaîne aussi les forces dévastatrices, qui répandent l'épouvante et la mort, quand elle passe dans les ouragans et les tempêtes, au milieu d'un cortège de démons hurleurs.

Elle est partout où la nature manifeste sa puissance anarchique et indomptée ; elle habite au sommet des montagnes et dans les gorges les plus sauvages, dans les forêts, dans les antres de la terre ; elle fait sa compagnie des bêtes fauves dont elle est la suzeraine, et en particulier des lions ; une pierre brute, qui peut être un aérolithe, est son fétiche habituel (2). Mais on la représente aussi sous forme humaine, avec une couronne murale, afin de bien marquer son rôle de protectrice des cités, qui lui doivent leur fondation et leurs lois, et dont elle affermit les remparts (3).

Elle est la mère par excellence, la source et la dispensatrice de toute fécondité ; on exagère démesurément ou on multiplie à plaisir les attributs de son sexe (4). Mais elle est en même temps la vierge farouche et guerrière, ce qui ne l'empêche pas d'être également une amante insatiable.

Elle est servie par des eunuques, qui se sont émasculés dans un accès de démence, et dont on prétend expliquer la castration, en disant qu'ils lui ont consacré en une fois toute leur virilité ; elle a aussi pour servantes, outre, semble-t-il, des femmes qui se sont tranché les seins, d'innombrables prostituées, tenues de se donner à tout venant. On conçoit sans peine à quel point de telles agglomérations d'êtres sexuellement anormaux, groupés souvent par centaines et par milliers autour des

(1) Ramsay, *op. cit.*, I, p. 87.
(2) Hugo Hepding, *op. cit.*, pp. 125-126.
(3) O. Gruppe, *op. cit.*, p. 1541, note 5.
(4) Voir dans Ramsay, *Pauline and other Studies in early Christian History*, p. 159, des images de la Grande Mère d'Ephèse.
Cf. O. Gruppe, *op. cit.*, p. 284.

sanctuaires (1), devaient se prêter à des crises d'hystérie collective. Ces hiérodules étaient considérés, du reste, comme des possédés de la déesse (2).

Il ne faut donc pas s'étonner que celle-ci passât pour provoquer la folie, que, par ailleurs, elle était censée guérir. C'est elle qui inspire les visions hallucinantes, elle qui fait surgir de l'autre monde les spectres et les fantômes et qui embrase ceux qu'elle maîtrise d'un enthousiasme frénétique. Elle se plaît à ces transports furieux ; elle est folle elle-même (3).

Citons enfin l'un des caractères les plus troublants de cette étrange divinité. Elle est à la fois mâle et femelle. Sous le nom d'Agdistis, qu'elle reçoit en Phrygie, elle est décrite comme un monstre androgyne, qui sème partout le désordre, jusqu'au jour où, réveillé en sursaut de l'ivresse, il s'émascule lui-même, en s'arrachant brusquement aux cordelettes avec lesquelles Dionysos l'a lié. A partir de ce moment, c'est sa nature féminine qui va le dominer et qui l'enflamme d'une passion aussi ardente que jalouse pour le bel adolescent Attis (4).

Le trait singulier que rapporte cette légende se trouve confirmé par d'autres documents. Ainsi, dans l'île de Chypre et en Pamphylie, la déesse était représentée vêtue comme une femme, mais portant une barbe (5). Ishtar et Astarté sont parfois des divinités mâles (6).

(1) A. Comana, dans le Pont, la Grande Déesse avait à son service plus de dix mille hiérodules. Voir O. Gruppe, *op, cit.*, p. 325.

(2) Hugo Hepding, *op, cit.*, p. 124. Ceux qui rencontrent son cortège deviennent μητρόληπτοι Cf. Gruppe, *op. cit.*, p. 1.538 et spécialement notes 5 et 6 ; pp. 1527-159, note 1 de la p. 1527. L'adorateur de la déesse est πατεχόμενος τῇ μητρὶ τῶν θεῶν.

(3) O. Gruppe, *op, cit.*, p. 1.523, note 4.

(4) Pausanias VII, 17 § 10-12. Arnobe. *Adversus nationes*, V, 5-7, Cf. Hugo Hepding., *op. cit.*, pp. 37-41.

(5) Signum etiam eius est Cypri barbatum corpore sed veste muliebri, cum sceptro et natura virili et putant caudem marem ac feminam esse. Aristophanes eam Αφρόδιτον appellat. Macrob. *Sat.* 3, 8.

Est etiam in Cypro simulacrum barbatae Veneris, corpore et veste muliebri. Serv. Virg. *Aen.* 2, 632. Duplex Amathusia-Catull 68, 51.

Joannes Lydus, *De Mens*, 4, p. 89.

(6) Lewis Richard Farnell, *The Cults of the Greek States*. Clarendon Press, Oxford 1896-1909, v[illegible]. 11, p. 628.

Au dire d'Hérodote, dans un passage qui a exercé la sagacité des critiques, c'est à la Grande Mère que les Perses donnent le nom de Mithra, dont on sait qu'il est d'ordinaire l'époux d'Anâhita (1). Ce dieu n'est pas le seul sur le sexe duquel plane une incertitude. Une stèle montre Attis sous l'aspect d'un hermaphrodite (2), et d'après les descriptions qui nous en ont été laissées, le Zeus stratios de Labranda, le dieu carien à la double hache, avait un visage masculin et des seins de femme (3).

Que penser de ce type bissexué qui paraît avoir été commun à la plupart des divinités orientales (4) ? Serait-ce que, comme on l'a prétendu, elles symbolisent la vie sans limite et sans frein, la vie totale qui se suffit à elle-même ? C'est possible. Mais il se peut aussi qu'il s'agisse là d'une interprétation tardive de leur caractère ambigu. Ce qui est certain, c'est qu'elles répondent à des conceptions extravagantes et contradictoires, où s'affirme la confusion mentale et morale qui régnait chez leurs adorateurs. Par la suite, ce qu'elles ont d'équivoque séduira les littérateurs d'une époque décadente, et la spéculation mystico-philosophique s'efforcera d'y découvrir un sens profond et caché. Y a-t-il lieu de s'en étonner ? N'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Et faudrait-il remonter bien haut dans le passé pour rencontrer des personnes s'ingéniant à retrouver dans les divagations des illuminés, des fous ou des intoxiqués des révélations sensationnelles et je ne sais quelles vérités géniales, inaccessibles à la raison ?

Le dieu, étroitement associé à la déesse, n'est pas un personnage moins complexe que celle-ci, et nous ne croyons pas qu'il suffise, pour l'expliquer, de voir seulement en lui un esprit de la végétation. Les noms qui lui

(1) Hérodote 1, 131.

(2) Journal of Hellenic Studies V. 1884 (Ramsay, *Sepulchral Customs in Ancient Phrygia*, p. 257, nº 8). Cf. H. Hepding, *op. cit.*, p. 78.

(3) Hérodote I, 171. Voir C. Autran, *op. cit.*, pp. 80-81 et note 4 de la p. 80. Cf. O. Gruppe, *op. cit.*, p. 1117, note 2. Ce dieu était « ursprünglich androgyn », et p. 1259, note 3.

(4) Isis a été représentée, elle aussi, comme androgyne. Plutarque, *Is.* 43. Cf. O. Gruppe, *op. cit.*, p. 1572, note 9.

sont donnés varient selon les régions. En Chaldée, c'est Dumuzi ou Tammuz. En Syrie, le terme qui le désigne et qui le qualifie comme le « seigneur » par excellence, est le mot *Adon*, dont l'étymologie demeure mystérieuse (1) et que les Grecs se sont bornés à transcrire pour en faire leur Adonis. En Asie Mineure, où des populations diverses se côtoient et se mêlent, il est appelé Sandan (2), Men (3), Tarku (4), Sabazios (5), Lairbenos, Luermenos (6), Pappas (7) et surtout Attes ou Attis.

Chez lui tout n'est qu'incohérence et que contradiction. Il est le dieu père ; mais il est en même temps le dieu fils, qu'on se figure sous les traits d'un être jeune et séduisant, dont la beauté excite les amours les plus violentes. On fait de lui l'amant de la déesse, et ce n'en est pas moins un être efféminé et un castrat. Malgré cela, le taureau et le bélier lui sont étroitement associés et peuvent, à l'occasion, le représenter (8). Il est le destructeur des hommes, dont il sait se venger en les accablant de maux, et il est pourtant le guérisseur de toutes les maladies (9). Maître de ce monde et de l'au-delà, il semble osciller continuellement lui-même entre la vie et la mort. On montre son tombeau à Pessinonte (10) et sans doute ailleurs (11). Seulement, sa fin précède une renaissance, qui prépare un nouveau trépas. En réalité, ce qu'on retient surtout à son sujet, ce sont les circonstances tragiques dans lesquelles il a péri. Il est per-

(1) Ce mot est sans étymologie en hébreu. Cf. Gesenius-Buhl, v. Ch. Autran, *op, cit.*, note 2 de la p. 79, p. 80.
(2) J. G. Frazer, *op, cit.*, pp. 97-100 ; 110-111 ; 128 ; 138 ; 151-152.
(3) Ramsay, *op, cit.*, I, p. 167.
(4) J. G. Frazer, *op, cit.*, pp. 115, 128, 132.
(5) Sabazios, chez les Grecs, est identifié avec Adonis. Voir Aristophane, *Lysistrata*, 388.
(6) Ramsay, *op, cit.*, I, p. 132 et suiv.
(7) O. Gruppe, *op, cit.*, 0. 1.527 et p. 1.548, note 6.
(8) Sur les ruines du palais d'Euyuk, le dieu est représenté sous la forme d'un taureau. Cf. Ramsay, *The Cities and Bishoprics of Phrygia*, I, pp. 138-140.
(9) Ramsay, *op, cit.*, I, pp. 262-205.
(10) Pausanias I. 4, 5.
(11) Le tombeau d'Adonis se trouvait, dit-on, à Aphaka, près de Byblos. Meliton *Orat, ad Caesar*. 5. Cf. O. Gruppe, *op, cit.*, p. 1355, note 1.

mis de penser que ses fidèles, toujours avides d'extases, ont cherché inconsciemment le choc émotif, qui pouvait contribuer à les mettre hors d'eux-mêmes, dans l'évocation constante du drame à la fois sensuel et cruel, par lequel s'achevait sa destinée.

Tel est en effet, malgré les divergences des traditions locales, le thème essentiel des mythes qui le concernent. La *descente d'Ishtar aux Enfers* nous renseigne indirectement sur la manière dont on se représentait, en Mésopotamie, le sort de Tammuz. Prématurément frappé par quelque mal mystérieux, il a dû s'enfoncer dans l'autre monde, dans « la demeure des ténèbres », où la déesse Ereshkigal le retient prisonnier. Mais son amante Ishtar n'hésite pas à forcer les portes des régions infernales afin de le délivrer. Après de rudes aventures, elle obtient sans doute de partager son bien-aimé avec sa rivale, la souveraine du « pays sans retour » (1).

En Syrie et en Lydie, la mort du dieu était attribuée à un coup de boutoir que lui aurait porté, dans les forêts, un sanglier monstrueux (2). De sa blessure avaient coulé des flots de sang. On disait que celui-ci provoquait, chaque année, l'éclosion des anémones écarlates qui couvraient de leur floraison printanière les pentes du Liban (3), et que le fleuve Adonis lui devait la teinte rouge qui colorait ses eaux, à la fin de l'hiver (4).

En Phrygie, Attis avait succombé à la castration dont il avait été victime, ou qu'il s'était infligée à lui-même dans un accès de folie. Sous le pin qui abritait son agonie, il avait, lui aussi, perdu tout son sang, et les violettes en étaient nées (5).

On remarquera la complaisance avec laquelle l'un et l'autre mythes insistent sur l'abondance du sang

(1) Philippe de Félice. *L'Autre Monde, Mythes et Légendes, Le Purgatoire de saint Patrice.* Champion, Paris 1906, pp. 105-106. Charles F. Jean, *Le Milieu Biblique avant Jésus-Christ*, II, pp. 243-245. Cf. O. Gruppe, *op, cit.*, p. 865, note 4 ; J. G. Frazer, *op, cit.*, pp. 6.8.

(2) Lucien, *De dea Syria*, 6.

(3) Schol. Theocr. 5, 92.

(4) Lucien. *De dea Syria*, 8.

(5) Arnobe, *op, cit.*, V. 7. Fluore de sanguinis viola flos nascitur.

répandu. C'est donc que ce dernier exerçait sur les milieux qui les conçurent une sorte de fascination. Il y a là un trait qu'il convient de retenir. Comme nous l'avons déjà observé, le sang, par sa couleur, par son odeur et par les réactions instinctives qu'il provoque, agit sur l'être humain à la manière d'un excitant. Des images grossièrement réalistes, qui représentent un corps troué de plaies sanguinolentes, ou simplement des descriptions un peu poussées de blessures et de supplices, suffisent à mettre bien des hommes hors d'eux-mêmes. On sait, du reste, le parti que de très nombreux cultes n'ont pas hésité à tirer de ces évocations sanglantes.

L'obsession du sang, qui caractérise les traditions et les rites des religions orientales, a été à la fois l'une des causes et l'une des conséquences des grandes ivresses collectives qui ont sévi parmi leurs adeptes. Une pareille psychose, en s'imposant simultanément à tous, ne pouvait que favoriser l'explosion de troubles grégaires et, d'autre part, elle ne cessait de trouver dans ces derniers une occasion de s'étendre et de s'aggraver.

Les pratiques auxquelles se livraient les adorateurs des divinités de Syrie et d'Asie Mineure attestent la violence de la frénésie dont ils étaient atteints. Celle-ci se manifestait d'abord d'une façon courante au sein des groupes d'inspirés, chez lesquels la recherche des transes extatiques était devenue l'objet d'une véritable technique. Mais il arrivait aussi que la même ferveur furieuse maîtrisât d'autres gens et qu'elle s'imposât à toute une partie de la population, lors des grandes fêtes saisonnières, célébrées à l'époque où certains phénomènes de la vie de la nature se prêtaient à la commémoration des drames divins que relataient les mythes.

Un exemple frappant de l'excitation démente qui s'emparait d'un groupe de « prophètes » de la déesse syrienne, nous est fourni par Apulée (1). Son récit pourrait paraître tendancieux, car il y fait preuve, lui, le fervent d'Isis, d'une malveillance évidente à l'égard

(1) *Métamorphoses*, Liv. VIII.

d'un culte concurrent. Néanmoins les détails qu'il donne sont trop précis pour ne pas correspondre à la réalité. Ils sont confirmés du reste par d'autres témoignages.

Notre auteur commence par décrire l'accoutrement de ces personnages équivoques, au visage enduit d'un fard répugnant, aux paupières peintes, qui vont mendier de lieu en lieu, en transportant leur idole enveloppée d'un voile de soie. Ils sont revêtus, dit-il, de robes couleur de safran ou de longues tuniques blanches, ornées de bandes de pourpre, qui leur laissent les bras nus jusqu'à l'épaule. Une mître pointue leur sert de couvre-chef. Entraînés par le son des flûtes, ils dansent et sautent en l'air, tout en brandissant d'énormes épées et des haches à double tranchant.

Les voici maintenant qui arrivent chez un riche propriétaire. A peine ont-ils pénétré dans la cour de sa maison qu'ils se mettent à courir çà et là et à pousser des hurlements comme des possédés. Ils renversent la tête en arrière et lui impriment par la torsion de leur cou, une sorte de mouvement tournant, cependant que leurs longs cheveux épars dessinent un cercle autour d'elle. Ils se mordent la chair à belles dents et se tailladent avec des couteaux. L'un d'eux, en proie sans doute à une inspiration subite, entame une confession où il étale sa turpitude. Puis il saisit un fouet, dont les cordelettes sont munies de petits os de mouton, et il se flagelle vigoureusement, sans paraître en souffrir. Le sol ruisselle du sang de ces forcenés. C'est une véritable boucherie. Enfin, las des tortures qu'ils se sont infligées, ils ramassent dans une quête fructueuse les dons des spectateurs. Après quoi ils vont impudemment s'emplir la panse aux dépens de leurs dupes, et ils s'adonnent sans vergogne aux débauches les plus infâmes.

Le pseudo-Lucien, dans son traité sur la déesse syrienne, raconte, lui aussi, que ces professionnels de l'extase collective se font des incisions aux bras et se fustigent mutuellement. Tandis qu'ils se livrent à ces exercices, des musiciens, debout près d'eux, jouent de la flûte, battent du tambour et chantent des hymnes

sacrés. C'est, ajoute-t-il, durant ces cérémonies que la fureur divine s'empare de ces hommes, et que celui d'entre eux, « dont le tour est venu », s'émascule lui-même (1). En mentionnant ces mutilations, Lucien a-t-il confondu les exaltés de Syrie, qu'il nomme Galles, avec leurs congénères d'Asie Mineure ? Ou bien le syncrétisme de son temps avait-il combiné en un seul les cultes d'Adonis et d'Attis ? Il est possible aussi — et c'est, à notre avis, l'hypothèse la plus probable — qu'il s'agisse, malgré des différences locales, d'une religion unique, dont le domaine s'est étendu d'un bout à l'autre de l'Orient classique, et qui implique partout les mêmes actes, parce qu'elle procède à la fois de la même origine et des mêmes délires.

Outre les violences auxquelles des groupes d'inspirés semblent se complaire, le rituel de la déesse syrienne et d'Adonis comportait encore diverses pratiques dont s'acquittaient des fidèles isolés, et de grandes solennités au cours desquelles l'ensemble de la population manifestait sa ferveur. Les premières pourraient paraître étrangères à notre sujet si nous n'y relevions une abdication totale de certains des instincts individuels les plus élémentaires, sous la pression irrésistible de la démence générale. Celle-ci ne s'affirme pas seulement dans une érotomanie effrénée, mais encore dans une folie meurtrière, qui pousse des parents à mettre à mort leurs propres enfants.

Cette coutume, qui existait en Phénicie et en Palestine, où elle est attestée par de nombreux documents et par des trouvailles archéologiques (2), s'est prolongée dans les cultes syriens, en même temps que d'autres formes de sacrifices humains, bien après les débuts de l'ère chrétienne (3). Lucien dit expressément qu'il est des personnes qui conduisent leurs enfants au temple de

(1) Lucien. *De dea Syria*, 49-51.

(2) Voir Hugues Vincent, *Canaan d'après l'Exploration récente*. Lecoffre, Gabalda. Paris 1907, pp. 188-201.

(3) Paul Gauckler, *Le Sanctuaire Syrien du Janicule*. A. Picard, Paris 1912. pp. 274-279.

Hiérapolis, qui les enferment dans des sacs et qui, du haut des portiques, les précipitent dans le vide.

La frénésie que déchaînent les entraînements grégaires est donc caractérisée ici, une fois de plus, par un dévergondage sexuel qui aboutit aux pires excès et par une rage destructrice que rien de normalement humain ne saurait entraver. Nous l'avions déjà constaté ailleurs et nous aurons l'occasion d'y revenir. A dire vrai, de tels désordres sont de tous les pays et de tous les temps. Ils sont symptomatiques de l'étrange vertige qui résulte, pour les hommes et les peuples, des ivresses collectives dans lesquelles on les plonge.

Parmi les cérémonies à la célébration desquelles les multitudes prenaient part, celles que les auteurs anciens se sont surtout plu à décrire avaient pour prétexte la mort du dieu, suivie bientôt de son retour à la vie. S'agissait-il seulement de l'évocation dramatique des phases de dépérissement et de renaissance luxuriante de la végétation, que la divinité était censée représenter, et de l'exécution de rites magico-religieux, destinés à promouvoir le cours naturel des choses ? Il nous semble que c'est là une interprétation trop étroite et peut-être aussi trop exclusivement rationnelle de ces crises de ferveur, qui sont les explosions périodiques d'une exaltation longtemps comprimée. Les névroses de groupe n'obéissent-elles pas, comme les névroses individuelles qu'elles ramassent, à un certain rythme, dont les causes profondes demeurent mystérieuses, encore que l'on soit volontiers tenté de les confondre avec les circonstances extérieures qui les mettent en jeu ?

Quoi qu'il en soit, ces solennités, dont la date variait selon les régions et tombait d'ordinaire au printemps ou en été, donnaient lieu à une agitation intense qui se traduisait, spécialement chez les femmes, par l'alternance d'une douleur et d'une joie aussi excessives l'une que l'autre. Mais il importe de noter que la première préludait à la seconde et qu'elle était l'élément dominant des « orgies » d'Adonis. Celles-ci sont essentiellement des manifestations de deuil. L'allégresse qui

succède à la désolation générale paraît bien n'être qu'une brusque détente des nerfs surexcités et comme le fou rire hystérique par où s'achève un accès de désespoir.

Une mise en scène d'un caractère réaliste intervenait pour démontrer que c'était vraiment un mort qu'il fallait ensevelir. L'image du dieu, parée de la même manière qu'un cadavre, était exposée dans les sanctuaires et portée en procession. Ces funérailles, qui se terminaient parfois au bord de la mer où l'on jetait le simulacre de la divinité défunte, n'allaient pas sans provoquer une sorte de folie contagieuse, analogue à celle dont les primitifs, en de pareils cas, nous ont déjà fourni de nombreux exemples. Au son des tambourins et des flûtes, les gens poussaient des hurlements lugubres et se frappaient la poitrine. Les femmes surtout se distinguaient dans ce concert de lamentations, qui remplissait de son tumulte les cités orientales (1). Elles sanglotaient bruyamment, elles jetaient de grands cris et, déchirant leurs tuniques, elles martelaient leurs seins de coups redoublés. Sapho invitait ses compagnes de Lesbos à pleurer ainsi le trépas du « délicieux » Adonis (2), et le prophète Ezéchiel contemplait avec horreur les filles de Jérusalem, qui s'assemblaient devant la porte septentrionale du temple de l'Eternel, pour gémir sur la fin de Tammuz, comme leurs sœurs de Chaldée (3). Quant aux Syriennes de Byblos, après avoir meurtri leur gorge et clamé leurs plaintes, elles allaient se livrer à la prostitution (4).

En Asie Mineure, comme en Syrie, il est possible d'établir une distinction entre les pratiques en usage dans des confréries d'extatiques et celles auxquelles prenait part l'ensemble des fidèles. Les unes et les autres aboutissaient à des phénomènes caractérisés d'entraînement grégaire. Mais tandis que ces crises de démence collective se renouvelaient chez les inspirés d'une façon

(1) Théocrite. XV. Lucien *De dea Syria*, 6 ; Ammien Marcellin, 22, 9, 15.
(2) Sappho. Fr. 62.
(3) Ezéchiel, VIII, 14.
(4) Lucien, *De dea Syria*, 6.

presque constante, elles se produisaient dans le reste de la population seulement par intervalles et surtout au moment des fêtes annuelles de la Grande Mère et de son divin compagnon.

Les cercles de professionnels, où des exercices violents entretenaient l'exaltation commune, ont reçu dans l'antiquité diverses appellations. L'un des termes qui les désigne est celui de Corybantes, qui dérive probablement d'un des noms que portait le dieu lui-même (1). Les Grecs voyaient en eux, comme dans leurs pareils, des êtres dont la déesse avait pris possession, qu'elle avait rendus fous de sa folie, pour en faire ses acolytes et ses dévots. Ils confondaient ces associations d'inspirés avec celles qu'ils retrouvaient dans le monde hellénique et qui groupaient des personnages appelés Courètes, ou encore *Couroi*, car l'équivalence de ces deux termes ne saurait être mise en doute. Signalons en passant que l'étymologie du mot *couros*, au féminin *corè*, « dont il est impossible de certifier même l'origine indo-européenne » (2), reste enveloppée d'obscurité. D'après des témoignages de source grecque, il y avait des Courètes dans plusieurs villes de l'Asie Mineure, comme Ephèse, Milet, Magnésie, etc., où l'on adorait des divinités qui, pour avoir été hellénisées, n'en correspondaient pas moins à celles du terroir. L'identification des Corybantes et des Courètes, malgré les réserves qu'elle appelle, nous paraît de nature à éclaircir les relations étroites qui existaient à l'époque de la civilisation égéenne entre tous les cultes des régions que baigne la Méditerranée orientale. Peut-être nous permet-elle aussi de mieux comprendre l'histoire de la religion grecque elle-même. Mais c'est là une question que nous aurons à examiner plus tard.

Bornons-nous, pour le moment, à noter des ressem-

(1) O. Gruppe, *op, cit.*, pp. 250, note 6, note 7, de la p. 1169, 1523, note 4.

(2) H. Jeanmaire, Couroi et Courètes. *Essai sur l'éducation spartiate et sur les rites d'adolescence dans l'antiquité hellénique.* Travaux et Mémoires de l'Université de Lille. Bibl., Universitaire. 1939, p. 37.

blances indéniables entre les Corybantes et les « prophètes » de la déesse syrienne. Comme ces derniers, ils se livraient à des danses furieuses, en poussant des clameurs et en brandissant des armes, qu'ils ne cessaient d'entrechoquer. Leurs évolutions étaient rythmées par le bruit des tambourins, des cymbales et des flûtes.

Très proches des Corybantes étaient, d'après certains auteurs anciens, les membres d'autres confréries religieuses, qui avaient eu jadis leur siège en Asie Mineure et dans les îles de la mer Egée, les Dactyles Idéens de Troade, les Cabires de Samothrace et peut-être aussi les Telchines de Rhodes (1). Avant de devenir dans la mythologie des génies ou des dieux, ils avaient été des êtres réels, qui s'adonnaient à des pratiques voisines du corybantisme.

En Phrygie, les fervents de Cybèle et d'Attis portaient le nom de Galles. Ce terme désignait des groupes d'inspirés qui se vouaient à un culte orgiastique et dans les rangs desquels se recrutait le clergé des sanctuaires. Pour se mettre tous ensemble en état de transe, les Galles avaient recours à divers procédés. Tandis que retentissait une musique sauvage, où se mêlaient les sons des flûtes phrygiennes, des crotales et des tympanons, ils tournaient en rond et sur eux-mêmes, en secouant violemment la tête et en jetant des cris ; ou bien encore, lorsque la nuit était tombée, ils se lançaient à travers les forêts, pareils à une meute hurlante, et ils jouaient ainsi le rôle de la chasse démoniaque, qui était censée suivre la déesse cherchant et pleurant son bien-aimé disparu. La frénésie qui s'emparait d'eux les poussait, comme d'autres exaltés, à se taillader la chair avec des pierres, des tessons et des couteaux, jusqu'à ce qu'ils fussent tout ruisselants de sang. Mais ce qui paraît les avoir caractérisés, c'est que l'entrée dans leur ordre impliquait de leur part une mutilation décisive, qu'ils devaient s'infliger en s'émasculant eux-mêmes. Cette

(1) Strabon. X. § 7. Cf. O. Gruppe. *op, cit.*, pp. 899 et note 1, 1307 et 1308, note 1 de la p. 1307, 1522, note 4. Jeanmaire *op, cit.*, p. 595.

opération se faisait primitivement et fut longtemps pratiquée au moyen d'un simple éclat de silex (1). Est-il besoin d'ajouter qu'elle ne résultait pas d'une obéissance consciente à un mythe inventé après coup pour en fournir l'explication, mais d'une crise de démence, qui s'accompagnait chez les néophytes d'une véritable anesthésie ? Un tel acte, dont l'issue risquait d'être mortelle, atteste la puissance de la suggestion qui, émanant d'une collectivité en délire, s'imposait à des êtres qu'une raison quelconque avait rendus moins résistants.

Ces castrations, en apparence volontaires, pouvaient se produire en différentes occasions. Il arrivait, par exemple, qu'un simple adorateur des divinités orientales, témoin des exercices des Galles et de leurs randonnées nocturnes, fût brusquement gagné par leur folie et se tranchât les parties génitales. Tel semble avoir été le cas d'un jeune Grec, dont Catulle (2) décrit la douleur, lorsqu'il reprend possession de lui-même, après s'être laissé entraîner à l'irréparable dans un moment d'inconscience. Son désespoir s'exhale en plaintes déchirantes. Il maudit le jour où il a sacrifié sa patrie, ses amis et toutes les joies viriles de l'existence, pour devenir un nouvel Attis, à jamais dévoué aux amours de Cybèle. Mais bientôt sa lucidité cesse ; la fureur orgiaque le ressaisit ; il ne songe plus qu'à communiquer à d'autres la rage sanguinaire dont il a été victime.

Si déjà, en temps ordinaire, certains individus, qui subissaient l'attrait des religions d'Asie Mineure, succombaient aux troubles psychiques que provoquait en eux l'agitation des Galles, ces phénomènes d'entraînement grégaire, dont les conséquences étaient si tragiques, se multipliaient étrangement à l'époque des fêtes annuelles du couple divin. Les ravages d'une contagion à laquelle nul, alors, n'était sûr d'échapper, avaient vivement frappé les Anciens.

(1) Catull. *LXIII*, 5. Devolsit ilo acuto sibi pondere silicis.
(2) Catull. *LXIII*.

De ces solennités, dont les sculptures rupestres du sanctuaire de Boghaz-Keuï, en vieux pays hittite, nous donnent peut-être la plus lointaine image (1), nous retiendrons seulement ce qui touche à notre sujet. Nous en connaissons les principaux actes grâce à des documents provenant de Rome, où le culte de la déesse phrygienne fut introduit en 204 avant notre ère, en même temps que son fétiche, une pierre noire transportée d'abord de Pessinonte à Pergame, puis expédiée en Italie à la requête du peuple romain. Sous le règne de Claude, des cérémonies qui, jusque-là, étaient confinées dans le temple de la Grande Mère, construit sur le Palatin, prirent un caractère public. Elles débutaient le 15 mars par ce qu'on appelait « l'entrée du roseau », *Canna intrat*, c'est-à-dire le portage dans l'édifice sacré de roseaux fraîchement coupés. Ce rite, qui pourrait bien avoir une signification funèbre et dont l'exécution était confiée aux cannophores, précédait de sept jours « l'entrée de l'arbre » *Arbor intrat*. Cette fois, c'était un pin, abattu durant la nuit, que la confrérie des dendrophores conduisait à la demeure de Cybèle. Il devait y évoquer le souvenir de celui sous lequel Attis s'était mutilé et il représentait le dieu mort. A partir de ce moment commençaient des manifestations de deuil, dont la violence allait croître d'heure en heure. Le tronc de l'arbre, traité comme un cadavre, était orné de bandelettes de pourpre et couvert de violettes. On y attachait une image d'Attis et divers instruments du culte. Le clergé et les fidèles, qui depuis quelque temps s'abstenaient de certains aliments végétaux, pleuraient ensemble la fin prématurée du bel adolescent. Cette douleur atteignait son paroxysme le 24 mars. Ce jour-là, nommé « le jour du sang », *dies sanguinis*, tandis que résonnaient les tambourins, les cymbales et les flûtes, et que retentissaient des lamentations et des cris, au milieu d'une agitation de plus en plus frénétique, l'Archigalle

(1) Voir Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*. Hachette. Paris 1887, T. IV, pp. 623-656, et Pl. VIII.

s'ouvrait les veines du bras, afin d'asperger de son sang le simulacre du dieu. Aussitôt les autres Galles se tailladaient le corps, à l'exemple de leur chef. La vue de ces hommes ensanglantés, qui se démenaient furieusement, affolait l'assistance. C'est alors que des novices et sans doute aussi des curieux, incapables de se soustraire aux effets d'une surexcitation qui tournait en délire, saisissaient des glaives, intentionnellement placés à portée de leurs mains, se dépouillaient de leurs vêtements et s'émasculaient eux-mêmes.

On sait encore que le 24 mars paraît avoir été spécialement choisi pour certaines pratiques qui ne pouvaient qu'accroître l'effervescence générale (1). Nous voulons parler de celles auxquelles étaient donnés les noms de taurobole et de criobole. La très haute antiquité de ces rites est attestée par les termes qui les désignent et qui, empruntés au vieux langage de la vénerie, nous reportent au temps où les habitants de l'Asie Mineure cherchaient à s'emparer des taureaux et des béliers sauvages, en leur lançant le lasso. Ces mêmes mots ont été appliqués par extension à des actes magiques d'un caractère très primitif et dont le but était de s'approprier la force et la vie des bêtes capturées. Celles-ci étaient égorgées au-dessus d'une fosse dans laquelle était descendu le chasseur, qui se trouvait ainsi inondé de leur sang. Plus tard, on voulut attribuer à cette affusion des vertus purificatives et salutaires et l'on finit par en faire une cérémonie d'initiation, qui valait au récipiendaire une communion directe avec la divinité qui était censée s'incarner dans les animaux sacrifiés.

On conçoit aisément l'impression que devait produire sur les spectateurs, après l'immolation des victimes, l'apparition d'un personnage qui semblait remonter des profondeurs de la terre, rougi de la tête aux pieds par l'aspersion sanglante qu'il venait de recevoir.

Nous ne pouvons que constater ici, une fois de plus, le rôle que le sang est appelé à jouer dans l'explosion des

(1) Tertul., *Apol.* 25.

troubles psychiques, qui mènent aux extases individuelles ou collectives.

A la lugubre journée où l'on avait commémoré le trépas d'Attis succédait sans transition, dès le lendemain matin, une fête dont le nom, *Hilaria*, dit assez la nature. On prétendait justifier ce revirement soudain en affirmant que, pendant la nuit, le dieu était revenu à la vie, une vie, du reste, plus latente que réelle, s'il faut en croire certains récits mythiques. Le 25 mars donnait donc le branle à des réjouissances aussi effrénées que l'avait été le désespoir de la veille. Les bombances y étaient de règle et toutes les licences y étaient admises.

Comme nous l'avons déjà remarqué à propos des orgies d'Adonis, ce serait une erreur de penser qu'on puisse trouver dans la croyance à la résurrection d'Attis une explication suffisante de ce brusque débordement d'allégresse. Il convient plutôt d'en chercher la cause dans une réaction nerveuse inconsciente, qui portait les fidèles d'un extrême à l'autre et qui, dans les deux cas, dénote simplement que, sous l'empire des entraînements grégaires auxquels ils avaient dû céder, ils avaient perdu tout contrôle d'eux-mêmes.

Pour en finir avec ces grandes solennités, célébrées en l'honneur des dieux de Phrygie, disons seulement qu'elles s'achevaient le 27 mars par une procession qui conduisait la statue de la Mère et le matériel de son culte au bord d'une rivière, où l'Archigalle les lavait cérémonieusement, et qui les ramenait ensuite à l'intérieur du sanctuaire. Autant à l'aller qu'au retour, ce défilé s'accompagnait de manifestations bruyantes, de jets de fleurs et de chansons obscènes. C'étaient là, sans doute, les derniers remous de la marée de folie qui avait submergé tant d'êtres sous le flot d'une frénésie commune... et peut-être aussi, dans la mesure où quelque élément de moquerie se mêlait à ces jeux, les premières revanches d'individualités annihilées qui commençaient à se ressaisir.

CHAPITRE VI

Survivance des Cultes enthousiastes de l'Orient en Crète et en Grèce.

L'unité primitive du monde égéen. — La religion crétoise et ses groupes d'exaltés. — Les origines de la religion grecque ; ses confréries mystiques ; une esquisse de son histoire.

A diverses reprises, dans le précédent chapitre, nous avons pu constater l'attrait que les cultes de Syrie et d'Asie Mineure exerçaient sur la Grèce et sur Rome. Cette influence deviendra bientôt si puissante qu'elle s'imposera au monde méditerranéen tout entier et qu'elle finira par y instaurer une véritable unité religieuse, dans laquelle le christianisme, à son tour, n'aura plus qu'à s'insérer pour la capter à son profit.

Cependant ce serait une erreur de considérer cette communauté de croyances et de rites, qui se substitue peu à peu aux divergences locales, comme un phénomène absolument nouveau. En réalité, il s'agit là plutôt du rétablissement progressif de ce qui s'était déjà produit dans le passé et qui n'avait jamais complètement disparu. C'est qu'en effet il n'existe aucune séparation entre l'Orient classique et le reste des rivages de la Méditerranée. Toutes les contrées que celle-ci baigne sont intimement liées les unes aux autres. Ces relations se fondent d'abord sur la nature des choses. Si variés que soient les sites, il n'est point de dépaysement pour celui qui vogue d'escale en escale sur une

mer que les Anciens qualifiaient à juste titre d' « intérieure ». Partout, en dépit de différences d'intensité, vibre la même lumière chaude et colorée. Partout règne une beauté si mesurée et si sereine, qu'elle ne cesse de se montrer accessible et souriante. Partout le sol se présente avec des caractères permanents de noblesse et d'harmonie et se revêt d'une végétation dont les essences, les formes et les tons lui conviennent d'une manière si parfaite, qu'il ne saurait se concevoir sous une autre parure.

Mais il y a plus encore. Certaines parties de ce grand domaine maritime, qui constitue à tant d'égards le plus admirable ensemble qu'il soit donné aux hommes de contempler, paraissent avoir été prédestinées par leur configuration à devenir des zones de liaison et d'échanges. Tel est le cas des terres continentales ou insulaires dont les promontoires se dressent au-dessus de l'Egée. Entre l'Asie et la Grèce, indépendamment des communications qui peuvent s'établir au Nord, le long des côtes de la Thrace et de la Chalcidique, les Sporades et les Cyclades sont rangées à souhait pour jalonner sur les flots les chemins aventureux que suivent les navires. Il est vrai que, durant les heures éclatantes du jour, ces îles sont inondées d'une clarté si vive que, de loin, on les distingue à peine de la splendeur du ciel et qu'on les croirait faites d'une matière translucide, à travers laquelle se jouent les rayons du soleil. Aussi les vieux nautes, qui visitaient ces parages, s'imaginaient-ils volontiers qu'elles avaient je ne sais quoi d'irréel, et qu'elles erraient çà et là au gré des vagues et du vent. Mais quand le soir tombait, au moment où ils cherchaient quelque refuge où jeter l'ancre pour la nuit, ils voyaient ces escarpements diaphanes prendre de la consistance et se creuser dans l'ombre de criques sûres, tandis que, plus haut, la cime des falaises et la crête des monts se ciselaient d'entailles nettes et s'illuminaient de reflets d'or sur le rose du couchant.

Comme s'il ne suffisait pas de ces abris et de ces points de repère, un demi-cercle d'autres îles plus méridionales,

Rhodes, Carpathos, la Crète et Cythère, se succédant des extrémités de la Carie et de la Lycie jusqu'aux caps du Péloponèse, semblaient se trouver là pour accueillir, avant qu'ils pussent s'égarer, les marins entraînés vers le sud, et pour recevoir, sans en rien laisser perdre, tout ce qui passait d'une péninsule à l'autre. En même temps, de leurs rives orientées vers l'Afrique et vers la Palestine, elles appelaient à elles des influences plus lointaines et elles ouvraient leurs baies et leurs ports aux navigateurs intrépides, qui n'avaient pas craint de quitter les régions mystérieuses où vivent sous des palmiers, peuplés d'étranges oiseaux, ceux que les Grecs nommeraient un jour les Phoinikes, c'est-à-dire les hommes rouges (1).

Quelles que soient leurs origines, ceux-ci se révèlent à nous, dès les âges préhistoriques, à la fois comme de hardis migrateurs, que ne rebutait aucun risque, et comme les porteurs d'une civilisation où l'usage du métal s'associait déjà à celui de la pierre. Par des pistes terrestres et par les solitudes de la mer, sur laquelle les avait jetés une incroyable audace, ils avaient gagné l'Asie Mineure, les îles de l'Egée et la Crète, qui allait devenir pour eux un pays d'élection et l'un des centres de leur puissance. Non contents d'établir, sur leurs nefs de course aux flancs effilés, un va-et-vient incessant entre les premières possessions qu'ils s'étaient acquises, ils avaient pris pied en de nombreux points de la Grèce continentale et poussé leurs expéditions commerciales ou guerrières dans toutes les directions. Jusqu'où étaient-ils parvenus ? Nul ne saurait encore le dire. Mais on est en droit de supposer que la plupart des rivages qui leur permettaient un débarquement facile et qui leur ménageaient une aiguade, reçurent leur visite et les virent peut-être fonder des comptoirs afin d'accroître leur trafic. Ce qui reste hors de doute, c'est l'action qu'ils exercèrent sur les populations primitives avec lesquelles ils entraient en contact. Elles apprirent

(1) Voir O. Gruppe, *op. cit.*, p. 389.

d'eux à se servir du cuivre et du bronze ; elles reçurent leur céramique, dont elles cherchèrent à imiter la facture et le décor ; elles s'inspirèrent aussi de leur manière de vivre et de leurs conceptions religieuses.

Nous n'avons pas à retracer ici ce que l'on peut deviner de leur histoire. Qu'il nous suffise de rappeler que, pendant quelques siècles, l'un de leurs principaux domaines, la Crète, vers laquelle convergeaient tous les apports matériels et spirituels des civilisations orientales et qui avait atteint une extraordinaire maîtrise dans la technique et dans les arts, imposa son hégémonie aux riverains de la mer Egée. L'antiquité conservait le souvenir de la thalassocratie que Minos, le roi légendaire de Cnossos, avait organisée à son profit, en s'assurant grâce à sa flotte la domination d'un monde, que le rayonnement d'un même génie avait réussi à unifier (1).

Mais ce brillant empire devait bientôt succomber sous les coups que lui portèrent des barbares venus du Nord, des hommes au poil roux et à la peau blanche, qui appartenaient à des peuplades parlant des langues aryennes. Une première invasion, celle des Achéens, submergea les possessions crétoises de la Grèce, poussa jusqu'à Cnossos qu'elle ravagea, et finit par déferler sur les côtes de l'Asie Mineure. Pourtant ces envahisseurs furent subjugués à leur tour, dans une large mesure, par la civilisation de ceux qu'ils avaient supplantés. L'un de leurs repaires, la place forte de Mycènes, située à l'entrée d'une gorge qui domine la plaine d'Argos, en a fourni des preuves si abondantes, que son nom a été choisi pour désigner toute une période durant laquelle se prolongea, sous des maîtres nouveaux, l'inspiration qui avait donné naissance aux chefs-d'œuvre de la Crète.

Il fallut pour éteindre définitivement l'éclat de ce beau jour, déjà sur son déclin, un dernier orage. Ce fut encore du septentrion qu'il vint s'abattre sur la péninsule hellénique. D'autres barbares, les Doriens, se jetèrent sur les pays ensoleillés que leurs congénères

(1) Thucydide, 1, 4.

achéens avaient conquis. Ils n'avaient rien pour eux que la supériorité de leurs armes, qui n'étaient pas de bronze, mais d'un métal plus dur et plus tranchant, le fer. Ils furent surtout ce qu'ils étaient capables d'être : des hommes de guerre et par conséquent des destructeurs. Alors, tandis que l'Asie, devenue le refuge de ceux qui avaient fui, conservait l'héritage de son passé et de ses cultes, la Grèce entra dans un long crépuscule, pendant lequel elle allait être en gestation d'une autre civilisation, celle qui devait être proprement la sienne. L'action fécondante de l'Orient fut nécessaire, une fois de plus, pour provoquer la reprise de sa vie intellectuelle et artistique. Mais le vieux fonds égéen y contribua également. Sous les ruines qui l'avaient recouvert, il n'avait pas été entièrement anéanti. Quelque chose en subsistait, qui s'apprêtait à reparaître et à marquer d'une empreinte indélébile un avenir encore en formation. C'était la religion de jadis, avec sa ferveur et ses mythes, c'est-à-dire ce qui échappe le mieux aux assauts du temps et des hommes, car c'est ce qui reste suspendu entre ciel et terre et se passe le plus aisément de support matériel. Dès que surgissent de l'ombre, dans l'aube qui se lève sur le monde hellénique, les êtres divins qui vont peupler la foi d'une époque nouvelle, la plupart d'entre eux ne se présentent nullement comme des étrangers qui viendraient d'arriver. Leur aspect trahit au contraire leurs origines anciennes, et celles-ci nous ramènent à l'Asie occidentale, aux îles de l'Egée et à la Crète.

Il y avait eu là, dès les temps préhistoriques, un ensemble remarquablement homogène au point de vue religieux. Sur ces rivages qui se font face et que des relations étroites n'ont jamais cessé d'unir, on retrouve en effet les mêmes croyances, les mêmes pratiques, les mêmes symboles et les mêmes lieux consacrés.

D'après les documents archéologiques que les fouilles ont mis au jour, la Crète avait, comme la Troade, la Phrygie et les autres pays asiatiques, une grande

déesse (1) dont la nature n'était pas moins complexe que celle de sa sœur d'outre-mer, parce que, semblable à celle-ci, elle n'était pas née de la raison, mais des passions confuses des âmes primitives. Elle portait de nombreux noms, dont quelques-uns ont survécu, car c'est bien elle qui reparaît dans Rhéa, dans Europe, dans Io, dans Ariane et dans Pasiphaé. Elle était la Mère féconde, que les idoles néolithiques et chalcolithiques des Cyclades figuraient soit debout et se pressant les seins, soit accroupie sur des cuisses énormes, et que les faïenciers et les graveurs crétois se plaisaient à représenter avec une poitrine largement dénudée. Quoiqu'elle passât pour une guerrière et une amante ardente, aux étranges amours, on l'appelait souvent Britomartis, la « Douce Vierge », et l'on racontait d'elle qu'elle s'était précipitée dans les vagues, du haut d'un rocher, afin de ne pas être violée, et qu'un pêcheur l'avait recueillie dans son filet. Elle avait sa résidence habituelle au sommet des montagnes et dans des grottes sauvages, mais elle ne dédaignait pas non plus les petits sanctuaires domestiques. A sa puissance souveraine, tout devait se soumettre. Elle était la charmeuse des serpents qui, sur ses statuettes, s'enroulent autour de sa tiare, de sa taille et de ses bras, et la dompteuse des lions et des autres félins, que les artistes dressaient à ses côtés dans une pose hiératique. Elle en était la suzeraine, celle que les Grecs appelleraient un jour la « Dame des bêtes fauves », la *Potnia thérôn*. Elle régnait également sur les poissons, sur les oiseaux de proie et sur les échassiers, et c'est pour elle, comme pour sa pareille, l'Aphrodite de Paphos, dans l'île de Chypre, que roucoulaient les colombes. Sa protection s'étendait aux demeures des hommes, dont malgré les tremblements de terre elle assurait la stabilité, ce qui lui valait d'être représentée quelquefois par une simple colonne. Sa grâce tutélaire veillait aussi sur les navires qui sillonnaient les flots, et les marins

(1) Charles Picard, *Les Origines du Polythéisme hellénique. L'art Créto-mycénien*. H. Laurens, Paris, 1930, pp. 75-87.

saluaient en elle l'étoile qui les guidait pendant la nuit et la bonne mère, à qui l'on peut se confier aux heures de péril.

De même que les peuples de Syrie et d'Asie Mineure, les Crétois adoraient encore un dieu (1), dont les Hellènes allaient faire un Zeus imberbe et juvénile. Sa destinée avait un caractère tragique, puisqu'elle ne cessait d'osciller entre la vie et la mort. Dès sa naissance, il avait été nécessaire de l'arracher à la voracité de son propre père, en le cachant dans une caverne, où une chèvre l'avait nourri de son lait et des abeilles, de leur miel. Il devait périr, déchiré par les Titans, ses propres serviteurs, et l'on montrait son tombeau sur le mont Iouktas, qui domine Cnossos. Sans que nous sachions pourquoi, on l'associait aux lys, aux jacinthes, aux narcisses et aux autres plantes bulbeuses. Faut-il le comparer sur ce point aux jouvenceaux divins Adonis et Attis, dont le sang colorait les anémones ou les violettes ? C'était pourtant un être fort, qui brandissait la labrys, la hache au double tranchant, et dont le bouclier à deux lobes était le symbole ; c'était aussi un mâle vigoureux, qui s'incarnait dans le taureau et probablement dans le coq. Auprès de la déesse, il jouait tantôt le rôle de fils, tantôt celui d'époux ou même celui d'amant.

Il est indubitable enfin que la Crète possédait des confréries d'enthousiastes, analogues à celles qui existaient dans tout l'Orient et dans les îles de Chypre, de Rhodes et de Samothrace. Quand ces exaltés étaient des hommes, — car il paraît bien que les deux sexes en fournissaient leur contingent (2) — ils portaient le nom de Courètes. Nous avons déjà dit que l'étymologie de cette appellation demeure mystérieuse. Par contre, il est certain que ces personnages ne différaient guère des Corybantes, avec lesquels les Anciens les ont confondus. D'aucuns n'hésitaient pas à les dire d'origine phrygienne ;

(1) Ch. Picard, *op, cit.*, pp. 89-97.
(2) Ch. Picard, *op, cit.*, p. 84.

d'autres les faisaient venir de plus loin encore et leur assignaient pour patrie soit la Colchide, à l'est de la mer Noire, soit même la Bactriane ; d'autres, frappés sans doute de l'existence en Crète comme en Asie Mineure d'un Mont Ida, les assimilaient aux Dactyles idéens de Troade ; d'autres enfin voyaient en eux les frères des Telchines de Rhodes ou des Cabires de Samothrace.

Quoi qu'il en soit, les Courètes s'entraînaient à l'exaltation collective par des exercices violents, qu'ils exécutaient aux sons de la cithare et de la flûte et qu'ils scandaient en entrechoquant leurs armes et en poussant des cris. On prétendait que, grâce à ce tintamarre, ils avaient empêché le dieu père, l'ogre Cronos, d'entendre les vagissements de son fils nouveau-né, qu'ils avaient reçu la mission de garder. Peut-être organisaient-ils aussi des processions, dont ils dirigeaient la marche et le chant, en secouant des sistres. Une vieille locution proverbiale, où il est question de la « bouche des Courètes », donne à penser qu'ils étaient consultés comme devins, lorsqu'ils étaient en proie à leurs crises extatiques (1).

Dans un fragment, qui nous a été conservé, de la tragédie des Crétois (2), Euripide, se fondant à la fois sur de lointaines traditions et sur des faits qui se renouvelaient de son temps, entoure Minos d'un chœur composé de « prophètes de Zeus ». Leur chef se dit lui-même « myste du Zeus de l'Ida, bouvier du noctambule Zagreus, bacchant des Courètes, adepte des omophagies et des rites de la Grande Mère ». Ces divers qualificatifs contiennent des allusions très nettes à certaines cérémonies des mystères crétois, durant lesquelles les initiés étaient censés consommer le dieu, en dévorant la chair crue de l'animal dans lequel il s'incarnait. Mais ils nous éclairent aussi sur le délire sacré qui s'emparait des Courètes et qui les rendait semblables à leurs congénères orientaux. Un historien grec n'hésite même pas

(1) H. Jeanmaire, *op, cit.*, p. 447.
(2) *Frag.* 475 Nauck. Cf. Jeanmaire, *op, cit.*, p. 447.

à raconter qu'ils avaient coutume. dans leurs assemblées, de sacrifier des enfants à Cronos (1).

L'écroulement de la civilisation égéenne n'a pas amené la disparition de ces groupes d'inspirés et de leurs singulières pratiques. Ces dernières ont laissé des traces manifestes dans la piété et dans les mœurs des habitants de la Crète. Preuve en soit le rôle que jouaient chez eux la musique et la danse, et surtout la danse en armes, appelée pyrrhique, dont ils attribuaient l'invention au héros Courès, l'éponyme des Courètes (2). Ceux-ci subsistèrent également après l'installation dans l'île d'une population hellénique. Peut-être l'arrivée des conquérants eut-elle pour résultat d'introduire un mode de recrutement nouveau parmi ces professionnels de l'agitation orgiaque et des extases collectives. Une classe d'âge, comme il en existait chez les envahisseurs, celle des jeunes gens se préparant au métier des armes, aurait fourni dorénavant le personnel de ces confréries (3). Ainsi se justifierait l'équivalence des deux termes *courètes* et *couroi*, dont le second semble bien ne plus s'appliquer, à partir d'un certain moment, qu'à des éphèbes. Au reste, ce changement, si vraiment il s'est produit, n'aurait rien qui fût pour nous surprendre. L'expérience démontre en effet que l'adolescence est particulièrement exposée à la contagion des entraînements grégaires, d'où elle tire la plus large part des enthousiasmes qui l'animent. Ce fait, que suffit sans doute à expliquer l'instabilité à la fois physiologique et psychologique qui accompagne et qui suit la crise de la puberté, a toujours été l'objet d'une exploitation plus ou moins consciente dans les sociétés anciennes et modernes, sauvages et civilisées. Les institutions de notre temps ne le cèdent, sur ce point, ni à celles du

(1) *Frag. Hist. Graec.* : *Istros, frag.* 47. "Ιστρος ἐν τῃ συναγωγῃ ιῶν Κρητικῶν θυσιῶν φῃσι τοὺς Κούρητας τὸ παλαιὸν τῷ Κρόνῳ θύειν παῖδας. Cf. Farnell, *op, cit.*, I, p. 29 ; pp. 33,16.

(2) H. Jeanmaire, *op, cit.*, p. 423.

(3) C'est la thèse que soutient Jeanmaire dans son ouvrage. *Couroi* et *Courètes. Essai sur l'éducation spartiate et sur les rites d'adolescence dans l'antiquité hellénique.*

monde antique, ni à celles qui sont en vigueur aujourd'hui dans des peuplades arriérées, dont l'organisation passe à bon droit pour être restée tout à fait primitive. Il est même permis de penser que quelques-uns des régimes actuels ont poussé l'utilisation de l'extrême sensibilité des jeunes aux suggestions et aux excitations collectives jusqu'à un degré qui n'avait jamais été atteint

La survivance en Crète des exercices chorégraphiques des Courètes est attestée par une inscription, malheureusement mutilée, découverte en 1903 à Palaeokastro, dans les ruines d'un temple consacré très probablement au Zeus du Mont Dicté, celui que les Grecs appelaient Zeus Crétagénès c'est-à-dire le dieu adolescent dont nous avons parlé (1). Il s'agit de la copie d'un hymne, dont la composition paraîtrait remonter au IVe siècle avant notre ère. Ainsi que le texte l'indique, les officiants formaient une ronde autour de l'autel et répétaient ce chant, qui était accompagné de la lyre et de la flûte et que ponctuaient les sauts auxquels devaient se livrer les danseurs, L'invocation du début, reprise à la fin de chaque strophe, contribuait à resserrer les liens de la communion psychique créée par la cérémonie. Dans ce refrain le dieu est salué du titre de « Très grand Couros, fils de Cronos » (2). Il était donc considéré

(1) Voir. H. Jeanmaire, *op, cit.*, pp. 430-435.

(2) Voir sur l'hymne des Courètes Jane Ellen Harrison. *Themis A Study of the Social Origin of Greek Religion.* Cambridge University Press. 1912, pp. 1-29 et spécialem. pp. 6-11. On trouvera le texte de cet hymne dans H. Jeanmaire, *op, cit.*, pp. 433-434. En voici le début :

Ἰὼ, μέγιστε κοῦρε χαῖρέ μοι,
Κρόνιε παγκρατὲς γάνους,
βέβακες
δαιμόνων ἀγώμενος
Δίκταν ἐς ἐνιαυτὸν ἕρπε καὶ γέγαθι μολπᾷ
τάν τοι κρεκομεν πακτίσι
μείξαντες ἅμ' αὐλοῖσιν
καὶ στάντες δείδομεν τεὸν
ἀμφὶ βωμὸν εὐερκῆ,
Ἰὼ, μέγιστε κουρε, χαῖρέ μοι...

H. Jeanmaire traduit ainsi : « O Grand Couros, je vous salue, Fils de Cronos, souverain maître des scintillants effluves, qui vîntes à la tête

comme le prototype divin des Courètes et des Couroi qui proclamaient ses louanges. Lorsque ceux-ci exécutaient en son honneur des rites magico-religieux et se plongeaient par leurs exercices dans des états extatiques, ils participaient de sa vie, ils en étaient possédés. N'est-ce pas exactement ce qui était censé se produire pour les prophètes de Canaan et de Syrie, pour les Corybantes et les Galles d'Asie Mineure ?

Ces mêmes possessions se renouvelaient encore durant la célébration des mystères crétois, auxquels le texte d'Euripide que nous avons cité associe étroitement les Courètes. Il y avait alors les manifestations de deuil provoquées par la fin prématurée du jeune dieu. Elles comportaient un cortège funèbre, qui se déroulait au son des flûtes, des cymbales et des sistres (1). Les cris des initiés, leur sarabande nocturne à travers les forêts, le repas sanglant dans lequel la fureur de leur enthousiasme atteignait son paroxysme, faisaient d'eux de véritables bacchants, c'est-à-dire des êtres en proie à un accès de folie collective. C'était, pensait-on, le dieu qui s'emparait de ses fidèles, ce dieu toujours mourant et toujours renaissant, dont l'un des noms était Zagreus et que les Grecs allaient confondre avec le grand meneur de leurs propres orgies, avec le dispensateur de leurs ivresses sacrées, le frénétique Dionysos.

Tandis que la Crète restait fermement attachée à la mystique passionnée dont elle avait autrefois nourri sa ferveur, la Grèce conservait aussi une large part de l'héritage religieux du monde égéen.

Pour s'en convaincre, il n'est d'abord que de jeter un rapide coup d'œil sur ses plus anciennes traditions. Partout se retrouvent des noms, des coutumes, des mythes et des cultes, qui prouvent combien fut pro-

du cortège démoniaque, au Dicté, en cet anniversaire, portez vos pas et enchantez-vous de la ronde que pour vous nous rythmons sur la lyre en y joignant la flûte, chantant debout autour de votre autel, retraite inviolable. »

(1) Firm. Mat. 6, 5, Prœfertur cista, in qua cor soror latenter absconderat ; tibiarum cantu et cymbalorum tinnitu crepundia, quibus puer deceptus fuerat, mentiuntur.

fonde la trace laissée dans le sol hellénique par l'unité spirituelle qui avait régné jadis autour de la Méditerranée orientale. Les conquérants barbares furent bientôt les premiers à se réclamer d'un passé qu'ils n'avaient pu anéantir et à se chercher des ancêtres et des dieux parmi les figures héroïques ou divines, que d'autres, avant eux, avaient imaginées. On comprendra que nous nous en tenions sur ce point à quelques brèves indications. Ainsi des influences crétoises se mêlent à celles de l'Asie sur les deux rives de l'Euripe, en Béotie et dans l'Eubée. On y voit reparaître toute la famille de Minos, avec Phoinix, son aïeul, Europe, sa mère, Cadmos, son oncle (1).

En Attique, la geste de Thésée nous ramène directement à la Crète. Le héros lui-même, dans ses amours avec Ariane et dans sa lutte contre le monstrueux Minotaure, pourrait bien n'être qu'une image transformée du bel adolescent que vénérait la grande île.

Le sommet éclatant d'Egine était consacré à la mystérieuse Aphaïa, qu'on assimilait à Britomartis, la « Douce Vierge » crétoise (2).

A Delphes, une vieille légende attribuait à des gens venus de Cnossos l'introduction du culte d'Apollon Delphinios, le fils de Leto, le tueur du serpent Python (3).

Dès ses dynasties les plus lointaines, Corinthe avait déjà, comme Chypre et la Syrie, tout un ordre de prostituées au service d'Aphrodite, la déesse de sa « sainte montagne » (4).

En Argolide, les survivances égéennes sont nombreuses et manifestes. Argos possédait un temple d'Europe et l'un des tombeaux d'Ariane (5). Plusieurs noms de lieux et divers cultes en Laconie, sont incontestablement d'origine crétoise (6). On peut en dire autant

(1) O. Gruppe, *op, cit.*, pp. 51, 59, 60.
(2) O. Gruppe, *op, cits.*, p. 121.
(3) O. Gruppe, *op, cit.*, pp. 101-102.
(4) Ἀχροκόρινθον, ἱερον ὄχθον, πόλιν Αφροδίτης. Eurip. *Frag.* (Strabo 379). O. Gruppe, *op, cit.*, p. 134 ; Farnell *op, cit.* II pp. 635, 636.)
(5) O. Gruppe, *op, cit.*, pp. 168, 170, 182, 184.
(6) O. Gruppe, *op, cit.*, p. 156.

de l'Elide et notamment d'Olympie, où Cronos et Rhéa ont eu leur sanctuaire (1).

Il serait facile de multiplier de tels exemples.

Les conclusions qu'ils autorisent se trouvent confirmées lorsqu'on examine certains des traits qui caractérisent les divinités grecques. La plupart d'entre elles donnent l'impression très nette d'être la combinaison de deux personnages distincts : l'un, que les nouveaux arrivants apportaient avec eux, et l'autre, qui, depuis fort longtemps, occupait déjà la place.

Il en est ainsi de Zeus, qui n'est pas seulement le père des tribus des envahisseurs, le chef des Hellènes sauvages qu'on appelait primitivement les Selles (2) et dont on pouvait dire « qu'ils ne se lavent point les pieds et qu'ils couchent sur la terre nue » (3). Il est également l'adolescent imberbe, que nous avons trouvé en Asie et en Crète et qui s'était uni précédemment à des divinités d'une nature semblable à la sienne, comme l'arcadien Pan, dont le culte avait un caractère orgiaque très prononcé et qui passait pour être l'auteur de crises de folie collective (4).

Tel est encore le cas d'Apollon, en qui se rejoignent un dieu solaire qui descend du nord et dont Doros l'éponyme des Doriens, est le fils, et un dieu plein d'enthousiasme et de jeunesse, qui surgit des horizons marins des terres égéennes. C'est à Delphes, semble-t-il, que cette fusion s'est opérée, sur le rebord rocheux que surplombent, dans une lumière ardente, les escarpements du Parnasse. Un phénomène analogue se produit plus tard pour Dionysos, le dernier venu des dieux septentrionaux, qui, après avoir absorbé d'autres êtres divins, associés comme lui aux extases de l'ivresse, finit par rencontrer le Crétois Zagreus et fait corps avec lui.

Les déesses ont gardé, elles aussi, des marques ineffa-

(1) O. Gruppe, *op, cit.*, p. 142.
(2) Aristote, *Meteorologica*, I, 14.
(3) *Iliade*, XVI, v. 234, 235.
(4) O. Gruppe, *op, cit.*, pp. 193, 194.

çables de leurs origines méditerranéennes, et c'est ce qui leur vaut à toutes, par delà des dissemblances plus apparentes que réelles, un bon nombre de traits qui leur sont communs. Athéna elle-même, la plus hellénique, celle du moins dont la personnalité n'a cessé d'évoluer parallèlement au développement de la cité, de la civilisation et de la pensée grecques (1), se rattache à bien des égards au passé égéen. Tout en étant d'abord la grande divinité guerrière des Achéens, elle a reçu plusieurs attributs qui lui viennent des périodes minoenne et mycénienne, et elle s'est confondue avec des survivantes de ces âges révolus aussi bien dans la Grèce continentale qu'en Asie Mineure (2).

Artémis, avant de devenir la vierge chasseresse, dont la chasteté s'effarouche d'un rien, a été sans doute une déesse cruelle, qui exigeait des victimes humaines et qui voulait que ses adoratrices barbares fussent affublées de fourrures d'ours pour célébrer son culte (3). Mais elle est aussi l'héritière directe de la « Dame des bêtes sauvages », de la *Potnia thérôn* crétoise et orientale. Si l'on veut savoir comment les anciens Grecs se la représentèrent, il suffit d'examiner au Musée National d'Athènes une grande amphore à pied, de style béotien, qui date du VII^e^ siècle avant notre ère (4). On y voit la déesse qui porte sur les bras des oiseaux et dans sa jupe un poisson. Elle est flanquée de deux animaux féroces à la gueule béante. Le tout est agrémenté de six croix gammées.

C'est elle encore qui, faussement dénommée Gorgone, figure sur le fronton d'un temple de Corfou, remontant vraisemblablement au début du VI^e^ siècle (5). Elle a une face énorme, les yeux dilatés, la bouche ouverte, la

(1) Voir Farnell, *op, cit.*, I, p. 258 et suiv.
(2) Par exemple, Athéna Ogka à Thèbes, Athéna Hellotis à Corinthe... Cf. Farnell, *op, cit.*, I, pp. 260, 300, 276-278.
(3) Farnell, *op, cit.* ; II, pp. 436-438. H. Jeanmaire, *op, cit.*, pp. 259-262.
(4) Farnell, *op, cit.*, II, pp. 522-523 ; pl. XXIX a ; Christian Zervos, *L'Art en Grèce des temps préhistoriques au début du XVIII^e^ siècle*. Éditions « Cahiers d'Art », Paris 1934, Fig. 55.
(5) Ch. Picard, *Les Origines du Polythéisme hellénique. L'Art crétomycénien* H. Laurens, Paris 1930, p. 89 ; Christian Zervos, *op, cit.*, Fig. 108-115.

langue pendante. Un serpent se déroule derrière sa nuque ; deux autres, d'une admirable facture, se nouent et s'affrontent autour de sa taille. Elle étend les bras et, tandis que l'une de ses jambes touche le sol, la seconde se soulève comme pour esquisser un étrange pas de danse. Deux lions couchés l'encadrent, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche (1). Dans le même sanctuaire, un dieu juvénile, à la longue chevelure, lui était associé. Convient-il de rattacher aux honneurs qu'on lui rendait ce fait, conté par Hérodote (2), que trois cents jeunes Corfiotes furent envoyés en Lydie pour y être émasculés ?

A Sparte, le culte d'Artémis Orthia comportait des flagellations rituelles, qui devaient fournir aux éphèbes l'occasion de prouver leur endurance (3), mais qui pourraient bien rappeler aussi des pratiques analogues auxquelles se livraient les « prophètes » de Syrie.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Artémis a pu prêter son nom sans aucune difficulté à la Grande Mère asiatique et qu'elle a repris à son service, comme si la chose allait de soi, les confréries d'enthousiastes qui s'agitaient furieusement autour de sa devancière (4).

Cette union ou cette confusion des déesses grecques avec celles du monde égéen, se renouvelle pour Héra, qui s'allie, à Corinthe et ailleurs, avec ses sœurs préhelléniques (5), et pour Hécate, dont l'origine pourrait

(1) Elle avait aussi une paire d'ailes dans le dos et des ailerons aux chevilles. On en distingue encore les traces. C'est, du reste, le cas de certaines autres représentations archaïques d'Artémis (Voir Farnell, *op, cit.*, II, pp. 521, 522 ; Pl. XXIX b). C'est également ce que démontre un support de miroir en bronze de la fin du VI^e^ siècle, conservé au Musée d'Athènes. La figure féminine, qui en est l'élément, a l'allure générale de la déesse de Corfou et reproduit exactement son mouvement. Les ailes et les ailerons de cette statuette sont parfaitement conservés (V. Christian Zervos, *op, cit.*, Fig. 211).

(2) Hérodote, III, 48.

(3) H. Jeanmaire, *op, cit.*, pp. 511-235.

(4) L'Artémis d'Ephèse n'est qu'une des formes de la Grande Mère d'Asie Mineure ; elle est servie par des Corybantes. Il en est de même à Smyrne et à Milet. (Voir O. Gruppe, *op, cit.*, pp. 284, 287, 291, 293 et H. Jeanmaire *op, cit.*, pp. 465, 467).

(5) Farnell, *op, cit.*, I, pp. 182, 195, 197, 203, 204.

bien être cherchée en Phrygie et en Thrace et qui, comme Pan et comme Cybèle, était censée rendre fous ceux qui participaient à ses orgies (1). Il en est de même encore pour Déméter et pour Corè-Perséphone, sa fille. La première descend incontestablement de Gè, l'antique Terre-Mère des Hellènes, mais elle procède aussi, dans sa nature et dans ses mystères (2), de la suzeraine toute-puissante que vénérait la Crète et qui portait entre autres noms ceux de Rhéa et d'Europe (3). Quant à la seconde, elle n'est primitivement que la même divinité, personnifiée cette fois dans sa jeunesse virginale (4).

Aphrodite enfin a été littéralement portée en Grèce par les flots de la Méditerranée, qui, disait-on, lui avaient donné naissance. Elle est l'une des hypostases de la Reine du ciel, de la terre et des eaux, qu'on retrouve sous tant d'appellations diverses en Chaldée, en Palestine, en Syrie, à Chypre, en Asie Mineure et dans les îles de l'Egée. Elle s'est installée en maîtresse sur les rivages où abordaient les navigateurs dont elle était la protectrice (5). Son culte, qui concentre sur la féminité, conçue de la manière la plus charnelle, toutes les aspirations des hommes et dans lequel une soumission sans réserve à la licence sexuelle exigée par une déesse farouchement rebelle aux liens matrimoniaux, confine souvent à une abnégation totale, a préparé, peut-être plus qu'on ne le pense, la grande vague de chasteté mystique, qui déferlera plus tard sur l'Europe et qui jettera aux pieds d'une divinité à la fois vierge et mère, l'adoration passionnée des multitudes.

Pour achever de signaler les traces laissées en Grèce par l'unité religieuse qui s'étendit jadis aux différentes régions sur lesquelles régna la civilisation égéenne, il ne nous reste plus qu'un dernier fait à mentionner.

(1) Farnell, *op, cit.*, II, pp. 507, 513.
(2) Ph. de Félice, *Poisons sacrés. Ivresses divines*, p. 38. Victor Magnien, *Les Mystères d'Eleusis. Leurs Origines. Le Rituel de leurs Initiations*. Payot, Paris 1929, pp. 34, 37 ; 38-39.
(3) Farnell, *op, cit.*, III, pp. 31, 32, 311, 312.
(4) Farnell, *op, cit.*, III, p. 114.
(5) Farnell, *op, cit.*, II, p. 637.

L'Hellade a possédé, elle aussi, des groupements d'exaltés, semblables aux Corybantes asiatiques et aux Courètes crétois. Le souvenir qu'elle en a gardé ne subsiste plus, en apparence du moins, que dans des traditions mythiques. Mais celles-ci sont assez claires pour ne donner lieu à aucune incertitude.

Ainsi la Béotie se vantait d'avoir connu jadis des confréries de Telchines et de danseurs armés, qu'on appelait les Fils de la Terre (1).

L'Eubée eut également ses enthousiastes qui, dans la ville de Chalcis, portaient le nom de Chalkideis, et ses associations d'inspirées, qu'on assimilait aux Amazones orientales (2).

A Olympie, l'institution des plus célèbres des jeux helléniques remonterait, d'après la légende, à des Dactyles idéens ou à des Courètes venus de Crète. C'était l'un d'eux, Héraclès, qui avait organisé la course à pied, c'est-à-dire la plus ancienne des épreuves, et qui, le premier, en était sorti vainqueur. L'un de ses descendants, le Crétois Clyménos, aurait, cinquante ans plus tard, renouvelé les joutes olympiques et dressé des autels en l'honneur de son ancêtre et de ceux qui l'avaient accompagné (3).

En Laconie, on ne devait pas oublier le rôle que des Courètes avaient joué dans ce pays, et l'on continua longtemps à imiter leurs danses guerrières, qui se mêlèrent, semble-t-il, autour du sanctuaire d'Artémis Orthia à d'étranges mascarades, dont les envahisseurs doriens devaient être coutumiers (4).

En Etolie, l'existence de Courètes restait attestée par des récits et par des noms de lieux, qui leur avaient survécu (5).

Enfin il paraît bien certain que ces mêmes personnages avaient été associés, notamment en Arcadie,

(1) Γηγενεῖς. Cf. O. Gruppe, *op, cit.*, pp. 60, 61.
(2) O. Gruppe, *op, cit.*, p. 66.
(3) Pausan. V., 7, 7. O. Gruppe, *op, cit.*, pp. 140-142 ; H. Jeanmaire, *op, cit.*, pp. 413-418.
(4) Voir H. Jeanmaire, *op, cit.*, pp. 519, 521, et Christian Zervos, *op, cit.*, Fig. 90-95.
(5) O. Gruppe, *op, cit.*, p. 341.

aux mystères et au culte de Déméter, dans lequel leurs exercices chorégraphiques auraient eu pour but de protéger l'enfance de Perséphone (1).

Ces quelques exemples peuvent suffire. Toutefois, il est permis de se demander si ces collèges d'extatiques n'ont laissé après eux que les données légendaires ou les mythes qui les concernent et qui ont fini par les reléguer parmi les héros et les dieux. On a plutôt de sérieux motifs de penser qu'ils se sont prolongés dans le monde des humains, mais sous une autre forme. En Grèce comme en Crète, l'invasion des Hellènes a eu probablement pour résultat de substituer une classe d'âge, celle des jeunes gens et des jeunes filles en voie d'initiation, aux corporations des spécialistes de la mystique collective. Il est incontestable, en effet, que les *Couroi* et les *Corai*, identifiés à tort ou à raison avec les anciens Courètes et leurs pareilles féminines, ont tenu dans la religion grecque archaïque une place considérable et qu'ils ont été mêlés à des pratiques mystérieuses, qui dépassaient en sauvagerie celles de leurs devanciers et qui n'allaient pas sans provoquer des phénomènes d'entraînement grégaire d'un caractère très particulier. C'est ainsi qu'à Lacédémone, des éphèbes auraient constitué une sorte de société secrète, dont les membres s'adonnaient à la lycanthropie (2).

(1) Pausan. VIII, 37, 6, Cf. O. Gruppe, *op, cit.*, pp. 1169-1170, note 7, et Victor Magnien, *op, cit.*, p. 31.

(2) H. Jeanmaire *op, cit.*, pp. 540-569. La lycanthropie, qui est en réalité une espèce de possession, n'est qu'une des manifestations d'un phénomène beaucoup plus général qu'on nomme la zooanthropie. « Il s'agit de sentiments automatiques, coercitifs, de communion avec des individualités animales. » (Oesterreich, *op, cit.*, p. 281). L'homme se persuade à lui-même ou il est convaincu par d'autres qu'il est devenu l'habitat d'un animal, dont il imite alors l'allure et les actes. Ainsi des êtres humains peuvent s'imaginer être temporairement transformés en loups, en tigres, en chiens, en renards, en bœufs, en singes, en boas, etc... Voir sur ce sujet, qui nous met en présence d'une psychose individuelle ou collective, où l'on trouverait sans doute une des origines du totémisme, Oesterreich, *op, cit.*, pp. 239-240, 280, 284, 447. Sur des phénomènes analogues à la lycanthropie des anciens Hellènes, voir Georges Dumézil, ***Mythes et Dieux des Germains***. E. Leroux, Paris, 1939, pp. 79-91. Dans ce chapitre intitulé : *Les guerriers Fauves*, Dumézil parle de jeunes guerriers fanatiques vêtus de peaux d'ours ou de loup qui, dans le monde germanique, terrorisaient aussi bien les membres de leur tribu que leurs ennemis.

Ces hommes loups ou, si l'on préfère un vieux terme de notre folklore, ces loups-garous, qu'on peut comparer aux hommes panthères de l'Afrique équatoriale et qui, sous le couvert de leur incarnation animale, commettaient les pires méfaits, afin de terroriser les ilotes, n'ont pas été les seuls de leur espèce sur le sol de l'Hellade. On en retrouve ailleurs, et sans doute faut-il chercher dans les meurtres qu'ils perpétraient et dans l'anthropophagie rituelle à laquelle ils se livraient sous l'empire d'une frénésie sanguinaire, l'explication de certaines coutumes et de certaines traditions, dont l'origine et la signification première devaient échapper par la suite à des générations plus policées (1). Peut-être même possédons-nous, sur une amphore athénienne de style géométrique, de la série du Dipylon (2), une image des exercices des successeurs des Courètes, au VIII^e siècle avant notre ère. Parmi les scènes qui sont représentées sur ce vase et dans lesquelles figurent des personnages masculins et féminins entièrement nus, on reconnaît des joutes athlétiques et des danses en armes, que rythment des citharèdes. On distingue aussi un tableautin énigmatique, qui montre un jeune guerrier déchiré par deux fauves, aux griffes énormes, à la gueule largement ouverte, et qui ressemblent à des loups. Est-ce une allusion à des rites barbares, toujours en vigueur ? Est-ce la reproduction d'une cérémonie d'épreuve qu'on se contentait de mimer et dont le caractère dramatique ne correspondait déjà plus à la réalité ? Quoi qu'il en soit, à ceux qui seraient tentés de s'étonner qu'on pût retrouver dans la Grèce ancienne des pratiques qui nous ramènent au fond de la brousse soudanaise ou des forêts du Congo, il est facile de répondre que la religion primitive des Hellènes ne doit nullement être confondue avec celle que nous font connaître les cultes officiels d'une époque plus tardive, et que les artistes et les poètes n'ont pas cessé d'humaniser. Encore con-

(1) H. Jeanmaire, *op, cit.*, pp. 558-565.
(2) Ce vase est conservé au Musée de Copenhague. Cf. H. Jeanmaire, *op, cit.*, pp. 565-567.

viendrait-il de se demander si, sous sa forme nouvelle, elle a vraiment exprimé la foi des masses populaires ou seulement les aspirations d'une élite. Il serait juste aussi de se souvenir que, jusque dans les peuples modernes, une jeunesse, dûment fanatisée par des excitations constantes et vouée ainsi aux suggestions d'une psychose collective, devient bientôt capable de se livrer à des violences qui n'ont plus rien à envier aux agissements féroces des confréries secrètes de la sylve africaine ou à la cruauté de ces éphèbes lacédémoniens, qui se croyaient métamorphosés en loups, et que l'Etat spartiate allait utiliser pour des besognes policières, destinées à maintenir dans une crainte servile ceux sur lesquels pesait son impitoyable oppression (1).

« La Grèce classique, a-t-on dit au sujet des Courètes et de leurs héritiers, répudia plus ou moins ces ordres entreprenants et leurs noviciats (2). » C'est possible. Il importe cependant de noter que, même à l'époque la plus éclatante de sa civilisation, les groupes d'enthousiastes qui persistèrent à s'adonner à la fureur des orgies dans le vacarme des tympanons, des cymbales et des sistres, ont toujours recruté des adhérents, que les sectes mystiques, de plus en plus ouvertes aux influences orientales, se sont partout multipliées et qu'elles ont exercé une action si profonde sur la philosophie, que celle-ci a fini par devenir elle-même une école d'entraînement mystique (3). Il ne faut pas oublier non plus que, bien avant le commencement de la période hellénistique, les cultes de l'Asie avaient trouvé le moyen de réintroduire leur ferveur frénétique dans un monde qui se détournait de ses dieux trop humains, et de s'y préparer un retour triomphal (4).

Sans doute nous sera-t-il maintenant plus facile d'essayer de tracer une très rapide esquisse de l'évolution

(1) H. Jeanmaire, *op, cit.*, p. 568.
(2) Charles Picard, *Les Origines du Polythéisme hellénique. L'Art Créto-mycénien*, p. 59.
(3) Cf. Philippe de Félice, *op, cit.*, pp. 302-305.
(4) Cf. H. Hepding, *Attis, seine Mythen und sein Kult*, pp. 135-139.

de la religion grecque. Celle-ci ne doit pas être considérée seulement à un moment donné de son histoire et dans les villes ou les milieux, où l'art et la littérature ont travaillé de concert à en façonner une représentation idéale. Pour la comprendre vraiment, c'est dans son ensemble qu'il faut l'envisager. Elle se révèle à nous, dès ses débuts, comme la combinaison de deux apports. L'un, le plus important, est celui de l'Egée, tributaire elle-même de l'Orient ; l'autre, le plus sauvage, est celui des envahisseurs venus du Nord. Le premier élimine peu à peu ou recouvre le second. C'est ce qui se produit pour les différentes divinités et même pour Dionysos qui, lorsqu'il pénètre en Grèce longtemps après les autres, s'est déjà chargé dans sa patrie, la Thrace, de nombreux éléments empruntés à la Phrygie, et dont la personnalité puissante, associée à toutes les ivresses du corps et de l'âme, s'imprègne progressivement du génie méditerranéen (1).

A mesure que se développent quelques-unes des cités grecques, la culture plus raffinée qu'elles élaborent et les tendances particularistes auxquelles elles obéissent, les poussent à dégager leurs dieux du vieux fonds commun, pour en faire la projection, sur un plan supérieur, de la vie politique, intellectuelle et artistique, jusqu'à laquelle elles ont fini par se hausser. Ils deviennent l'image de ce qu'elles sont elles-mêmes, le type de l'humanité telle qu'elles la conçoivent, telle du moins que la souhaitent les classes dirigeantes. Le cas le plus frappant à cet égard, est incontestablement celui d'Athènes. Sa principale déesse, Pallas Athéné, exprime bien ses mœurs, son esprit public, son état général. Mais elle s'illumine aussi des reflets étincelants des rêves de beauté, d'ordre et d'harmonie, dont s'enchantent tous les grands hommes qui surgissent, pendant un siècle, du terroir de l'Attique.

Pourtant les figures divines conservent encore certains des traits qui décèlent leurs lointaines origines et dont la marque indélébile se maintient ou reparaît dans

(1) Philippe de Félice, *op, cit.*, pp. 274-308.

la foi populaire. Les rites, plus tenaces que les mythes, gardent un caractère étrangement primitif, comme le prouvent, par exemple, les données relatives à la célébration des mystères d'Eleusis (1), et ils demeurent souvent à un niveau si bas, que leur signification échappe à ceux qui les exécutent et qui s'ingénient en vain à se les expliquer (2). Quant aux pratiques de la mystique, dont l'efficacité repose sur l'emploi de procédés à peu près immuables, elles continuent à subsister dans leur violence originelle, en dépit des efforts que tentent les penseurs, afin de substituer aux transports des extases qui bouleversent l'organisme, les inspirations poétiques ou prophétiques qui enthousiasment l'âme, et de guider les ambitions de leurs contemporains vers la sérénité d'une sagesse fondée sur la raison.

Après la grande épreuve des guerres médiques, une réaction vigoureuse contre l'Asie coïncide avec l'apogée de la religion grecque classique. Mais le déclin de l'Hellade va bientôt commencer. Les villes s'épuisent dans leur démagogie, dans leurs querelles intestines et dans les luttes fratricides qui les dressent les unes contre les autres. Leur vitalité civique et morale ne cesse de décroître et résiste de moins en moins aux influences du dehors. Leurs dieux ne correspondent plus à ce qu'elles sont devenues. L'art les a rendus trop semblables à l'humanité d'une époque périmée, pour qu'ils puissent vaincre la torpeur ou le scepticisme qui gagnent leurs fidèles. Bien que le rituel survive à la foi des cités, il ne saurait la rénover puisque, par les progrès qu'elle a réalisés sans lui, elle n'est plus pour lui qu'une sorte d'étrangère. Le seul aliment qui soit capable d'entretenir ou de restaurer la ferveur, c'est la vieille mystique, qui devait tant à l'Orient et à la Crète, et qui ne pouvait servir que des divinités véhémentes et passionnées comme celles d'autrefois. Ainsi s'explique la vogue dont

(1) Voir Victor Magnien, *op, cit.*, pp. 114, 117, 118, 120, 130, 138, etc.
(2) Voir à ce sujet Jane Ellen Harrison, *Prolegomena to the study of Greek Religion*. 2e éd. Cambridge, University Press, 1908, Ch. I, II, III et IV.

vont jouir de nouveau les cultes de la Syrie et de l'Asie Mineure, que les peuples égéens avaient introduits jadis sur le sol hellénique. Ainsi encore se rétablit de plus en plus, dans le monde méditerranéen, l'unité spirituelle qui y avait régné aux temps préhistoriques, et qui se reconstitue au profit presque exclusif de la grande déesse mère orientale et du dieu mystérieux et tragique, dont elle avait fait son compagnon.

CHAPITRE VII

Renaissance de l'Exaltation collective des anciens Cultes de l'Orient dans le Christianisme et dans l'Islam.

Le Montanisme phrygien. — Les origines du Çoufisme ; les ordres de derviches et les confréries musulmanes. — Les « fêtes » de Hossaïn chez les Chi'ites persans. — Le jour du sang à Téhéran.

Si la vieille mystique orientale a pu pousser des racines vigoureuses dans les terres étrangères où elle avait été transplantée, nul ne saurait s'étonner que, sur le sol qui lui avait donné naissance, elle soit toujours restée vivace. Nous en avons de nombreuses preuves.

La première nous est fournie par le montanisme (1), c'est-à-dire par un mouvement religieux qui a commencé au second siècle de notre ère dans les Églises d'Asie Mineure, mais qui se rattache par ses véritables origines à un passé bien antérieur au christianisme. Il eut pour initiateur, vers l'année 172, dans le bourg d'Ardabau, situé sur les confins de la Mysie et de la Phrygie, un singulier personnage nommé Montan. Un auteur anonyme, qui prit position contre les novateurs et dont Eusèbe de Césarée, dans son *Histoire Ecclésiastique*, nous a laissé d'abondantes citations, qualifie Montan de

(1) Voir Pierre de Labriolle, 1° *Les Sources de l'Histoire du montanisme. (Textes grecs, latins, syriaques publiés avec une Introduction critique une Traduction française, des Notes et des « indices »).* 2° *La Crise montaniste.* Leroux, Paris, 1913.

nouveau converti (1). Didyme d'Alexandrie prétend qu'il avait été prêtre d'idole (2). Jérôme l'appelle brutalement un castrat et un demi-homme (3) ; il fait de lui, par conséquent, un de ces exaltés qui, en s'émasculant, s'étaient voués au service de Cybèle et d'Attis.

Si cette tradition est exacte, comme il y a lieu de le penser, nous ne devons pas être surpris de retrouver chez lui des traces de la frénésie qui caractérisait les Galles et leurs congénères orientaux. Telle est bien l'impression que nous donne la description des transes, des convulsions et des éjaculations verbales par où débuta sa carrière prophétique au sein des communautés dont il avait embrassé la foi. « Agité par l'Esprit, écrit l'anonyme d'Eusèbe, Montan devint soudain comme possédé et pris de fausse extase, et il se mit dans ses transports à parler, à articuler des mots étranges et à prophétiser d'une manière contraire à la coutume traditionnelle établie héréditairement dans l'Église. » De « la déraison volontaire » il sombra dans « un délire involontaire » (4), qui le rendit pareil à un démoniaque. La plupart de ces mots semblent avoir été choisis à dessein et reproduisent ceux dont les auteurs classiques se servent pour parler des fervents du culte de la Grande Mère. Il est possible, sans doute, de rapprocher l'enthousiasme de Montan de celui qui animait certains groupes de chrétiens dans l'Eglise primitive (5). Mais tout porte à croire que les troubles physiques et psychiques qui se manifestèrent chez le nouveau prophète,

(1) τινα τῶν νεοπίστων... Μοντανὸν τοὔνομα Eusèbe, *Hist. Eccl.*, XVI, 7. V. P. de Labriolle. I, p. 71.

(2) ἱερεὺς πρῶτον εἰδώλου Didyme, περὶ Τριάδος, III, XLI, III, 30. V. P. de Labriolle, I, p. 160.

(3) Abscisum et semivirum. Jérôme. *Ep.* XLI ad Marcel lam. Voir P. de Labriolle, I, p. 170.

(4) ἀιφνιδίως ἐν κατοχῇ τινι καὶ παρεκστάσει γενόμενον ἐνθουσιᾷν ἄρξαρθαί τε λαλεῖν καὶ ξενοφωνεῖν, παρὰ τὸ κατα παράδοσιν καὶ κατά διαδοχήν ἄνωθεν τῆς ἐκκλησίας ἔθος δῆθεν προφητέυοντα. Eusèbe, *Hist. Eccl.*, XVI, 6. ἀρχομένου μὲν ἐξ ἐκουσίου ἀμαθίας, καταστρέροντος δὲ εἰς ἀκουσιον μανίαν φυχῆς. Eusèbe, *Hist. Eccl.* XVII, 2. V. P. de Labriolle, I, pp. 71, 77.

(5) Nous aurons l'occasion d'en parler plus loin.

résultaient pour une large part des pratiques auxquelles il s'était livré avant sa conversion.

Comme nous l'avons déjà constaté dans d'autres cas, l'esprit qui s'était emparé de Montan ne se refusait pas à révéler son nom. « C'est moi, disait-il, le Seigneur, le Dieu tout-puissant qui réside dans l'homme (1) » ; ou bien encore : « Je ne suis ni un ange, ni un envoyé ; c'est moi le Seigneur Dieu, le Père qui suis venu (2) » ; et enfin : « C'est moi qui suis le Père ; c'est moi qui suis le Fils ; c'est moi qui suis le Paraclet (3). »

Ainsi Montan ne se prétendait pas seulement un inspiré quelconque, gratifié de l'un de ces « charismes » spirituels que l'apôtre Paul énumère dans le chapitre XII de la *Première Epître aux Corinthiens* (4). Il se donnait comme étant littéralement lui-même « l'habitacle vivant de la Divinité » (5) et tout particulièrement du Saint-Esprit, qu'il désignait par le terme johannique de Paraclet (6). Il y a là quelque chose d'étranger à l'extase proprement chrétienne, où l'identification de l'homme avec Dieu n'est jamais complète, quelque chose qui mérite très exactement le nom de possession, et qu'on s'explique aisément lorsqu'on veut bien se souvenir que les Anciens n'hésitaient pas à confondre, au moins temporairement, les représentants humains d'Attis avec leur divin prototype.

En se proclamant l'incarnation du Paraclet, Montan s'estimait en droit d'exiger la soumission de tous aux révélations dont il était l'organe. Celles-ci ne devaient-elles pas compléter celles des Evangiles et des écrits apostoliques ? Pourtant ce n'est pas sur le terrain doctrinal qu'il a voulu innover. Il en était vraisemblablement tout à fait incapable. Aux affirmations péremp-

(1) Épiphane, *Panarion*, XLVIII, 2 ; XI, 5 ; V. P. de Labriolle, I, p. 131 II, p. 37.
(2) Épiphane, *ibid.* Voir P. de Labriolle I. p. 133 ; II, p. 38.
(3) Didyme d'Alexandrie, *op. cit.*, III, XLI, 1 et la Μοντανιστοῦ καὶ Ὀρθοδόξου Διάλεξις I, 25. V. P. de Labriolle, I, pp. 155, 97 ; et II, p. 38.
(4) I *Cor.* XII, voir 7-11.
(5) V. P. de Labriolle, II, p. 131.
(6) Ev. selon saint Jean, ch. XV, v. 26 ; et XVI, v. 7-14.

toires qui concernaient sa propre personne et le réveil spirituel dont il allait être l'auteur, le nouveau prophète se bornait à joindre la prédiction réitérée de la venue prochaine du « Jour du Seigneur ». Il reprenait ainsi un message qui avait joué un rôle essentiel aux origines du christianisme, mais que l'Eglise, en s'organisant peu à peu dans le monde, était de plus en plus tentée d'oublier.

De l'imminence de la fin des temps Montan entendait tirer certaines conséquences qui étaient surtout d'ordre pratique. Par exemple, il avait cru pouvoir fixer l'endroit où la Jérusalem céleste devait descendre sur la terre. C'étaient les deux petites cités de Pépuze et de Tymion qui verraient s'accomplir cet événement sensationnel (1). Elles étaient élevées ainsi au rang de ces villes saintes que les dieux de la vieille religion phrygienne étaient censés honorer de leur présence, qui étaient leur propriété et dont les habitants leur étaient particulièrement consacrés.

Les adeptes de la prophétie nouvelle avaient reçu l'injonction de se rassembler à Pépuze, afin d'y être les témoins et les bénéficiaires du prodige annoncé. On n'a pas de peine à concevoir l'influence profonde que l'attente commune d'un pareil miracle ne pouvait manquer d'exercer sur leurs nerfs surexcités.

Les autres mesures édictées par Montan n'étaient pas faites pour diminuer cette tension générale. Elles consistaient en prescriptions ascétiques, motivées elles aussi par le prompt avènement du règne du Seigneur (2). Les fidèles n'avaient pas le droit de se dérober au martyre. Ils étaient tenus à des jeûnes supplémentaires, strictement réglementés, à une diététique spéciale où la consommation du fromage et peut-être des raves prenait le caractère d'un rite, et où ces aliments devenaient comme les espèces d'un nouveau mode de communion fraternelle (3). Enfin, tout en interdisant formellement

(1) P. de Labriolle, II, pp. 89, 90.
(2) P. de Labriolle, II, pp. 119-112.
(3) Au dire des polémistes orthodoxes, Montan avait institué des xérophagies » et des « raphanophagies ». Voir P. de Labriolle, II, p. 112.

à ses disciples de se remarier en cas de veuvage, Montan n'allait probablement pas jusqu'à ordonner la dissolution des liens matrimoniaux qui unissaient les époux, mais il commandait à ceux-ci de s'abstenir entre eux de relations charnelles.

Il pouvait évidemment se réclamer sur ce point des conseils que l'apôtre Paul avait adressés aux chrétiens de Corinthe et de la pratique du « mariage blanc », qui était en honneur chez quelques-uns de ces derniers (1). Il rejoignait également certains des maîtres du gnostiscisme (2). Mais ne se retrouvait-il pas aussi sur le terrain où l'avaient placé jadis ses croyances en une divinité servie par des eunuques, et qui rejetait comme une atteinte portée à son omnipotence l'institution légale des rapports entre les sexes ?

Un dernier trait qui, chez Montan, paraît avoir tout particulièrement irrité ses adversaires, c'est l'habileté avec laquelle il parvint, grâce aux offrandes qu'il recueillait, à mettre sur pied l'organisation matérielle de sa communauté (3). Sans vouloir tirer de ce fait des conclusions trop précises, il faut reconnaître pourtant que les aptitudes financières du prophète phrygien rappellent étrangement celles dont faisaient preuve les membres des ordres mendiants, qui groupaient en Asie Mineure et en Syrie les fanatiques de la Grande Déesse.

L'exaltation de Montan allait être contagieuse. Si plusieurs le blâmaient et refusaient de l'écouter, d'autres, d'après le témoignage de l'Anonyme d'Eusèbe, étaient agités à leur tour par l'enthousiasme prophétique au

(1) Telle est, en effet, l'interprétation qu'il convient de donner au passage de la 1re *Epître aux Corinthiens* relatif aux « vierges » (Ch. VII, v. 25-38 ; Cf. *Apoc.* Ch. XIV, v. 4). La *Version synodale* en usage dans l'Église Réformée de France et que publie la Société Biblique de France (5, rue Paul-Louis Courrier, Paris), s'est ralliée à cette interprétation, conforme au véritable sens du texte, dans sa dernière édition (1940). On observera que l'apôtre Paul ne prétend nullement trancher la question, comme Montan se croyait en droit de le faire, mais qu'il laisse à ses lecteurs, en se plaçant sur le terrain moral et religieux, l'entière liberté d'agir selon leur conscience. Ce libéralisme mérite d'être souligné, car il se distingue nettement de l'ascétisme autoritaire qui devait prévaloir plus tard.

(2) Voir P. de Labriolle, II, p. 110, note 7.

(3) *Id. ibid.*, pp. 127, 156-160.

point qu'on ne pouvait plus leur imposer silence. « Le diable excitait et enflammait leurs esprits (1). »

Les autorités ecclésiastiques gardaient un souvenir amer des désordres que les montanistes provoquaient dans les églises et des manifestations tumultueuses au cours desquelles ils avaient empêché par leurs vociférations « des hommes éminents, des évêques tels que Zotique du bourg de Cumane et Julien d'Apamée » de réfuter leurs erreurs (2).

Les auteurs orthodoxes insistent principalement sur le fait que deux femmes, Maximilla et Priscilla, furent gagnées par la démence de Montan et se mirent « à débiter des propos à contre-sens et à contre-temps et de façon anormale » (3). La première disait d'elle-même : « Je suis Parole, Esprit et Force », et elle annonçait qu'après elle, il n'y aurait plus de prophétesses, « car ce serait la fin de tout » (4). Elle encore, ou sa compagne, se vantait d'avoir eu une vision extraordinaire, relative au glorieux destin qui attendait Pépuze. « Sous l'apparence d'une femme, racontait l'une de ces voyantes, et vêtu d'une robe éclatante, le Christ vint à moi. Il m'inocula la sagesse et me révéla que ce lieu-ci est sacré et que c'est là que la Jérusalem céleste descendra du ciel (5). »

L'activité de ces deux prophétesses permettait aux adversaires de Montan de lui adresser le reproche justifié de ne pas obéir aux ordres de l'apôtre Paul sur le silence que les femmes sont tenues d'observer dans l'assemblée des fidèles (6). Seulement, en s'écartant sur ce point des usages de l'Eglise, l'interprète du Paraclet ne faisait que se conformer aux antiques traditions de la religion phrygienne, qui avait ses inspirées comme

(1) Voir de Labriolle, I, pp. 71-72.
(2) *Id. ibid*, p. 74.
(3) λαλεὶν ἐκφρόνως καὶ ἀκαίρως καὶ ἀλλοτριοτρόπως. Eusèbe, *Hist. Eccl.*, XVI, 6, Voir P. de Labriolle, I, p. 72.
(4) Voir P. de Labriolle, II, p. 68.
(5) Voir P. de Labriolle, II, pp. 86, 87.
(6) 1re *Ep. aux Corinthiens*, c. XIV, v. 34 et 35.

elle avait ses possédés, et dont le clergé comportait tout un personnel féminin.

Nous n'entreprendrons pas de suivre le montanisme dans sa marche conquérante. On sait que, non content de se répandre en Orient, il s'étendit aussi en Occident et notamment en Afrique et en Gaule, où les communautés de Lyon et de Vienne semblent bien avoir été touchées par son influence (1). Ses progrès s'expliquent dans une certaine mesure par la dissémination à travers tout l'Empire romain de chrétiens originaires d'Asie Mineure. Mais plus décisives encore pour le succès de sa propagande furent ses tendances fortement ascétiques, son attitude rigide en face de la persécution et sa prétention de restaurer la libre inspiration prophétique, que la hiérarchie sacerdotale avait fini par brider. Voilà ce qui lui valut l'adhésion enthousiaste d'un Tertullien. Ajoutons à cela l'attrait que l'extase montaniste, avec les phénomènes physiques dont elle s'accompagnait, ne pouvait manquer d'exercer sur des âmes simples, avides de se démontrer à elles-mêmes par des preuves matérielles que des dons spirituels leur étaient octroyés.

Le seul trait que nous voudrions retenir des destinées de la secte, c'est l'étrange vitalité qu'elle conserva, en dépit des anathèmes des autorités ecclésiastiques et malgré les proscriptions dont elle fut l'objet de la part du pouvoir civil, dans les contrées où elle avait pris naissance.

Ses adeptes, au dire de Sozomène, y étaient encore une multitude au milieu du v^e^ siècle (2). L'empereur Justinien se montra particulièrement impitoyable à leur égard (3). Sous son règne, relate l'historien Procope de Césarée, des montanistes phrygiens « s'enfermèrent dans leurs propres églises, ils y mirent le feu et s'y brûlèrent avec elles » (4). L'hérésie réussit pourtant à subsister, car lorsque Léon III Flavius, surnommé

(1) P. de Labriolle, II, pp. 207, 244.
(2) Voir P. de Labriolle, II, p. 531.
(3) *Id. ibid.*, pp. 532-535.
(4) *Historia Arcana* XI, v. P. de Labriolle, I, p. 237 ; II, p. 534.

Isaurus, prétendit, en 722, forcer les montanistes à recevoir le baptême orthodoxe, le même drame se renouvela. « Après avoir consulté les oracles et fixé un jour, écrit le chronographe Théophanes, ils s'enfermèrent dans des maisons indiquées d'avance et s'y brûlèrent eux-mêmes (1). »

Ces suicides par groupes entiers dénotent la puissance des entraînements grégaires dont les partisans de la « nouvelle prophétie » étaient coutumiers et qui leur procuraient leurs extases collectives.

Mentionnons enfin que c'est au IXe siècle que remonte le dernier témoignage concernant leur existence (2).

On a dit qu'il ne fallait pas exagérer « l'importance du rapport qui aurait uni le montanisme à la Phrygie, son pays d'origine » (3). Pourtant, on est bien obligé de reconnaître que « le tempérament exalté » des habitants de cette région devait les rendre sympathiques à une hérésie qui répondait chez eux à « une certaine ardeur de mysticisme, dont leur histoire porte témoignage » (4).

Il est impossible également de nier la persistance de l'agitation montaniste au sein des populations phrygiennes. « Une telle obstination à vivre, un si persévérant et si prodigieux effort pour durer, à l'encontre des circonstances les plus hostiles (5) », sont significatifs.

A notre avis, de pareils faits, aussi bien que ceux que nous avons signalés à propos de Montan lui-même et de ses premiers disciples, suffisent à démontrer que la vieille ferveur orientale, entretenue pendant des siècles par les pratiques du culte de Cybèle et d'Attis, était toujours restée vivante sur le sol de l'Asie Mineure. Le montanisme a perpétué la mystique grégaire et l'exaltation morbide de l'ancien paganisme. A-t-il songé un instant à en ranimer les croyances ? Non, sans aucun doute. A

(1) Voir P. de Labriolle, I, P. 251 ; p. 536.
(2) Voir P. de Labriolle, I, pp. 249-250 ; II, p. 536.
(3) P. de Labriolle, II, p. 3.
(4) *Id. ibid.* ; p. 145, p. 10.
(5) P. de Labriolle, II, P. 536.

cet égard, du reste, il n'était nullement besoin d'une intervention quelconque. La religion de la Grande Mère n'avait pas été entièrement détruite par le christianisme. Elle se maintenait plus qu'on ne le pense au sein des masses populaires. Et ce furent les représentants officiels de l'Eglise qui, en 431, au Concile d'Ephèse, dans la ville même où la déesse avait possédé l'un de ses temples les plus fameux, durent plier sous la pression de la foule et des moines, en condamnant Nestorius et en décernant à Marie le titre de *Théotokos* qu'elle allait porter désormais et qui faisait d'elle la Mère de Dieu.

La disparition de la secte montaniste n'a pas amené la fin des excitations collectives qui caractérisaient la vie religieuse des peuples de l'Orient classique. Seulement ce n'est plus au sein des communautés chrétiennes mais dans le cadre de l'islam, que l'enthousiasme d'autrefois allait renaître. Il semble, en effet, qu'un phénomène analogue à celui qui s'était produit jadis pour les Israélites, lorsqu'ils sortirent du désert, se soit renouvelé chez les envahisseurs arabes. Les premiers, à leur arrivée dans le pays de Canaan, y avaient rencontré des congrégations d'exaltés dont ils adoptèrent les méthodes. Les seconds, en étendant leurs conquêtes. retrouvèrent le souvenir toujours vivant de ces groupes mystiques, et ils les reconstituèrent sous l'égide d'Allah. Telle nous paraît être pour une large part l'origine des ordres de derviches et des confréries d'extatiques, qui devaient bientôt connaître dans le monde musulman une prodigieuse extension.

Ce n'est pas que les nomades, qui s'étaient rangés sous l'étendard de Mahomet, eussent échappé jusque-là à la fièvre des entraînements grégaires et à la singulière ferveur qui en est le résultat. Des troubles de ce genre ne pouvaient manquer d'accompagner certaines pratiques, que l'islam a simplement démarquées, mais qui remontent à une époque où les bédouins n'avaient encore d'autres cultes que ceux de leurs lointains ancêtres. Nous voulons parler des pèlerinages qui, une ou deux fois par an, ramenaient chaque tribu sur le *haram* ou territoire

sacré, au centre duquel se dressait le bloc de rocher qu'elle tenait pour son fétiche (1).

Les cérémonies qui se déroulaient alors comportaient des purifications, des sacrifices sanglants, suivis de repas rituels, et une procession, appelée *tawâf*, qui circulait sept fois de suite autour de la pierre sainte (2).

Succédant à une série d'actes destinés à créer entre les participants une étroite communion physique et psychique, ce cortège qui tournait en rond à une allure plus ou moins rapide, et dont la marche était scandée par des cris et des chants et par le bruit des cymbales, contribuait à provoquer une effervescence collective, qui atteignait son maximum d'intensité dans le plus important de tous les pèlerinages, celui de La Mecque.

On sait que Mahomet n'a fait que sanctionner cette dernière institution et qu'en l'érigeant en « pilier de l'islam », il lui a assuré un extraordinaire développement (3). Les récits de quelques voyageurs qui, sous des déguisements, ont pu s'associer à ces solennités dont les infidèles sont rigoureusement exclus, nous donnent une idée de la puissance des états de foule qui s'y produisent, lorsque des milliers d'individus, venus de tous les points de l'horizon, se pressent aux abords de la Ka'ba, édifice rectangulaire dans l'une des murailles duquel est encastrée la fameuse pierre noire, dont le témoignage sera décisif, au jour du Jugement, pour ceux qui l'ont baisée avec des lèvres pures. Tous les pèlerins, revêtus d'un costume identique, s'inclinent ensemble, se frappent ensemble la poitrine et répètent la même prière. Puis ils courent sept fois autour de la Ka'ba, en commençant par observer une allure sautillante et en touchant à chaque tour, de leur bouche ou de leur bâton, la pierre

(1) Voir H. Lammens, *L'Islam. Croyances et Institutions*. Impr. Catholique, Beyrouth, 1926, pp. 23-25.

(2) Ce rite primitif des nomades du désert est décrit dans l'Ancien Testament. N'est-ce pas, en effet, un véritable *tawâf*, que les Israélites exécutent autour de la ville de Jéricho, vouée à l'interdit ?
Voir *Livre de Josué*, ch. VI.

(3) Sur le pèlerinage de La Mecque, v. Gaudefroy-Demombynes, *Les institutions musulmanes*. Paris 1931, pp. 94-101.

miraculeuse, qui est devenue leur obsession commune. Il paraît que certains d'entre eux sont plongés par ces exercices dans un tel ravissement, qu'ils se croient presque au paradis et qu'ils demandent la mort. On affirme également qu'il en est d'autres qui ont été jusqu'à se crever les yeux, afin que le spectacle qu'ils venaient de contempler fût le dernier à se présenter à leur vue.

Les mêmes explosions d'un enthousiasme frénétique se renouvellent avec plus de violence encore au moment du *wouqouf*, c'est-à-dire de la « station » devant Allah, à quelques heures de distance de La Mecque. Massée au fond d'une dépression que dominent des hauteurs arides, la multitude des croyants assiège les pentes du « Mont de la miséricorde », pour écouter ou du moins pour apercevoir l'iman prêcheur, le *Khati'b*, qui, de la place occupée jadis par le Prophète, prononce une prédication solennelle *(Khotba)*. La foule lui répond par le cri : « *Labbéika ya Rabbi Labbéika !* Nous sommes à tes ordres, Maître, nous sommes à tes ordres ! » qu'elle ne cesse de répéter et de reprendre comme un refrain dont elle s'enivre. Puis, en proie à une sorte de panique, elle fuit éperdument d'Arafa jusqu'à Mozdalifa, où elle passe la nuit, et ensuite de Mozdalifa jusqu'à Mina. Aucune considération doctrinale ou rituelle ne justifie cette course folle, durant laquelle les pèlerins se bousculent et s'écrasent, et qui coûte la vie à plusieurs d'entre eux. Elle n'a d'autre explication qu'un accès de délire collectif qui s'est emparé de tous, en raison même des circonstances où ils se sont trouvés rassemblés. Ces scènes de violence s'achèvent enfin à Mina par l'égorgement des innombrables bêtes qu'on offre en sacrifice et dont la chair est immédiatement consommée, sur un sol inondé de sang et jonché de débris.

Les faits que nous venons de mentionner nous mettent bien en présence d'entraînements grégaires, qui ne diffèrent nullement de ceux que nous avons déjà constatés ailleurs. Pourtant, dans la vie du musulman, ce ne sont que des moments exceptionnels au milieu de

longues périodes de solitude et de sécheresse. On pourrait presque dire que ces brèves heures d'exaltation rappellent les sources trop rares qui jaillissent dans le désert, et où les caravanes vont s'abreuver entre deux étapes à travers l'aridité des sables. En tout cas, il n'y a rien là qui soit comparable à ces centres de culture mystique intensive, dont la tradition s'était maintenue dans les régions de l'Orient qui tombaient les unes après les autres sous la domination de l'islam. Ce dernier s'est borné à capter à son profit une succession en déshérence, pour combler une lacune de son organisation primitive qui convenait à des Arabes, mais qui risquait d'être fatale pour lui à l'heure où il prétendait imposer sa foi à des populations nouvelles.

Parmi les causes qui ont favorisé la renaissance des groupements où l'on s'adonnait aux extases collectives, il convient de mentionner d'abord, au sein même du mahométisme, une réaction contre la mondanité croissante des musulmans, que les dépouilles des vaincus avaient fabuleusement enrichis (1). Certains croyants voulaient qu'on en revînt à la simplicité des mœurs patriarcales (2) et à l'austérité des premiers jours, pendant lesquels la crainte du jugement d'Allah n'avait pas été sans provoquer d'admirables renoncements. L'exemple des moines chrétiens incitait ces ascètes à mener la vie du pauvre (*faqîr*) et à multiplier les exercices de dévotion, c'est-à-dire la répétition ou la « mention » (*dikr*) de formules pieuses, sans tenir compte des moments que les prescriptions coraniques réservaient à la prière. Pour protester contre les costumes trop somptueux des compagnons du Prophète, ils portaient un vêtement de laine grossière (*çouf*), dont l'usage est attesté dès l'époque du khalife Abdul-Malik (685-705), et qui devait valoir plus tard le nom de *Çoufis* aux

(1) Sur les origines de l'ascétisme et du mysticisme dans l'islam, v. I. Goldziher, *Le dogme et la loi de l'Islam. Histoire du développement dogmatique et juridique de la religion musulmane.* Trad. de Félix Arin, P. Geuthner, Paris, 1920, pp. 111-155.

(2) Les Récabites, dans le peuple d'Israël, avaient été les champions d'une réforme analogue. Cf. Jérémie, ch. 35. v. 6-10.

représentants de cette tendance rigoriste, et celui de *Çoufisme* à l'ensemble du mouvement dont ils furent les initiateurs.

Non moins importante pour la restauration des anciens cercles d'entraînement mystique fut l'influence exercée sur les penseurs de l'islam par la spéculation néo-platonicienne. Cette philosophie, qu'il serait plus juste d'appeler une théosophie, visait au développement spirituel de ceux qu'elle attirait à elle et qu'une même ferveur groupait autour de ses maîtres en de véritables communautés ou *syssities* (συσσίτια) (3). Ainsi, elle n'avait fait que prolonger, durant la période hellénistique, l'exaltation religieuse que les confréries d'enthousiastes de l'Orient et de la Grèce entretenaient jadis parmi leurs membres. Des chefs d'école, qui étaient des mystagogues et des directeurs de conscience plutôt que des rhéteurs, ne se bornaient pas à enseigner leurs doctrines, empruntées aux sagesses de l'Hellade, de l'Egypte et de l'Asie. Le but qu'ils s'assignaient à eux-mêmes et vers lequel ils poussaient leurs disciples était avant tout une absorption progressive de l'être individuel, qui n'est qu'une apparence, dans l'être divin, qui est l'unique réalité. Pour y parvenir, il ne suffisait pas d'acquérir la connaissance de systèmes intellectuels, considérés déjà presque comme des révélations. Il fallait encore des jeûnes, des mortifications et des pratiques physiques ou mentales, destinées à provoquer des extases.

Telles étaient les idées et les méthodes dont les Çoufis allaient s'inspirer à leur tour. L'identification de l'homme avec la divinité, obtenue grâce à la vie contemplative, au dépouillement de soi et à l'emploi en commun de divers procédés, au nombre desquels figurait le *dikr*, associé à des exercices corporels plus ou moins violents, devient leur ambition suprême et, pour beaucoup d'entre eux, ce qu'ils s'imaginent être un

(3) Voir à ce sujet l'introduction d'Émile Bréhier à sa traduction des *Ennéades*. Éd. « Les Belles Lettres », Paris 1924, Intr. pp. II-V; pp. XI-XII.

fait d'expérience. L'un de leurs représentants les plus éminents, Halladj, est supplicié à Bagdad, en 921, pour s'être glorifié d'avoir atteint cette union parfaite et pour s'être écrié : « Anâ- 'lhaqq ! Je suis la Vérité ! » autrement dit : « Je suis Dieu (1). » Les poètes çoufis Omar Ibn Al Fâridh, surnommé le prince des amants (*sultan-al-âchiqîn*) et Jalâl addîn Roûmi ont continuellement recours à des comparaisons érotiques ou bachiques pour exprimer le mystère ineffable de leurs états d'âme (2). En décrivant avec une singulière complaisance les enchantements de leur ivresse ou les transports de leur amour, ils réussissent à mettre dans leurs vers une puissance d'imagination si pénétrante et à y faire chanter une musique si suggestive, qu'une sorte de contagion mystique, qui s'étendra de jour en jour, émane de leurs poèmes.

Enfin il est incontestable que les tendances panthéistes du çoufisme et sa recherche passionnée de l'illumination intérieure par tous les moyens individuels ou collectifs, susceptibles d'aboutir à des transes extatiques, devaient recevoir une impulsion nouvelle à la suite des relations qui s'établirent, dès les premiers Abbassides, entre les musulmans de Mésopotamie et des ascètes errants qui se rattachaient au bouddhisme ou à quelque autre secte hindoue.

Le mouvement religieux, dont nous venons de retracer les origines, s'est propagé à travers tout le monde islamique. Mais on y chercherait en vain une unité qu'il n'a jamais réalisée. Il est resté si incohérent dans les théories que ses maîtres ont professées et dans les conséquences pratiques qu'ils en ont tirées, que les définitions qu'on a voulu en donner ne correspondent jamais qu'à l'un ou à l'autre de ses aspects. Aussi bien n'avons-nous pas à examiner ici les développements

(1) Voir Louis Massignon, *La Passion d'Al-Hosayn-ibn-Mansour. Al. Hallaj martyr mystique de l'Islam*, 1922.

(2) Cf. Notre précédent Essai sur les formes inférieures de la mystique *Poisons sacrés, Ivresses divines*, pp. 14-19. On y trouvera des citations d'un poème mystique (Al Khamriya) de Omar Ibn Al Fâridh.

du çoufisme dans tant de directions divergentes. Nous ne nous arrêterons pas davantage à l'effort remarquable tenté, à la fin du XIe siècle, par Abu-Hamid Muhammed al-Ghazâli pour concilier la mystique et l'orthodoxie, en éliminant de la première le panthéisme et l'antinomisme, qui l'opposaient à la foi traditionnelle, et en essayant d'affranchir la seconde des subtilités de la dialectique et de la casuistique (1).

Ce qui nous intéresse plus particulièrement, c'est la rapidité avec laquelle le vieux terroir, où s'étaient déposées toutes les alluvions du mysticisme oriental, a de nouveau donné naissance à de nombreux groupements (2), dont l'occupation essentielle allait être de rénover la frénésie collective des communautés de prêtres et de prophètes qu'avait connues le monde antique. Dès l'année 770, l'existence de ces associations d'exaltés est signalée dans l'islam. Leurs affiliés sont appelés communément derviches, d'après le mot persan *darwish* qui signifie mendiant, comme le terme arabe *faqîr* a le sens de pauvre homme. Ils se réunissent régulièrement sous la direction d'un chef, leur *cheikh* (3), que la série ou la « chaîne » (4) plus ou moins mythique de ses prédécesseurs relie, par une succession ininterrompue, au premier maître de l'ordre, qui lui-même, se rattache à Mahomet et à Allah par une autre série de personnages non moins mythiques.

Le plus illustre de ces fondateurs de confréries est Abd al-Qadir Djilâni, de Bagdad, qui convie ses disciples à chercher l'anéantissement de leur individualité en s'absorbant dans l'essence même de Dieu. Pour y parvenir, il leur commande de concentrer toutes leurs facultés sur la seule pensée de la majesté divine, de reprendre indéfiniment les litanies du *dikr* spécial qu'il leur a enseigné et de se livrer à certains exercices

(1) Voir I. Goldziher, *op. cit.*, pp. 147-151.
(2) Ces groupements ou confréries sont appelés, *trika*, voie, *on taifa* troupe. L'initiation porte le nom de *ouird*.
(3) Au-dessous du cheikh, l'autorité est représentée dans les confréries par le *khalifa* et les *mokkadem*.
(4) *Selsela*.

dont voici la description : « Assis en cercle, les jambes croisées, la main droite ouverte, les doigts écartés sur le genou, tous portent la face vers l'épaule droite en prononçant le mot Allah, puis vers l'épaule gauche, en disant Allahou ; ils la baissent ensuite en s'écriant : Allahi ! Ils recommencent, en accélérant ces balancements et en répétant : Allah... Allahou... Allahi... ha... hou... hi... ha... hou... hi... » Et cela dure jusqu'au moment où, perdant le souffle, « ils s'affaissent lourdement, tombent sur le sol dans une profonde extase » (1).

L'un des descendants d'Abd al-Qadir Djilâni, Chems-ed-Din, imagine de renforcer la suggestion qui résulte de ces cris identiques, proférés en commun, en y ajoutant celle qu'exercent le bruit monotone des tambourins et le son lancinant des flûtes, qui font entendre continuellement les mêmes notes traînantes. Les auditeurs européens n'échappent pas à l'influence de cette étrange musique ; ils en ressentent « un malaise incompréhensible, une excitation nerveuse augmentée par la récitation du *dikr* » (2).

Ahmed-el-Kebir-er-Rafa'î, neveu d'Abd-al-Qadir Djilâni et considéré lui-même comme le « dépositaire d'une sorte d'émanation de la divinité », crée à son tour un ordre, où l'évanouissement de l'homme en Dieu doit être obtenu grâce à des méthodes d'une extrême violence (3). Ses adeptes, les Rafa'ïa, vocifèrent d'abord ensemble des formules pieuses et des invocations : La illaha illa Allah, Allahou ! Allahou ! hou ! hou !... Puis, « debout, formant chaîne, ayant chacun les mains sur les épaules de son voisin, ils se jettent en arrière, en avant, d'un seul bloc, fléchissent brusquement le haut du corps et poussent des hurlements : ïa Rafaï ! ïa Rafaï ! » Les uns s'écroulent bientôt dans une inconscience totale ; « les autres se précipitent sur les serpents, les brasiers, les coutelas rougis, préparés pour la scène

(1) Octave Depont et Xavier Coppolani, *Les Confréries religieuses musulmanes*. Ad. Jourdan, Alger 1887, pp. 156-157.
(2) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 158.
(3) *Id. ibid.*, pp. 326-329.

finale, saisissent, lèchent, mordent avec des transports d'allégresse, jusqu'au moment où, ruisselants de sueur, les yeux hors de la tête, la bouche écumante, ils tombent à terre, horribles à voir » (1). Les Rafa'ïa sont les derviches hurleurs.

On peut en rapprocher ceux qui, groupés en plusieurs confréries répandues dans toutes les contrées du proche Orient, sont appelés les derviches tourneurs, les Saa'dïa, les Djichtïa, les Badaouïa, les Maoulenïa et les Sounboulïa (2).

Les Saa'dïa pratiquent une danse en rond (*dour*) d'un caractère particulier. Ils tournent « sur le talon du pied droit, en s'avançant lentement et en faisant insensiblement le tour de la salle, les yeux fermés et les bras ouverts » (3), jusqu'à ce qu'ils succombent à un épuisement complet qui leur vaut des extases bienheureuses. Les Maoulenïa, dont la zâouia-mère (4) est à Konïa, en Asie Mineure, ont eux aussi une danse spéciale nommée *sénia*. Leurs exercices aboutissent à des convulsions frénétiques (5).

Issus des régions où, jadis, les congrégations enthousiastes des adorateurs de Tammuz, d'Adonis, d'Attis et de la Grande Mère entretenaient leur commune ferveur par des moyens semblables à ceux que nous venons de décrire, les ordres musulmans se sont ramifiés à travers tous les territoires de l'islam. On les retrouve aujourd'hui de la Malaisie au Maroc. Mais c'est principalement dans les régions occidentales de l'Afrique du Nord, dans le Maghreb, que ces confréries demeurent vivantes et fortes (6), alors que dans la Turquie, où plusieurs

(1) Depont et Coppolani, *op, cit.*, p. 158.
(2) *Id. ibid.*, pp. 329-332 ; 332-333 ; 333-336 ; 338-339 ; 375-376.
(3) *Id. ibid.*, p. 159.
(4) Le mot zâouia désigne le lieu de réunion d'une confrérie, le logement des religieux, et parfois tout un ensemble de constructions : mosquée, école, hospice, etc...
(5) Depont et Coppolani, *op, cit.*, pp. 338-339.
(6) Voir Édouard Montet, *Les Confréries religieuses de l'Islam marocain, Leur rôle religieux, politique et social.* Revue de l'Histoire des Religions XXIII^e année ; t. XLV. Leroux, Paris, 1902, pp. 1-35.

d'entre elles sont nées, le régime actuel en a décrété la suppression.

Bien que les associations religieuses algériennes et marocaines se réclament le plus souvent d'un fondateur indigène dont elles portent le nom, elles n'en continuent pas moins les traditions des premiers cercles mystiques du mahométisme. Le but qu'elles proposent à leurs adhérents reste l'identification de l'homme avec la divinité, encore qu'on ne voie pas très bien comment accommoder cette ambition à la conception coranique de l'absolue transcendance d'Allah. Quant aux procédés qu'elles emploient pour atteindre une pareille union, au terme d'un cheminement dont quelques croyants se sont plu à définir les étapes, ils n'ont pas changé. Ce sont toujours les premières formules du *dikr*, qu'on répète des centaines et des milliers de fois (1), et qui sont accompagnées de mouvements d'ensemble, rythmés par ces litanies. Ce sont aussi des exercices violents, dont l'extraordinaire sauvagerie ne peut s'expliquer que par l'anesthésie momentanée de ceux qui participent à cette frénésie collective. C'est enfin, dans plusieurs groupements, l'usage de drogues enivrantes comme le chanvre indien ou haschich, déjà utilisé autrefois en Orient (2).

L'influence de l'un des plus anciens maîtres des faqîrs, Abd al-Qadir Djilâni, a persisté dans le Maghreb, où ses adeptes, les Qâdriyya, sont appelés Djilâla et où ils passent pour être les représentants d'une spiritualité plus haute que celle de leurs concurrents. Ceux-ci se partagent entre de très nombreux ordres, dont nous n'entendons pas donner ici l'énumération (3). Quelles qu'elles soient, du reste, toutes ces confréries procèdent, dans leurs principes et dans leurs pratiques, d'une

(1) Ed. Montet, *op, cit.*, pp. 28-29, cite comme exemple de ces répétitions le *dikr* du premier degré des Aïssâoua, où telle invocation et telle prière doivent être redites à plusieurs reprises dans la journée cent fois et mille fois de suite.

(2) Voir notre premier *Essai sur quelques formes inférieures de la Mystique. Poisons sacrés, Ivresses divines*, pp. 168-176.

(3) On en trouve une liste, qui n'a pas la prétention d'être complète, dans Éd. Montet, *op, cit.*, pp. 8-24.

même réaction contre la sécheresse de l'intellectualisme et du formalisme de l'islam orthodoxe.

Il semble néanmoins qu'on puisse établir entre elles certaines distinctions. Les unes, parmi lesquelles se rangent les Aïssâoua, les Hamadcha, les Degougiyyîn, etc., seraient caractérisées par la furie qui se déchaîne au cours de leurs extases. D'autres, comme les Toûhamiyyîn et les Tidjânyya, qui se recrutent de préférence dans les milieux aristocratiques, conserveraient plus de mesure dans leur dévotion et poursuivraient la réalisation de desseins politiques. D'autres encore, les Kerzâziyya et les Ziyâniyya, se voueraient surtout à des œuvres charitables. D'autres enfin, les Derkâoua et les Heddâoua représenteraient des tendances fortement ascétiques, qui marchent le plus souvent de pair avec un fanatisme ardent et qui, en raison même du mépris qu'elles affichent pour toute espèce d'obligation sociale et de respect humain, dégénèrent parfois en une dépravation voulue.

Sans trop nous attacher à ces différences qui ne sont peut-être pas aussi nettes que des observateurs européens l'ont supposé ou que des informateurs indigènes l'ont donné à entendre, nous nous arrêterons plutôt aux méthodes d'excitation collective, auxquelles ces associations ont recours dans leurs assemblées. Rien ne saurait en effet nous éclairer davantage sur les causes et sur les conséquences des phénomènes d'entraînement grégaire qui s'y produisent et qui nous ramènent aux origines mêmes de la mystique orientale. Qu'il nous soit donc permis de citer ici trois témoignages relatifs aux séances de ces congrégations religieuses de l'Afrique du Nord. L'un provient d'un des membres des Derkâoua de Fez ; les autres sont extraits de nos notes de voyage, que nous avons pu compléter sur quelques points. Le premier se trouve dans une lettre adressée par le personnage marocain dont nous venons de parler à un ami français (1) :

(1) Le destinataire de cette lettre est M. Émile Dermenghem. Voir Émile Dermenghem, *l'Eloge du Vin* (*Al Khamriya*) *Poème mystique de Omar Ibn Al Fâridh*. Éd. Véga, Paris, 1931, pp. 64-67 ; note 1 de la p. 64.

« Je revois encore, écrit-il, la zâouia que je fréquentais dans une petite ruelle d'El-Biida, tout à fait isolée et tranquille. J'y allais tous les vendredis vers quatre heures du soir. Les faqîrs arrivaient les uns après les autres, posaient leurs babouches dans un coin, puis avançant lentement et sans bruit, ôtaient leur capuchon, serraient les mains de leurs frères d'une certaine manière et se mettaient à genoux.

« Quand le nombre des faqîrs est assez important, le moqaddem prend la Risala d'Al Qochayri (le « livre mère » ainsi qu'on l'appelle) ou un autre ouvrage du même genre et lit d'une voix très douce quelques passages en les commentant. Les faqîrs posent des questions et discutent avec le moqaddem ou entre eux, mais avec beaucoup d'ordre et de calme. L'âme nourrie par cette lecture et ces discussions, l'on forme un cercle et le dikr s'improvise sur la cadence d'un beau chant. Le chanteur prend la précaution de ne pas moduler dès le début les vers d'Ibn al Fârîdh, le Sultan des Amoureux, de peur d'exciter trop brusquement l'extase des faqîrs. D'autres poètes, comme Maqdisi, Chtouri, Baghdadî et Al Harraq, sont psalmodiés sur un rythme très lent. Les assistants font un mouvement de va-et-vient d'avant en arrière, accompagnant le chant en répétant *La ilaha illa Allah*. Les joues se colorent, les yeux se ferment chez les uns, chez les autres au contraire s'écarquillent. Le rythme s'accentue : on se lève d'un seul coup et *La ilaha illa Allah* est réduit à un *Lhah* tout court.

« On est debout. On écoute maintenant des vers d'Ibn al Farîdh mais ceux seulement d'un mysticisme peu accentué. Les faqîrs s'excitent, ils commencent à danser. C'est alors que le chanteur passe insensiblement à des poèmes du *Sultan al'Achiqîn* d'un mysticisme de plus en plus profond. Des *Houwa, Houwa* (Lui ! Lui !) déchirants partent de tous les côtés. Il n'est pas rare de voir un *moussamini* (chanteur) envahi par le souffle mystique que fait courir un vers d'Ibn al Fârîdh, et pris par le *hâl*, se mettre à danser. Les faqîrs, assis hors

du cercle et qui ne dansent pas pour une raison quelconque, accompagnent de mouvements modérés la cadence du dikr ; souvent aussi, pénétrés par le sens d'un vers, il leur arrive de bondir alors précipitamment en poussant un cri de joie et de se mêler à la danse.

« L'excitation s'accroît, on est en sueur, les turbans se dénouent, les têtes se renversent et les yeux hagards se dirigent vers le ciel, éblouis par la vision d'une lumière ineffable... Chose difficile, que dis-je, impossible à expliquer. La Khamriya d'Ibn al Fâridh a enivré les âmes. *Houwa, Houwa...* Le souffle devient plus fort et précipité. Tout cela dans un ordre parfait et parfaitement rythmé. Le moqaddem ou un autre faqîr vénérable, au milieu d'un cercle, dirige le dikr. S'il constate un relâchement chez les uns, il lance lui-même un vers sublime d'Ibn al Fâridh, suivant la même mesure que le chanteur. Le distrait revient à lui, le harassé reprend courage. *Houwa, Houwa...* Lui ! Lui ! On n'entend plus maintenant que le souffle de la poitrine qui diminue de plus en plus. La faible créature s'anéantit devant lui. Les *moussami'oûn* ne chantent plus ensemble. Chacun, à tour de rôle, chante un *mouwal* d'Ibn al Fâridh, bien entendu (qui peut se lasser d'Ibn al Fâridh ?) Des *Houwa* revivifient les cœurs. La sueur coule le long des visages. Les bouches s'ouvrent. Le chanteur lance alors :

« S'il s'absente de la prunelle de mon œil, il est en moi ! Il est en moi ! Il est en moi *! Houwa ! Houwa !* » Un sourire embellit tous les visages. « Il est en moi ! Il est en moi ! *Houwa ! Houwa !* » C'est le *fanâ* (1) complet. On n'est plus là. On n'existe plus. Ce « Il est en moi ! » fait frémir tout le monde, même ceux qui ne chantent pas ou qui passent par hasard dans la ruelle où se trouve la modeste zaouiâ. Les jambes chancellent. On s'asseoit enfin. Encore quelques beaux vers, notamment : « Ah ! si cela pouvait durer éternellement pour moi... » « On est heureux. On se sent l'âme plus légère. »

(1) Le mot *fanâ* désigne l'état d'annihilation.

Il est inutile d'insister sur la valeur de ce témoignage, dont la précision ne laisse rien à désirer et qui n'a besoin d'aucun commentaire. Nous voudrions seulement remarquer en passant l'extraordinaire fascination que les vers d'Ibn al Fâridh exercent sur ceux qui les écoutent. D'où vient qu'une simple succession de syllabes et de mots puisse avoir une action aussi forte ? Comme celle-ci suffit à provoquer des états extatiques, voisins de l'inconscience, elle ne procède évidemment pas de la pensée que le poète exprime et dont l'intelligence des faqîrs ne réussirait à se pénétrer que si elle demeurait en éveil, au lieu de s'assoupir dans un rêve où toute lucidité s'éteint. En réalité l'origine de cette influence mystérieuse réside dans la cadence et dans l'harmonie des sons que l'oreille perçoit et d'où semble émaner une puissance de suggestion presque irrésistible. Il y a là, sans doute, un problème analogue à celui que nous nous sommes déjà posé au sujet de l'efficacité entraînante ou hypnotique de certains refrains, et dont nous aurons à nous occuper, s'il nous est possible un jour d'étudier parmi les formes inférieures de la mystique, ce que nous appellerions volontiers « la magie du verbe ». Ne serait-ce pas dans ce domaine qu'il conviendrait de chercher le secret de la véritable poésie, qui *charme* (1) la sensibilité profonde de l'homme par des moyens que le raisonnement est incapable d'expliquer ?

Ce que la récitation de quelques vers peut produire sur des auditeurs prédisposés à subir les effets d'une sonorité verbale qui les enchante et qui les ravit hors d'eux-mêmes, une musique sauvage, purement rythmique, l'obtient avec une facilité déconcertante, et de n'importe qui. Elle endort le cerveau des auditeurs et elle asservit leur corps aux mêmes mouvements mécaniques. Je voudrais relater à ce propos une expérience que j'ai faite, en assistant aux exercices d'une troupe

(1) Nous prenons ici ce terme dans son sens étymologique. Le verbe charmer dérive du subtantif latin *carmen*, qui signifie d'abord charme magique, formule d'enchantement, et ensuite chant, vers, poème.

de derviches sahariens. Il me suffira de transcrire ici une page de mes souvenirs.

— Des hommes vêtus de burnous sombres, et dont le visage est plus sombre encore, se sont groupés devant nous. Ils sont venus avec leur orchestre qui se compose seulement de leurs tambourins et de leurs tambours, dont l'un atteint la taille d'une grosse caisse, et de quelques paires de cymbales. Les instruments préludent : un coup retentissant, suivi de six coups plus faibles, les trois premiers très rapides, les trois derniers un peu plus espacés, comme s'ils voulaient faire attendre le choc brutal, assourdissant, qui déclenchera de nouveau la série des autres chocs Et la même succession de roulements et de tintements recommence, et recommence encore, et reprend sans arrêt, à une allure qui ne cesse de s'accélérer, mais où se maintient toujours la cadence du début. Entraînés par celle-ci, les noirs tournent sur eux-mêmes en faisant des sauts et en lançant des cris qui sont des invocations. A mesure que la vitesse de l'accompagnement s'accroît, le mouvement qui les emporte devient de plus en plus rapide. Ils hurlent et se démènent avec une véritable furie. Cette scène, qui se poursuit dans un vacarme infernal, a quelque chose d'hallucinant.

Pourtant, ce qui me frappe le plus, c'est la contagion qui en émane et à laquelle nul de nous n'échappe. Tous les Européens qui sont là en sont saisis. Involontairement nous obéissons à ce rythme impérieux, diabolique et il en résulte pour nous une agitation des jambes que nous ne songeons même pas à maîtriser. A un moment donné, j'ai fait un effort pour m'immobiliser et pour regarder mes compagnons assis à mes côtés. Je constate chez tous, sans exception, la persistance de ces mouvements inconscients dont j'ai réussi, un instant auparavant, à me libérer. Si le spectacle que nous donne cette bande de fanatiques, en proie à leur frénésie giratoire, se prolongeait encore longtemps, ne finirait-on pas par dire de nous ce que l'on répétait jadis du premier roi d'Israël : « Qu'est-il arrivé au fils de Kis ? Saül est-il donc aussi

du nombre des prophètes (1) ? » Il me semble que je comprends mieux maintenant l'ironie méprisante que cache cette question.

Puisque j'en suis à évoquer d'anciennes visions de l'Afrique du Nord, on me permettra de joindre à ce premier récit celui des impressions que m'a laissées une des séances des Aïssâoua, telles qu'elles se déroulaient il y a une trentaine d'années. Voici ce que j'en ai noté :

— Les Aïssâoua ont voulu nous donner un exemple de leur savoir-faire. Je reconnais tout de suite qu'ils ont dépassé mon attente. Au moment où ils nous accueillent, quelques-uns d'entre eux aspirent les vapeurs qui s'exhalent d'un grand bassin de cuivre, où fument des tiges de ce chanvre qu'on appelle ici du *kif*. Puis, pendant que d'autres psalmodient la chehâda (2) d'une voix glapissante : « *La ilaha illa Allah*, il n'y a point d'autre dieu qu'Allah », ceux qui s'apprêtent à jouer les principaux rôles impriment à tout le haut de leur corps des balancements de plus en plus précipités. Leur tête est projetée d'arrière en avant et d'avant en arrière avec des inclinations si brusques et si profondes, qu'on la croirait désarticulée au niveau du cou et ne tenant plus au tronc que par de la peau et de la chair molle. C'est leur « danse » particulière, l'*Ischdeb*, si vraiment leurs contorsions méritent le nom de danse. Au bout de quelque temps, leurs yeux sont hagards et leur bouche écume. Ils paraissent complètement fous.

C'est alors que commencent les prouesses invraisemblables qui caractérisent leur confrérie et les ordres similaires des Hamadcha, des Degoûiyyîn, des Sadikiyyîn, des Riâhîn et des Meliâiyyîn. Je dirai ici tout simplement ce que j'ai vu.

On présente d'abord à ces déments des couteaux et des poignards, dont ils se percent les bras et les joues, sans qu'une goutte de sang coule de leurs blessures. On

(1) I *Samuel*, ch. x, v. 11 et 12.
(2) La chehâda est la confession de la foi musulmane, qui ne cesse de revenir dans le *dikr*.

leur offre ensuite, dans des plats recouverts de tamis de gros scorpions et des vipères grises. Ils se jettent sur ces bêtes et les dévorent. L'un d'eux, avant d'absorber sa part, court çà et là avec un serpent accroché à sa langue ; un second fait de même, mais avec un scorpion. Puis, comme si cela ne leur suffisait pas, les voici qui mâchent et qui avalent des feuilles de cactus, munies de piquants longs d'un demi-doigt, et des verres de lampe. Il me semble que j'entends encore ces derniers craquer sous leurs dents. Ce singulier repas est suivi de l'épreuve du feu. Ils marchent, pieds nus, sur des brasiers ardents, et tandis qu'une odeur de chair brûlée monte à nos narines, nous percevons à chaque pas qu'ils font un bruit de grésillement.

Enfin deux virtuoses se présentent pour des exercices d'un nouveau genre. L'un, après s'être dépouillé d'une partie de ses vêtements, appuie son ventre contre le tranchant d'un sabre pourvu de deux poignées que ses compagnons tiennent solidement. Il se couche de telle sorte que ses jambes pendent d'un côté, sa tête de l'autre et qu'il pèse ainsi de tout son poids sur la lame qui le supporte. Un des Aissâoua lui monte sur le dos afin d'augmenter encore la pression. Lorsque le patient se remet debout, sa peau est seulement marquée d'une longue ligne rouge. Le second virtuose s'agenouille ; il prend un énorme clou qu'il place en arrière de son crâne, et l'y enfonce à grands coups de marteau. L'un de nous, appelé à extraire cette pointe avec des tenailles, doit faire un véritable effort pour s'acquitter de cette besogne, qui ne s'achève pas sans amener sur le visage de l'indigène une grimace de douleur que je n'oublierai pas...

On m'objectera peut-être que mes compagnons et moi, nous avons été les dupes d'habiles supercheries. Sans écarter absolument une pareille hypothèse, je tiens à rendre cette justice à nos hôtes qu'il ne nous ont nullement empêchés de contrôler leurs actes. Bien au contraire. Il nous ont mis entre les mains un plat où s'agitaient, sous un tamis, les bêtes venimeuses dont ils

allaient se repaître. Il nous ont invités à vérifier l'aiguisement du sabre sur lequel l'un des leurs devait se livrer au périlleux exercice que je viens de décrire. Ils nous ont autorisés à tout regarder d'aussi près que nous le voulions. Nous avons même pu examiner la cavité buccale d'un mangeur de verre, qui avait reçu l'ordre de se prêter à nos investigations. J'ajoute que l'intérieur de sa bouche ne présentait pas la moindre trace d'hémorragie, ce qui semble indiquer que la circulation avait été momentanément suspendue dans les veinules et dans les artérioles de ses muqueuses. Un phénomène analogue s'était sans doute produit dans la peau de ses compagnons, puisque les blessures qu'ils s'infligeaient ne donnaient lieu à aucun écoulement sanguin.

On prétendra peut-être encore que nous avons été les victimes d'une hallucination. Pourtant aucun de nous, cette fois, n'a perdu le contrôle de soi-même. J'ai conscience d'avoir gardé toute ma lucidité et d'avoir observé ce qui se passait sous mes yeux comme s'il se fût agi d'une expérience scientifique. J'accepte donc, jusqu'à plus ample informé, le témoignage de mes sens, tout en avouant l'impossibilité où je suis d'expliquer les faits que je crois avoir constatés. Au reste, qui oserait soutenir que nos connaissances actuelles nous permettent de nier que certains états psychiques ou spirituels dans l'acception la plus élevée de ce terme, ne puissent s'accompagner d'une insensibilité totale et même d'une immunité relative, dont l'histoire des religions nous fournit d'innombrables exemples ?

Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est que les pratiques des Aïssâoua et de leurs congénères du Maghreb correspondent à celles auxquelles s'adonnaient les prophètes de Baal et les corporations d'extatiques de Syrie et d'Asie Mineure. Entre le spectacle que nous avons contemplé et celui qu'offraient aux badauds de leur temps les fervents d'Adonis, de Cybèle et d'Attis, il n'y a évidemment que de minimes différences.

Si la mystique grégaire du vieil Orient a persisté dans le milieu restreint — quoique beaucoup plus vaste

qu'on ne se l'imagine — des confréries musulmanes, elle continue également à exercer son action sur des assemblées considérables, qui évoquent invinciblement dans notre pensée celles dont les fêtes de la déesse mère et de son conjoint, le dieu martyr, étaient jadis l'occasion.

Seulement ce n'est pas à l'occident du monde islamique que ces grandes explosions de frénésie collective se renouvellent à intervalles réguliers, mais dans des contrées situées à l'est des plateaux de l'Anatolie, là où le Chi'isme a triomphé. Tel est surtout le cas de la Perse, qui est à la fois la terre d'élection du çoufisme et celle des multiples sectes auxquelles a donné naissance le schisme chi'ite (1).

Sans doute ne sera-ce pas inutile d'exposer ici brièvement quelles en sont les origines. Il se présente, à ses débuts, comme une des manifestations des tendances légitimistes qui s'affirmèrent dans l'islam bientôt après la mort de Mahomet. Celui-ci n'avait rien ordonné touchant sa succession. Pour trancher cette question, qui demeurait entière, deux solutions pouvaient être envisagées. L'une laissait le choix du chef à la communauté des croyants. C'était ce qui convenait le mieux aux mœurs des Arabes. L'autre entendait réserver la dignité suprême aux seuls membres de la famille du prophète, c'est-à-dire d'abord à 'Ali, son neveu, qui était devenu son gendre en épousant Fatima, sa fille unique, puis aux enfants issus de ce mariage et à leurs descendants. En se fondant sur le principe de l'hérédité, cette théorie était plus conforme aux coutumes des Persans, qui étaient habitués à voir des dynasties de souverains se succéder chez eux. Elle leur semblait d'autant plus justifiée, que le fils cadet de 'Ali et de Fatima, Hossaïn, à qui son frère aîné Hassan avait cédé l'héritage du pouvoir, avait pris pour femme la fille de leur dernier roi, une princesse sassanide. Le lien qui s'était noué ainsi entre leurs nouveaux maîtres et les anciens posses-

(1) Voir à ce sujet I. Goldzieher, *op. cit.*, pp. 164-211.

seurs du trône de l'Iran leur ouvrait des perspectives où leur sentiment national pouvait trouver satisfaction.

La fin tragique de 'Ali, assassiné dans la mosquée de Koufa, et celle de ses deux fils Hassan et Hossaïn, massacrés avec les leurs dans la plaine de Kerbéla, portèrent un coup fatal à ces espérances. Mais le parti légitimiste n'en subsista pas moins et ses membres, qui lui devaient leur nom de chi'ites ou de *partisans*, n'en soutinrent que plus âprement une cause qui paraissait perdue. A leurs yeux, tous les khalifes, hormis 'Ali, sont des usurpateurs qu'il faut combattre ouvertement si possible, ou, sinon, en secret et sans reculer devant aucune dissimulation. Cette lutte implacable se poursuit à la fois sur le terrain politique et sur le terrain religieux. Au titre de khalife, qui pour eux ne s'applique qu'à une puissance temporelle d'origine purement humaine, ils substituent celui d'imâm, qui désigne véritablement, le chef spirituel de la communauté musulmane. De génération en génération, la série des imâms se continue dans l'ombre, en opposition avec le khalifat, jusqu'au moment où surgira l'Imâm madhi, l' « imâm caché », une sorte de messie, qui règnera effectivement.

'Ali, le premier des imâms, a reçu de Mahomet des connaissances spéciales. Il est le wasî, l'*élu* du Prophète. le seul titulaire d'une investiture et d'une fonction divines, qui l'ont élevé au-dessus du commun des mortels et qu'il a transmises à ses descendants. L'adhésion aux imâms et la croyance aux qualités surnaturelles qui leur confèrent l'infaillibilité sont des articles de foi. Certains chi'ites vont même jusqu'à considérer 'Ali et ses héritiers comme des incarnations de la divinité. On voit par là combien ils s'écartent de la dogmatique orthodoxe. En réalité leurs hérésies s'expliquent par des réviviscences de conceptions religieuses antérieures à l'islam.

Celles-ci se manifestent davantage encore dans le rôle que joue chez eux le souvenir toujours présent des souffrances de 'Ali et de ses deux fils. Ils en font les persécutés, les martyrs par excellence, dont la mort sanglante

ne cesse de hanter leur esprit et leur cœur. La tragédie de Kerbéla est le thème dominant de leur littérature et elle forme le sujet de représentations dramatiques, qu'on pourrait comparer aux vieux mystères de la Passion. Veut-on connaître l'action que ce théâtre populaire exerce sur le public ? Voici un témoignage qui en donnera une idée : « Les spectateurs, assis sur leurs talons, sont groupés autour d'un espace libre, réservé aux acteurs ; d'un côté, les femmes voilées, de l'autre les hommes... Pour tout accessoire, un tapis jeté à terre, sur lequel reposent un sabre et une aiguière... Deux enfants coiffés d'immenses turbans verts disent sur un rythme musical des lamentations qui arrachent des larmes à tous les spectateurs. Dans les moments pathétiques les acteurs joignent leurs sanglots à ceux de la foule, et le traître lui-même, dont la figure est couverte d'un capuchon, pleure et gémit sur sa scélératesse et sur ses iniquités. Les femmes laissent échapper des hoquets de douleur ou des paroles de commisération à l'adresse des victimes, frappent leur poitrine et leurs épaules... L'orchestre composé d'un tambour et d'une trompette renforce par des accents discordants les hurlements pieux de l'assistance (1). »

Ces évocations constantes du massacre de Kerbéla entretiennent chez les chi'ites un état d'émotivité éminemment contagieux, qui imprime à leur dévotion un caractère spécial. « Pleurer sur Hossaïn, écrit l'un d'eux, c'est ce qui fait le prix de notre vie et de notre âme ; autrement nous serions les plus ingrates des créatures (2). »

« Pour un chi'ite, dit-on encore, il est impossible de ne pas pleurer. Son cœur est un tombeau vivant, le réel tombeau du chef du martyr décapité (3). »

Est-il besoin d'ajouter que cette douleur commune, soigneusement cultivée, est particulièrement propice

(1) Jane Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*. Hachette, Paris 1887, p. 109.

(2) Voir I. Goldzieher, *op. cit.*, p. 169.

aux entraînements grégaires ? Ces derniers se produisent surtout au moment où elle atteint son paroxysme, dans des cérémonies qui rappellent et qui rénovent celles par lesquelles on commémorait jadis le trépas d'Adonis ou d'Attis. Les grandes assemblées chi'ites, qui ont lieu dans le premier tiers du mois de Moharrem, dont le dixième jour (achoura) est censé être l'anniversaire de la mort de Hassan et de Hossaïn, sont essentiellement consacrées à des rites de deuil. A cette époque de l'année, de très nombreux fidèles ne se rasent et ne se baignent point. Les uns portent des vêtements de couleur sombre ; d'autres, presque nus, noircissent leur corps ou le teignent de sang. Ils affectent une allure désespérée. Ils poussent des cris déchirants, où reviennent sans cesse les noms de Hassan et de Hossaïn, les deux victimes dont le supplice exerce sur eux une véritable fascination. C'est alors également que se déroulent des processions, durant lesquelles une contagion irrésistible s'empare des assistants et les pousse à s'infliger de terribles blessures pour témoigner de leur douleur ou pour ressembler à leurs martyrs, et même à taillader et à mutiler leurs enfants.

J'ai sous les yeux des photographies prises d'une terrasse de la ville sainte de Meched, capitale du Khorassan, au moment où les fanatiques pénètrent dans l'enceinte de la mosquée, dont l'accès est interdit aux Européens et qui renferme le tombeau d'un des imâms les plus fameux, 'Ali er Ridhâ (1).

L'informateur, qui a bien voulu me communiquer ces documents, me parle des foules de pèlerins réunis autour du sanctuaire, dont la coupole dorée est ornée à la base de plaques de faïence aux arabesques bleues et jaunes sur fond blanc. Beaucoup d'entre eux, me dit-il, se servent de leurs armes contre eux-mêmes ou contre leurs enfants. Il paraît qu'il en est qui ont pris la précaution d'absorber des boulettes d'opium, afin de se procurer une sorte d'anesthésie.

(1) On écrit aussi Riza ou Rezza.

Ces renseignements viennent à l'appui de la description suivante, qui concerne le « jour du sang » à Téhéran :

« Téhéran est entrée dans le mois de Moharrem, comme une femme dans les douleurs.

Cinq cent mille hommes, frappés de folie, se couvrent la tête de cendres, frappent le sol de leur front. Ils vont se livrer à la torture volontaire, se suicider par groupes, se mutiler avec raffinement... Des processions se succèdent, celles des corps de métiers. Composées de gens ayant gardé une lueur de raison, c'est-à-dire l'instinct de la conservation humaine, leurs participants sont vêtus comme à l'ordinaire.

Un grand silence se fait, et par centaines s'avancent, leur visage en extase levé vers le ciel, des hommes en chemises blanches.

De ces hommes, plusieurs seront morts ce soir, beaucoup mutilés ou défigurés, et ces chemises blanches, devenues rouges, seront des linceuls. Déjà, ces êtres n'appartiennent plus à la terre. Leurs tuniques grossièrement taillées laissent passer seulement le cou et les mains : visages de martyrs, mains d'assassins.

Avec des encouragements et la contagion de leur folie, d'autres leur remettent des sabres. Alors leur excitation devient meurtrière, ils tournent en rond et brandissent au-dessus de leurs têtes les armes qu'on leur a remises. Leurs cris dominent ceux de la foule. Pour supporter ce qu'ils vont souffrir, ils doivent arriver à l'état de catalepsie. Leurs pas d'automates les font avancer, reculer, glisser sur le côté sans ordre apparent. A chaque pas, en mesure, de leurs sabres effilés, ils se tailladent le crâne. Le sang ruisselle... Les chemises se teignent d'écarlate. La vue de ce sang achève le désarroi des cerveaux. Quelques-uns de ces martyrs volontaires s'écroulent, sabrant à tort et à travers ; la bave rose coule de leurs bouches crispées. Dans leur frénésie ils se sont coupé veines et artères, et meurent sur place, avant que la police ait eu le temps de les porter vers une ambulance installée derrière la devanture close d'une boutique.

La foule, insensible aux coups des policiers, se referme

sur ces hommes, les entoure de ses replis, les entraîne vers un autre coin de la ville, où ils continuent leur massacre. Sur leur passage, la multitude déchaînée se déchaîne davantage. Pas un homme ne garde sa conscience. Ceux qui n'ont pas pour eux-mêmes le courage du massacre, offrent aux autres la kola reconstituante, et les excitent par la drogue et l'imprécation.

Des martyrs retirent leur chemise pour la donner, bénie, à ceux qui les emportent. D'autres qui n'étaient pas d'abord parmi les sacrifiés volontaires, se découvrent soudain, dans l'agitation générale, avides de sang. Ils réclament des armes, arrachent leurs vêtements, se blessent à tort et à travers.

Parfois, dans une procession, un vide se fait, l'un des assistants tombe épuisé ; son absence est aussitôt comblée, la foule se referme sur le misérable, le pousse du pied, le piétine.

Est-il sort plus beau que de mourir un jour de fête de l'Achourah, alors que les portes des huit paradis sont ouvertes toutes grandes pour les saints, et que chacun aspire à y parvenir ?

Des soldats en service commandé, chargés des blessés et de maintenir l'ordre, pris dans la foule et son excitation, se dépouillent de leurs uniformes et se joignent au massacre.

L'hallucination gagne les enfants, même les tout petits : près d'une fontaine, une mère, ivre de fierté, serre sur son cœur un enfant qui vient de se mutiler.

Une autre court en criant : il s'est crevé un œil et, dans quelques minutes, se crèvera l'autre ; ses parents le regardent avec joie (1).

Le « jour du sang » à Téhéran et à Meched ne ressemble-t-il pas étrangement à cet autre « jour de sang » dont nous avons déjà parlé, celui que les Romains appelaient *dies sanguinis* et qu'on célébrait jadis, dans les cultes de l'Asie Mineure, en l'honneur de l'être divin qui s'était martyrisé lui-même ?

(1) Titayna, *La Caravane des Morts*. Édition des Portiques, Paris, 1930. pp. 110-113.

En réalité, lorsque les chi'ites persans mènent le deuil de Hassan et de Hossaïn, ils ne font que reproduire, avec plus d'atrocité peut-être, les agissements sauvages des anciens adorateurs d'Attis. Les pratiques auxquelles ils se livrent aujourd'hui ne nous démontrent pas seulement la persistance en Orient de la vieille exaltation mystique, dont nous avons étudié ailleurs les manifestations primitives. Elles nous éclairent une fois de plus sur certaines des conséquences les plus troublantes que peuvent avoir les entraînements grégaires. Un choc émotif violent, ressenti simultanément par les membres d'un groupe quelconque, soumis à l'influence d'une même suggestion, suffit à déterminer chez eux une frénésie sanguinaire dont ils risquent d'être les premières victimes. Il semble que ce phénomène atteigne en Perse une amplitude exceptionnelle. Mais y a-t-il lieu de nous étonner ? Après tout, nous est-il si difficile de concevoir qu'une partie de l'humanité, devenue soudain la proie d'une folie meurtrière, n'en arrive à se massacrer elle-même dans une sorte d'immense suicide collectif ?

CHAPITRE VIII

Entrainements grégaires dans l'Histoire de la Chrétienté.

La Glossolalie. — Epidémies de possession et de sorcellerie. — Epidémies de danse en Allemagne. — Le Tarentisme. — Les Sauteurs sacrés. — Les Flagellants. — Les Chlustes.

La chrétienté, durant les dix-neuf siècles que compte déjà son histoire, n'a pas échappé à la fièvre grégaire. Elle en a eu des accès, parfois très violents, qui, à plusieurs reprises et dans tous les pays, ont atteint des groupes plus ou moins nombreux de fidèles. Ceux qui ont subi les effets de ces entraînements les ont considérés comme des signes de l'intervention de forces surnaturelles et se sont presque toujours ingéniés à en obtenir le renouvellement. On ne saurait prétendre qu'en agissant ainsi, ils se soient conformés à l'attitude de Jésus qui, loin de chercher à provoquer ces enthousiasmes de foule, n'a pas hésité à les réprimer lorsqu'ils se déchaînaient contre son gré (1). Ne suffit-il pas de reprendre les Evangiles pour se convaincre que ses appels ne sont jamais destinés à soulever les passions des multitudes et qu'ils n'ont d'autre but que d'éveiller la conscience des moindres de ses auditeurs, de leur révéler la valeur suprême que leur personnalité possède aux yeux de l'Eternel et de les libérer de toutes les contraintes que le milieu où ils vivent tente de leur imposer ?

Sans insister maintenant sur cette question que nous

(1) Voir en particulier : *Ev. selon saint Jean*, ch. VI.

retrouverons plus tard, nous pensons qu'il est opportun de formuler dès à présent trois remarques générales à propos des cas d'exaltation contagieuse que nous allons examiner.

Il va de soi d'abord que nous avons dû nous résoudre à n'en étudier ici que quelques-uns, car il eût été impossible de nous arrêter à tous. Au reste, ceux que nous avons choisis nous ont paru assez typiques pour nous éclairer sur l'ensemble des phénomènes dont nous nous occupons en ce moment.

Nous tenons également à déclarer tout de suite que, dans les manifestations extérieures auxquelles donnent lieu les extases collectives qui se produisent chez les chrétiens, il serait vain de s'attendre à rencontrer quelque chose de spécifique et qui différât notablement de ce que nous avons pu constater autre part. En fait, il n'en est rien, et l'on aura bientôt l'occasion de s'en apercevoir.

Enfin nous croyons nécessaire de répéter une fois de plus ce que nous avons déjà dit ailleurs sur les états de groupe. En réduisant ceux qui y participent à une inconscience partielle ou totale, en les faisant passer de la veille au rêve, ils les livrent à l'action d'influences diverses que l'on peut, d'après leur provenance, classer tant bien que mal comme suit. Les unes surgissent des profondeurs troubles que chacun de nous recèle en soi et où se mêlent des impressions confuses de tendances refoulées, des souvenirs latents, d'ordinaire relégués dans l'ombre, et de lointains atavismes qu'on pouvait croire annihilés ; d'autres émanent de l'entourage, des suggestions subies, ou résultent du poids que fait peser sur nous, par les vivants et surtout par les morts, le corps social dont nous ne sommes que les cellules ; d'autres enfin proviennent de plus loin encore ; elles ont leur origine dans les courants d'énergies matérielles et spirituelles qui sillonnent l'univers et qui agissent sur nous avec une intensité d'autant plus grande, que notre moi engourdi ne leur oppose plus aucune résistance.

L'irruption de ces forces dans un individu quelconque a de multiples conséquences. Sans parler des troubles

physiques qu'elles causent, en retardant ou en paralysant certaines fonctions de l'organisme et en abolissant le contrôle que nous exerçons en temps normal sur nos impulsions et sur nos réflexes, elles déterminent dans le domaine psychique soit une ivresse passagère, qui se dissipera plus ou moins vite, soit une véritable désagrégation mentale qui risque de devenir définitive, mais qui peut aboutir aussi, après une période d'instabilité, à une reconstitution de la personnalité sur des bases nouvelles. Seulement il serait vain de se dissimuler que cette dernière éventualité ne se produira que dans certaines conditions. Par exemple, il faudra que l'être dont l'équilibre a été brusquement rompu soit soumis à une volonté supérieure qui s'impose à la sienne et qui le persuade continuellement de ne pas s'abandonner, ou bien qu'il trouve dans le milieu qui l'environne un cadre assez rigide pour le maintenir fermement dans une direction précise, vers laquelle il finira peu à peu par s'orienter lui-même. Tel est le rôle que les Eglises et les sectes sont appelées à jouer. Encore sera-t-il nécessaire qu'on n'y entretienne pas une effervescence permanente, qui ne ferait qu'aggraver le désordre des âmes. On voit par là à quelles précautions devraient s'astreindre ceux qui se croient appelés à manier dans des réunions religieuses les procédés classiques de l'excitation collective.

Dès les débuts de notre ère, l'apôtre Paul avait adressé un avertissement de ce genre à des exaltés dont l'agitation se propageait d'une manière inquiétante. Ce sont les premières explosions d'entraînement grégaire signalées dans des assemblées chrétiennes, les premières du moins sur lesquelles nous possédons un document d'une valeur indiscutable. Nous voulons parler des phénomènes de *glossolalie*, dont la communauté primitive de Corinthe fut le théâtre entre les années 55 et 60 (1).

(1) Voir à ce sujet : Émile Lombard, *De la Glossolalie chez les premiers chrétiens et des phénomènes similaires. Etude d'exégèse et de psychologie.* (Thèse de doctorat présentée à la Faculté de Théologie de l'Université de Neufchâtel.) Lausanne 1910.

De tels troubles ne sont nullement particuliers au christianisme. Comme on s'en souvient sans doute, nous en avons déjà mentionné l'existence ailleurs. Mais en raison de la précision du témoignage apostolique qui les concerne, et de l'importance du rôle qu'ils ont continué à jouer dans certains groupes de croyants, il nous semble que le moment est venu d'en faire ici une étude un peu plus approfondie.

Les renseignements fournis par l'apôtre Paul sur le « parler en langues » ou glossolalie se trouvent dans les chapitres XII et XIV de sa première épître aux Corinthiens. C'est la seule où il en soit question. Le fait mérite d'être noté, parce qu'il semble indiquer que, si les scènes étranges qui se déroulaient dans la métropole de l'Achaïe n'étaient pas entièrement inconnues dans les Eglises des autres villes, elles y étaient probablement fort rares. L'exaltation violente dont les chrétiens de Corinthe étaient coutumiers permet de supposer que plusieurs d'entre eux avaient dû pratiquer avant leur conversion les vieux cultes enthousiastes de l'Orient et de la Grèce (1).

Le silence des lettres pauliniennes sur la glossolalie est d'autant plus frappant que, dans les textes indiqués ci-dessus, l'apôtre la classe parmi les dons ou *charismes* spirituels. Or, elle ne figure que sur la liste qu'il en dresse à l'usage des Corinthiens et elle n'est pas nommée dans deux énumérations analogues, destinées à d'autres correspondants (2). Il se peut évidemment que ces dernières soient incomplètes. Mais on a peine à croire qu'une telle omission ne soit pas intentionnelle. A notre avis, la meilleure explication qu'il soit possible d'en donner, c'est que, de l'aveu même de saint Paul, la glossolalie est un *charisme* douteux, ou plus exactement que les puissances spirituelles dont, à ses yeux, elle atteste l'intervention ne sont pas nécessairement d'origine

(1) Remarquer à ce propos dans *I Cor. XIV*, v. 23, l'emploi du terme technique μαίνεσθε qui évoque la folie temporaire des bacchants et des ménades et qui s'applique aux états de possession divine.

(2) Cf. *Epître aux Romains*, ch. XII, v. 6-8, et *Epître aux Ephésiens*, ch. IV, v. 11 et 12.

divine (1). Il importe en effet de se souvenir que, pour lui comme pour ses contemporains, l'être humain est exposé à servir de résidence à des esprits qui s'emparent de son esprit et sur la nature desquels on est en droit de concevoir les suspicions les plus légitimes.

Ces idées nous paraissent d'un autre âge. Encore conviendrait-il de se demander si les termes que nous employons, quand nous parlons de suggestions, d'influences, de modes et d'opinions courantes, ne font pas autre chose que de masquer notre ignorance sur les causes réelles du comportement de la plupart des hommes. Ce que nous devrions nous rappeler surtout, c'est que notre personnalité n'est pas je ne sais quel bloc intangible qui nous serait donné comme tel, mais qu'elle est une acquisition progressive ou, pour mieux dire, une conquête, qui exige de notre part des luttes continuelles contre les forces qui tendent à l'empêcher de naître ou à l'annihiler. Peut-être serions-nous moins fiers de notre civilisation moderne, si nous nous rendions compte que, par ses inventions, elle travaille à paralyser tous les efforts que nous tentons pour nous posséder nous-mêmes, et qu'elle ne cesse de nous livrer à des contraintes extérieures, qui s'insinuent en nous afin de nous asservir, en nous évinçant de notre âme. Après tout, sont-ils hors de saison à l'époque où nous sommes, ces mots que Jésus adressait à ses disciples, lorsque ceux-ci souhaitaient de faire tomber le feu du ciel sur une bourgade inhospitalière : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ? (2) »

Quoi qu'il en soit, on retiendra les réserves que l'apôtre Paul a formulées à propos de la glossolalie, qu'il mettait au dernier rang des *charismes* spirituels et dont il cherchait à réfréner les manifestations tumultueuses.

En quoi ces dernières consistaient-elles ? Que pouvait bien être ce « parler en langues », pour lequel les Corin-

(1) Cf. *I Cor.* ch. XII, v. 3.
(2) *Evangile selon saint-Luc*, ch. IX, v. 55.

thiens avaient été pris d'un véritable engouement ? Il s'agissait de troubles intéressant les centres verbo-moteurs des inspirés et produisant dans leur appareil vocal des mouvements involontaires qui aboutissaient chez eux à l'émission de sons inintelligibles, dont ils ne se croyaient pas les auteurs.

Ces phénomènes, qui se classent dans la série des automatismes sensoriels ou moteurs, nous sont connus grâce à de nombreuses observations. Quelques-unes ont été faites par des sujets sur eux-mêmes, et ce ne sont pas les moins curieuses.

On peut ramener à trois types distincts ces éjaculations verbales.

Les plus élémentaires ne comportent que des « phonations frustes » (1), des murmures, des grognements, des gémissements, des exclamations, qui ressemblent aux vagissements des nouveau-nés et même aux cris des animaux. L'explication de ces bruits inarticulés doit être cherchée à la fois dans la peine qu'ont les organes à s'adapter aux impulsions inconscientes qu'ils subissent, et dans l'impossibilité où se trouvent les patients de contrôler ce qu'ils expriment. En fait, nous sommes ici en présence de quelque chose d'antérieur à toute espèce de langage, si rudimentaire qu'on le suppose.

A ce type inférieur se substitue parfois « un jargon dénué de sens » (2), mais où il semble que l'on distingue une succession de mots et qui peut avoir l'allure d'un véritable discours. Il arrive alors que le sujet, revenu à lui-même, ou que l'un quelconque des auditeurs, se croie autorisé à traduire en clair ces élucubrations mystérieuses. L'apôtre Paul insistait beaucoup sur la nécessité de ces interprétations (3), qui présentaient au moins l'avantage d'interrompre momentanément le flux d'un verbiage incompréhensible. Qu'on en juge plutôt par les exemples suivants, recueillis de la bouche de deux

(1) E. Lombard, *op, cit.*, pp. 25, 26.
(2) *Id. ibid.*, p. 30.
(3) *I Cor. XIV*, v. 5, 13, 28.

personnages atteints de glossolalie et considérés comme des inspirés. Voici le premier de ces oracles :

"Hippo-gerosto hippos booros senoote
Foorime oorinhoopo tanto noostin
Noorastin niparos hipanos bantos boorin
O Pinitos elelastino halimungitos dantitu
Hampootine farimi aristos ekrampos
Epoongos vangami heresossino tereston
In tinootino alinoosis O fustos sungar O fuston sungar.
Eletanteti eretine menati."

L'autre est aussi obscur :

"Schua ea, schua ea
O tschi biro tira pea
Akki lungo ta ri fungo
u li bara ti ra tungo
latschi bungo ti tu ta (1). "

Ces citations et d'autres que nous pourrions y ajouter nous permettent de nous faire une idée de la valeur de ce pseudo-langage et nous expliquent que saint Paul ait pu dire : « J'aime mieux prononcer dans l'église cinq paroles avec toute mon intelligence que dix mille paroles en langues (2). »

Si l'on voulait chercher un terme de comparaison avec ces singulières formations verbales, c'est encore dans le balbutiement des enfants qu'on le trouverait, dans les syllabes qu'ils forgent à plaisir, lorsqu'ils s'essaient à babiller, et aussi dans les chansons ou les *comptines* dont ils se serviront plus tard, durant leurs jeux, et qu'ils composent de mots plus ou moins altérés, qu'ils ont retenus sans les comprendre.

Ainsi l'on ne se tromperait guère en rapprochant des productions du second type de glossolalie que nous venons d'examiner, une succession de vocables bizarres,

(1) E. Lombard, *op, cit.*, p. 31.
(2) *I Cor.* XIV, v. 19.

employée pour désigner, dans les parties de cache-cache, celui qui va être chargé de découvrir ses camarades :

Am stram gram
Piké piké kolegram
Bouré bouré ratatam
Am stram gram (1).

Enfin il peut se faire que, dans le parler en langues, le vocabulaire atteigne une sorte de fixité et que des phrases s'y organisent, en s'y coulant dans des moules syntaxiques, semblables à ceux que le sujet utilise dans le parler normal. Il s'agit alors d'une *glossopoièse* (2), autrement dit de la fabrication d'une manière d'idiome qui s'élabore dans le subconscient sous l'influence de diverses suggestions et qui n'est pas sans avoir quelques analogies avec les argots enfantins, en usage dans les écoles (3).

Ces systématisations et ces créations néologiques, dont on a constaté des cas extrêmement curieux (4), sont beaucoup moins fréquentes que les manifestations désordonnées qui caractérisent les deux types précédents. Il est peu probable que les Corinthiens se soient jamais élevés jusque-là.

Plus rare encore est « le parler en langues étrangères », auquel on a donné le nom de *xénoglossie* (5). Quoique les textes pauliniens ne contiennent aucune allusion à ce singulier phénomène, nous croyons nécessaire de nous y arrêter un instant, car il fait partie, comme la glossolalie, des automatismes verbaux. Pour autant qu'on en puisse juger, voici quelles en seraient les formes principales : tantôt les sons émis n'ont que de très vagues

(1) On suppose que cette *comptine* est faite de la déformation des termes que répètent les joueurs de cartes : As, roi, dame, etc..

(2) E. Lombard, *op. cit.*, pp. 34-42.

(3) E. Lombard, *op, cit.*, pp. 110-116.

(4) Voir à ce sujet l'étude du cas d'Hélène Smith : Th. Flournoy, *Des Indes à la Planète Mars ; Etude sur un cas de somnanbulisme avec glossolalie*, 4e édition, Genève, Atar, et Paris, Fischbacher.

(5) Cf. E. Lombard, *op. cit.*, pp. 58-71.

ressemblances avec ceux de tel ou tel idiome, qu'on se figure reconnaître ; tantôt le sujet émaille son discours de réminiscences linguistiques plus ou moins correctes, qui surgissent de sa mémoire subliminale ; tantôt enfin, mais c'est l'exception, il semble que certains êtres, en état de transe, deviennent capables de se servir en quelque mesure d'une langue qui n'est pas la leur.

Toutefois il est bien évident que, dans ce dernier type de xénoglossie, ils ne sont plus les seuls qui soient en cause. Les auditeurs y jouent également leur rôle, puisqu'il n'y a que leur témoignage qui puisse avoir en l'espèce une valeur probante. Or, si l'on écarte l'hypothèse d'une hallucination de l'ouïe, dont ils seraient les dupes, et si l'on admet qu'ils perçoivent vraiment un langage ignoré de celui qui parle, mais qu'ils s'imaginent leur être familier à eux-mêmes, on est en droit de supposer chez eux soit une perméabilité mentale telle, qu'ils saisissent immédiatement les sentiments exprimés, sans que les vocables prononcés leur soient réellement intelligibles, soit encore une action suggestive assez puissante pour inspirer les mots qu'ils veulent entendre à ceux qu'un somnambulisme plus ou moins accentué a réduits à l'automatisme.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur l'intérêt que présente l'étude de la glossolalie pour tout ce qui a trait à la formation du langage, avant la phase où il va remplir sa fonction essentielle qui est d'ordre social et dont il ne pourra s'acquitter que s'il se plie aux lois que lui impose, dans le temps et dans l'espace, un groupe ethnique déterminé.

Par contre, nous ne saurions trop souligner le fait que les troubles verbaux dont nous nous occupons témoignent d'un retour à des modes d'expression de plus en plus puérils, de plus en plus élémentaires et qui nous ramèneraient même, par delà l'humain, dans ce qu'il a de plus infantile, jusqu'aux cris inarticulés que poussent les bêtes. Cette constatation est pour nous d'une importance capitale, car elle nous fournit l'occasion de saisir sur un point précis les conséquences

régressives des entraînements grégaires. Ces derniers, en effet, doivent être considérés comme la cause sinon unique, du moins principale, des crises de glossolalie (1). Dans la mesure où ils tendent à supprimer chez l'individu la conscience de soi, ils le plongent dans un état voisin de l'hypnose et ils le livrent ainsi à tous les automatismes. Celui des centres verbo-moteurs est l'un des plus fréquents et des plus contagieux. Les manifestations des foules en sont la preuve. Dans le cas particulier de la glossolalie, l'action des conventicules, où l'on pratique l'exaltation collective, est attestée par de nombreux témoignages et se révèle d'autant plus efficace que « le don des langues » n'a pas cessé d'être l'objet des ambitions de ceux qui, pour confirmer leur foi, attendent toujours quelque signe du ciel.

Il ne faut donc pas nous étonner que ce qui s'est passé dans la communauté de Corinthe, au premier siècle de notre ère, se soit souvent répété dans l'histoire du christianisme. Nous aurons bientôt l'occasion de le montrer par des exemples singulièrement frappants. Avant d'en arriver là, en voici d'autres que nous nous contenterons de mentionner en passant.

Ainsi le montanisme, dont nous avons déjà parlé, a certainement donné naissance à des phénomènes d'automatisme verbal. Il y a même tout lieu de supposer que c'est à la réaction des autorités acclésiastiques contre cette forme particulière de l'inspiration, qu'il convient d'attribuer le discrédit où est tombée la glossolalie dans les milieux orthodoxes. Il semble qu'elle en ait entièrement disparu. A la fin du IVe siècle, Chrysostome n'hésite pas à dire à propos du chapitre XII de la première *Epître aux Corinthiens* : « Les choses qui arrivaient alors ne se produisent plus aujourd'hui (2). »

Seulement ce que l'Eglise avait éliminé a subsisté à côté d'elle. Plusieurs formules gnostiques, qui nous ont été conservées, ont tous les caractères du pseudo-

(1) E. Lombard *op*, cit., pp. 110-116.
(2) I *Espist. ad Cor. cap. XII Homilia XXIX*.

langage des extatiques (1). Durant le moyen âge, c'est encore d'un verbiage étrange, inspiré par l'enthousiasme, que se grisent des groupes d'illuminés qui surgissent çà et là (2). Grégoire de Tours parle de certains prophètes dont les élucubrations fanatisaient les foules des Gaules et derrière lesquels des femmes menaient un train de bacchantes (3). Des cas analogues sont signalés en Espagne et dans les pays rhénans. Guibert de Nogent raconte que, vers 1100, des hérétiques champenois tenaient des discours incompréhensibles, qui ressemblaient probablement à l'ancienne glossolalie (4).

D'autre part il importe de ne pas oublier que celle-ci reparaît aussi dans les milieux où le clergé la considère comme une manifestation des puissances démoniaques. Elle peut se mêler alors à des pratiques de sorcellerie. Quand les théologiens traitent du « parler en langues », ils sont unanimes à le déclarer une marque de possession (5). Au cours d'une épidémie de convulsions qui, en 1566, sévit dans la maison des orphelins d'Amsterdam, les enfants sont agités de mouvements frénétiques et profèrent des mots inintelligibles (6). Personne ne songe à mettre en doute qu'ils soient les victimes des machinations du Diable. Un siècle plus

(1) E. Lombard, *op, cit.*, pp. 105-106.

(2) Voir à ce sujet P. Alphandéry. *De quelques faits de prophétisme dans les sectes latines antérieures au Joachimisme. Mémoire présenté à Bâle. Rev. de l'Hist. des Relig.*, t. III, pp. 177-218. Leroux, Paris, 1905.

(3) « Quae debacchantes sanctos eos confitebantur ». *Hist. Franc.* Lib. X, v. xxv. Cf. Alphandéry, *op, cit.*, p. 179.

(4) « Suum... appellant Verbum Dei, quod fit quo nescio rotatu longo sermonum » *De vita mea* I, III, c. xvii. Cf. P. Alphandéry, *op, cit.*, p. 186, p. 190.

(5) Voir Gorres, *La Mystique divine, naturelle et diabolique.* Trad. Charles Sainte-Foi. Poussielgue-Rusand, Paris 1844. T. IV, pp. 405-412.

(6) Balthazar Bekker. *Le Monde enchanté.* Liv. IV, pp. 517-519. Amsterdam 1694. B. Bekker cite le témoignage de P. C. Hooft qui écrit ce qui suit « Une grande partie de ces enfans, aiant été possédés des Esprits malins, fut... tourmentés en plusieurs manières... ils grimpoient comme des chats sur les murailles et sur les toits, et avoient un regard si affreux et si hideux, que les plus hardis sembloient en avoir peur. Ils parloient des langues étrangères... Ils faisoient des grimaces et des postures épouvantables aux portes de certaines femmes, ce qui les fit passer pour sorcières... »

tard, en 1672, les mêmes phénomènes d'entraînement grégaire se renouvellent, avec accompagnement de cris, de hurlements et d'aboiements dans l'établissement des orphelins de Hoorn (1). On remarque avec horreur que le mal éclate presque toujours pendant les exercices de piété et qu'il est d'autant plus violent que les prières destinées à le conjurer se font plus ardentes. Cette fois encore, nombreux sont ceux qui l'attribuent à l'action des mauvais esprits. Entre les deux dates que nous venons d'indiquer, de pareils désordres s'étaient produits en France, dans le couvent des Ursulines de Loudun. Cette affaire coûta la vie au curé Urbain Grandier, qu'on accusa d'avoir ensorcelé les religieuses. Il fut condamné à être brûlé vif, en 1633, par le conseiller du roi, Laubardemont. J'ai sous les yeux un questionnaire adressé à l'Université de Montpellier au sujet des troubles qui affligeaient la malheureuse communauté. Comme on va le voir, il n'y a rien là que nous n'ayons déjà rencontré ailleurs. Les professeurs sont invités à donner leur avis sur les postures bizarres des Ursulines, sur la vélocité avec laquelle elles projettent leur tête en avant et en arrière, sur l'insensibilité où elles paraissent plongées, sur l'absence de tout écoulement sanguin quand on leur fait des piqûres, sur les « jappements ou clameurs semblables à celles d'un chien », qui sortent de leur poitrine plutôt que de leur gorge, etc...

A une question relative aux répliques que s'attirent les exorcistes et qui sont formulées tantôt en français, tantôt dans un latin souvent incorrect, voici quelle est la réponse de la docte compagnie : « Nous disons qu'il est certain, que d'entendre et de parler des langues que l'on n'a pas apprises, sont choses surnaturelles et qui

(1) Balthazar Bekker, *op, cit.*, Liv. IV, pp. 523-527. D'après des témoins « ce mal consistoit, en ce que ces enfants tomboient subitement en pamoison, et au même moment ils étoient comme hors d'eux-mêmes. Ils se tirailloient et se déchiroient, frappoient de leurs jambes, et de leurs bras et de leur teste contre la terre, criant, heurlant, et aboyant comme des chiens, en sorte que c'étoit une chose effroyable à voir... Et plus on demandoit à Dieu qu'il lui plût réfréner cette puissance de Satan, plus les enfans souffroient de mal. »

pourraient faire croire qu'elles se font par le ministère du Diable, ou de quelque autre cause supérieure (1). »

En dépit d'une opinion si hautement autorisée, glossolalie et xénoglossie sont de nouveau tenues pour des manifestations du Saint Esprit par les convulsionnaires de Saint-Médard et par les inspirés des Cévennes. Nous étudierons plus loin ces deux mouvements religieux presque contemporains et qui présentent entre eux de curieuses ressemblances.

De même, le parler en langues retrouve tout son prestige dans les sectes qui prennent naissance à partir du commencement du XIX^e^ siècle et qui émettent la prétention de restaurer ce *charisme*, que les Eglises dont elles se détachent n'ont pas su conserver. Tel est le cas des adeptes d'Edouard Irving, chez lesquels se produisent en 1831 et en 1832, des accès d'automatisme verbal d'une extraordinaire intensité. A Glasgow notamment, des hommes et des femmes se mettent à employer un jargon bizarre, que l'on considère comme inspiré. La congrégation tout entière est gagnée par la contagion (2).

Des phénomènes du même ordre ont lieu en Suède, au cours des années 1841 et 1842, chez ceux qu'on appelle les *roestar's*. Plongés dans une sorte d'hypnose, qui s'accompagne d'une anesthésie partielle ou totale, les sujets poussent des cris et tiennent parfois, des heures durant, des discours incompréhensibles dont, à leur réveil, ils ne gardent généralement aucun souvenir (3).

De nos jours encore, divers groupements de « Pentecôtistes », en Amérique, en Angleterre, en Allemagne,

(1) Bathazar Bekker, *op, cit.*, Liv. IV, pp. 207-221 ; spécialement p. 219. En s'exprimant ainsi, l'Université de Montpellier est en plein accord avec le Rituel romain qui déclare signe de possession démoniaque le fait de parler ou de comprendre une langue qu'on ne connaît pas (ignosta lingua loqui plurimis verbis, vel loquentem intelligere). *Rituale romanun*, Pauli V Pont. max. jussu editum, Antverpiæ 1713, p. 363. Sur les possédées de Loudun, v. Görres, *op, cit.*, T. V. pp. 424-438.

(2) E. Lombard, *op, cit.*, pp. 234-235, cite à ce sujet une lettre que Carlyle, qui fut témoin de ces scènes, adresse à sa mère le 20 octobre 1831. On a pu lire plus haut, p. 179, une de ces élucubrations irvingiennes.

(3) E. Lombard, *op, cit.*, p. 11.

en France, etc... s'appliquent à obtenir dans leurs réunions le renouvellement du don de la glossolalie. Nous aurons l'occasion de voir à quels résultats leurs méthodes ont abouti, lorsqu'elles ont été transplantées dans un champ de mission de l'Afrique Equatoriale.

Quelques-uns des faits que nous avons mentionnés ne nous ont pas seulement fourni des exemples de ce « parler en langues », dont nous avons essayé de définir la nature. Ils nous ont mis également en présence de troubles grégaires d'un caractère plus général, qui ont pris la forme d'épidémies de possession.

Nous ne croyons pas nécessaire de dresser la liste de celles dont le souvenir nous a été conservé. Qu'il nous suffise de dire qu'on n'en a pas relevé moins de vingt-trois entre les années 1491 et 1740 (1). D'autres avaient eu lieu auparavant, et d'autres ont suivi (2).

Comme nous l'avons vu, il n'y a rien là qui soit spécial au monde chrétien. Nous pourrions donc nous en tenir à ce que nous avons écrit ailleurs sur se sujet. Pourtant ces épidémies présentent certains caractères qu'il n'est pas inutile de noter. Le plus souvent elles éclatent dans des couvents de nonnes, ce qui s'explique aisément, si l'on veut bien se souvenir que le tempérament féminin est particulièrement sensible aux chocs émotionnels et aux suggestions. De plus il est évident que la vie en communauté ne peut que prédisposer à ces crises d'hystérie collective. Quant aux hallucinations délirantes dont elles s'accompagnent, il va sans dire qu'elles ont leur origine dans les idées qu'on se faisait jadis des maléfices des démons.

La plus célèbre de ces épidémies est celle des Ursulines de Loudun, dont nous avons déjà parlé (3). La

(1) Voit T. K. Oesterreich, *Les Possédés*, pp. 236-237.

(2) Il y a plusieurs épidémies de possession au XIXe siècle. Citons en particulier celle qui eut lieu à Morzines, en Haute-Savoie, de 1857 à 1862. Cf. Maury. *La Magie et l'Astrologie dans l'Antiquité et au Moyen Age*. Didier, Paris, 1864, pp. 331, 332.

(3) Voir Görres, *op, cit.*, pp. 424-438. T. K. Oesterreich, T. V., *op, cit.*, p. 237.

contagion s'étendit fort loin et l'un des exorcistes, le P. Surin, en fut lui-même la victime (1).

Celle qui sévit parmi les religieuses d'Auxonne, en 1662, nous est décrite dans un rapport signé de quatre évêques et de quatre docteurs en Sorbonne, assistés d'un médecin (2). Ce document ne fait que confirmer ce que nous avait appris le cas précédent. Ainsi les possédées ont « le don des langues » ; elles connaissent les pensées de ceux qui leur parlent ; elles se montrent capables de prédire l'avenir ; elles manifestent «une grande horreur des choses saintes et particulièrement de l'Eucharistie et de la Pénitence » ; « elles vomissent d'effroyables blasphèmes pendant la sainte messe et les exorcismes » ; elles portent sur leur corps des signes surnaturels de la présence des démons ; elles font preuve « d'une merveilleuse insensibilité » et tombent souvent « dans une espèce de léthargie » ; elles ont « des poses si extraordinaires qu'elles surpassent évidemment leurs forces, même celles de la nature humaine ». Par exemple, l'une des religieuses « se prosternait à terre, mais de telle sorte qu'elle ne touchait le sol qu'avec la pointe du ventre, tandis que la tête, les pieds et les mains ainsi que tout le reste du corps, étaient en l'air. » Une autre « avait le corps ployé en cercle, de sorte que la pointe des pieds touchait le front ». D'autres ne tenaient à la terre « que par le crâne et les pieds ». Toutes ou presque toutes se renversaient en arrière de sorte que le haut de la tête touchait la plante des pieds ». On conçoit aisément l'émoi des vénérables personnages, chargés de l'enquête, devant l'indécence de ces postures. Et pourtant, ajoute le rapport, le seigneur évêque qui présidait la commission « n'a trouvé personne qui ne lui ait rendu un témoignage favorable de l'innocence et de la vie irréprochable des sœurs. »

Il y a dans ces troubles et dans d'autres semblables, qui se sont produits à Louviers, à Kentorp, à Werte(3)

(1) T. K. Oesterreich, op, *cit.*, pp. 70-77.
(2) Voir Görres, *op, cit*, T. V., pp. 238-244.
(3) Voir Görres, *op, cit.*, pp. 246-249 ; pp. 268-271.

et ailleurs, tous les syndromes d'une psychonévrose caractérisée.

On ne saurait s'étonner que nous insistions d'abord sur la manière dont elle se propage dans le milieu où elle a pris naissance et ensuite au dehors. La contagion est indéniable. Au reste, certains esprits plus avisés que d'autres, avaient fini par reconnaître que le seul moyen d'enrayer le fléau était d'en isoler les victimes et de supprimer autour d'elles toute espèce de publicité. On comprendra également que nous revenions sur une remarque déjà faite au sujet des possessions chez les sauvages. Les pratiques de l'exorcisme, loin d'atténuer le mal, contribuent plutôt à l'aggraver, car elles ne constituent en définitive qu'une suggestion supplémentaire, dont l'action est d'autant plus forte qu'elle s'exerce sur des êtres qui sont dans un état de moindre résistance.

Enfin nous tenons à souligner de nouveau la régression que provoquent ici encore les entraînements grégaires. Cette fois, c'est dans le domaine religieux et moral que nous pouvons la constater. Les blasphèmes et les inconvenances des nonnes en fournissent la preuve. Ce sont autant de manifestations des instincts les plus bas que l'être humain recèle en soi et qu'il refoule d'ordinaire, quand il est dans son bon sens (1). Ceux qui ont assisté à des anesthésies savent quels étranges propos les patients peuvent tenir, lorsqu'ils sont sur le point de sombrer dans l'inconscience et au moment où ils commencent à se réveiller, sans avoir recouvré encore leur pleine lucidité. Il nous souvient des mots qu'un médecin adressait à des parents littéralement atterrés par l'obscénité du langage de leur enfant, une jeune fille de vingt ans, qui revenait peu à peu à elle après une opération. « Nous avons tous en nous un égoût », leur disait-il. En fait tout ce qui tend à paralyser le contrôle que l'homme exerce à l'état de veille sur ses impulsions inférieures,

(1) Le caractère ordurier du langage des possédés est un phénomène qui n'est point particulier au monde chrétien. On le constate fréquemment ailleurs. Cf. Oesterreich, *op, cit.*, pp. 175-261.

les intoxications et ces autres ivresses, que sont les poussées d'une frénésie collective, ramènent fatalement à la bestialité.

Cette régression morale s'affirme également dans d'autres phénomènes grégaires qui sont du même ordre que les possessions, bien qu'on les ait considérés non comme des maux à conjurer, mais comme des crimes à châtier. Nous voulons parler des épidémies de sorcellerie qui ont eu lieu à différentes reprises en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Suède et surtout en Allemagne (1). Elles sont mentionnées dans des documents qui reflètent assurément les erreurs de jadis, mais dont la bonne foi ne saurait être contestée. Il suffit pour s'en convaincre de lire les pièces de l'un quelconque de ces étranges procès, qui furent intentés à des personnes qu'on accusait d'avoir conclu un pacte avec le démon, de courir le loup-garou ou de jeter des sorts aux bêtes et aux gens (2).

On a remarqué que ces recrudescences de satanisme ont coïncidé avec des périodes de guerre et de pillages, de peste et de disette. De telles calamités ne pouvaient que prédisposer des populations épuisées à tous les délires. Ces derniers ne se manifestaient pas seulement chez ceux qui se livraient à des pratiques occultes, mais aussi chez ceux qui s'en croyaient les victimes. Aux hallucinations des premiers répondaient les terreurs des seconds, leur folie de la persécution, leur rage de répression et de vengeance. Ce n'était au fond qu'une même frénésie qui les maîtrisait tous. En voici quelques exemples, recueillis entre beaucoup d'autres :

(1) Görres, *op, cit.*, T. V. p. 440.

(2) Voir Lambert Daneau, *Deux traitez très-utiles pour ce temps. Le premier touchant les sorciers, auquel ce qui se dispute aujourd'huy en cete matière, est bien amplement résolu et augmenté de deux procès extraicts des greffes pour l'esclaircissement et confirmation ce cet argument. Le second contient une brève remonstrance sur les ieux de cartes et de Dez.* 1579, pp. 103-131. La première édition du Traité sur les Sorciers date de 1574 et ne contient pas les pièces des deux procès. N'y figure pas non plus le traité sur les jeux de cartes et de dés ; cette première édition française n'est que la traduction d'un traité latin *De venciicis quos olim sortileges, nunc autem vulgo sortiarios vocant : Dialogus.* Paru en 1565.

Dans l'Italie du Nord, au XIVe siècle, plusieurs centaines d'individus, accusés de s'être faits les suppôts de Satan, sont en quelques années condamnés au bûcher.

Vers le milieu du XVIe siècle, la sorcellerie est si répandue en France, que les cachots sont remplis de prisonniers. De 1581 à 1585, rien que dans la Lorraine, neuf cents personnes passent en jugement.

Au début du XVIIe siècle, le mal prend un tel développement dans le pays du Labourd en Béarn, que le roi Henri IV nomme une commission spéciale chargée d'y remédier. La contagion gagne l'Espagne, où l'Inquisition sévit avec une impitoyable rigueur. A la même époque, en Angleterre, dans les seuls comtés d'Essex et de Suffolk, près de trois cents sorciers et sorcières comparaissent, dans l'espace de deux ans, devant les tribunaux. La plupart sont exécutés (1).

Durant les troubles qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent la guerre de Trente ans, les pratiques magiques et la peur qu'elles inspirent provoquent en Allemagne un de ces états pathologiques collectifs dont, comme nous le verrons, ce pays est coutumier.

Dans le diocèse de Trèves, les villes et les villages « étaient parcourus sans cesse par des inquisiteurs, des sergents et des bourreaux, qui s'emparaient de tous les suspects et en brûlaient un grand nombre ; car être accusé, c'était presque toujours être condamné. Le terrorisme s'étendit jusqu'à la ville de Trèves et n'épargna pas même les juges... Dans deux villages, il ne resta que deux femmes... La persécution dura plusieurs années, et les magistrats se glorifiaient du nombre de leurs victimes... En moins de sept ans, trois cent soixante-huit personnes de vingt villages les plus proches de la ville (de Trèves) furent brûlées (2). »

Dans l'évêché de Wurzbourg, à la suite de quelques procès retentissants intentés à des femmes incriminées de magie, le duc de Wurtemberg ordonna qu'on dressât

(1) Görres, *op, cit.*, t. V, pp. 75, 411-142, 68-72, 438.
(2) *Gesta Trevirorum*, vol, III, ch. XXX, dans Görres, *op, cit.*, t. V, pp. 413-414.

un bûcher le mardi de chaque semaine, afin qu'y fussent livrés aux flammes, chaque fois, un certain nombre de sorciers et de sorcières. L'une des listes des suppliciés porte les noms de cent cinquante-sept victimes, qui périrent entre 1627 et 1629. Parmi elles se trouvaient des enfants et quatorze ecclésiastiques (1). Il fallut attendre la seconde moitié du XVII^e siècle pour qu'une réaction commençât à se dessiner contre ces exécutions massives, auxquelles nul, quel que fût son rang, n'était sûr d'échapper.

De pareils faits nous semblent, au premier abord, prodigieusement éloignés de nous. Il conviendrait pourtant de se rappeler que quelques-uns des traits qui les caractérisent se sont prolongés jusqu'à une date relativement récente dans une Allemagne demeurée foncièrement médiévale, en dépit de l'influence que purent avoir sur elle, au cours du XVIII^e siècle, des idées venues de France. Pendant longtemps le satanisme et la magie ont continué à exercer sur les gens d'outre-Rhin une singulière fascination. Même un esprit aussi éclairé que Gœthe n'a pas réussi à s'y soustraire. Il est permis de s'étonner qu'on n'ait pas davantage cherché à expliquer certaines des fantasmagories de ses deux *Faust* par les souvenirs que ses contemporains devaient garder d'un passé encore très proche, durant lequel les prétendus maléfices des démons et de leurs suppôts avaient tragiquement tourmenté des populations affolées.

Mais c'est surtout plus tard, que ces survivances vont reparaître et s'affirmer de nouveau avec une extraordinaire vigueur. Dans le goût maladif qu'il éprouve pour un merveilleux diabolique, dans sa hantise de la magie, dans ses nostalgies nocturnes et ses rêves de sabbats cosmiques, où des esprits élémentaires dansent au clair de lune, le romantisme allemand est bien l'héritier d'une tradition toujours vivace, que l'époque qui a été nommée celle des *lumières* n'a pas réussi à détruire. Ses

(1) Gorres, *op, cit.*, t. V, pp. 446-447.

représentants les plus authentiques donnent souvent l'impression d'être des possédés. Et ce n'est point là, de leur part, seulement une attitude littéraire. On sent au contraire dans leurs œuvres une sincérité telle, qu'elle laisse supposer chez eux la persistance de la grande psychose collective dont leurs aïeux avaient été atteints. Quoiqu'elle ait perdu avec le temps beaucoup de sa violence, elle n'en subsiste pas moins à l'état endémique (1).

Il importe également de ne pas oublier que l'effroi inspiré par les sorciers n'est pas le seul qui puisse donner naissance à ces délires de la persécution auxquels les collectivités sont exposées autant que les individus, et qui les poussent, les unes et les autres, à se livrer à des violences insensées. Toute espèce de peur, quelle qu'en soit l'origine, est susceptible d'aboutir à un tel résultat. Qu'on propage dans un peuple une phobie quelconque, qu'on entretienne celle-ci par des insinuations tendancieuses et des accusations mensongères, qu'on répande des fausses nouvelles, propres à épouvanter les multitudes ignorantes, et qu'on leur propose alors des représailles où leurs instincts les plus brutaux trouveront une satisfaction qui leur procure un avant-goût des vengeances qu'elles désirent, en prenant contre les suspects des mesures impitoyables, et l'on assistera sûrement à l'explosion d'une frénésie grégaire semblable à celles que nous avons décrites. En quelque temps qu'ils éclatent, les terrorismes ont toujours eu les mêmes causes profondes, comme ils ont eu partout les mêmes effets. Et peut-être serions-nous moins enclins à nous étonner du nombre des victimes qui payèrent de leur vie les fanatismes d'autrefois, si nous réfléchissions que notre époque ne le cède en rien sur ce point

(1) On comprendra que, sur ce point, nous ne puissions nous en tenir, dans un travail comme le nôtre, qu'à de très brèves indications. Si l'on veut en savoir davantage, on consultera avec profit, outre les œuvres des romantiques allemands eux-mêmes, les ouvrages suivants : Albert Béguin, *L'Ame romantique et le Rêve, Essai sur le Romantisme allemand et la Poésie française*, Librairie José Corti, Paris 1939, et *Cahiers du Sud, Le Romantisme allemand*. Mai-juin 1937, José Corti, Paris.

au passé le plus sombre et qu'elle a même été infiniment au delà de ce que les hommes de jadis eussent été capables d'imaginer. N'est-ce pas à la folie obsidionale qu'on s'est plu à déchaîner dans des pays entiers, en répétant sans répit à des populations crédules qu'elles étaient menacées d'encerclement, en travaillant à les convaincre que des partis, des nations et des races complotaient leur ruine, en surexcitant leurs nerfs par une propagande de haine et par le déploiement continu d'un appareil guerrier, que nous devons d'avoir vu se succéder, en moins de vingt-cinq ans, des tueries monstrueuses, auprès desquelles les plus sinistres massacres, dont l'histoire ait gardé le souvenir, ne sont que jeux d'enfants ?

D'autres troubles grégaires encore ont été tenus pour des marques de possession, ou au contraire pour les signes d'une intervention divine. Il s'agit des épidémies de danse, ou plus exactement de mouvements nerveux incoercibles, qui se sont produites à maintes reprises en diverses régions du monde chrétien et qui rappellent étrangement le Ramanenjana de Madagascar et d'autres phénomènes du même genre (1). Nous en citerons quelques exemples.

Le plus ancien dont il soit fait mention date de 1021. Sous le coup d'une malédiction qui les a frappés pour avoir troublé l'office de la nuit de Noël, des gens se mettent à danser dans l'église de Kolbig, près de Bernburg, et ne peuvent plus s'arrêter.

En 1237, à Erfurt, ce sont des enfants, au nombre d'une centaine, qui sont brusquement saisis du même mal. Ils se rendent jusqu'à Arnstadt, où ils tombent à terre. La plupart ne tardent pas à mourir.

Le 17 juin 1278, deux cents personnes commencent soudain à s'agiter violemment sur un pont à Utrecht. Malgré les avertissements qu'on leur prodigue, elles persistent à se livrer à leurs exercices. Le pont se rompt sous leur poids, et toutes sont noyées (2).

(1) Cf. *supra* pp. 68 et suiv. Sur ces épidémies de danse voir Dr J. F. C. Hecker. *Die Tanzwuth, eine Volkkrankheit im Mittelalter*, Berlin 1823.
(2) Cf. Hecker, *op, cit.*, pp. 14-15.

Au XIVe siècle, le fléau reprend en Allemagne avec une extraordinaire intensité. Il gagne de proche en proche, se répand partout et s'étend aux pays voisins. Il reçoit les noms de danses de Saint-Jean, de Saint-Vit ou de Saint-Guy. Ceux qui en sont atteints se démènent avec furie, ils bondissent comme les corybantes et les bacchantes, ils poussent des hurlements et donnent l'impression d'être des possédés. On remarque que la vue d'objets et de vêtements de couleur rouge redouble leur excitation (1). Finalement, épuisés, ils roulent sur le sol en écumant (2). Les spectateurs calment alors les crampes dont ils souffrent en les ceignant de linges fortement serrés, et pour les ranimer, s'ils perdent connaissance, on les frappe parfois à coups de poing et à coups de pied. Quand ils reviennent à eux après leurs accès, ils affirment avoir eu des visions.

En 1374, à Aix-la-Chapelle, hommes et femmes mènent dans les rues des rondes folles pendant des heures entières. La même année, ils pénètrent à Liége au moment de la consécration de l'église des Saints Apôtres (3). A moitié nus et portant sur la tête des couronnes de fleurs, ils sautent très haut en se tenant par la main. Certains des assistants s'imaginent que les cris qu'ils poussent sont des invocations adressées à des démons. En réalité, ce sont des exclamations par lesquelles ils s'encouragent et se grisent mutuellement (4). Du mois de septembre au mois d'octobre, leur nombre ne cesse de croître et s'élève bientôt à plusieurs milliers, car il en arrive toujours des régions rhénanes

(1) Hecker, *op. cit.*, p. 23.

(2) *Gens impacata cadit, dudum cruciata salvat,* pour *salvat. Incerti auctoris vetus chronicon Belgicum Mathaei veteris ævi Analecta.* T. I. p. 51. Cf. Hecker, *op, cit.*, p. 3, note 2.

(3) Sur la présence des danseurs à Liége, voir *Gesta pontificum Leodiensium* t. III, c. IX, dans Görres, *op, cit.*, t. V, pp. 249-252. Cf. A. Wautier d'Aygallius, *Ruysbræck l'Admirable*, Perrin, Paris, 1923, pp. 151-153. M. W. d'A. cite quelques passages de Pierre d'Herenthals, *Cronica episcoporum Leodiensium.*

(4) *Quaedam nomina daemoniorum nominabant, videlicet Friskes et similia.* Pierre d'Herenthals, *Cronica...* Le mot allemand *frisch* a été pris pour le nom d'un démon.

et la contagion de leur frénésie s'étend aux populations qu'ils visitent. Le jour de la Toussaint, ils se massent en foule à Héristal et ne parlent de rien de moins que d'égorger les prêtres de Liége qu'ils accusent de fornication. Pourtant lorsqu'ils sont entrés dans la ville ils oublient ce projet sanguinaire. Le mal semble s'être atténué peu à peu au bout d'une année ; mais il en fallut trois ou quatre pour y mettre entièrement fin (1). Les chroniqueurs imputent cette délivrance à la pratique des exorcismes et à la lecture devant les danseurs des passages des Evangiles où il est question de la guérison des démoniaques.

Jugulée en Wallonie, l'épidémie continue ailleurs. On la signale à Cologne, à Metz et, en 1418, à Strasbourg (2). Dans la vieille cité alsacienne, d'innombrables curieux suivent les évolutions des patients qui dansent jour et nuit. On les conduit à la chapelle de saint Guy, à Saverne, où l'on menait les gens mordus par des chiens enragés (3).

On croit que cette explosion de manie choréique eut pour cause les calamités qui désolèrent les pays rhénans au cours du XIVe siècle. L'effervescence populaire semble avoir coïncidé, comme c'est généralement le cas en Allemagne, avec des mesures de violences dirigées contre les Juifs (4). Le nom de danse de Saint-Guy est resté dans notre langue pour désigner la chorée. Quant à celui de danse de Saint-Jean, on l'explique à la fois par la survivance dans les contrées germaniques des vieilles coutumes païennes du solstice d'été et par

(1) *Hac pestis infra annum satis invaluit, sed postea per tres aut quatuor annos omnino cessavit. Magnum chronicum Belgicum.* p. 147.

(2) J. v. Konigshoven, *Die aelteste teutsche sowol allgemeine als insonderheit Elsaessische und Strassburgische Chronike.* Ed. Schiltern Strasburg. 1698, pp. 1085 et suiv.

Viel hundert fingen zu Strasburg an
Zu tanzen und springen, Frau und Mann
Am offnen Markt, Gassen und Strassen,
Tag und Nacht ihrer viel nicht assen
Bis ihn das Wülhen widergelag.
St-Vits Tanz ward genannt die Plag.

(3) Cf. Hecker, *op, cit.*, pp. 7 et 8.

(4) Cf. Hecker, *op, cit.*, pp. 11.

les récits évangéliques de la décapitation de Jean-Baptiste, réclamée par Salomé, la fille d'Hérodiade, en récompense de ses exercices chorégraphiques, lors d'un festin donné par Hérode.

Quoi qu'il en soit, il s'agit bien d'une névrose collective, qu'on pourrait aisément comparer à des maladies analogues dont l'étiologie est peut-être différente, mais qui aboutissent aux mêmes résultats.

Ainsi en est-il du Tarentisme qui a pris naissance dans les Pouilles au milieu du XVe siècle. On l'attribuait à la piqûre d'une espèce d'araignée, la tarentule. Mais il est dû également à la grande misère du temps. Hommes et femmes furent saisis d'une véritable furie de saltation. A la fin du XVe siècle, le mal avait franchi les frontières des Pouilles et la contagion s'en propageait dans le reste de l'Italie. Au XVIIe siècle, une foule de gens de tout âge et même des voyageurs étrangers s'imaginaient avoir été piqués par le pernicieux insecte et se livraient à une agitation fébrile qu'ils ne parvenaient plus à maîtriser. Ils éprouvaient un goût particulier pour la couleur rouge, pour le métal brillant et pour les armes (1). On pensait avoir trouvé le moyen de les guérir, en leur faisant entendre de la musique. Celle-ci les poussait à danser jusqu'à épuisement complet et provoquaient chez eux une transpiration abondante, avec laquelle était censé s'éliminer le poison qui avait pénétré leur organisme. La maladie n'en persista pas mains pendant tout le XVIIe siècle et une partie du XVIIIe (2).

Sans doute convient-il de rapprocher du Tarentisme et des épidémies de danse du moyen âge une choréomanie appelée le *zâr*, qui a son origine en Abyssinie et qui s'est répandue en Arabie et en Egypte (3). Les femmes y sont particulièrement sujettes, mais les hommes et les enfants n'y échappent point. Lorsque l'esprit

(1) Hecker, *op, cit.*, pp. 38-40.
(2) Voir Hecker *op, cit.*, pp. 26-51.
(3) Voir Hecker, *op, cit.*, pp. 55 et suiv. et Oesterreich, *op, cit.*, pp. 283-292.

du *zâr* les saisit, les uns et les autres font d'étranges grimaces et se mettent à bondir, comme des fous. « Les remèdes préférés sont les amulettes et un violent tamtam, un hurlement ininterrompu jusqu'à ce que le possédé, sans doute dérangé par le bruit, sorte de la maison en furie. Il est lapidé, battu et poussé jusqu'au prochain ruisseau où le *zâr* le quitte et où il revient à la santé (1). »

Si l'agitation choréique a pu être attribuée à l'intervention de puissances surnaturelles, qui prenaient possession des danseurs, ce n'est pas seulement en raison des mouvements involontaires qu'elle impose. C'est encore parce qu'elle est la cause d'un état psychique spécial, d'un vertige, d'une sorte d'ivresse. De là vient que certains groupements mystiques aient cherché à la provoquer artificiellement et à la renouveler chez leurs adhérents comme le signe évident d'une inspiration non plus démoniaque mais divine.

Tel est le cas de la secte des *Jumpers*, c'est-à-dire des *Sauteurs*, fondée en 1760, dans la Cornouaille, par Harris Rowland et William Williams (2). Après avoir ranimé ensemble leur commune ferveur et l'avoir portée jusqu'à un degré suffisant d'exaltation, les membres de l'association commencent à faire des bonds qu'ils ne cessent de répéter avec une ardeur incroyable.

D'Angleterre les Jumpers ont passé aux Etats-Unis d'Amérique, où ils ont recruté des adeptes dans le New-Jersey, la Virginie, la Caroline du Nord, le Kentucky, le Tennessee, le Colorado... Ils y tiennent des assemblées parfois considérables. On en cite qui ont groupé de dix à douze mille participants. Ces meetings donnent lieu à d'extraordinaires phénomènes de frénésie grégaire. Des individus des deux sexes se déshabillent entièrement et se jettent à l'eau. D'autres courent comme des fous, en poussant des hurlements. D'autres roulent à terre

(1) W. C. Plowen, *Travels in Abessinia and the Galla country, with an account of a mission to Ress Ali in* 1848. Londres 1868, pp. 259 et 264. Cité par Oesterreich, *op. cit.*, p. 291.

(2) Voir Hecker, *op. cit.*, pp. 78-80.

et perdent connaissance. Huit cents personnes, dit-on, se sont ainsi évanouies durant l'une de ces réunions.

Voici ce qu'un journaliste écrivait à propos d'une mission organisée, en 1907, dans les pires quartiers de New-York par les Sauteurs sacrés de Denver : Entre leurs danses, « lesquelles embrassent toute la gamme possible des pas depuis le tourbillon derviche jusqu'à la bourrée des marins », ils avertissent les habitants de la ville « de la catastrophe qui les menace et qui se présentera sous la forme d'une colonne de feu »... « A un moment quelconque des réunions des Sauteurs sacrés, il y a toujours chance que quelques-uns des participants se sentent envahis par l'inspiration qui les met irrésistiblement en danse. Un cri de joie et l'un commence. Il peut arriver que, d'abord il valse tout seul dans l'enceinte. Puis un second se joint à lui. Ils se saisissent par les épaules, et la valse s'anime pour prendre l'allure d'un très rapide *two-step*. Puis ils s'arrêtent face à face et tourbillonnent sur eux-mêmes à la manière des derviches, pour finir par sauter très haut en l'air et faire parfois un demi-tour avant de retomber sur le sol. La danse, les chants et les cris en provoquent d'autres à faire de même ; des femmes bondissent comme des écolières, s'empoignent et se tiennent l'une l'autre dans le cercle. Petit à petit, l'assemblée tout entière en vient à tourbillonner, à sauter et à crier, mais jamais les femmes ne dansent avec les hommes (1). »

Nous pourrions également citer plusieurs autres exemples de ces chorées contagieuses que des populations catholiques romaines ou orthodoxes associent, de nos jours encore, au culte de tel ou tel saint. On connaît la procession dansante d'Echternach, dans le grand-duché de Luxembourg, qui s'est acquis auprès des touristes une certaine notoriété (2). Ce n'est pas la

(1) Cité par Leuba, *Psychologie du Mysticisme religieux*, trad. Lucien Herr, note 3, de la p. 21.

(2) Voir Dr A Maire. *Mysticisme et Folie*. Giard et Brière, Paris 1907, pp. 205-206. Voir aussi L. Gougaud, *La Danse dans les églises*. *Revue d'Histoire Ecclésiastique*. t. XV, pp. 240-242. Louvain, 1914.

seule de ce genre. Ainsi à Yébra, dans le Haut-Aragon, lorsque celle de sainte Orosia a lieu, des danseurs munis de bâtons blancs ornés de pompons multicolores, et coiffés de chapeaux enrubannés, auxquels sont fixés des miroirs, mènent au son des fifres une sarabande effrénée qui se poursuit à l'intérieur de l'église avec une violence encore accrue (1).

N'est-on pas en droit de penser qu'une enquête sur les cérémonies religieuses des frairies, des pardons et des kermesses de pays tant soit peu arriérés donnerait de curieux résultats sur le sujet dont nous nous occupons maintenant ?

En attendant, voici ce qui se passe dans quelques bourgades de la Thrace orientale au moment de la célébration, au début du mois de juin, de la fête de saint Constantin et de sainte Hélène. Des femmes, appelées les *nestinarki*, tournent sur elles-mêmes en martelant le sol de leurs pieds nus, en se frappant les cuisses et en hurlant : Veûkh ! veûkh ! Ces scènes d'exaltation sauvage se produisent d'abord le matin dans une sorte de chapelle et durant le trajet que font les fidèles pour revenir d'une source réputée miraculeuse. L'après-midi, sur la place de l'église, les *nestinarki* reprennent leurs exercices au bruit du tambour et de la cornemuse. Elles bondissent avec une rapidité inouïe au milieu des braises encore rouges d'un grand bûcher de forme circulaire. Ces sauts se poursuivent en présence des icônes qu'on a extraites du sanctuaire, comme si elles étaient invitées à contempler le spectacle qui est donné en leur honneur. Tous les habitants du village dansent ensuite autour du brasier éteint (2).

Dans les environs de Yéni-Chehr, en Troade, on signalait, il y a quelques années, une épidémie choréique qui se déchaînait chez les femmes à l'occasion de la fête

(1) D'après l'article d'un périodique, l'*Etoile du Matin*, janvier 1912, cité dans l'introduction de M. Raoul Allier à l'ouvrage de Henry Russillon : *Un culte dynastique avec évocation des morts chez les Sakalaves de Madagascar. Le Tromba.* pp. 9 et 10, note 1 de la p. 9.

(2) D'après un article intitulé : *La Danse du Feu*, du professeur Arnaoudoff, de Sofia, dans *Lu* (14 juin 1935).

de saint Georges. Un témoin a, pu voir une centaine de ces « inspirées » qui se démenaient furieusement dans une église et qui s'y livraient à des prouesses acrobatiques, en poussant de tels cris et en causant un tel désordre, que ses nerfs, écrit-il, « en furent tout ébranlés » (1).

L'exemple le plus typique, peut-être, de ces saltations sacrées nous est fourni par une secte russe, celle des Chlustes. Mais comme on retrouve chez eux toutes les formes de l'excitation collective que nous examinons en ce moment, nous nous réservons d'étudier leur cas à la fin de ce chapitre.

Il y a encore une autre série de phénomènes grégaires qui, par les mouvements saccadés qu'ils provoquent, doivent être rapprochés de la chorémanie. Seulement, cette fois, il s'y ajoute des mortifications qui, du reste, ne vont pas sans s'accompagner d'un érotisme inconscient. Ce sont les flagellations que s'infligent à eux-mêmes, sous l'empire d'une excitation contagieuse, des groupes plus ou moins nombreux d'exaltés. Nous en avons déjà constaté l'existence dans les cultes de l'Orient. Le monde chrétien ne les a pas ignorées. Elles y ont donné lieu à de véritables épidémies, à l'origine desquelles se manifeste l'influence des pratiques disciplinaires d'un ascétisme morbide qui, s'il fut en honneur dans les cloîtres, n'a pourtant rien de commun avec le christianisme primitif.

La première apparition de cette psycho-névrose collective date de l'année 1260. Le moine chroniqueur de sainte Justine de Padoue relate en effet ce qui suit : « Lorsque toute l'Italie étoit plongée dans toute sorte de vices et de crimes, tout d'un coup une superstition inouïe depuis un siècle, se glissa d'abord chez les Pérusins, ensuite chez les Romains, et de là se répandit presque par tous les peuples d'Italie. La crainte de la venûe du Sauveur et du Jugement dernier les avoit

(1) *Le Temps* (13 sept. 1911), article cité par R. Allier. H. Russillon, *op. cit.*, pp. 9-12.

saisis d'une telle manière, que nobles et roturiers, jeunes et vieux, et les enfans même de cinq ans s'en alloient par les ruës des villes tout nuds, à la réserve des parties naturelles qu'ils couvroient, et sans avoir aucune honte, marchoient ainsi deux-à-deux en procession : chacun avoit son fouët de courroies à la main, et se fustigeoit les épaules jusqu'à ce que le sang en sortît ; ils poussoient des plaintes et des soupirs, et versoient des torrens de larmes, ni plus ni moins que s'ils avoient vû de leurs propres yeux la passion du Sauveur : ils imploroient la miséricorde de Dieu et le secours de sa Mère, le supplioient de vouloir bien leur pardonner leurs désobéissances, puisqu'ils y étoient sensibles, et qu'il faisoit toujours grâce à ceux qui se repentent sérieusement. Ils ne se contentoient pas d'aller ainsi de jour, mais de nuit avec des cierges allumez et au milieu du plus grand froid de l'hiver, il y en avoit des centaines, des mille et des dix mille, qui, avec des Prêtres à leur tête, portant des Croix et des Etendars couroient par les villes et par les Eglises, et se prosternoient avec humilité devant les Autels. Ils en faisoient de même dans les Bourgs et dans les Villages ; de sorte que les Montagnes et les Plaines sembloient retentir de la voix de ceux qui crioient vers Dieu. Ce fut alors qu'on n'entendit plus les instrumens de musique, ni les chansons amoureuses. On n'entendoit par tout, et à la Ville et à la campagne, que les airs lugubres du pénitent, dont la voix triste et lamentable émouvoit les cœurs les plus endurcis, et arrachoit même des larmes aux plus obstinez. Il n'y eut pas jusques aux femmes qui ne suivissent cette dévotion extraordinaire : non seulement celles du commun ; mais de nobles Matrones et des Vierges délicates se donnoient avec modestie la discipline dans leurs chambres. Alors presque tous ceux qui avoient quelque inimitié ensemble devinrent bons amis : les usuriers et les ravisseurs se hatoient de restituer le bien qu'ils avoient mal acquis ; tous ceux en un mot qui étoient souillez de quelque crime, confessoient humblement leur péchez et s'en corrigeoient de bonne foy ; on ouvroit

les prisons, on donnoit la liberté aux esclaves, on rappeloit ceux qui étoient en exil : les hommes et les femmes firent tant de bonnes œuvres et d'actes de miséricorde, que les uns et les autres sembloient appréhender que la Puissance divine n'eut résolu de les consumer par le feu du ciel, ou de les engloutir par un tremblement de terre, ou de leur envoyer quelque autre de ces grandes playes, dont elle visite les pécheurs. Quoi qu'il en soit, les Esprits médiocres n'étoient pas les seuls, qui s'étonnoient d'une repentance si prompte et si soudaine, qui avoit parcouru plusieurs Provinces, au delà même des bornes de l'Italie ; mais les plus sages l'admiroient avec quelque raison : ils ne sçavoient d'où pouvoit procéder un zèle si fervent ; puis surtout que cette manière de pénitence étoit inouïe ; que le souverain Pontife, qui résidoit alors à Anagni, ne l'avoit point instituée ; qu'aucun Prédicateur, ou autre personne d'autorité ne l'avoit introduite par adresse, ou par son éloquence, et qu'enfin elle avoit pris son origine chez les plus simples, dont les savans et les ignorans avoient également suivi les traces (1). »

Tel est le témoignage du moine de sainte Justine de Padoue. On devine que ses sentiments sont étrangement partagés. Il voudrait se réjouir de ce merveilleux développement des rigueurs de la pénitence, qui pousse des populations entières à s'infliger la discipline en usage dans les couvents ; mais d'autre part l'ampleur même de ce mouvement, son caractère contagieux, sa spontanéité ne sont pas sans l'inquiéter un peu. Ce furent

(1) Cum tota Italia multis esset flagitiis et sceleribus inquinata, quaedam subitanea superstitio et sæculo inaudita invasit primitus Perusinos, Romanos postmodum, deinde fere Italiae populos universos... nobiles pariter et ignobiles, senes et juvenes, infantes etiam quinque annorum nudi per plateas civitatum, opertis tantum modo pudendis, deposit verecundia, bini et bini processionaliter incedunt : singuliflagellum maniabus de corrigiis continentes, et cum gemitu et ploratu se acriter super scapulis usque ad effusionem sanguinis verberantes.....
non solum itaque in die verum etiam in nocte cum cercis accensis in hieme asperrima, centeni, milleni, decem millia quoque per civitates et ecclesias currebant.
Voir l'Abbé Boileau, *Histoire des Flagellans*, 2e éd. Amsterdam 1732, pp. 241-248. Nous donnons ici la traduction de l'Abbé Boileau.

ces réserves qui l'emportèrent chez les autorités ecclésiastiques et civiles. Le pape Alexandre IV ne voulut point approuver les pratiques des Flagellants et plusieurs princes italiens firent ce qu'ils purent pour les éloigner de leurs Etats. Il en fut pareillement en Bohême et en Pologne, où la secte tenta vainement de s'installer. Elle réussit pourtant à s'implanter en Grèce, et il semble qu'elle s'y soit combinée avec d'autres hérésies (1).

Ses échecs dans quelques contrées allaient être largement compensés par le succès qu'elle rencontra dans les régions germaniques. Le chroniqueur Albert de Strasbourg décrit ainsi la propagation de l'épidémie :

« A mesure que la peste venoit peu à peu en l'année 1349, les peuples commencèrent à se flageller en Allemagne ; les hommes atroupez couroient le pays, et il y en eut deux cens qui vinrent de la Souabe à Spire à la mi-juin de la même année. Ils avoient un chef principal et deux autres Supérieurs, auxquels ils obéissoient à tous égards. Lorsqu'ils eurent passé le Rhin à une heure après-midi, le peuple y accourut en foule, et ils firent un grand cercle devant le Monastère de la Ville : postez au milieu du cercle, une partie d'entr'eux se déshabilla et se déchaussa ; de manière qu'ils n'avoient sur le corps en guise de culotte, qu'une espèce de chemise qui alloit depuis les reins jusqu'aux talons : dans cet équipage, ils marchèrent l'un après l'autre tout autour du cercle, les bras étendus en forme de crucifix : ensuite chacun se prosterna par terre, et d'autres qui se tenoient debout sur eux une jambe de chaque côté, leur donnèrent un petit coup de fouët, ce qui les fit relever tous, à commencer depuis le premier qui s'étoit prosterné jusques au dernier ; et alors ils se fustigèrent avec des fouëts, où il y avoit des nœuds et quatre pointes de fer : ils chantoient en même tems le *Ps. L. Miserere*, etc., et plusieurs autres Oraisons qu'ils avoient. Mais il y en eut trois qui se tinrent au milieu du cercle, où ils se flagelloient, et qui d'une voix forte et sonore conduisoient

(1) Boileau, *op. cit.*, p. 250.

le chant des autres. Après un assez long exercice, ils se mirent tous à genoux, les bras étendus, ils se jettèrent sur leur visage, poussant des sanglots et des soupirs : de là ils s'avancèrent vers l'endroit où étoit leur Chef, qui les exhorta à implorer la miséricorde de Dieu sur le peuple, sur tous leurs bienfaiteurs et leurs ennemis, sur toutes les âmes qui étoient en Purgatoire, et sur quantité d'autres personnes. Cela fait, ils se remirent à genoux et à chanter les mains tenduës vers le ciel ; ils se relevèrent ensuite et se fouëttèrent tous de nouveau dans le même ordre et avec les mêmes cérémonies qu'ils avaient observées d'abord : enfin ceux-ci reprirent leurs habits, les autres qui n'étoient pas encore venus sur les rangs, se dépouillèrent pour faire le même exercice. D'ailleurs il y avoit parmi eux des Prêtres, des nobles et des roturiers qui avoient de l'étude, des femmes et des enfans....

« Les habitans de Spire furent si émus de compassion envers ces Flagellans, qu'ils les invitèrent d'abord tous, sans en excepter un seul ; car ils ne recevoient point l'aumône de personne en particulier, mais en général pour acheter des cierges tors et des drapeaux. Ces étendars étoient de soye cramoisi et peints ; ils les portoient à leurs processions et traversoient de cette manière les Villes et les Bourgs... Ils faisoient deux fois par jour l'exercice, dont nous avons déjà parlé, soit à la ville, ou à la campagne, et chacun d'eux le pratiquoit la nuit... ils portoient des croix sur leurs habits, et à leurs chapeaux devant et derrière, et leurs fouëts pendus à leurs ceintures... Il y eut plus de cent hommes de Spire, et près de mille de Strasbourg qui entrèrent dans leur Confrérie... Enfin séparez en deux corps à Strasbourg, chacun eut la moitié des Supérieurs, et ils prirent une route opposée ; l'un descendit le Rhin, et l'autre le remonta. Ce fut alors qu'une foule innombrable de gens accourut à eux de tous cotez ; mais les Supérieurs défendirent à ceux de Strasbourg de se trop flageller au commencement. Ce spectacle fut suivi d'un autre à Spire ; il y eut près de cens jeunes garçons

âgez de douze ans qui se joignirent ensemble et qui se flagellèrent en public (1). »

D'Allemagne, les Flagellants passèrent dans les Flandres et dans les pays wallons (2). Là encore, leur exaltation et la vue du sang qui coulait de leurs plaies excitèrent un enthousiasme morbide, dont la contagion leur attira de nombreuses recrues. Ils scandaient leurs exercices par des cris et par des chants qui leur dictaient les mouvements auxquels ils devaient se livrer. Quelques-unes de ces « cançons moult piteuses » ont été conservées. Il y en avait en allemand, en flamand et en français. Voici l'une de ces dernières :

Or avant, entre nous tuit frère,
Batons nos charoingnes bien fort...
Ou non de ce, batons plus fort...
Loons Dieu et batons nos piz...
Alons à genoulx par penance
Loons Dieu. Vos bras estandez,
Et en l'amour de sa souffrance,
Chéons jus en croix à tous lez...
Or tous à genoulx sans respit
rechéons en croix sans balance...
Or relevons de bon couraige
et devers le ciel regardons...
Or rebatons nostre char villainne,
Or nous relevons...
Batons nos piz, batons no face,
tendons nos bras de grant vouloir...,
Batons nos chars plaines d'envie,
Batons d'orgueil de plus en plus...

(1) Pestilentia paulatim incipiente anno 1349, in Allemannia, cœperunt se populi flagellare, transeuntes per terram... Chronique d'Albert de Strasbourg, *Generatione XLV*, cit, et trad, dans *l'Histoire des Flagellans* de L'Abbé Boileau, pp. 251-260. Voir aussi Sébastien Munster *La Cosmographie universelle, contenant la situation de toutes les parties du monde, avec leurs propriétés et appartenances*. 1560, p. 338.

(2) Voir à ce sujet A. Wautier d'Aygalliers, *op, cit.*, pp. 147-151. M. A. W. d'A. cite en particulier la chronique de Gilles li Muisis, abbé de Saint-Martin, à Tournai.

Enfin de nostre penitence
Nous fault à genoux revenir.
Tous mourrons : c'est la remembrance
Qui nous fait tierce fois chéir...
. . . . . (1)

Bannie d'Allemagne par l'empereur Charles IV, condamnée en 1349 par une bulle du pape Clément VI et, en 1350, par un édit de Philippe VI, roi de France, la secte des Flagellants disparut à la fin du XIVe siècle (2).

Ce sont pourtant les mêmes mortifications collectives, associées au vertige d'une agitation frénétique, que nous allons retrouver non plus dans la chrétienté latine mais dans un ensemble de communautés religieuses, disséminées à travers toute l'étendue des territoires de la Russie (3). Elles sont composées de sectaires enthousiastes, chez qui des pratiques extravagantes s'allient aux croyances les plus bizarres, et qu'on appelle généralement les *Chlustes (Chlüstü)*, c'est-à-dire les Flagellants. On leur donne encore d'autres noms, parmi lesquels celui de *Skakunes* qui signifie les Sauteurs (4).

Aucun document officiel n'en fait mention avant le XVIIe siècle (5). Au début du XVIIIe, un procès retentissant, qui ne devait pas être le seul, leur fut intenté à Moscou. Il eut pour conséquences l'institution d'une

(1) Cité par A. Wautier d'Agaylliers, *op, cit.*, p. 149, d'après P. Frédéricq, *De sekten der Gesselaars en der Dansers in de Nederlanden tijdens de XIVe eeuw.* (Mémoire présenté à l'Académie royale de Belgique, 1896, p. 19).

(2) Bien entendu, la manie des flagellations ne disparut point avec eux et prit même parfois un caractère épidémique. C'est ce qui se produisit en France, en 1583. Plusieurs sociétés de flagellants se fondèrent alors ; elles se distinguaient les unes des autres par des costumes de différentes couleurs. Malgré l'avis du parlement, le roi Henri III leur accorda son patronage. Voir Abbé Boileau, *op, cit.*, pp. 283-287.

(3) Voir Karl Konrad Grass, *Die russischen Sekten*, t. I. *Die Gottesleute oder Chlusten nebst Skakunen, Maljowanzü, Panijaschkowzü u. a.* t. II *Die weissen Tauben oder Skopzen nebst Geistlichen Skopzen, Neuskopzen, u. a.* J. C. Hinrichs'che Buchhandlung Leipzig, 1907-1914.

(4) Grass, *op, cit.*, t. I, pp. 307-308.

(5) *Ib. ibid.*, p. 101.

commission d'enquête, dont l'activité se prolongea de 1733 à 1739, et de nombreuses condamnations. Un rapport synodal, daté du 7 août 1734, formule contre eux toute une série de griefs.

Hommes et femmes s'assemblent en secret sous la direction d'une personne de l'un ou de l'autre sexe, qu'ils vénèrent abusivement sous prétexte qu'elle a charge d'âmes.

Ils dansent et courent ensemble autour d'une salle ; ils bondissent aussi haut qu'ils le peuvent, et ils prétendent que c'est le Saint-Esprit qui leur vaut cette folle agitation. Pendant ce temps, ils se fustigent eux-mêmes avec des bâtons et des chaînes.

Après ces exercices de possédés, certains d'entre eux, se disant inspirés, tiennent des propos absurbes et ridicules.

Ils condamnent le mariage comme un grand péché, ordonnent aux célibataires de rester ce qu'ils sont et aux époux de se séparer.

Ils ont leur sacrement particulier, qu'ils célèbrent en recevant du pain et du kwas de la main de celui ou de celle qui les dirige.

Ils n'admettent pas la vertu salutaire du baptême d'eau et ne croient qu'à celui de l'Esprit, qu'ils affirment leur être conféré pendant leurs réunions.

Ils proclament qu'il n'y a de salut que chez eux.

Leurs assemblées se prolongent habituellement durant la nuit entière, et bien qu'ils déclarent que les hommes restent d'un côté et les femmes de l'autre, on est en droit de supposer que règne entre eux la licence la plus coupable. Ils exigent de leurs adeptes le serment de ne rien révéler ni de leur doctrine ni de leurs actes.

Ils dissimulent leur hérésie en demeurant extérieurement fidèles à l'Eglise orthodoxe.

Ceux qui les mènent n'ont pas d'autre but que de s'emparer indûment des biens des malheureux ignorants qu'ils séduisent (1).

(1) Grass, *op, cit.*, t. I, pp. 118-120.

Avant de rechercher sur quoi ces accusations se fondent, il nous paraît nécessaire de résumer en quelques mots ce que les Chlustes eux-mêmes racontent sur le passé de leur secte. Elle remonterait d'après leurs traditions jusqu'au XIVe siècle. C'est en effet sous le règne du grand-duc de Moscovie, Dmitri Donskoi (1363-1389) qu'aurait vécu l'un de ceux qu'ils considèrent comme une des réincarnations du Christ, un certain Awerjan (1). Un second de leurs Christs, nommé Jameljan, aurait paru à Moscou au temps du tsar Iwan le Terrible (1533-1584, (2). Puis sous le tsar Alexis Michaïlowiteh, en l'année 1645, le Saint-Esprit se serait de nouveau incarné en la personne de Danila Philipowitch, qui aurait été le « Dieu vivant » sur la terre, « l'Eternel Zebaoth ». Danila aurait instauré à Kostroma la Jérusalem céleste et donné à ses disciples une loi composée de douze commandements.

« Je suis, disait l'auteur de ce document singulier, le Dieu annoncé par les prophètes et venu ici-bas pour la seconde fois, afin de sauver les âmes. Il n'y a pas d'autre Dieu que moi. Il n'y a pas d'autre enseignement que le mien. »

Danila aurait été persécuté par le patriarche Nikon et, sur l'ordre de celui-ci, emprisonné dans un cachot (3).

Ses successeurs auraient été d'abord Iwan Suslow, un extraordinaire thaumaturge, qu'un effroyable supplice n'aurait pas empêché de renaître à la vie, puis trois nouveaux Christs, Prokofi Danilowitch Lupkin, Andrejan Pétrow et enfin, sous le règne de Pierre III, Kondrati Seliwanow, que nous retrouverons bientôt (4).

Nous n'avons pas à essayer ici de délimiter ce qui, dans ces traditions n'appartient qu'à la légende et ce qui, au contraire, relève de l'histoire (5). Il va sans dire que la part de la première ne cesse de s'agrandir au détri-

(1) Grass, *op. cit.*, t. I, p. 1.
(2) *Id. ibid.*, t. I, pp. 9-16.
(3) *Id. ibid.*, p. 4.
(4) *Id. ibid.*, t. I, pp. 16-27, pp. 34-35, pp. 38-46.
(5) Cette question est amplement traitée pr Grass, *op, cit.*, t. I, pp. 47-101.

ment de celle de la seconde, à mesure qu'on s'enfonce dans le passé.

Nous ne pouvons pas davantage entreprendre d'exposer les différentes hypothèses qui ont été émises sur les origines plus ou moins lointaines des pratiques et des croyances des Chlustes (1). Seraient-elles dues à l'influence de certaines sectes venues de l'Europe occidentale ? Faut-il y discerner des survivances du vieux chamanisme des Finnois et de l'ancien paganisme slave ? Auraient-elles quelque lien avec les Bogomiles de Bulgarie ou même avec le gnosticisme antique ? (2) Sont-elles plus simplement un produit spontané de ce riche terroir de la chrétienté russe, qui semble recéler dans ses profondeurs les plus étranges possibilités ? Toutes ces opinions ont leurs défenseurs et leurs adversaires.

A vrai dire, nous ne serions pas éloigné de croire qu'un pareil débat est presque superflu. Les procédés de la mystique grégaire, en usage chez les Chlustes, ne sont-ils pas toujours et partout les mêmes ? Quant aux conceptions plus ou moins délirantes qui en résultent, varient-elles autrement que par l'expression qu'on en donne, et ne trouvent-elles pas une explication suffisante dans le désordre psychique que provoquent nécessairement les entraînements de foule ? Qu'un individu quelconque, sous l'empire de cette frénésie dont il est devenu le jouet, s'imagine être un conducteur de peuple, un messie ou un dieu, est-ce quelque chose de tellement inouï ? Et qu'il y ait des gens pour le croire, pour le suivre aveuglément, pour accepter de sa part les consignes les plus insensées, faut-il s'en émerveiller comme s'il s'agissait là d'un fait sans exemple ? En réalité les pratiques des Chlustes ne diffèrent point de celles que nous avons déjà constatées ailleurs, et elles ne peuvent que déterminer chez eux ces extases collectives qui plongent tous les

(1) Voir à ce sujet : Grass, op. *cit.*, t. I, pp. 588-648.

(2) C'est l'opinion de Grass, qui voit dans le mouvement chluste « den letzen vorhandenen ekstatisch-asketischen Auslaufer des altkirchlichen Gnostizismus ». T. I. p. 648.

êtres humains dans les mêmes fumées d'une grande ivresse commune.

Il nous reste maintenant à décrire le rite essentiel de ces sectaires, celui par lequel ils raniment régulièrement leur enthousiasme et qu'ils appellent la *Radénijé*, autrement dit le *travail*, auquel ils se consacrent avec une étonnante ferveur (1). Il s'agit d'une sorte de danse, ou plus exactement de mouvements violents, destinés à faire descendre en eux les inspirations du ciel. Lorsqu'ils se démènent ainsi, les Chlustes prétendent qu'ils sont semblables aux apôtres qui, d'après eux, auraient dansé le jour de la Pentecôte, afin d'attirer sur l'Eglise naissante l'effusion du Saint-Esprit. Les exercices auxquels ils se livrent ont lieu durant la nuit. Quand le soir est venu, hommes et femmes se retrouvent en présence des icônes dans une salle éclairée de lampes et de chandelles, mais dont les fenêtres ont été soigneusement masquées. Ils ont auparavant ôté leurs chaussures et se sont dépouillés de leurs vêtements pour passer de longues chemises blanches aux manches largement évasées. La cérémonie commence par des chants qu'aucun instrument n'accompagne et qui se succèdent sans interruption sur un rythme de plus en plus vif. Peu à peu une excitation étrange gagne les assistants. Quelques-uns se mettent à sauter et à tourner sur eux-mêmes ; d'autres les imitent, puis d'autres encore ; et bientôt la Radénijé se déchaîne avec une puissance telle, que nul n'échappe plus à la contagion. On voit des vieillards s'animer soudain et bondir comme des jeunes gens, des mères qui tourbillonnent en portant leur nourrisson et des enfants que leurs parents poussent dans la ronde et qui s'agitent aussi furieusement que des adultes (2). Les danseurs s'agglomèrent pour former une masse compacte qui semble se mouvoir d'un seul bloc. Ce sont alors des figures qui se dessinent et auxquelles ils ont donné des

(1) Grass, *op. cit.*, t. I, p. 266, note 2. Le terme *Radénijé* exprime à la fois l'idée de zèle, d'empressement et de travail. C'est ce dernier sens qui prévaut chez les Chlustes.

(2) Grass, *op, cit.*, t. I, p. 400.

noms : celle du *navire*, dans laquelle ils se poursuivent en courant de plus en plus vite et en agitant les bras comme s'ils battaient des ailes, celles de la *croix*, où quatre groupes serrés sautent et piétinent sur place, celle de la *muraille* qui penche tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, puis s'écroule soudain et se relève tout d'un coup, etc. (1).

Ces « danses » sont ponctuées d'exclamations, de soupirs, de cris, d'appels passionnés. Tandis qu'ils se fustigent, les Chlustes clament à pleine voix :

Khlychtchou, Khlychtchou,
Khrista ichtchou !...
Je fouette, je fouette,
Je cherche Christ !...

Ils invoquent le Saint-Esprit ; ils le supplient de descendre :

Duch Bog, Duch Bog, Duch, Duch !...
Oï Duch ! Oï Duch ! Swjatoï Duch !...
Oï Duch, oï moï Duch !
Duch blagoï ! dorogoï !...
Esprit de Dieu, Esprit de Dieu,
[Esprit, Esprit !
O Esprit ! ô Esprit ! Saint-Esprit !...
O Esprit ! ô mon Esprit !
Bon, cher Esprit !...

Parfois, ce ne sont plus que des interjections qui se succèdent :

Oï Jéga ! oï Jégâ ! Oï Jégâ !
Ogâ ! Ogâ ! Og magog !
Jéwojié ! Ewo-é ! Ewo ï !... (2)

Nul ne songera à s'étonner que ces chants, toujours repris avec une insistance que rien ne lasse et dans lesquels reviennent sans cesse les mêmes mots, les mêmes

(1) Grass, *op. cit.*, t. I, pp. 385-388.
(2) Grass, *op. cit.*, t. I, pp. 269-271.

supplications, que ces cris, où l'on perçoit comme un écho de ceux que poussaient jadis les bacchants et les ménades, que cette agitation frénétique, qui grandit d'heure en heure dans une atmosphère de plus en plus irrespirable, n'aboutissent fatalement au résultat désiré. L'*esprit* dont ces forcenés implorent la présence va descendre en eux et leur donner des preuves de son intervention. Les danseurs sont emportés par un mouvement si rapide qu'aucun être humain, dans son état normal, ne réussirait à les suivre. Ils sont secoués de tremblements convulsifs ; ils bavent, ils rient, ils pleurent, ils hurlent, ils aboient, ils hennissent, ils glapissent ils sont fous... C'est l'extase des Chlustes, celle qu'ils appellent eux-mêmes une bienheureuse ivresse, une ivresse sacrée, une ivresse divine (1).

Enfin, épuisés par leurs sarabandes effrénées, ils roulent sur le plancher. Les uns demeurent si rigides qu'on les croirait pétrifiés. D'autres continuent à remuer par saccades leurs bras et leurs jambes. Un silence de mort succède brusquement à l'effroyable tumulte qui, un instant auparavant, régnait encore dans la salle.

Parmi ces exaltés, il en est plusieurs qui semblent gratifiés de dons exceptionnels. Ce sont les prophètes, dont l'un, peut-être, sera tenu un jour ou l'autre pour un Christ réincarné, et les prophétesses à qui l'on décerne le titre de « mères de Dieu ». Ce qui les caractérise, c'est la vitesse et la violence de leurs sauts, c'est la fréquence et l'intensité de leurs transes extatiques, c'est surtout une aptitude singulière à traduire leurs hallucinations dans un langage rythmé et rimé (1). Ces improvisations ont contribué à enrichir la collection des chants que les Chlustes répètent, afin de provoquer et d'entretenir les transports de la Radénijé. Nous touchons ici à un problème dont nous avons déjà dit un mot et que nous comptons bien examiner dans un prochain travail (2).

(1) Grass, *op. cit.*, t. I, p. 284.

(2) C'est l'un de ceux que nous retrouverons dans l'ouvrage que nous consacrons à d'autres formes inférieures de la mystique et qui aura pour titre : *L'enchantement des danses et la magie du verbe.*

Qu'il nous suffise pour le moment d'en énoncer quelques-uns des termes, en posant simplement les questions suivantes : dans quelle mesure l'inspiration lyrique procède-t-elle de l'enthousiasme mystique ? D'où vient que la poésie, sous sa forme populaire, s'apparente de si près aux incantations magiques et à la liturgie ? Et d'une manière plus générale, comment expliquer les liens qui unissent la religion et l'art ? Doit-on supposer qu'ils ont tous deux une origine commune dans l'instinct spécifiquement humain du dépassement de soi ? Et n'est-on pas en droit d'admettre qu'il a fallu la première pour ouvrir au second la voie par où il allait pouvoir surgir à la lumière ?

Sans prétendre maintenant nous aventurer dans ce domaine qui n'est pas encore le nôtre, contentons-nous d'observer que les prophètes chlustes vaticinent en poètes et qu'ils s'expriment dans un langage qui devient un cantique. Ajoutons que leurs paroles ne restent pas toujours intelligibles et qu'ils sont fréquemment sujets à des accès de glossolalie. On les prétend aussi doués de facultés supra-normales. Ils seraient capables de lire dans les âmes et d'annoncer l'avenir. Leurs adeptes disent de leurs prédictions que ce sont « des petits pains blancs qu'on vient de sortir du four » (1).

La surexcitation morbide qui résulte de la Radénijé ne peut évidemment que préparer d'autres désordres. Il en est un que les adversaires des Chlustes leur reprochent souvent : c'est le *swalnü grech*, le *péché en commun*, c'est-à-dire les orgies sexuelles auxquelles ils se livreraient ensemble, sans aucune considération d'âge ou de parenté. Il est certain que les ardeurs mystiques sont loin d'être toujours pures et que la pratique de la flagellation a des répercussions de nature érotique. Pourtant il serait profondément injuste d'étendre à tous les membres de la secte une accusation que quelques-uns d'entre eux sont sans doute seuls à mériter (2).

Non moins calomnieuse est la rumeur d'après laquelle

(1) Grass, *op. cit.*, t. I, p. 285.
(2) Grass, *op. cit.*, t. I, pp. 434-447.

ils consommeraient dans leurs agapes la chair et le sang d'un enfant immolé. Une pareille imputation ne repose sur rien. Elle prouve seulement la survivance dans l'imagination populaire de l'horreur inspirée par les ogres des vieux contes. N'a-t-on pas de tout temps chargé du crime d'infanticide rituel ceux dont les cérémonies religieuses s'enveloppaient de mystère (1) ?

Cependant la Radénijé a des conséquences d'ordre physique et mental qu'il est impossible de mettre en doute. Elle détermine d'abord une sorte d'anesthésie, qui se traduit notamment par l'extraordinaire endurance dont les Chlustes font preuve à l'égard du froid. Il semble même qu'elle les immunise contre ses dangers. On cite de nombreux cas où les sectaires, traqués par la police, ont dû fuir précipitamment, en plein hiver, dans la nuit glacée, et n'en ont éprouvé aucun dommage, bien qu'ils fussent pieds nus et qu'ils n'eussent pour se couvrir que leurs chemises blanches, toutes trempées de sueur (2).

On a observé également que les extases collectives dont ils sont coutumiers les réduisent à un état de passivité absolue vis-à-vis de leurs chefs. Un fonctionnaire russe, dont nous lisons le témoignage cité dans une étude inédite (3), affirme que, sur un mot de leurs prophètes ou de leurs « mères de Dieu », ils sont prêts « à se jeter au feu, à égorger ou à s'entr'égorger ». « Des centaines de Chlustes, ajoute-t-il, vivent comme s'ils n'avaient qu'une seule âme » ; ils obéissent machinalement aux ordres qu'on leur donne « avec un enivrement joyeux ».

Cette remarque, dont nous ne saurions trop souligner l'intérêt, pourrait s'appliquer à tous ceux, quels qu'ils soient, sur qui s'exerce régulièrement l'action hypnotique des entraînements grégaires.

(1) Grass, *op, cit.*, t. I, pp. 447-480.
(2) Grass, *op. cit.*, t. I, pp. 274-309.
(3) De Bachst. *La Secte d'Eunuques volontaires en Russie.* Thèse présentée à la Faculté de Théologie protestante de Paris, le 14 janvier 1932, pp. 20-23.

La Russie nous offre de nombreux exemples de cette soumission enthousiaste aux injonctions les plus folles. C'est ainsi qu'il s'y trouve des gens qui, pour suivre les préceptes de quelque illuminé, prétendent ne plus porter aucune espèce de vêtement (1). Il y en a même eu d'autres qui, par groupes entiers, se sont laissé brûler ou enterrer vivants. Durant une période qui s'étend de la seconde moitié du XVII^e^ siècle jusqu'à la fin du XVIII^e^, on n'a pas relevé moins de cent dix-sept de ces suicides collectifs par le feu, qui ont fait plus de dix-mille victimes (2). Sans aller aussi loin, les Chlustes n'ont pas échappé à cette frénésie de mortifications. Leur secte a donné naissance à des communautés dissidentes où toutes les exagérations de l'ascétisme sont en honneur. Tel est notamment le cas de celle des Skopzes, c'est-à-dire des *eunuques*, qui se nomment eux-mêmes les « Pigeons blancs » (3). Le plus ancien acte officiel qui en mentionne l'existence est un ukase de l'impératrice Catherine II, datant du 2 juillet 1772, et dans lequel la souveraine ordonne d'infliger le knout et de condamner à l'exil perpétuel ceux qui cherchent à propager dans le peuple la pratique de la castration (4).

Tel est le châtiment auquel fut condamné celui dont la prédication avait provoqué les agissements de ces nouveaux fanatiques, le prophète Kondrati Seliwanow, que nous avons déjà nommé. C'est une étrange histoire que celle de ce personnage qui se considérait comme un nouveau Christ, qui se laissait adorer comme un dieu, et que ses disciples tenaient à la fois pour le Rédempteur et pour le tsar Pierre III, reparu au grand jour, après une fin dont les circonstances pouvaient sembler mystérieuses (5). Il débuta dans sa carrière en lançant aux

(1) Les *Adamites*, Grass, *op. cit.*, t. I, pp. 561-562.
(2) Saposchnikow, *Die Selbstverbrennung im russischen Raskol* (von der zweiten Hälfte des XVII *bis* zum Ende des XVIII Jahrh.) Moscou 1891, cité par Grass, *op. cit.*, t. I, pp. 613-614.
(3) Tout le tome II de l'ouvrage de Grass est consacré aux Skopzes ou Pigeons blancs.
(4) Grass, *op. cit.*, t. II, p. 13. Le texte de l'ukase est cité à la note 2 de la p. 13 (pp. 13, 14 et 15).
(5) De Bachst, *op. cit.*, pp. 33-35.

Chlustes le reproche, probablement justifié, de manquer à la chasteté qui leur était commandée. Puis, d'accord avec un certain Chilow qu'on appela « le Précurseur », il décida de se faire émasculer et d'engager ses coreligionnaires à suivre son exemple. Plusieurs obéirent à ses ordres et, selon l'euphémisme en usage chez les Skopzes, furent *blanchis* de la même manière que leur maître. D'autres pourtant se révoltèrent contre ses prétentions. Livré aux autorités, Kondrati Seliwanow, après avoir été fouetté, fut déporté en Sibérie au mois de septembre 1774. Il devait y rester plus de vingt ans. En 1796, le tsar Paul ordonna son rappel et son internement dans un hôpital de Saint-Pétersbourg. Alexandre Ier, dont on sait l'engouement pour toutes les formes de la mystique, lui rendit la liberté en 1803. C'est alors que commença « l'âge d'or » de la secte (1). Des dizaines et peut-être des centaines d'individus, recrutés jusque dans les rangs de l'aristocratie russe, subirent la castration, qui trouvait en divers milieux des défenseurs enthousiastes. Le scandale prit bientôt de telles proportions qu'on décida d'enfermer Seliwanow dans un couvent. Il y mourut centenaire, en 1832 (2). Pendant quelque temps, ses adorateurs attendaient sa résurrection qu'il avait, dit-on, annoncée lui-même. Leurs espoirs furent déçus, mais leur foi demeura intacte.

Du vivant de Seliwanow, chez qui nul ne saurait contester l'existence des dons étranges que possèdent partout les meneurs authentiques, le mouvement dont il avait été l'initiateur s'était déjà considérablement développé (3). La disparition du prophète n'en arrêta pas les progrès. Entre 1840 et 1859, des statistiques officielles, qui n'enregistrent que les cas signalés à la police, ne comptaient pas moins de quinze cent cinquante hommes, qui avaient été émasculés plus ou moins volontairement, et de huit cent vingt-cinq femmes ayant

(1) Grass, *op. cit.*, t. II, pp. 167-222.
(2) *Ib ibid.*, p. 302.
(3) *Id. ibid.*, p. 447.

été soumises à des mutilations graves, telles que l'ablation des seins (1).

On a pu dire avec raison que ces pratiques répondaient à la soif de renoncement qui est l'un des traits caractéristiques de l'âme russe. En fait, les Skopzes se sont répandus à travers toute l'immensité de l'empire moscovite. Ils se sont même introduits en Roumanie, où un procès, qui n'était pas le premier, leur fut intenté à Jassy, en 1835 (2).

Dans leurs réunions les membres de la secte lisent les écrits de leur maître, qu'ils considèrent comme des livres saints. C'est d'abord le récit que Kondrati Seliwanow a laissé de ses propres souffrances. En voici le début :

« Commencement de la passion de notre Seigneur père bien-aimé, notre Rédempteur qui vint pour la seconde fois sur la terre, afin d'entraîner les âmes sur le chemin du salut et de déchirer le péché tout en lambeaux. Et il est venu chez nous de son propre chef, et, en dehors de lui, personne ne boira de cette coupe ; et cela étant ainsi, personne n'y peut rien. Et moi, je ne suis pas venu de moi-même, mais j'ai été envoyé par le Père céleste... etc. »

A ce nouvel « évangile », qui, par les peines qu'il évoque et qu'il décrit complaisamment, est bien fait pour entretenir chez les lecteurs une émotion contagieuse, s'ajoutent quelques épîtres que le prophète crut devoir adresser à ses disciples. Ceux-ci possèdent en outre une collection de chants sacrés qui célèbrent les louanges du fondateur de leur secte et qu'ils ne se lassent pas de répéter, afin de s'entraîner aux danses et aux extases de la Radénijé.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'intérêt que présentent pour nous les Chlustes et les Skopzes. On ne retrouve pas seulement chez eux tous les troubles grégaires que nous avons rencontrés dans d'autres groupements se

(1) De Bachst, *op. cit.*, p. 43 : Cf. Grass, *op. cit.*, t. II, pp. 697-712, 714-722.
(2) Grass. *op. cit.*, t. II, pp. 457-458.

rattachant au christianisme, mais encore les manifestations d'une frénésie collective qui rappelle étrangement celle des fervents de Cybèle et d'Attis. Des hommes qui ont été ou qui se sont châtrés, des femmes dont on a tranché les seins... Ne se croirait-on pas revenu au temps des Galles et des Amazones, que la grande déesse d'Asie Mineure et son divin associé recrutaient à leur service au cours de leurs sanglantes orgies ? Et sans parler de ces « mères de Dieu » qui jouent chez les sectaires russes un rôle prédominant, n'y a-t-il pas lieu de remarquer une singulière analogie entre l'action fascinatrice que la « passion » de Kondrati Seliwanow n'a pas cessé d'avoir sur ses fidèles et la suggestion non moins puissante que le récit mythique des souffrances et de la mort du dieu émasculé exerçait autrefois sur ses adorateurs ?

Nous ne pensons pas qu'il faille s'autoriser de ces rapprochements pour conclure à je ne sais quelle survivance chez les Skopzes et les Chlustes des anciens cultes orientaux. Ce n'est pas dans l'histoire qu'il convient de chercher l'explication de ces curieuses coïncidences, mais plutôt dans l'emploi, aujourd'hui en Russie et jadis en Anatolie, de procédés identiques d'excitation, qui ne peuvent manquer de conduire aux mêmes résultats. Ce que sont ces derniers, nous venons de le voir. L'aboutissement final des états de foule, c'est la suppression de toutes les conditions normales qui permettent le maintien et la propagation de la vie aussi bien individuelle que sociale. Le cas que nous signalons ici en est un exemple. Mais l'époque où nous vivons suffit à nous montrer qu'il n'est pas nécessaire de chercher bien loin pour en trouver d'autres.

CHAPITRE IX

Entrainements grégaires dans l'Histoire de la Chrétienté. *(Suite.)*

Les inspirés du Dauphiné, du Vivarais et des Cévennes. — Les convulsionnaires de Saint-Médard.

Les faits que nous avons examinés jusqu'à présent nous permettront sans doute de mieux nous expliquer les autres manifestations d'exaltation collective dont nous voudrions nous occuper maintenant, et tout d'abord deux ensembles de phénomènes qui se sont produits en France, à la fin du XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^, chez les *inspirés* du Dauphiné, du Vivarais et des Cévennes, et chez les *convulsionnaires de Saint-Médard.*

L'une de ces explosions de mystique grégaire est la conséquence des persécutions endurées par les protestants pendant la période qui précède et qui suit la révocation de l'Edit de Nantes. Ce dernier, malgré les entraves qu'il mettait au libre développement des communautés réformées, aurait pu donner à notre pays la paix religieuse, s'il avait été honnêtement observé. Mais les concessions faites à une minorité, dont la valeur avait porté Henri IV jusqu'au trône, furent bientôt contestées, puis progressivement réduites et enfin annulées. Selon l'expression de l'avocat général Omer Talon, l'Edit devait être interprété « à la rigueur », ce qui revient à dire qu'il fallait arriver à se servir contre les huguenots de

ce qui avait été promulgué en leur faveur (1). A partir de 1656 et surtout de 1660, ces violations systématiques d'une charte, proclamée pourtant perpétuelle et irrévocable, ne cessent de se multiplier (2). On démolit des temples parce qu'on s'avise soudain qu'ils sont situés trop près des sanctuaires catholiques. On supprime le culte dans un nombre toujours croissant de localités en arguant de l'insuffisance des titres qui en autorisent l'exercice. On poursuit des pasteurs et on les emprisonne sous prétexte qu'ils ont tenu dans leurs sermons des propos séditieux. On sape l'organisation intérieure des Eglises et l'on ferme les écoles, les collèges et les académies qui entretenaient la vie intellectuelle des populations protestantes. On s'en prend également à l'honneur et à la personne des fidèles qu'on prive impitoyablement des droits les plus élémentaires. L'accession aux maîtrises des différents corps de métier leur est refusée. Ils sont destitués de leurs charges et de leurs offices, exclus de toutes les professions. Aucune possibilité ne leur est laissée de répondre aux prêches qui les calomnient et aux libelles diffamatoires qu'on publie contre eux. A l'avance suspects dans les litiges, ils sont sûrs d'être condamnés. Les contrats qu'ils ont conclus deviennent sans valeur, et défense leur est faite d'aliéner leurs biens. Au mois de mai 1681, une déclaration royale stipule que leurs enfants auront licence, dès l'âge de sept ans, d'abjurer la religion prétendue réformée et d'embrasser la catholique, car rien dans l'Edit de Nantes ne prescrit qu'ils aient besoin en pareil cas du consentement de leurs parents. Ceux-ci n'en seront pas moins obligés de payer une pension aux établissements spécialement destinés à recevoir et à instruire les jeunes apostats. Enfin, après que les mesures les plus rigoureuses ont été prises pour empêcher des gens ainsi maltraités de sortir

(1) Voir Paul de Félice, *Comment l'Edit de Nantes fut observé. Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, t. XLVII, année 1898, pp. 203-228.

(2) Voir Léon Pilatte, *Edits Déclarations et Arrests concernans la Religion P. Réformée*, 1662-1751. *Fischbacher*, Paris, 1885.

du royaume, on décide de recourir contre eux au régime de la terreur. Ils sont prévenus que le roi leur enjoint de se convertir de bon gré, s'ils ne veulent pas que ce soit par la force. Cette menace est aussitôt suivie de l'arrivée des corps de troupes qui vont agir sans ménagement. Les récalcitrants sont contraints de loger chez eux des dragons qui « vivent à discrétion » dans les maisons qu'ils occupent, pillant les provisions, saccageant le mobilier et faisant subir à leurs hôtes les traitements les plus odieux. Toutes les cruautés qu'une soldatesque déchaînée et sûre de l'impunité se montre encore capable d'inventer contre les malheureux sans défense vont être mises en œuvre afin d'obtenir des protestants qu'ils renoncent à leur foi. Les « missionnaires bottés » sévissent d'abord dans le Béarn et se répandent ensuite dans les autres provinces. Leur séjour est marqué en tout lieu par d'innombrables atrocités. Comment s'étonner qu'un grand nombre de leurs victimes aient cédé aux tortures qui leur étaient infligées ?

De cette manière on disposait de l'argument décisif qui allait permettre la révocation de l'Edit de Nantes, solennellement confirmé par Louis XIII et par Louis XIV lui-même. A quoi bon le maintenir puisqu'il avait perdu toute raison d'être ? Le roi hésitait-il à déclarer que la meilleure et la majeure partie de ses sujets, appartenant à la religion prétendue réformée, avait librement choisi de professer la catholique ? C'est pourquoi, le jeudi 18 octobre 1685, la Cour étant à Fontainebleau, l'édit révocatif est scellé par le chancelier Le Tellier. Dès le 22 du même mois, le parlement de Paris l'enregistre et les autres en font bientôt autant.

En conséquence, les temples qui subsistent encore sont immédiatement détruits. Toute assemblée pour l'exercice du culte est interdite. Les pasteurs sont bannis du royaume, qu'ils sont tenus de quitter dans un délai de quinze jours. Il est défendu d'instruire les enfants dans la religion prétendue réformée. Ceux qui naîtront à l'avenir seront obligatoirement baptisés par des prêtres et élevés dans le catholicisme romain. Les protestants

qui ont déjà franchi la frontière ont quatre mois pour réintégrer leurs foyers. Faute de quoi, leurs biens seront confisqués. Toute tentative de fuir à l'étranger sera punie des galères pour les hommes et de la prison pour les femmes. Un douzième et dernier article proclame, il est vrai, que les fidèles des Eglises supprimées auront le droit de rester chez eux, de continuer leur commerce et de jouir de ce qu'ils possèdent, sans être molestés à cause de leurs convictions, « en attendant qu'il plaise à Dieu de les éclairer ». Seulement, ce sont encore les dragons qui sont chargés de faire briller dans les âmes ces clartés divines. Ce sont eux qui ont le soin de veiller sur la solidité des abjurations, avec l'appui des intendants, du clergé et des dénonciateurs. Ceux qui s'obstinent dans leur aveuglement n'ont aucune pitié à attendre de leurs tortionnaires. Ceux qui assistent à des réunions clandestines sont considérés comme des rebelles qu'on peut massacrer sur place lorsqu'on les surprend, et qui, s'ils sont faits prisonniers, seront expédiés aux galères ou enfermés dans des cachots, à moins qu'on ne les livre au bourreau et à ses aides.

Les noms des irréductibles et des relaps s'inscrivent maintenant dans un nouveau martyrologe, où figurent également des pasteurs qui n'ont pas voulu se résoudre à l'abandon définitif de leur troupeau, et des prédicants laïques qui se sont efforcés de les remplacer. Il convient d'y joindre aussi la grande foule des anonymes qui acceptent de souffrir avec une vaillance indomptable pour une cause noble entre toutes, celle de la liberté de conscience.

Nous n'avons pas à exposer ici les suites désastreuses de la révocation de l'Edit de Nantes. Dans le domaine matériel ce fut une ruine dont la France ne s'est jamais complètement relevée. Dans le domaine moral et religieux l'acte de violence exécuté par le pouvoir royal devait avoir des résultats plus néfastes encore. En excluant de la patrie commune une élite de penseurs et de croyants et tout un peuple dont l'austérité et la piété forçaient l'admiration de ses adversaires, on ne

laissait plus face à face dans notre pays que deux tendances pareillement intolérantes, l'une dans son autoritarisme dévot, l'autre dans ses négations libertines. L'inimitié latente entre ces partis opposés devait fatalement conduire à des hostilités ouvertes. On sait ce que fut ce conflit, à la fin du XVIIIe siècle, et comment alors le sectarisme révolutionnaire traita les tenants de l'ancien régime. On sait aussi que cet antagonisme de deux intransigeances contraires n'a plus jamais cessé, jusqu'à l'heure actuelle, de se manifester durant toute notre histoire et qu'il en a profondément troublé le cours.

Ce qui nous intéresse plus directement dans notre travail, ce sont les effets immédiats de la révocation sur des populations protestantes particulièrement opprimées. De l'excès même de leurs souffrances allait naître chez elles une exaltation morbide dont elles furent incapables de se garder en raison de l'exil de leurs conducteurs spirituels et de la suppression temporaire de toute société ecclésiastique. Une fois de plus, des collectivités désorganisées dégénéraient en foules. C'est ainsi que se produisirent, dans plusieurs régions du Midi, les étranges phénomènes d'entraînement grégaire dont il nous faut parler maintenant.

Des signes précurseurs de ces troubles apparurent presque aussitôt après la révocation de l'Edit de Nantes. En divers lieux, des gens s'imaginèrent entendre dans les airs des voix qui leur adressaient des messages ou qui chantaient des psaumes (1). Ces hallucinations auditives précèdent de peu l'entrée en scène de ceux qui ont reçu le nom de « petits prophètes ». Les premiers témoignages concernant leur activité relatent des faits qui se passèrent dans les environs de Castres, au printemps de l'année 1688. Une jeune bergère, de la Capelle, crut voir un ange de taille remarquablement exiguë, qui lui intimait l'ordre de défendre à ses coreligionnaires

(1) Cf. Jurieu, *Lettres pastorales*, (IVe lettre) t. III, p. 60. Amédée Kissel, *Les Inspirés des Cévennes*. Montauban 1882, p. 7.

d'assister à la messe (1). D'autres enfants, âgés de sept à douze ans, eurent des visions analogues, dont la contagion semble bien avoir gagné toute une assemblée d'adultes, réunie dans la métairie de Talpeyrac (2). L'agitation qui commençait à se propager au sein de la population protestante fut férocement réprimée (3).

Une effervescence de même nature, mais beaucoup plus intense, devait se développer quelques mois plus tard dans le Dauphiné et s'étendre de là aux provinces voisines. L'origine de ce mouvement remonte pour une part à quelques ouvrages dont la piété huguenote se nourrissait durant la persécution et parmi lesquels il convient de citer surtout celui de Jurieu, intitulé *L'accomplissement des prophéties ou la délivrance prochaine de l'Eglise* qui parut à Rotterdam en 1686. Cet écrit, tout imprégné d'une ferveur apocalyptique, exerça sur les esprits une influence profonde tant par ses imprécations contre l'Eglise romaine, qu'il comparait à Babylone, la grande prostituée, ivre du sang des martyrs, que par ses prédictions, d'une hardiesse extrême, sur la restauration imminente de la liberté religieuse (4). Une telle littérature ne pouvait qu'exalter au plus haut point des âmes simples et tourmentées. Elle excitait leur enthousiasme grâce à des affirmations véhémentes et à des allusions mystérieuses, où résonnaient comme les échos de la révélation divine. Elle fournissait également à ceux qui se sentiraient bientôt poussés à prendre la parole en public tout un vocabulaire sacré, dans lequel ils puiseraient inconsciemment le meilleur de leur éloquence. Peut-être n'est-il pas inutile de souligner à ce

(1) Fléchier, *Lettres choisies avec une relation des Fanatiques du Vivarez et des Réflexions sur les différens caractères des Hommes.* Lyon, 1715, t. I, pp. 414-418.

(2) N. Peyrat, *Histoire des Pasteurs du désert.* Paris, 1842, t. I, p. 190,

(3) Voir à ce sujet un document intitulé *Mémoire particulier sur les Assemblées qui furent tenues dans les montagnes du Castrois,* 1688. Manuscrit, N° 13.838, Bibl. de la ville de Nîmes, publié dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français,* t. XIV, pp. 158-177. (Année 1865.)

(4) Jurieu avait cru pouvoir annoncer pour l'année 1689 le rétablissement de l'Église réformée.

propos le rôle que le livre ou le libelle sont capables de jouer dans la préparation et dans le développement des entraînements grégaires. Il va sans dire que nous ne songeons pas ici à des ouvrages ayant quelque valeur littéraire ou scientifique, mais à ceux dont le texte, inspiré par la passion, se réduit le plus souvent à des assertions tendancieuses et à des invectives virulentes, qui finissent par exercer sur les acteurs naïfs une véritable suggestion. S'il se mêle à cette prose des formules sonores qui se scandent aisément et qu'on retient sans peine, les foules en feront bientôt des refrains, dont la reprise incessante leur fournira des rythmes par le moyen desquels se renouvellera leur inconscience.

Parmi ceux qui subirent avec une intensité particulière l'influence du livre de Jurieu se trouvait un verrier, nommé Du Serre, établi sur le mont Peyra, non loin de Dieulefit. La lecture assidue des prédictions et des anathèmes du théologien français, réfugié en Hollande, le remplit d'une exaltation qui se communiqua aux jeunes gens qu'il employait dans son industrie. Ce n'est pas, comme l'en accuse Brueys, protestant apostat, entré dans les ordres, qu'il ait délibérément fondé « une école, dans laquelle on enseignoit l'art de prophétiser, où l'on alloit apprendre à prédire l'avenir, et où, après avoir passé par les épreuves qu'il y falloit faire, on croyoit recevoir le Saint-Esprit de la bouche impure d'un maître sacrilège, qui se vantoit de le souffler avec un baiser, dans celle de ces malheureux écoliers » (1).

Ce n'est pas davantage, ainsi que le prétend Fléchier, que le verrier dauphinois se soit volontairement appliqué à fanatiser ses élèves, exténués au préalable par des jeûnes prolongés, ou encore qu'il leur ait « appris une

(1) De Brueys, *Histoire du Fanatisme de notre tems.* 1737 t. I, p. 95; Cf. pp. 103-114. On y trouvera une violente diatribe contre Du Serre « ce professeur en fanatisme », ce « docteur de mensonge », cet « infâme séducteur », qui apprenait à ses disciples « à battre des mains sur la tête, à se jeter par terre et à la renverse, à fermer les yeux, à enfler l'estomac et le gosier, à demeurer assoupis en cet état pendant quelques moments, et à dire ensuite, en se réveillant en sursaut, tout ce qui leur viendroit à la bouche. »

manière de sommeil extatique », ou « qu'il les ait dressés à toutes les postures qui pouvoient attirer le respect et l'admiration du peuple (1). » Si Du Serre devint le fomentateur d'un puissant mouvement d'enthousiasme collectif, ce ne fut point par calcul, mais par le jeu de certaines forces que nous avons déjà vues à l'œuvre et dont ni le prêtre Brueys, ni l'évêque Fléchier ne paraissent avoir soupçonné l'existence.

Au nombre d'une trentaine, les jeunes ouvriers du mont Peyra se dispersèrent dans le Dauphiné et le Languedoc, où ils semèrent la contagion des troubles dont ils étaient atteints. Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire de ces « petits prophètes ». Il en est dont on perd la trace. Par contre, il y en eut d'autres qui allaient conquérir une véritable célébrité. Tel devait être le cas de Gabriel Astier, un paysan de vingt-deux ans qui, contraint de chercher un refuge sur la rive occidentale du Rhône, propagea ses extases dans tout le Vivarais. Il fut arrêté à Montpellier, où il avait eu l'imprudence de se rendre, et roué vif à Baix, le 2 août 1690. Tel est encore le cas d'Isabeau Vincent, une jeune bergère des environs de Crest, en qui la visite d'un des disciples de Du Serre détermina une sorte d'illumination favorisée, sans doute par le choc émotionnel dont elle avait été victime, quelque temps auparavant, en assistant au massacre des protestants de Bourdeaux. La « belle Isabeau » provoqua parmi les foules accourues pour l'entendre un enthousiasme extraordinaire, auquel n'échappèrent point même des catholiques. Elle fut enfermée à l'Hôpital général de Grenoble. S'il faut en croire des témoignages émanant soit des partisans soit des adversaires des petits prophètes, ceux-ci exercèrent une action prodigieuse sur des populations torturées par les remords que leur causaient les apostasies massives auxquelles leurs persécuteurs les avaient contraintes.

« La folie de ces Enthousiastes, écrit Brueys, se répan-

(1) Fléchier, *op. cit.*, t. I, p. 353.

dit avec tant de rapidité, que la flâme d'un embrasement, poussée par le vent, ne passe pas plus vite de maison en maison, que cette fureur vola de Paroisse en Paroisse (1). » « Depuis le mois de juin de l'année mil six cens quatre-vingt-huit, affirme-t-il encore, jusqu'à la fin de février de l'année suivante, il s'éleva dans le Dauphiné, et ensuite dans le Vivarès, cinq ou six cens Religionnaires de l'un et de l'autre sexe, qui se vantoient d'être Prophètes, et inspirés du Saint-Esprit ; qui se disoient avoir la puissance de le communiquer aux autres ; qui traînoient après eux la populace et commençoient à former en divers lieux des Assemblées très-nombreuses, qui ajoutoient foi à leurs rêveries (2). »

La répression se fit impitoyable. « Pour arrêter la contagion de ce mal, dit encore Brueys, car, de son propre aveu et rien qu'en Vivarais, « dans moins de quinze jours, plus de vingt mille personnes s'étoient soulevées(3). » on fut obligé d'avoir recours à « des exécutions militaires » (4). Sous le commandement de l'intendant de la province, M. de Basville, et du comte de Broglie, des troupes régulières, composées de dragons et d'infanterie, et des milices, levées parmi la population catholique, furent lancées contre de pauvres gens qui s'imaginaient qu'il leur suffisait, pour se défendre, de s'avancer vers leurs ennemis, en proférant ce cri bizarre, qui semble attester chez eux une sorte de glossolalie : *Tartara ! Tartara !* (5).

« Ces fols croyoient fermement qu'il ne leur en falloit pas davantage pour mettre en fuite les gens de guerre (6). »

Ils furent vite détrompés. Les soldats les massacrèrent sans peine et sans merci (7). Ceux qui furent pris

(1) Brueys, *op. cit.*, t. I, p. 168.
(2) *Id. ibid.* t. I, et I, p. 1 et 2.
(3) Brueys, *op. cit.*, t. I, p. 196.
(4) *Id. ibid.*, t. I, p. 2.
(5) Brueys, *op. cit.*, t. I, pp. 175-182.
(6) *Id. ibid.*, t. I, p. 182.
(7) Voir par exemple à ce sujet, un témoignage d'Isabeau Charras, dans *Le Théâtre sacré des Cévennes* ; ou, *Récit de Diverses merveilles nouvellement opérées dans cette Partie de la Province de Languedoc*, 1707 pp. 97.

vivants furent jetés dans des cachots et condamnés à divers châtiments. Ainsi s'achevèrent provisoirement les troubles provoqués par les petits prophètes.

Ce ne devait être qu'une accalmie. A la fin de l'année 1700, l'agitation reprit brusquement. L'ardeur prophétique n'était pas éteinte ; elle avait couvé sous la cendre.

Tout en donnant lieu à des phénomènes physiques et psychiques semblables à ceux qui s'étaient produits antérieurement, ce renouveau d'exaltation collective est marqué de quelques traits qui vont lui imprimer un caractère spécial. Il paraît d'abord avoir gagné en virulence. La contagion atteint un très grand nombre de gens ; elle s'exerce à distance et s'étend même aux petits enfants. Sur ces différents points les témoignages abondent. Voici, par exemple, ce que déclare Jean Cavalier, cousin du chef camisard de ce nom, à propos de sa captivité à Perpignan : « Je compte que nous estions autour de douze cens Prisonniers, et qu'il y en avoit pour le moins trois cens de l'un et de l'autre sexe, qui avoient de fréquentes Inspirations (1). »

Dans ses Mémoires, le marquis de Guiscard affirme à son tour : « Des milliers de Femmes ne cessoient de prophétiser et de chanter des Pseaumes, quoi qu'on les pendist à centaines (2). »

Un forçat pour la foi écrit des galères de Marseille, le 24 février 1702 :

« Dans le Languedoc, et dans les Cévennes, il y a une multitude de Gens de *tout âge* et sexe, qui sont comme autrefois ces pauvres Gens du Daufiné, qu'on appeloit Prophètes... Il y a des Enfans de neuf, dix, onze Ans, et autres, qui tombent tout à coup, dans de certaines Contorsions et Agitations, et qui, dans cet état, se mettent à exhorter à la Repentance, à n'aller plus à la messe, et autres choses, citant quelques Passages de l'Ecriture Sainte, et parlant bon François... On poursuit rudement, tant ces Inspirez que ceux qui les

(1) *Le Théâtre sacré des Cévennes*, p. 50.
(2) *Ibid.*, p. 18.

écoutent, ou qui les reçoivent chez eux. Les Prisons sont pleines, à Montpellier, Alez, S. Hipolyte, et autres lieux. On en envoye aux Galères ; on en fait mourir tous les jours ; et cela ne fait qu'augmenter le nombre de ces Prophètes (1). »

Le fait que des êtres d'une extrême jeunesse n'échappaient pas plus que les adultes à ce mystérieux enthousiasme a vivement frappé la plupart de ceux dont les dépositions ont été recueillies à Londres, en 1707, par Maximilien Misson, l'auteur du *Théâtre sacré des Cévennes*.

Parmi ceux qui « tomboient dans des Extases, il y avoit, dit l'un d'eux, beaucoup d'Enfans de sept à huit ans. Mais, ajoute-t-il, je ferai mention particulière d'un enfant de trois ans, que j'ai vu quatre ou cinq fois, dans les agitations, pendant l'Inspiration. Il parloit distinctement ; assez haut, en bon François, des exhortations fort touchantes » (2).

Un autre témoin déclare : « J'ai connu à Usez un nommé G... qui avoit un petit garçon de cinq ans qui prophétisoit... Il prédisoit des malheurs à Babylone, et des bénédictions à l'Eglise ; et il faisoit de grandes exhortations à la repentance (3). »

Un autre encore affirme qu'il a vu « trois ou quatre Enfans inspirez, entre l'âge de trois et de six ans ». Il parle d'une fillette qui annonçait « que Babylone seroit détruite dans peu de temps ». En mentionnant cet exemple, il remarque avec raison que « chacun peut bien s'imaginer que ces Enfans n'ont jamais pensé à prononcer le mot de Babylone, hors de l'Inspiration (4). » La suggestion inconsciente exercée par l'entourage s'étend donc jusqu'au vocabulaire utilisé par ces petits.

Le cas le plus extraordinaire est relaté dans la déposition suivante : « J'ai vu un garçon de quinze mois,

(1) *Le Théâtre sacré des Cévennes*, p. 137.
(2) *Ibid*, p. 23.
(3) *Ibid*, p. 19.
(4) *Ibid*, pp. 36 et 37.

entre les bras de sa Mère, à Quissac, qui avoit de grandes agitations de tout le corps, et particulièrement de la poitrine. Il parloit, avec sanglots, en bon François, distinctement, et à voix haute ; mais pourtant avec des interruptions... L'Enfant parloit, comme si Dieu eût parlé par sa bouche... Ce même Enfant fut mis, avec sa Mère, en prison ; (ce qui se pratiquoit, ordinairement, en pareil cas). Je suis persuadé, dit également ce témoin, que j'ai vu plus de soixante autres Enfans entre l'âge de trois et de douze ans, qui étoient dans un semblable état. Les Discours de ces Enfans tendoient toujours à exhorter puissamment à l'Amendement de la vie, etc... (1). »

Plusieurs autres exemples, non moins typiques, de ce prophétisme infantile pourraient être cités. Il y en eut, malgré les sentiments hostiles et les mauvais traitements des parents, jusque dans les foyers catholiques (2).

L'une des conséquences de la multiplication de ces phénomènes fut que, sur un ordre de la Cour, la faculté de médecine de Montpellier se rendit à Uzès, afin d'examiner un grand nombre de ces inspirés précoces que l'on y avait incarcérés. Quel allait être le diagnostic des membres de la célèbre compagnie ? Ils ne voulurent pas donner à ces enfants le nom de prophètes ou celui de démoniaques. Ils ne reconnurent en eux ni des malades, ni des fous. Ils refusèrent également de les traiter de visionnaires. « Qu'avoient-ils donc à dire ? Peu de chose, sans doute. Cependant des Docteurs demeurer muëts ! cela auroit été fort malséant et fort préjudiciable à leur réputation... Ils cherchèrent un terme qui eut l'air d'avoir quelque signification, mais qui ne donnast, en effet, aucune idée distincte ; et ils rencontrèrent fort heureusement le mot de *Fanatiques* (3). »

La faculté de médecine de Montpellier ne fut pas seule à rester perplexe. Les persécuteurs eux-mêmes

(1) *Le Théâtre sacré des Cévennes*, p. 32.
(2) *Ibid*, pp. 15 et 16 ; pp. 45, 70, 71, 88, 90, 104, 109, 122, 123, 127.
(3) *Ibid*, pp. 62, 63 ; Cf. p. 17.

allaient être plongés dans un grand embarras. « Les Prisons se trouvèrent en peu de temps si remplies de ces pauvres gens-là et particulièrement d'Enfans, qu'on ne savoit qu'en faire ; de sorte qu'il vint un Ordre de la Cour, de leur ouvrir les portes, et de ne plus faire à l'avenir de tels prisonniers (1). »

L'un des traits qui caractérisent également cette période où l'excitation grégaire a repris dans le Languedoc, c'est un changement incontestable dans la teneur des discours que prononcent les « inspirés ». Certes, on y entend encore des appels à la repentance ou des prédictions relatives à la ruine de l'Eglise romaine et au rétablissement de la religion réformée. Mais à côté de cela, les prophètes cévenols vont apporter aux populations opprimées des messages d'un autre ordre, qui se maintiennent en liaison étroite avec un présent dramatique et avec les péripéties de la guerre des Camisards.

Nos inspirations, proclamera l'un de ces derniers, « ont esté nos Loix et nos Guides. Et j'ajouterai, avec vérité, que lors qu'il nous est arrivé des disgrâces, ça esté pour n'avoir pas obéi ponctuellement à ce qu'elles nous avoient commandé ; ou pour avoir fait quelque entreprise sans leur ordre... Ça esté uniquement par les Inspirations, et par le redoublement de leurs ordres, que nous avons commencé notre sainte guerre... Ce sont elles seules qui ont éleû nos Chefs, et qui les ont conduits. Elles ont esté notre Discipline militaire... Ce sont nos Inspirations qui nous ont suscitez, nous, la foiblesse mesme, pour mettre un frein puissant à une armée de plus de vingt mille hommes d'élite... Elles ont banni la tristesse de nos cœurs au milieu des plus grands périls, aussi bien que dans les Déserts et les trous des Rochers, quand le froid et la faim nous pressoient, ou nous menaceoient... Nos Inspirations nous ont fait délivrer plusieurs Prisonniers de nos Frères, reconnoistre et convaincre des Traîtres, éviter des

(1) *Ibid*, p. 63.

embusches, découvrir des complots, et frapper à mort des Persécuteurs » (1).

Serait-il injuste d'affirmer que ces intuitions mystérieuses, qui sont ainsi vantées, perdent en valeur spirituelle ce qu'elles gagnent en utilité immédiate ? Sans doute, et bien qu'elles n'aient pas suffi à préserver les Camisards de l'échec final de leur insurrection, elles leur ont insufflé une étonnante audace et leur ont procuré d'abord des succès inespérés. « C'étoit, dit un témoin, la confiance inébranlable en ces Révélations, qui donnoit à une cinquantaine de Bergers armez de frondes, de bastons ferrez, et de Pseaumes, le courage et la force d'attaquer et de battre de bons Régimens (2). » Seulement on ne peut échapper au sentiment que la ferveur évangélique cède progressivement la place à quelque chose qui rappelle plutôt l'âpreté de certaines des pages de l'Ancien Testament et les révoltes du peuple juif contre ses oppresseurs. Il semble que l'exaltation se fasse de moins en moins chrétienne, de plus en plus humaine, à mesure que s'efface l'influence exercée jadis sur les montagnards des Cévennes par leurs Eglises et leurs pasteurs.

Comme nous le verrons bientôt, cette régression s'accompagne de troubles psycho-physiologiques qui n'ont jamais cessé, tant que s'est prolongée une lutte dont les événements militaires sont en dehors du cadre du travail que nous poursuivons.

Ces mêmes phénomènes morbides vont se continuer et s'accentuer encore au cours d'une nouvelle période, qui s'ouvre après les dernières convulsions de la révolte des Camisards et qui marque le déclin, cette fois définitif, du « prophétisme cévenol ». L'inspiration ne tarde pas à se traduire par des extravagances, où se manifestent de plus en plus nettement les dangers d'un enthousiasme qui peut se déchaîner en dehors de toute organisation et sans aucun contrôle.

(1) *Le Théâtre sacré des Cévennes*, pp. 79-81. Cf. pp. 117-120.
(2) *Ibid*, p. 67.

A mesure que disparaissent, d'une manière ou d'une autre, les promoteurs de l'insurrection (1), ce sont principalement des femmes qui vont les remplacer dans les assemblées clandestines. Quelques-unes de ces prédicantes se feront remarquer par leurs prophéties hasardeuses et par leurs excentricités. L'une d'elles, nommée Tibaude, tombait en extase, chantait, parlait un langage « qu'on n'entendoit pas », et gratifiait ses auditeurs de couplets comiques, improvisés à leur intention (2)

On trouvait chez les prophétesses comme chez les prophètes un singulier mélange de suffisance et d'exaltation. Autour de ces personnages, qui revendiquaient pour eux seuls la possession de l'Esprit divin, se formaient des cercles de partisans, dont la crédulité et les pratiques attestent souvent un complet désarroi mental. L'un de ces derniers groupements paraît avoir été celui dit des *Multipliants*, créé vraisemblablement par deux inspirés de Lunel (3). Une réunion des membres de la secte fut surprise à Montpellier, dans une habitation particulière, le 6 mars 1723. Le local était décoré surabondamment de banderolles et d'emblèmes en

(1) Les uns étaient morts, les armes à la main, ou avaient été exécutés. Les autres avaient émigré. Quelques-uns de ces « inspirés » qui s'étaient réfugiés à Londres (Élie Marion, Durand-Faye, Jean Cavalier) s'y heurtèrent à une violente opposition du consistoire de l'une des Églises françaises, nommée l'Église de la Savoye. C'est pour justifier les inspirés que Maximilien Misson réunit d'abord des dépositions qui composent son *Théâtre sacré des Cévennes*, et qu'il rédigea ensuite toute une série d'autres ouvrages. Les inspirations d'Élie Marion se prolongèrent au cours de divers voyages qui le menèrent jusqu'à Constantinople et à Rome. Il mourut le 29 novembre 1713. Voir *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, t. XVIII, année 1869, pp. 495-506 ; pp. 544-552 ; pp. 598-605.

(2) Antoine Court, *Mémoires*, publiées par Edmond Hugues, Toulouse, 1885, pp. 79-81.

(3) Nous disons : l'un des derniers, car, en 1745, un certain Marroger, de Nages, et une veuve Chassefière de Générac, furent emprisonnés à Montpellier sous l'inculpation d'avoir organisé une secte d'inspirés. Voir à ce sujet et sur les *Multipliants* : *Episode de l'Histoire de Montpellier* 1721-1723. *Revue Catholique du Midi*, Bordeaux 1845, pp. 10, 15 ; pp. 24, 31, pp. 43-49 ; pp. 50, 51. Voir aussi Alfred Dubois, *Les Prophètes cévenols*, Strasbourg, 1861, pp. 136, 143, et *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, t. XXXVII, pp. 607-611.

taffetas et en papier doré, et les assistants s'étaient affublés d'accoutrements symboliques. Tout ce bizarre attirail répondait, chez ces pauvres gens, à des conceptions apocalyptiques, qui confinaient à la folie.

Quand on songe à de pareils faits, on s'explique aisément la réaction qui allait se dessiner dans les milieux protestants, que la contagion de ces troubles grégaires n'avait pas atteints. Le représentant le plus éminent de cette opposition aux excès d'un enthousiasme délirant fut sans contredit Antoine Court, le restaurateur des Eglises réformées. Voici comment il s'exprime lui-même sur les sentiments que lui suggérèrent les relations qu'il eut avec des prophètes et des prophétesses : « Cependant, écrit-il, commençoient de naître chez moi de violents soupçons que tout ce qu'on appeloit révélations n'avoit pas sa source dans l'esprit divin et que, si on n'en pouvoit pas accuser la fraude, on pouvoit penser du moins que la plupart de ceux qu'on appelloit inspirés étoient la dupe de leur zèle et de leur crédulité (1). »

Ces soupçons, que des expériences renouvelées ne cessaient de confirmer, lui dictèrent bientôt une attitude dont il ne devait plus se départir : « Je me déclarai contre tout ce qu'on appeloit inspirations, dit-il, et je travaillai à en faire connoître la source et les abus. Aussi ne tardai-je pas de m'attirer l'indignation des prophètes (2). » Mais ni l'hostilité du « collège extatique », qu'il avait entrepris de « ramener de ses égaremens (3) », ni les dangers continuels auxquels il était exposé ne l'empêchèrent de poursuivre imperturbablement la tâche qu'il s'était assignée : rétablir les communautés huguenotes selon les règlements de leur vieille discipline, leur rendre leurs synodes, les soustraire à l'action des inspirés et surtout des inspirées, en les pourvoyant de pasteurs dûment qualifiés. Lorsque, vers la fin du mois d'août 1729, Antoine Court fut contraint de se réfugier en

(1) Antoine Court, *Mémoires*, p. 43.
(2) *Id. ibid.*, p. 56.
(3) *Id. ibid.*, p. 64.

Suisse (1), son œuvre s'appuyait sur des fondations solides ; la restauration de l'Eglise réformée de France était un fait accompli.

Il importe de remarquer à ce propos que le rétablissement de l'organisation ecclésiastique aboutit à des résultats que toutes les persécutions furent impuissantes à obtenir. L'exaltation morbide qui s'était propagée dans les agglomérations protestantes cessa presque complètement du jour où celles-ci recouvrèrent leurs cadres et leurs institutions. Ainsi nous sommes à même d'affirmer une fois encore que la reconstitution d'une société politique ou religieuse met fin aux entraînements grégaires, dont sa disparition momentanée avait permis l'explosion. C'est assez dire qu'on se saurait considérer les troubles que nous étudions comme des manifestations d'une vie sociale intense. Autant vaudrait prétendre qu'une maladie aiguë n'est que l'un des aspects que revêt la santé.

Peut-être convient-il également d'observer qu'une excitation collective violente, qui s'est généralisée au sein d'une population quelconque, ne semble guère se prolonger au delà des limites d'une génération, et qu'au bout de ce temps elle ne subsiste plus que dans des milieux restreints, où l'on s'applique à l'entretenir artificiellement, grâce à l'emploi de certains procédés qui n'ont jamais beaucoup varié.

Il nous reste maintenant à examiner quelques-uns des phénomènes physiques et psychiques qu'on a pu constater chez les inspirés du Dauphiné, du Vivarais et des Cévennes. Tout en tenant compte des exagérations, des illusions et des autosuggestions de plusieurs témoins, qui se trouvaient atteints eux-mêmes de l'exaltation qu'ils ont décrite, nous devons reconnaître pourtant la réalité de nombreux faits, qui nous paraissent d'autant moins imaginaires, qu'ils ne diffèrent en rien de ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici.

Tout d'abord l'inspiration proprement dite est précé-

(1) *Id. ibid.*, p. 210.

dée de troubles des fonctions organiques. On a noté chez les sujets, parmi les prodromes de la crise extatique, des spasmes du diaphragme, de l'oppression, des mouvements convulsifs, des tremblements nerveux, des chutes à la renverse, une somnolence insurmontable, etc...

« Ces gens-là, déclare l'un des auditeurs des prophètes cévenols, avoient de certains saisissements extraordinaires, qui les faisoient souvent tomber à terre, et pendant lesquels on les voyoit dans les agitations de teste, de poitrine, et quelque-fois de tout le corps, qui avoient quelque chose de surprenant (1). »

Cette observation, confirmée par bien d'autres (2), correspond exactement aux descriptions que donnent les enthousiastes des débuts de leurs transes. L'un d'eux raconte qu'il a senti « comme un coup de marteau » qui lui frappa la poitrine, et ensuite un feu qui « coula » par toutes ses veines. « Cela, continue-t-il, me mit dans une espèce de défaillance, qui me fit tomber (3). » Un second s'exprime en des termes presque identiques : « Un certain feu, dit-il, occupoit toute ma poitrine, et me causoit une sorte d'oppression qui ne m'estoit pas incommode, mais qui, pourtant, me faisoit jetter de forts grands soupirs. Mon corps estoit un peu renversé ; et je demeurai un gros quart d'heure en cet estat, n'estant d'ailleurs que peu agité (4). » Un troisième parle de la sensation qu'il eut d'un poids qui, pendant un moment, lui « arresta la respiration » (5). De telles citations pourraient être multipliées.

Quelques-unes des victimes de ces désordres physiologiques y étaient préparées par les jeûnes prolongés auxquels elles s'étaient soumises et par une asthénie nerveuse, résultant de l'existence anormale que les circonstances leur imposaient. D'autres, au contraire, ont

(1) *Le Théâtre sacré des Cévennes*, p. 67.
(2) *Ibid.*, pp. 20, 22, 23, 24, 25, 38, 39, 41, 51, 60, 95, 104, 131...
(2) *Ibid.*, p. 43.
(4) *Ibid.*, p. 65.
(5) *Ibid.*, p. 105.

été prises à l'improviste et sans que rien ne l'expliquât. Toutes, du reste, ont eu l'impression d'avoir été maîtrisées soudain par un pouvoir mystérieux, qui leur était totalement étranger.

L'inspiration, qui vient ensuite et sous l'influence de laquelle prophètes et prophétesses vont se mettre à discourir, se présente à eux avec le même caractère incoercible. « Ma langue et mes lèvres, proclame l'un d'eux, furent subitement forcées de prononcer des paroles que je fus tout étonné d'entendre (1). » C'est là un trait qui leur est commun : « Les paroles sont formées dans leur bouche sans qu'ils y contribuent par aucun dessein ; de mesme que leurs corps sont meüs par une Puissance qui les domine, et à laquelle ils ne font que prester leurs organes (2). » Ainsi, lorsqu'ils émettent un message, ils se bornent à exprimer ce qu'un autre leur a déclaré et dans les termes mêmes qu'ils s'imaginent entendre. D'où les formules par lesquelles débutent presque toutes leurs prédictions : « Je te dis, mon enfant... Je t'assure, mon enfant, etc... (3). »

Que contiennent ces oracles, attribués au Saint-Esprit ? D'abord des citations bibliques, parfois fort abondantes, des appels à la repentance et à la fermeté, des imprécations contre l'Eglise romaine persécutrice et des exhortations réconfortantes qui annoncent des temps meilleurs. De la part de paysans, ne se servant habituellement que de leur patois, et même de la part d'individus arriérés (4) ou de petits enfants, ces « révélations », toujours en français, sont moins extraordinaires qu'on ne serait tenté de le croire. Elles s'expliquent par la place que l'Ecriture sainte, les ouvrages édifiants et le ministère de la parole occupaient chez les anciens

(1) *Le Théâtre sacré des Cévennes*, p. 106.
(2) *Ibid.*, p. 120 ; Cf. p. 44.
(3) *Ibid.*, pp. 14, 15, 16, 19, 22, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 36, 37, 41, 47, 48, 51, 52, 65, 66, 68, 71, 72, 74, 76, 77, 96, 99, 100, 102, 111, 115, 126.
(4) *Ibid.* pp. 31, 68, 69.

huguenots. Elles ne sont, en réalité, que des réminiscences de phrases lues ou écoutées.

Sans doute n'est-il pas inutile de rappeler ici que notre mémoire ne cesse d'accumuler en nous des souvenirs qui demeurent habituellement latents, mais que des états d'excitation ou de rêve font surgir brusquement des profondeurs subliminales et qui peuvent être alors d'une fidélité parfaite jusque dans l'expression qu'on en donne. Il ne s'agit nullement en pareil cas d'une exaltation soudaine des facultés intellectuelles, mais du déclenchement automatique d'un mécanisme cérébral. Des phénomènes de ce genre ont été observés même chez des êtres atteints de débilité mentale, lorsque le choc des circonstances ou des traitements appropriés les tirent momentanément de leur torpeur psychique.

Cette aptitude à retenir et à reproduire les perceptions des sens, à décrire ou à mimer exactement les spectacles qu'on a vus, à répéter textuellement les propos qu'on a entendus, nous semble avoir quelque chose d'anormal. Il ne faut pas oublier pourtant qu'elle est courante chez les primitifs, qui sont doués à cet égard de capacités étonnantes, que notre civilisation achève de détruire en nous parce qu'elle nous dispense de les exercer, en nous fournissant en dehors de nous des moyens matériels de nous en passer. On les retrouve néanmoins chez des individus dont la culture est restée rudimentaire, et l'on sait que des émotions violentes, qui nous rendent particulièrement réceptifs, peuvent fort bien les réveiller en nous.

Si l'on tient compte encore des suggestions qui émanent de l'entourage et qui agissent avec une intensité d'autant plus forte, que le sujet lui-même est plus malléable, on disposera, à notre avis, d'éléments suffisants pour déterminer l'origine des discours religieux des prophètes cévenols.

Outre leurs homélies, l'inspiration leur dicte encore des messages prémonitoires qui concernent soit des événements, soit des personnes. Nous avons déjà noté la

fréquence de ces « avertissements » durant la guerre des Camisards (1). Là non plus, il n'y a rien qui doive nous surprendre. L'expérience démontre en effet que la subconscience possède des antennes infiniment sensibles, qu'elle échappe aux limitations de l'espace et même du temps qui sont les conditions de notre pensée, et que, dans son domaine, il règne entre les âmes une perméabilité qui facilite tous les échanges et toutes les influences et qui tend précisément à provoquer les entraînements grégaires.

Mentionnons enfin qu'on relève chez les inspirés du Dauphiné, du Vivarais et des Cévennes des accès de glossolalie. Ce que nous avons dit plus haut du langage automatique nous dispense maintenant de nous y arrêter. Remarquons simplement qu'on y trouve l'explication du fait que plusieurs prophètes semblent ne conserver aucune notion précise des paroles qu'ils ont proférées au cours de leurs extases (2).

A côté de ces manifestations orales, l'agitation qui s'est emparée des populations protestantes du midi de la France a donné aussi naissance à d'autres troubles psycho-physiologiques, parmi lesquels on a signalé des hallucinations visuelles et auditives (3), plusieurs exemples d'anesthésie et quelques cas d'une immunité relative contre les coups, les brûlures et les chocs traumatiques (4). Tout cela ne sort pas du cadre des phénomènes qui peuvent être observés durant les périodes de surexcitation collective. Il en est de même de ce qui touche à la propagation de cette effervescence. Qu'on ait été jusqu'à parler d'une « épidémie extatique », que le maréchal de Villars ait prétendu que, dans une ville entière, « toutes les femmes et les filles, sans exception, paraissaient possédées du diable » (5), que des témoins

(1) Voir en particulier *Le Théâtre sacré des Cévennes*, pp. 114-120
(2) *Le Théâtre sacré des Cévennes*, pp. 26, 126, 142.
(3) *Ibid.*, pp. 33, 35, 55, 56, 102, 103.
(4) *Ibid.*, pp. 15, 37, 56, 111, 112.
(5) *Vie du Maréchal de Villars*, t. I, p. 125. Cf. Alfred Dubois, *op. cit.*, p. 12.

aient affirmé que plus de huit mille personnes avaient été saisies par l'inspiration (1), autant d'allégations dont nous ne voyons aucune raison de contester l'exactitude. Si l'on songe à la situation misérable où se trouvaient des gens sur qui s'appesantissait une persécution sans merci, et dont beaucoup comptaient déjà, parmi leurs parents, des prisonniers, des galériens et des martyrs, si l'on cherche à s'imaginer leurs assemblées nocturnes, auxquelles les lieux mêmes prêtaient je ne sais quel aspect fantastique, si l'on se souvient enfin que la plupart des assistants avaient la conscience bourrelée des remords que leur causait leur apostasie, et l'âme pénétrée de l'enthousiasme que leur communiquaient le chant des psaumes et les discours des prophètes, on ne s'étonnera plus d'une exaltation fébrile, gagnant de proche en proche, « comme la flamme d'un incendie, poussée par le vent ».

Faut-il y voir, avec quelques aliénistes, l'effet d'une sorte d'hystérie contagieuse, compliquée de crises épileptiformes, ou encore la conséquence d'une maladie spécifique du système nerveux (2) ? Sans méconnaître le rôle que joue dans les entraînements grégaires le facteur morbide individuel, dont nous avons à maintes reprises souligné l'importance, ce qu'on discerne surtout, au point de vue psychique, chez les foules cévenoles, c'est un état d'hypnose généralisé. Les inspirés et leurs auditeurs subissent à la fois les suggestions que des meneurs ne cessent d'émettre et celles qui émanent du milieu spécial qu'ils ont formé eux-mêmes, en s'agrégeant les uns aux autres. Ces influences endorment et paralysent en eux la vie consciente et les livrent aux impulsions d'une subconscience commune, où se rejoignent et se confondent les subconsciences individuelles. En définitive, il s'agit là de quelque chose d'analogue à une grande intoxication collective, dont le mécanisme reste aussi mystérieux que celui de n'importe quelle

(1) *Le Théâtre sacré des Cévennes*, pp. 17, 63.
(2) Voir à ce sujet Calmeil, *De la Folie*, t. II, pp. 242, 310, Paris. Baillières, 1845.

ivresse, mais qui a pour résultat de faire passer le groupe tout entier de la veille au rêve... à ce beau rêve du triomphe certain que les croyants persécutés remporteront bientôt sur les puissances sataniques.

Si l'exaltation prophétique qui s'est propagée dans le Dauphiné, le Vivarais et les Cévennes a été causée par la révocation de l'Edit de Nantes, l'affaire des convulsionnaires de Saint-Médard se rattache directement aux mesures prises contre le jansénisme. De nouveau, la mise hors la loi d'une minorité religieuse devait aboutir chez celle-ci à une violente explosion de mystique grégaire.

Il va de soi que nous ne pouvons relater en détail les divers événements qui précédèrent et qui préparèrent le mouvement dont nous avons à nous occuper maintenant. Bornons-nous à dire qu'il faut en chercher l'origine dans la querelle suscitée par la réédition, en 1693, d'un ouvrage qui parut alors sous ce titre : *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*. Les jésuites furent vivement émus du succès de cette publication dont l'auteur, le Père Quesnel, était connu pour ses sympathies jansénistes et qui reçut l'approbation du cardinal de Noailles, archevêque de Paris. En 1712, le pape Clément XI nomma une commission chargée d'en examiner le contenu, et le 8 septembre 1713, dans la bulle *Unigenitus Dei Filius*, il condamna comme captieuses, téméraires, scandaleuses, injurieuses à l'Eglise et à ses usages, impies, blasphématoires, hérétiques cent et une propositions du livre incriminé. Voici quelques-unes de celles qui furent frappées d'anathème et qui permettront d'apprécier les sentiments dont les censeurs et le souverain pontife étaient animés : « Il est utile et nécessaire en tout temps, en tous lieux, et à toutes sortes de personnes d'étudier l'Ecriture sainte, d'en connaître l'esprit et les mystères » ; « Le dimanche doit être sanctifié par des lectures de piété, surtout des saintes Ecritures » ; « C'est fermer aux chrétiens la bouche de Jésus-Christ que de leur arracher des mains le Livre saint du Nouveau Testament ou de le leur tenir fermé, en leur ôtant le moyen de l'entendre » ;

« Interdire la lecture de l'Ecriture sainte et particulièrement de l'Evangile aux chrétiens, c'est interdire l'usage de la lumière aux enfants de la lumière, et leur faire souffrir une espèce d'excommunication » ; « La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir ». Après cela, on ne s'étonnera plus de l'indignation qu'un grand nombre de catholiques français éprouvèrent devant l'attitude du Saint-Siège.

Lorsque le roi fut en possession de la bulle, il la communiqua à une assemblée d'évêques. Quarante d'entre eux l'acceptèrent, non sans avoir au préalable affirmé leur droit d'examiner le document qui leur était soumis. Neuf refusèrent de s'incliner avant d'avoir demandé au pape des explications. Au parlement et à la faculté de théologie de Paris, des réserves furent également formulées. Louis XIV s'apprêtait à briser ces velléités d'insubordination, quand sa mort survint, le 1er septembre 1715. Les opposants mirent aussitôt à profit les circonstances qui évinçaient provisoirement de la Cour les jésuites. Le cardinal de Noailles retrouva son crédit. Des jansénistes furent libérés. D'autres revinrent d'exil. De toutes parts des protestations s'élevèrent contre la sentence pontificale. En mars 1717, quatre prélats, soutenus par l'adhésion de la Sorbonne, dont Clément XI avait suspendu les privilèges, signèrent un acte d'appel à un concile général. Plusieurs évêques, un grand nombre de membres du clergé régulier et séculier, le parlement de Paris et les parlements provinciaux, les facultés de théologie de Reims, de Nantes et de Caen s'associèrent à leur démarche. La France, dès lors, fut partagée en deux camps : celui des « Acceptants » et celui des « Appelants ». Il semblait même que les seconds allaient triompher, car l'opinion publique se prononçait de plus en plus nettement contre la bulle *Unigenitus*, à laquelle on reprochait de porter atteinte aux libertés gallicanes et de condamner des propositions dans lesquelles il était évident que Quesnel n'avait fait que reproduire la pensée des Pères de l'Eglise. De

son côté, le pape proclamait rebelles et réfractaires ceux qui avaient l'audace de contester son infaillible souveraineté.

A la fin de 1719, le régent s'efforça d'obtenir une transaction qui pût apaiser les esprits. Un groupe d'ecclésiastiques se chargea de rédiger un *corps de doctrine*, c'est-à-dire un compromis qui donnait à la fois tort et raison aux adversaires en présence et qu'on nomma l'*accommodement*. Chez les Appelants comme chez les Acceptants, il y eut des résistances, mais aussi des acquiescements. Ainsi se constitua un troisième parti : celui des « Accommodants ».

Le 4 août 1722, une déclaration royale, que tous les parlements durent enregistrer, sanctionna le *corps de doctrine*, et lui donna en quelque sorte force de loi, sous le fallacieux prétexte que les évêques s'étaient mis d'accord pour signer ce document qui reconnaissait en somme l'autorité de la bulle, mais en accompagnant cette soumission de réserves plus ou moins explicites. Dorénavant, il était défendu d'interjeter appel et de continuer les polémiques. C'était un rude coup porté au gallicanisme. L'agitation n'en subsista pas moins. Bien qu'ils eussent déjà perdu du terrain, les opposants se refusaient à désarmer et la papauté persévérait dans son intransigeance. Sur ces entrefaites, le régent mourut, le 23 décembre 1723. En juin 1726, Fleury, un ancien élève des jésuites qui avait été le précepteur du roi, succéda dans le gouvernement de l'Etat au duc de Bourbon tombé en disgrâce. Dès le mois de novembre de la même année, une assemblée du clergé sollicita Louis XV « de ramener à son unanimité les évêques qui s'en étaient éloignés, de leur faire connaître combien leur résistance à la bulle était condamnable, et de les engager à corriger eux-mêmes ce que leur conduite avait de répréhensible ». Des mesures contre les récalcitrants suivirent cette décision, et le ministre Fleury reçut le chapeau de cardinal. Cette fois, la cause des Appelants était irrémédiablement compromise. Seul, un miracle pouvait la sauver. L'attente de ce miracle, en créant dans des milieux déjà

surexcités une obsession collective, allait devenir, à bref délai, génératrice de prodiges.

Ces derniers commencèrent dès le 3 mai 1727 (1), le jour même des funérailles d'un Appelant, le diacre François de Pâris, fervent janséniste, que le peuple vénérait pour sa charité et qui venait de mourir à l'âge de trente-sept ans, victime des austérités inouïes dont il faisait, dit-on, ses délices. Il fut inhumé dans le petit cimetière de la paroisse de Saint-Médard. Une plaque de marbre noir, posée sur quatre dés de pierre et qui portait une inscription latine à la louange du défunt, ornait la sépulture.

C'est sur cette tombe que s'opérèrent immédiatement des guérisons dont on se plut à exalter le caractère surnaturel. Les récits des patients, accompagnés d'attestations de parents, d'amis, de prêtres et de médecins, furent enregistrés par-devant notaire et publiés dans des libelles, imprimés clandestinement, qui proclamaient l'efficacité de l'intercession d'un personnage mort en odeur de sainteté et dont l'opposition à la bulle *Unigenitus* était de notoriété publique. Ainsi, gallicans et jansénistes voyaient se constituer en leur faveur un nouvel arsenal d'arguments péremptoires, qui confirmaient leur bon droit et qui entretenaient chez eux l'espoir fébrile d'une revanche, car, écrivait l'un d'eux, « tout doit céder aux miracles », parce qu'ils sont « la voix de Dieu » et que leur rôle providentiel est « d'emporter la décision dans les contestations qui naissent dans le sein de l'Eglise » (2).

Ces cures extraordinaires, qui s'entouraient pourtant d'une certaine discrétion, furent suivies, à partir de l'été 1731, de phénomènes plus merveilleux. Au contact de la dalle funéraire sur laquelle ils avaient été couchés, et même par le simple attouchement de sachets contenant de la terre, prise au tombeau, ou de l'une quel-

(1) Voir le *Neuvième Recueil des Miracles opérés sur le Tombeau et par l'Intercession de M. l'Abbé de Pâris*, pp. 1-3.

(2) Carré de Montgeron, Conseiller au Parlement, *La Vérité des Miracles opérés à l'Intercession de M. de Pâris et autres Appelans*, 1737, pp. 1,2,11.

conque des reliques du diacre Pâris, des malades étaient agités soudain de convulsions violentes, qui précédaient chez eux le recouvrement de la santé.

Nous possédons sur ces faits deux catégories de témoignages. Les uns, favorables, émanent de personnalités plus ou moins marquantes qui s'élèvent contre les prétentions de Rome. On peut citer parmi elles un conseiller au parlement, Carré de Montgeron, qui, de libertin qu'il était, devint croyant à la suite d'une visite au cimetière de Saint-Médard (1). Dans un gros ouvrage intitulé *La Vérité des Miracles opérés à l'Intercession de M. de Pâris et autres Appellans*, il se constitue le champion d'une cause que la grâce, dont il a été l'objet, lui commande de défendre.

Par contre, certains observateurs, obéissant généralement à des tendances ultramontaines, font preuve d'une hostilité évidente à l'égard des manifestations qui se produisent autour de la fameuse tombe.

Au reste, qu'il s'agisse des premiers ou des seconds de ces documents, on y retrouve toujours des descriptions d'entraînements grégaires d'une singulière intensité et qui donnent lieu souvent à de véritables accès de démence.

De toutes parts les gens accouraient soit pour être guéris, soit pour contempler un spectacle réputé surnaturel. On criait, on chantait, on se disputait les places. De nombreux individus, dans la foule, étaient en proie à des crises nerveuses. Pendant ce temps des infirmes, étendus sur la sépulture du diacre, étaient saisis de mouvements convulsifs qui gagnaient jusqu'à leurs membres perclus ou desséchés. Les secousses devenaient parfois si violentes qu'il fallait plusieurs personnes pour maintenir les patients. La contagion de cette agitation frénétique se répandait parmi les assistants avec une puissance irrésistible. Voici comment s'exprime l'une des miraculées : « Etant entrée dans le cimetière, je fus si frappée d'épouvante des cris de douleur et des espèces de hurlements que j'entendis faire à des convulsionnaires... que je pen-

(1) Carré de Montgeron, *op. cit.*, pp. 33-34.

sai m'en aller. » Il est vrai qu'un autre visiteur, M. Boindin de Boisbessin est surpris du « recueillement » et de la « dévotion » dont il est témoin. « Ce spectacle de piété, contre lequel, dit-il, ma philosophie ne m'avoit pas mis en garde », le remplit de « vénération ». Mais il ajoute aussitôt : « Je sentis un certain mouvement intérieur qui prévint mes réflexions, et que je n'avais point encore éprouvé partout ailleurs. Je m'approchai de la Tombe du Saint Diacre, sur laquelle je vis M. l'abbé de Bescherant et M. le marquis de Légal, tous deux dans des agitations de convulsions très violentes. Plus j'en examinai avec attention les mouvemens différens, plus ils me parurent au-dessus des forces humaines. » Quelque temps après, M. Boindin de Boisbessin se mêle au cercle que « MM. les Médecins et Chirurgiens formoient autour de la Tombe ». Il écoute « tous les discours qu'ils tinrent pendant plus d'une heure » sur le cas de l'abbé de Bescherant. « Tous convinrent unanimement que ce n'étoient point des accidens périodiques, comme quelques-uns l'avoient pensé ; que la cause de ces mouvemens passoit l'étendue de leurs connoissances et que le surnaturel y étoit manifeste. » « Cette décision, conclut-il, qui se trouva conforme au jugement que j'en avois porté en mon particulier, me confirma dans la pensée que j'avois eue dès la première fois... Je me sentis très-disposé à y reconnoître l'opération de l'Auteur de la nature (1). »

Ce sont ces phénomènes nerveux de plus en plus fréquents, de plus en plus incoercibles, qui, coïncidant ou non avec des guérisons, vont bientôt faire du cimetière Saint-Médard le foyer d'une véritable épidémie d'hystérie collective. « Dieu, dit Carré de Montgeron, envoya des convulsions à plusieurs personnes qui jouissaient d'une santé parfaite et qui ne se tenaient prosternées au pied du célèbre tombeau que pour y puiser des grâces spirituelles (2).»

(1) Lettre de M. Boindin de Boisbessin dans le 1er volume d'un recueil de pièces concernant les Miracles de François de Paris, pp. 2 et 3.

(2) Cf. P. F. Mathieu. *Histoire des Miracles et des Convulsionnaires de Saint-Médard*, 2e édition, Didier et Cie, Paris 1864, p. 213.

L'auteur d'un libelle janséniste publié « en France » et daté de 1734 (1), donne sur ces troubles de curieux renseignements. « Peu à peu, écrit-il, les convulsions devinrent sensiblement symboliques et figuratives dans le plus grand nombre. Différents mystères de Jésus-Christ, surtout ceux de ses souffrances, de sa mort, de son ascension, furent exprimés de la manière la plus vive et la plus touchante ; la vie du bienheureux diacre ; différents genres de supplices les plus cruels et les plus ignominieux. On commença alors à reconnaître que les convulsions avaient un autre objet que la guérison des maladies. On en fut pleinement convaincu, quand on vit qu'elles prenaient à des personnes qui n'avaient aucune maladie, ou qui avaient déjà été guéries sans convulsions. »

Il n'est pas sans intérêt de noter la connexion qui s'établit ici entre l'entraînement grégaire et ces esquisses de représentations théâtrales. Nous avons constaté plus haut quelque chose d'analogue à propos de la poésie lyrique, dont les rythmes, avant de devenir générateurs d'inconscience chez ceux qui les entendent, ont dû naître d'une sorte de transe où le poète aurait été plongé à son insu, et grâce à laquelle, en se faisant l'écho des excitants sonores susceptibles d'agir sur un groupe déterminé, il a découvert des formes de langage qui, en dehors de toute explication rationnelle, valent à ses œuvres le pouvoir qu'elles exercent. L'art dramatique ne supposerait-il pas aussi, du moins à l'origine, que les acteurs et les spectateurs ont été mis hors d'eux-mêmes par une extase collective, qui les a soustraits à la réalité pour les soumettre ensemble à une fiction commune ? Ainsi s'expliquerait le rôle auquel ils sont astreints, les uns comme les autres, sous l'empire d'une même suggestion, les premiers dans leurs gestes et leurs paroles, les seconds, dans leur acceptation passive des scènes imaginaires dont ils vont être les jouets autant que les témoins.

(1) *Pensées sur les prodiges de nos jours.* Cf. P. F. Mathieu, *op. cit.*, pp. 225-226.

La brochure janséniste, que nous venons de citer, affirme encore que « des discours se joignirent aux symboles » et mentionne également des cas de glossolalie. « Peu à peu, ajoute-t-elle, la bouche d'un grand nombre de convulsionnaires s'ouvrit ; on entendit des personnes ignorantes, des petits enfants, parler tout le langage des « Appelants... (1). »

Comme des phénomènes de ce genre, accompagnés d'agitations d'une violence extrême, ne cessaient de se multiplier autour de la tombe du diacre Pâris, les autorités s'émurent et décidèrent d'intervenir. Une ordonnance royale du 27 janvier 1732, qui fut exécutée le surlendemain, fit fermer le petit cimetière de Saint-Médard et interdit tout attroupement dans les rues avoisinantes. Sur la porte condamnée quelqu'un écrivit ce distique :

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Loin de supprimer ou d'atténuer le mal, ces mesures contribuèrent plutôt à le répandre et à l'aggraver. Les convulsions se propagèrent dans les habitations privées et gagnèrent la province. Une nouvelle ordonnance du 17 février 1733 en fournit la preuve. Elle déclare, en effet, ce qui suit : « Plusieurs personnes, par un dérèglement d'imagination, ou par un esprit d'imposture, se prétendent attaquées de convulsions... elles se donnent même en spectacle dans des maisons particulières, pour abuser de la crédulité du peuple, et faire naître un fanatisme déjà trop semblable, par de chimériques prophéties, à celui qu'on a vu dans d'autres temps ; et comme rien n'est plus important que d'arrêter, par les voies les plus efficaces et les plus promptes, de pareils excès, toujours dangereux pour la religion, et contraires à toutes les lois de la police, qui ont été faites pour empêcher toute sorte de concours du peuple et d'assemblées illicites ; Sa Majesté a cru devoir encore interposer

1) Cf. P. F. Mathieu, *op. cit.*, p. 226.

son autorité sur un sujet aussi important pour la tranquillité publique, et marquer de nouveau toute son indignation contre les auteurs d'un pareil scandale. A ces causes, Sa Majesté a fait très-expresses inhibitions et défenses à toutes personnes se prétendant attaquées de convulsions, de se donner en spectacle au public, ni même de souffrir dans leurs maisons, dans leurs chambres ou autres lieux, aucun concours ou assemblées, à peine d'emprisonnement de leur personne, et d'être poursuivies extraordinairement, comme séducteurs et perturbateurs du repos public. Défend pareillement à tous ses sujets, sous peine de désobéissance, d'aller voir ni visiter lesdites personnes, sous prétexte d'être témoins de leurs prétendues convulsions. Enjoint Sa Majesté au sieur Hérault, conseiller d'Etat, lieutenant général de la police de la ville, prévôté et vicomté de Paris, et aux sieurs intendants départis dans les provinces, de faire toutes les diligences nécessaires pour l'exécution de la présente ordonnance qui sera lue, publiée et affichée partout où besoin sera, à ce que personne n'en ignore (1). »

Un tribunal spécial, composé de douze commissaires, est chargé de juger les récalcitrants. Des ecclésiastiques et des laïques sont incarcérés. Néanmoins l'épidémie continue et se prolonge jusque vers 1762, c'est-à-dire jusqu'au moment de la dissolution de la société des jésuites. On a pu affirmer que la fin des convulsions avait coïncidé avec celle des persécutions « dont ces pères étaient les instigateurs » (2). Ce ne fut toutefois qu'en 1775 que furent libérés les deux derniers convulsionnaires, emprisonnés à la Conciergerie depuis quarante et un ans (3).

Après avoir rapidement esquissé l'histoire d'un mouvement religieux, qui compte certainement parmi les prodromes de la Révolution de 1789, nous avons à nous occuper maintenant des troubles psycho-physiologiques auxquels il a donné lieu.

(1) Cf. Mathieu, *op. cit.*, 227-228.
(2) *Id. ibid.*, p. 386.
(3) *Id. ibid.*, p. 415.

Voici d'abord une description des convulsions proprement dites, due à un observateur qui ne songe nullement à dissimuler sa malveillance (1) : « Qu'on se représente, écrit-il, des filles, car il y a peu d'hommes, et les indécences qu'on reproche à l'autre sexe ne sont pas remarquées dans les hommes ; à des heures incertaines ou marquées, et quelquefois après de légers pressentiments, ces filles tombent ou paraissent tomber subitement dans des frémissements, dans des espèces de frissons, dans des bâillements, dans des saisissements; elles se jettent par terre, sont reçues sur des matelas ou des coussins qu'on leur prépare. Là, leurs grandes agitations commencent ; elles se roulent, elles se tourmentent, elles se frappent ; leur tête tourne de tous côtés avec une vitesse extrême, leurs yeux se renversent ou se ferment ; leur langue sort au dehors, elle pend sur les lèvres, ou se retire au fond du gosier ; leur col s'enfle, leur bas-ventre s'élève, leur respiration se contraint ; elles ont des suffocations, elles gémissent, elles poussent des cris et des sifflements ; elles aboient comme les chiens, elles chantent comme des coqs ; on aperçoit dans tous leurs membres des secousses et des contorsions ; elles s'élancent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; elles font des culbutes et des mouvements dont la pudeur s'offense ; elles se trouvent dans des postures indécentes ; elles s'étendent, elles se roidissent, elles restent comme mortes des heures et des jours entiers ; elles deviennent, dit-on, sourdes, aveugles, muettes, paralytiques, insensibles, et tout semble se passer en elles, sans elles-mêmes. »

Si précis que soient ces renseignements, ils ont pourtant besoin d'être complétés. Ce ne sont pas seulement « des filles, simples et sans éducation », ou « des gens du commun », ou « des enfants du plus bas étage », qui sont sujets à ces accès hystériques. La contagion s'étend aussi à « des personnes de qualité » (2). Tel est, comme on l'a vu, le cas du marquis de Légal et de l'abbé de Besche-

(1) *Examen critique physique et théologique des Convulsions*, publié sans nom d'auteur, en 1733. Cf. Mathieu, *op, cit.*, pp. 271-272.
(2) Cf. P. F. Mathieu, citant Carré de Montgeron, *op. cit.*, p. 229.

rant. Tel est encore celui du sieur Fontaine, secrétaire des commandements de Sa Majesté, qui, atteint « d'une convulsion tournante », pivote sur un pied avec une rapidité prodigieuse, deux fois par jour, pendant une heure (1), et celui du chevalier Folard, auteur des *Commentaires sur Polybe*, qui, dans un état d'inconscience, « fait aller son corps comme une carpe qui saute » et « bat beaucoup des mains » (2).

A ces agitations s'ajoutent souvent des mimiques qui représentent certains des traits de la vie du diacre Pâris, de la passion du Sauveur ou des persécutions de l'Eglise. Des femmes expriment ces scènes, qu'elles connaissent ou qu'on leur lit, par leurs mouvements et leurs gestes ; « elles imitent tout, jusqu'au coq qui chante pour avertir Pierre de sa chute ; elles s'étendent en croix, elles crient, elles expirent... » Elles « se pendent ou se font pendre, tantôt par le col, tantôt par les pieds ; elles saisissent des épées ou d'autres instruments, elles lèvent la main pour frapper et désignent par là les divers tourments qui sont réservés aux vrais fidèles... ».

Il en est également qui reproduisent les miracles des Evangiles et qui s'imaginent sans doute en accomplir à leur tour. On en voit encore qui exercent « les diverses fonctions du sacré ministère ; elles confessent et donnent des pénitences... elles imposent les mains... elles célèbrent la messe ; on en sait même quelques-unes qui baptisent... Au cours de ces cérémonies, et quelquefois dans d'autres temps, elles parlent des langues inconnues, ou plutôt des jargons forgés que personne n'entend, et qu'elles n'entendent pas elles-mêmes » (3).

Outre ces phénomènes d'automatisme verbal, on signale aussi chez les convulsionnaires d'étranges facultés divinatoires, qui leur permettent de « discerner les

(1) *Id. ibid.*, pp. 230, 232.

(2) Jordan, ministre protestant, *Histoire d'un voyage littéraire fait en 1733, en France, en Angleterre et en Hollande.* La Haye. 1736.
Cf. P. F. Mathieu, *op. cit.*, pp. 245-246.

(3) *Examen critique, physique et théologique des Convulsions.* Cf. Mathieu, *op. cit.*, pp. 273-274.

reliques, surtout celles de M. de Pâris », en présence desquelles elles ressentent une vive agitation, de deviner le nom, les pensées et les occupations des gens qu'elles n'ont jamais vus, de distinguer les vrais et les faux « Appelants » et d'annoncer l'avenir. Tantôt leurs prédictions les concernent elles-mêmes ; tantôt il y est question des personnes présentes ou des destins de l'Église. Durant ces états prophétiques, « les convulsionnaires sont dans une perpétuelle aliénation d'esprit... elles ne savent pas ce qu'elles disent, elles ne se souviennent pas de ce qu'elles ont dit, ou protestent qu'elles n'en conservent pas le souvenir le plus léger » (1).

Ce qui caractérise encore les extatiques des deux sexes, c'est leur insensibilité et l'espèce d'immunité dont ils semblent jouir. Dans la relation de son voyage à Paris, en 1733, Jordan, pasteur en Hollande, écrit à leur sujet : « Ce sont des fous qui avalent des charbons allumés, qui gobent comme pêches cailloux gros comme le poing, que l'on frappe des demi-heures sans qu'ils paraissent le sentir, qui souffrent dix hommes marchant sur leur ventre (2). »

Est-il besoin de remarquer que de pareils faits, malgré les exagérations dont il faut tenir compte, ne rappellent que trop ceux que nous avons déjà signalés ailleurs, en parlant des confréries musulmanes et de certains autres groupements mystiques ?

Dans le cas qui nous occupe actuellement, ces périlleux exercices vont aboutir à une véritable frénésie de violences, dont la contagion s'étend aux spectateurs et dans les manifestations de laquelle ils n'hésiteront point à jouer un rôle particulièrement actif. Les convulsionnaires en effet, non contents de s'infliger des traitements insensés, réclament encore des tourments supplémentaires, mais venant cette fois de leur entourage, et celui-ci cède à leurs instances. « Plusieurs, écrit l'un de leurs dévots partisans, ressentirent dans leurs membres ou

(1) Mathieu, *op. cit.* pp. 275-276.
(2) *Jordan, op. cit.*, Cf. P. F. Mathieu, *op. cit.*, p. 276.

des douleurs aiguës ou de vives inquiétudes, qui les obligèrent d'abord à chercher du soulagement dans les coups qu'ils se donnoient eux-mêmes, selon leur force ; et on en a vu s'en donner de tels qu'ils devoient naturellement ou les blesser ou leur causer des meurtrissures considérables. Cependant le soulagement qu'ils se procuroient par leurs propres efforts étant insuffisant, ils employèrent bientôt l'aide des assistants, témoins de leurs douleurs (1). »

Ainsi prennent naissance des pratiques, connues sous le nom de « secours meurtriers », devant lesquelles les « Acceptants » ne se lasseront pas de crier au scandale, mais où les « Appelants » s'empresseront de trouver un argument nouveau en faveur de leur cause, car, comme le dit ingénument l'un d'eux, « le surnaturel se manifesta de plus en plus par la violence des coups réitérés, qui devenoient nécessaires de jour en jour au soulagement des convulsionnaires » (2).

Pour contradictoires qu'elles soient, ces deux opinions se justifient également par les scènes invraisemblables auxquelles donnait lieu l'intervention des « secouristes ». Veut-on savoir quelques-unes des tortures que ces bourreaux bénévoles faisaient subir à ceux et à celles qui imploraient leurs sévices ? Il y avait le *balancement*, qui consistait à tirer brutalement le patient tantôt en avant, tantôt en arrière, les *coups de poing sur les seins*, la *compression du ventre*, le *serrement de tête* ou *couronnement d'épines*, obtenu au moyen d'une serviette qu'on tordait autour d'un bâton, le *jet au plancher*, l'*étranglement*, l'*écartèlement*, etc. Bûches, pierres et chenêts étaient les instruments couramment utilisés pour frapper les convulsionnaires et les guérir miraculeusement de leurs maux. On imagina même de laisser tomber sur eux du plafond, où il pendait à une poulie, un poids de « trente ou quarante livres et plus », sans qu'il en résultât,

(1) *Réponse à l'Ecrit intitulé : Réclamation des Défenseurs légitimes des Convulsions et des Secours et à la Partie du II^e volume de M. de Montgeron, qui a pour titre : Observations sur les Convulsions* 1743, p. 90.

(2) *Réponse à l'Ecrit intitulé, Réclamation...* etc..., p. 92 ; Cf. pp. 91 et 97.

affirment les témoins, « la moindre lésion ou altération » sur le corps des victimes, ce qui est bien « un phénomène où la raison se perd » (1).

Les tortionnaires ne s'en tinrent pas là. Quelques-uns et quelques-unes des malades faisaient preuve d'une résistance si extraordinaire à l'action du feu, qu'on les disait doués d'incombustibilité. C'était notamment le cas d'une femme, Marie Sonet, surnommée à cause de cela la Salamandre. On l'étendait devant un brasier dont l'ardeur aurait suffi, paraît-il, à rôtir un morceau de viande. Ses chaussures se consumaient sans que ses pieds fussent brûlés. Elle était la première à demander ce supplice, comme aussi celui du pilonnage par une énorme pierre dont on lui martelait l'estomac, et qu'elle appelait « Biscuit », tandis qu'elle baptisait « Sucre d'orge » un pieu, sur la pointe acérée duquel on appuyait en même temps ses reins (2).

Il y eut pis encore. S'il faut en croire des informateurs dont la bonne foi, sinon la perspicacité, ne saurait être mise en doute, certains convulsionnaires ont eu à endurer de véritables crucifiements. Voici ce que rapporte à ce sujet La Condamine, dans un récit publié par la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* de Grimm et de Diderot. La scène se passe au Marais, le 13 avril 1759. « A six heures et demie, écrit La Condamine, nous arrivâmes rue Philippeaux, chez sœur Françoise,

(1) *Réponse à l'Écrit intitulé : Réclamation...* etc..., p. 97.

(2) *Vains Efforts des Mélangistes ou Discernans dans l'Œuvre des Convulsions, pour défendre le Système du Mélange.* 1738, pp. 170, 171, note *a*. « La Convulsionnaire demeuroit exposée au feu le tems nécessaire pour faire rôtir une pièce de mouton ou de veau... La sœur s'agitoit et se retournoit de côté et d'autre : l'assemblée récitoit des psaumes, et F. Jean jettoit sur la Convulsionnaire de l'eau bénite, en disant : Retire-toi, Satan, ne viens point gâter l'œuvre de Dieu.

Cette opération tirant à sa fin, la Salamandre crioit : Sucre d'orge. Ce sucre d'orge étoit un bâton plus gros que le bras, aigu et pointu par un bout. La Convulsionnaire... se mettoit en arc... soutenue par les reins sur la pointe du sucre d'orge ; et dans cette posture elle crioit : Biscuit. C'étoit une pierre pesant environ cinquante livres ; elle étoit attachée à une corde, qui passoit par une poulie qui tenoit au plancher de la chambre: élevée jusqu'au haut de la poulie, on la laissoit tomber sur l'estomac de la Sœur à pluaieurs reprises, ses reins portant toujours sur le sucre d'orge... La Convulsionnaire... crioit... : « Plus fort... plus fort. »

doyenne des convulsionnaires... Il y a vingt-sept ans qu'elle est sujette aux convulsions, et qu'elle reçoit ce qu'on appelle des *secours*. Elle a déjà été crucifiée deux fois... le Vendredi-Saint 1758, et le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix. » Sœur Françoise fut d'abord fustigée avec des chaînes. On lui asséna ensuite des coups de bûches. Enfin on lui piétina le front. Ces divers traitements ne lui furent infligés « qu'à sa réquisition ». A sept heures, on l'attacha sur une croix, à laquelle furent successivement cloués ses mains, humectées d'eau, et ses pieds. La Condamine remarque que, si un peu de sang coula de l'un de ces derniers, il n'en sortit pas une goutte des blessures des mains. La croix, d'abord couchée sur le sol, fut relevée, inclinée et finalement dressée. Des coups d'épée furent portés à sœur Françoise, sans qu'elle parût en souffrir. A dix heures, les clous des mains furent arrachés ; à dix heures trente-cinq, ceux des pieds.

Cependant une autre femme, sœur Marie, était entrée en convulsions. On lui marcha sur la tête et sur le ventre et on la frappa avec des rondins. Sœur Marie, qui avait été soumise naguère à un premier crucifiement, en subit alors un nouveau, dont la durée fut de vingt-cinq minutes (1).

Que faut-il penser de ce récit ? La Condamine aurait-il été la dupe d'une illusion, ou d'une supercherie ? Ou bien sa description correspond-elle à des réalités, dont l'explication nous échappe ? Nous avouons très humblement que nos études sur les formes inférieures de la mystique nous font pencher plutôt pour cette seconde hypothèse. L'état des extatiques leur confère souvent une insensibilité totale et parfois une invulnérabilité relative que nous croyons hors de doute, encore que nous en ignorions les véritables causes.

Ce qui, par contre, ne saurait nous surprendre, c'est que des faits de ce genre aient suscité tout à la fois l'indignation et l'enthousiasme. Que les « Acceptants » y

(1) Cf. P. F. Mathieu, *op. cit.*, pp. 376-385.

aient vu des scandales et les « Appelants », des miracles, cela n'a rien évidemment que de très naturel.

De l'exposé que nous venons d'achever, nous voudrions maintenant dégager deux conclusions. La première concerne les explosions de cruauté, que déterminent généralement les entraînements grégaires. Dans l'affaire des convulsionnaires de Saint-Médard, cette folie tortionnaire ne s'est étendue qu'au groupe restreint des personnes qui s'acharnaient sur les exaltés et dont on a essayé de justifier les agissements, en invoquant « la charité toujours compatissante, qui ne peut refuser un secours qu'on eût désiré pour soi-même en pareilles circonstances » (1). Mais il arrive aussi qu'une semblable frénésie, transformant en bourreaux des gens qu'on croit inoffensifs, s'empare d'un peuple entier, et qu'elle le pousse à se lancer dans des persécutions et dans des guerres, dont l'histoire fournit tant d'exemples anciens ou récents. On voit alors de quelle férocité des êtres humains deviennent capables, sous l'empire de la démence collective qui les a maîtrisés.

Notre seconde conclusion est d'un autre ordre. Comme on a dû s'en apercevoir, il est impossible de ne pas rapprocher les deux épidémies mystiques qui ont été l'objet de ce chapitre, celle qui se propagea parmi les inspirés du midi de la France, et celle dont furent victimes les convulsionnaires de Saint-Médard. Ces troubles qui se sont produits presque simultanément et qui ont préparé les désordres sociaux de la fin du XVIII^e siècle, ont été provoqués par la persécution et ils ont abouti à des résultats à peu près identiques. Un telle similitude avait déjà frappé les contemporains des mouvements religieux que nous venons de décrire. Ainsi le pasteur Jordan, dans ses notes de voyage, n'hésite pas à comparer les extatiques de la région parisienne à ceux du Languedoc. Ainsi encore, l'auteur d'un ouvrage hostile aux « Appelants », écrit ceci : « C'est une chose surprenante que la multitude des traits de ressemblance qui

(1) *Réponse à l'Ecrit intitulé : Réclamation...* etc... p. 90.

se trouvent entre les convulsions des Cévennes et celles de notre temps (1). »

Il y a pourtant entre elles une différence frappante. Celle-ci ne tient pas à la nature de ces « agitations tout à fait singulières et qu'on ne pouvait arrêter quelque chose qu'on fît », mais aux effets qu'on en attend et qu'elles ont en réalité, selon qu'il s'agit des catholiques ou des protestants. Les premiers s'attachent surtout aux phénomènes physiques auxquels elles donnent lieu ; les seconds, aux transformations intellectuelles, morales et spirituelles dont elles s'accompagnent. Pour nous servir ici des termes mêmes qué les « Acceptants » et les « Appelants » emploient souvent dans leurs polémiques, ce que retiennent les gallicans et les jansénistes, ce sont « les miracles des corps », tandis que ce qui compte principalement aux yeux des huguenots, ce sont « les miracles des cœurs ». L'auteur anticonvulsionniste que nous citions, il y a un instant, signale bien l'étrange immunité des « fanatiques » cévenols. Mais il affirme aussi qu'ils éprouvaient « une paix et une joie intérieure, que rien ne pouvait troubler ». Il remarque que ces gens « sans aucune instruction, sans éducation, sans lumières... disaient les choses les plus sublimes et citaient très à propos les divines Ecritures, que l'on aurait cru qu'ils savaient par cœur ». Il ajoute que « leurs discours et leurs exhortations opéraient des changements de vie et des conversions de mœurs ». Les témoins, dont Maximilien Misson a réuni les déclarations, parlent dans le même sens. S'ils relèvent parfois chez les inspirés certains faits qui touchent au merveilleux, ils s'arrêtent davantage encore aux modifications profondes qu'on a pu observer dans leur conduite et à l'action salutaire qu'ils n'ont pas cessé d'exercer sur leurs auditeurs. Que nous sommes loin ici des « secours meurtriers » et de l'effarante mise en scène dont ces derniers s'entourent !

Une telle différence mérite d'être soulignée, car, indé-

(1) *Les Convulsions de notre temps.* Cf. P. F. Mathieu, *op. cit.*, p. 479.

pendamment du cas particulier qui nous occupe, elle témoigne d'une divergence beaucoup plus générale entre deux manières de concevoir l'action du surnaturel. L'une, celle qui prévaut dans les milieux catholiques, n'en cherche guère les manifestations que dans le domaine matériel ; l'autre, habituelle aux protestants, s'attend plutôt à le voir à l'œuvre dans le cadre de la vie intérieure. De là, le goût que les premiers éprouvent pour les saints thaumaturges, pour les cures réputées prodigieuses et pour des mortifications qui semblent surhumaines ; de là, la place que les seconds accordent aux renouvellements soudains qui s'opèrent dans les esprits et dans les cœurs. Nul ne saurait donc s'étonner que, sous l'empire d'une surexcitation collective, ces tendances qui répondent à des tempéraments distincts, n'aillent s'exaspérant et ne finissent par obtenir les satisfactions qu'elles réclament, et que des troubles psychiques et physiologiques suffisent alors à expliquer.

Il importe encore de noter que, si aucun groupe religieux ne peut prétendre échapper à la fièvre des entraînements grégaires, il existe néanmoins des formes de piété qui constituent un précieux antidote contre ces poussées d'un enthousiasme morbide, et qui permettent aux âmes de se ressaisir sur un plan supérieur, après la crise où elles ont temporairement sombré. Jamais on n'insistera assez sur le rôle que jquent à cet égard une solide culture biblique, un sentiment très vif de la responsabilité personnelle et un attachement farouche à la liberté de conscience. L'exemple des prophètes du Dauphiné, du Vivarais et des Cévennes, comparé à celui des convulsionnaires de Saint-Médard, en fournit bien la preuve.

CHAPITRE X

Entrainements grégaires dans l'histoire de la Chrétienté. *(Suite.)*

Les grands pèlerinages. Les foules de Lourdes. — Les conséquences extrêmes d'un certain « revivalisme ». — Le « réveil » du pays de Galles (1904-1905). — L'action du Pentecôtisme dans un champ de mission de l'Afrique Equatoriale (1936).

Le contraste que nous avons cru pouvoir établir entre les conséquences auxquelles ont abouti, chez les convulsionnaires de Saint-Médard et chez les inspirés des Cévennes, des troubles dont les causes sont au fond identiques, se retrouve dans la plupart des entraînements grégaires qui n'ont jamais cessé de se produire, à intervalles plus ou moins éloignés, dans des milieux catholiques et dans des milieux protestants.

Pour ce qui concerne les premiers, il nous suffira de mentionner les faits que chacun peut observer dans les grands centres de pèlerinage. Il semble que ces lieux saints, où l'Eglise romaine a souvent recueilli l'héritage des religions qui précédèrent le christianisme, aient vu s'élaborer peu à peu une véritable technique des états de foule. Preuve en soit l'efficacité des procédés qu'on y emploie, lorsqu'il s'agit d'organiser les manifestations solennelles qui s'y déroulent. Quiconque a été témoin des effets de ces rassemblements y reconnaît aussitôt, mais démesurément grossis, les résultats que donnent

déjà, sur un plan plus réduit, les liturgies d'un culte, qui cherche moins à convaincre qu'à émouvoir et qui, par conséquent, est plus apte qu'aucun autre à provoquer des accès de ferveur collective.

Il nous serait facile d'évoquer ici des souvenirs qui, nous le pensons, ne diffèrent en rien des impressions que gardent dans leur propre mémoire ceux qui ont eu l'occasion de se joindre à l'afflux des pèlerins, convergeant de toutes parts vers tel ou tel sanctuaire.

Un singulier mélange de liesse et d'anxiété règne parmi ces visiteurs. Sans doute en est-il beaucoup dont les dispositions conviendraient mieux à une foire qu'à une cérémonie sacrée (1). Mais il en est beaucoup aussi qui ont le visage extasié et qui murmurent machinalement leurs oraisons coutumières. Tant au point de vue social qu'au point de vue matériel, tous ont le sentiment d'avoir été soustraits aux conditions régulières de l'existence et de se trouver plongés dans l'extraordinaire, dans l'anormal. Ce qui sort comme eux de la règle, ce qui outrepasse le naturel devient donc possible à leurs yeux et presque nécessaire. Ils attendent... Quoi ? Ils ne sauraient le dire, ceux du moins que n'a pas poussé vers le site miraculeux le désir obstiné de quelque soulagement précis. Ils attendent... et cette tension de leur être vers le prodige escompté leur impose simultanément à tous une crédulité passive, qui leur fera saisir dans le moindre événement l'exaucement de leurs vœux. Les actes mystérieux qui se succèdent dans l'ombre des chapelles, les litanies indéfiniment répétées, les processions où les regards sont fascinés par les costumes des officiants, par des bannières aux couleurs éclatantes, par des statues couvertes de dorures, les chants où

(1) Cf. ce que dit saint Jean de la Croix : « Le pèlerin fait bien de choisir le temps auquel il va peu de monde, quoiqu'il soit extraordinaire. Et je ne conseillerais jamais d'aller quand il y a de la presse ; car, d'ordinaire, on en revient plus distrait que quand on y est allé. Et plusieurs font de tels pèlerinages plutôt par récréation que par dévotion. » *Les Œuvres spirituelles du Bienheureux Père Jean de la Croix. La Montée du Mont-Carmel*, p. 204. Éd. nouvelle par le P. Lucien-Marie de Saint-Joseph. Desclée de Brouwer, 1942.

reviennent sans trêve les mêmes refrains, les mêmes intonations, toute cette mise en scène destinée à créer chez les assistants une obsession commune, tous ces rites si éminemment suggestifs, qui fixent l'attention sur l'ensemble d'une masse humaine en action, ne vont-ils pas déterminer bientôt une sorte de griserie, un état de rêve où seront libérées les forces inconscientes qui engloutissent les individualités dans une extase générale ? Ainsi la voie sera ouverte aux hallucinations et aux visions, aux anesthésies et aux guérisons subites, dont les crises nerveuses de nature hypnotique s'accompagnent souvent. La fréquence et l'intensité de ces phénomènes chez des adultes et même chez des enfants seront d'autant plus grandes, que la foule tout entière aura été mieux dressée à en réclamer l'apparition avec une ardeur frénétique. Qui pourrait dire, en effet, où s'arrête la puissance de suggestion qui émane de la foi d'une collectivité ? Que sait-on des énergies qu'elle est capable de mettre en œuvre dans le domaine matériel ? Ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que, déjà dans un passé bien antérieur au christianisme, ces courants et ces influences avaient été l'objet d'une exploitation plus ou moins méthodique, partout où, pour une raison quelconque, on supposait l'intervention de la divinité.

L'un des exemples les plus typiques de ces centres de pèlerinage où se porte la dévotion du monde catholique est actuellement Lourdes.

Dans l'abondante littérature à laquelle les fastes du sanctuaire pyrénéen ont donné naissance, nous avons la bonne fortune de trouver un ouvrage à la fois probe et pieux, qui contient le témoignage d'un remarquable observateur, dont les intentions apologétiques sont au-dessus de tout soupçon. C'est le livre que J.-K. Huysmans a publié sous le titre : *Les Foules de Lourdes* (1). Si étrange, du reste, que cela paraisse, il n'y faudrait pas changer grand chose pour en faire un réquisitoire contre la cause que l'auteur a voulu servir. Qu'on en juge

(1) Librairie Plon, Paris.

plutôt par la phrase suivante, glanée entre plusieurs autres du même genre : « Lourdes est un immense hôpital Saint-Louis vissé dans une gigantesque fête de Neuilly ; c'est une essence d'horreur égouttée dans une tonne de grosse joie ; c'est à la fois et douloureux et bouffon et mufle. Nulle part, il ne sévit une bassesse de pitié pareille, un fétichisme allant jusqu'à la poste restante de la Vierge ; nulle part encore, le satanisme de la laideur ne s'est imposé, plus véhément et plus cynique (1). »

J.-K. Huysmans commence par remarquer que les apparitions de la Madone n'y ont été « qu'un succédané de manifestations plus anciennes » (2), qui s'étaient produites ailleurs, soit dans la même région, soit beaucoup plus loin. Seulement, le souvenir des visions antérieures s'est estompé et le prestige de certains lieux, vénérés jadis, s'est éclipsé. Aujourd'hui, c'est dans une localité nouvelle que se sont concentrés divers cultes de Notre-Dame, et c'est son effigie, façonnée d'après les dires de Bernadette Soubirous, qui prédomine de plus en plus dans l'imagerie religieuse.

Quelque intéressantes que soient ces constatations pour qui se livre à une enquête sur les renouvellements successifs de l'hyperdulie dans l'Eglise romaine et sur la vogue toujours transitoire des pèlerinages, ce qu nous importe plus encore, ce sont les phénomènes grégaires dont la ville de Lourdes, à son tour, est devenue le théâtre. Voici d'abord une description du cadre où ils vont se développer : « L'on tourne, du matin au soir, sur la même piste, ne voyant, où qu'on aille, que des statues de vierges en plâtre, les yeux au ciel, vêtues de blanc et ceinturées de bleu ; pas une boutique où il n'y ait des médailles, des cierges, des chapelets, des scapulaires, des brochures racontant des miracles ; le vieux

(1) J.-K. Huysmans. *Les Foules de Lourdes*, p. 277. Cf. p. 33, la mention, dans la grotte, de l'excavation « où l'on dépose des lettres, aux levées trop humaines de la Vierge ».

(2) J.-K. Huysmans, *op. cit.*, p. 1. On trouve (pp. 2-21) l'énumération de ces apparitions de la Vierge.

et le nouveau Lourdes en regorgent ; les hôtels même en vendent ; et cela s'étend de rues en rues, pendant des kilomètres, part de l'ancien Lourdes, avec la pauvre camelote des petits chapelets à chaînettes et à croix d'acier et les immenses chapelets spéciaux à Lourdes, des chapelets en bois teint en caramel fabriqués à Bétharram..., avec des chromos aigres de Bernadette, en jupe rouge et tablier bleu, agenouillée, un cierge à la main, devant la Vierge, avec des statuettes de Lilliput et des médailles qui font songer à une monnaie de poupée... ; et tous ces objets s'améliorent, enflent, grandissent à mesure que l'on se rapproche de la nouvelle ville ; les statues poussent, finissent, tout en demeurant aussi laides, par devenir énormes. Les chromos s'amplifient... ; le module des médailles augmente et leur métal change ; l'or et l'argent se montrent et lorsqu'on atteint l'avenue de la Grotte, c'est l'explosion de la bimbeloterie de luxe !... Et c'est la concurrence effrénée, le raccrochage sur le pas des boutiques dans toute la ville ; et l'on va, l'on vient, l'on vire, au milieu de ce brouhaha... (1) »

Tous ces étalages d'objets de piété ne sont pas sans exercer sur les fidèles une véritable fascination, qui n'a pas échappé à notre auteur. « Les boutiques de bondieuseries, écrit-il, hypnotisent les femmes et il devient nécessaire de les tirer par le bras, de les pousser par le dos pour les faire avancer (2). »

Du sanctuaire proprement dit et de ses annexes, J.-K. Huysmans ne retient que l'éclatante laideur, à laquelle il voudrait attribuer une origine démoniaque. Sans s'arrêter à la basilique, « qui grelotte, maigre comme une perche, sous son chapeau de pierrot, dans son mince vêtement de pierre », il réserve ses plus violentes invectives au Rosaire, « dont le ventre rebondi bombe » au pied de l'église. Ce monument qui, d'après lui, tient du « casino », a un décor « de salle de théâtre »,

(1) J.-K. Huysmans, *op. cit.*, p. 31, 32.
(2) *Ibid.*, p. 42.

avec des « ornements de faux or, des torchères électriques, lourdes et tortillées, d'une insolence de luxe atroce », et des mosaïques dorées où « l'art, même dans ses plus basses déchéances, n'a plus rien à voir » (1). Il mentionne encore, sur l'esplanade, une vierge de fonte peinte, dont la tête « aux yeux laiteux et aux joues livides, est celle d'une démente évadée d'un asile » (2).

Pour résumer ses impressions, J.-K. Hùysmans s'exprime ainsi : Lourdes est donc le parangon de la turpitude ecclésiale de l'art et il est, dans son genre, unique ; et pour que rien ne manque à l'œuvre scélérate que le Malin y joue, les soirs de grande fête, on illumine la façade et le clocher de la basilique, avec des ampoules électriques tricolores, et l'on dessine en traits de feu la tourte du Rosaire qui ressemble alors à une rotonde en pain d'épices, anisée de grains roses (3). »

Seule, la grotte naturelle où Bernadette eut ses visions, trouve grâce auprès de ce critique impitoyable. Elle efface à ses yeux « l'indigence » des constructions humaines dont elle est environnée. Huysmans la décrit comme « un trou de feu », comme « une cave de flammes », comme « un brasier qui ne s'éteint jamais », à cause des milliers de cierges qui y brûlent jour et nuit. L'insistance qu'il met à vanter ce spectacle, qu'il qualifie d'admirable, est significative. On sent qu'il en a subi lui-même l'attraction hallucinante (4).

Bien qu'il cherche à se défendre contre une contagion dont il discerne les dangers, les impressions qu'il éprouve au milieu des multitudes enfiévrées de l'espoir du miracle, ne sont pas moins fortes. « Le temps des grands pèlerinages internationaux est venu, écrit-il ; le vertige de la ville, assaillie de toutes parts, commence (5). » Et poursuivant ses réflexions, Huysmans dira plus loin : « On vit, il faut l'avouer, à Lourdes, dans une tempé-

(1) *Id. ibid.*, J.-K. Huysmans, *op. cit.*, pp. 89-91.
(2) *Id. ibid.*, p. 93.
(3) *Id. ibid.*, pp. 98-99.
(4) *Ib. ibid.*, pp. 29, 32, 33, 36.
(5) *Id. ibid.*, p. 41.

rature d'âme étonnante ; c'est la chambre de chauffe de la piété. Ces hurlements ininterrompus d'*Ave*, ces remous de foule que l'on a constamment sous les yeux, cette vue permanente de gens qui souffrent et de gens qui se gaudissent et mangent et boivent sur l'herbe... finissent par vous abasourdir. On vit dans un milieu sans proportions ; l'extrême des douleurs et l'extrême des joies, c'est tout Lourdes. Au bout de quinze jours de ce régime, on est à point ; l'on ne regimbe plus dans l'ambiance ; on aide soi-même, sans le savoir, à la développer et le premier résultat de cet abandon de sa personne est le désintérêt absolu de ce qui se passe dans le reste de l'univers... Lourdes seul existe ; les journaux n'ont plus de raison d'être, on ne les achète plus ; une feuille que l'on vend sur l'esplanade les remplace tous, le *Journal de la Grotte* ; il s'agit de savoir combien il y eut de miracles hier et, hormis cette question, plus rien ne vaut. Une note du bureau des Constatations, insérée dans le journal même, prévient le public que ces annonces de guérison sont hâtives et non contrôlées ; ces réserves ne sont admises par aucun lecteur... Les prêtres sont encore plus enragés que les autres pour vouloir discerner des miracles partout ; j'en ai vu qui se précipitaient sur des femmes que l'on emportait de la clinique médicale et que l'on prétendait guéries, pour leur faire toucher leurs chapelets, et c'étaient de simples hystériques !

« Comment s'entendre avec des gens d'une mentalité pareille ? — et des bruits courent, issus d'on ne sait où, de prodiges extraordinaires que l'on n'a pas eu le temps de vérifier, car ils se sont produits au moment où les pèlerinages partaient ; et les détails deviennent de plus en plus confondants, à mesure qu'ils sont racontés par de nouvelles bouches ; la barrière de bon sens que la clinique s'efforce d'opposer à ces divagations est vite rompue ; c'est une véritable débâcle de la raison (1). »

On reconnaîtra qu'il serait difficile de décrire avec plus

(1) J.-K. Huysmans, *op. cit.*, pp. 119-120.

de netteté cette obsession du miracle qui caractérise les foules catholiques. J.-K. Huysmans en a noté les effets sur lui-même comme sur les autres visiteurs. « Nous ne voulons voir à Lourdes que du palpable et du visible ! (1) » s'écrie-t-il ; et il cite les étranges propos d'un prêtre, qui montrent jusqu'où peut aller cette exigence de surnaturel : « Il ne disait pas à Dieu : « Je voudrais », il disait : « Je veux ». Il faut commander au bon Dieu, ajoutait-il. Le miracle n'est pas plus difficile à obtenir pour un chrétien qu'un plat de petits pois chez la marchande du coin ; il suffit de demander (2). »

Hélas ! même à Lourdes, cela ne suffit pas toujours, et notre auteur ne songe pas à cacher l'immense déception qu'il éprouve, quand la procession du Saint-Sacrement se déroule, sans provoquer aucune guérison. Et pourtant, quelle manifestation grandiose ! « Des milliers d'ecclésiastiques, des milliers de fidèles, un cierge au poing, s'étendent de la grotte à l'esplanade... sur deux rangs, précédés de la croix, des enfants de chœur, des suisses de la basilique, chamarrés d'argent sur fond bleu. La procession s'ébranle. On chante un ambigu de latin et de français, un pot-pourri composé du *Magnificat*, alternant, verset par verset avec cette strophe :

« *Vierge, notre espérance,*
Etends vers nous ton bras,
Sauve, sauve la France,
Ne l'abandonne pas ! (bis) »

« Nous avançons lentement, comme dans un couloir profond de foule et quand, après avoir longé la rivière, nous débouchons sur l'esplanade, c'est un mur de multitude, une mer de têtes qui moutonnent aussi loin que nous pouvons les voir ; la rampe, les escaliers, la terrasse au-dessus du Rosaire, les allées, le parvis de la basilique pullulent de monde... Nous commençons à longer la haie des malades, et déjà le cœur s'étreint.

(1) J. K. Huysmans, *op. cit.*, p. 136.
(2) *Id. ibid.*, pp. 171-172.

Ah ! ces visages qui divaguent de détresse et d'espoir, les visages désordonnés à ce moment-là !...

« Le Saint-Sacrement passe... Et rien ne bouge, les alités restent étendus...

« On chante trois fois la strophe *Monstra te esse Matrem* que la foule répète en un immense écho...

« Et toujours rien ne bouge...

« Le prêtre accélère les invocations ; la foule les répète en un long grondement :

« *Seigneur, faites que je voie !*
Seigneur, faites que j'entende !
Seigneur, faites que je marche ! »

« Et l'on entonne l'*Adoremus in aeternum* — et toujours rien ne se produit.

« D'une voix rauque qui s'exaspère, l'implorateur clame :

« A genoux, tout le monde les bras en croix ! »

« Et la multitude obéit ; les prières dévalent, se précipitent et aucun malade ne se lève !...

« L'invocateur continue sans se lasser :

« Seigneur, dites seulement une parole et je serai guéri ! »

« On chante le *Parce Domine*, trois fois, et, dans un cri désespéré, le prêtre, les bras au ciel, vocifère :

« *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !* »

« Et le cri, répété par des milliers de voix, roule dans la vallée !

« Le Saint-Sacrement passe toujours et rien ne se montre...

« L'implorateur s'énerve, hurle :

« *Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant !* »

« Et il épuise ce qui lui reste de forces, en jetant le grand cri après lequel souvent les miracles éclatent :

« *Hosannah ! au Fils de David !* »

« La foule, les bras en croix, lance furieusement au ciel cette clameur de triomphe ; elle sent qu'elle joue son va-tout.

« Et le Saint-Sacrement continue sa marche, indifférent, insensible. Je suis découragé, je n'ai plus envie de prier... (1). »

Qui sait ? Peut-être y a-t-il eu dans tout cela encore trop d'ordre, trop de discipline, trop d'intentions conscientes ? Les grands déchaînements de ferveur grégaire n'exigeraient-ils pas, pour produire leur plein rendement, plus de spontanéité et, par exemple, la violence de ces explosions d'enthousiasme que provoque une éloquence « toute en cris », dont, paraît-il, un vieux capucin se servait, afin de porter au suprême degré l'excitation de ses auditeurs et de disposer ainsi d'une force de prières étonnante ? (2) Et les foules elles-mêmes n'obéiraient-elles pas instinctivement à une impulsion plus conforme à l'élan qui les entraîne et qui, comme un raz de marée, doit bousculer les résistances et balayer les obstacles, lorsqu'elles tendent à donner aux pèlerinages en général et à celui de Lourdes en particulier le caractère d'une fête populaire, où les lois sont suspendues et les contraintes abolies ?

J.-K. Huysmans s'en indigne. « Il ne resterait, dit-il, en fait de divertissements pour voyous, qu'à tirer un feu d'artifice sur la montagne du chemin de croix et peu s'en est fallu que cette dernière avanie ne fût commise. » Il se plaint de « l'obsédante importunité de ces *Ave Maria*, de ces *Laudate Mariam*, de ces « Nous voulons Dieu, c'est notre père », de ces « Au ciel, nous la verrons un jour », braillés à tue-tête sur des mélodies canailles (3) », avec accompagnement de fanfares de cuivre, de pistons et de trombones. A-t-il tort ? A-t-il raison ?

Quoi qu'il en soit, même dans le cadre liturgique où l'on s'efforce de les maintenir, les cérémonies de Lourdes

(1) J.-K. Huysmans, *op. cit.*, pp. 125-134.
(2) *Id. ibid.*, p. 172.
(3) *Id. ibid.*, p. 115 ; Cf. p. 99.

suffisent déjà à déterminer une sorte d'ivresse, à laquelle nul n'échappe. « La joie de se trouver un peu seul ! écrit Huysmans. — On se dégrise, car on finit par être un peu saoul dans le tintamarre de ces foules ; l'on n'est plus soi, mais un composé de je ne sais quels êtres affolés, tournant, dans un mouvement de toton, sur eux-mêmes. Le recul fait défaut ; on ne voit plus, on a le mal de mer de l'âme ; tout se brouille c'est à peine si la prière intime est permise, car au moment où l'on va se recueillir, le chapelet se déroule à haute voix et, vous-même, vous êtes pris dans l'engrenage de cette roue vocale et vous moulez vos oraisons avec elle (1). »

Sans doute a-t-on remarqué, dans les phrases que nous avons citées, l'emploi réitéré du verbe tourner et de termes ou d'images ayant le même sens. On dirait que l'auteur a voulu rendre sensible à ses lecteurs le vertige qui s'empare des pèlerins de Lourdes. Voici une dernière description qui, sur ce point, ne le cède en rien aux autres et qui semble bien faite pour évoquer dans notre pensée les évolutions auxquelles se livrent, durant leurs solennités religieuses, certaines peuplades sauvages : c'est celle du grand rassemblement nocturne que Huysmans appelle « le gala de la féerie du feu » (2).

« Au loin, devant nous, la procession se forme.

« A cette heure, dans la nuit, la grotte, creusée sous la basilique, flamboie comme une fournaise : c'est de là que part l'incendie propagé par les cierges des pèlerins que l'on ne voit pas ; il semble que des étincelles sautées du fond d'un four ouvert et portées par le vent voltigent dans les lacets de la colline, qui, lentement, s'embrasent ; et les bluettes gagnent du terrain, pétillent déjà dans les arbres derrière l'abside de la basilique et atteignent, peu à peu, en tournant, le parvis, avant de descendre sur la rampe de droite, dans une indescriptible cacophonie de *Laudate Mariam*, de « Au ciel, au ciel ! » mêlés à des cantiques de langues

(1) J.-K. Huysmans, *op. cit.*, pp. 157-158.
(2) *Id. ibid.*, p. 171. Qu'on veuille bien se reporter à ce que nous avons dit plus haut, pp. 41-42 sur les fêtes des primitifs.

étrangères, tous écrasés, pourtant, par la masse pesante des *Ave*.

« Et voici la basilique qui s'illumine du haut en bas, qui se découpe en des lignes tricolores dans l'ombre et elle paraît plus étriquée, plus chétive encore, sur le fond de ces montagnes que les ténèbres, déchirées par les coups de lumière, agrandissent. La chaufferette ronde, à couvercle, le gueux posé sous ses pieds, le toit du Rosaire, brasille avec la ferblanterie de son dôme et ses oculi rouges. Maintenant, les deux rampes sont en pleine combustion ; l'on monte sur l'une et l'on descend sur l'autre ; l'on dirait d'une roue de feu, couchée sur le flanc, à demi soulevée du sol, qui tourne, en crépitant, lançant, dans son mouvement giratoire, des gerbes d'étincelles. Les cierges qui grimpent se hâtent, semblent marcher, en poussant des cris de victoire, à l'assaut de la basilique ; et subitement, dans le sillage scintillant, de grands trous se font ; le vent a éteint des cierges et des mouches de feu volent pour les rallumer, et les trous noirs disparaissent, bouchés par des paquets de flammes !

« Et cela tourne, tourne, sans arrêt, dans un vacarme d'*Ave* soutenu par les cuivres de la fanfare ; au loin l'esplanade qui déborde, fait songer à une plaine dont la récolte se carbonise, à des champs d'épis en ignition ; et les tiges de cette moisson qui brûle projettent un éclairage de théâtre sur les arbres des alentours dont le vert s'albumine et se décolore... Ah ! l'étrange vision et le délirant spectacle de cette foule accourue de tous les pays de l'univers, dans ce petit coin de rien du tout, pour prier la Vierge ! A quelques pas d'ici, c'est la campagne silencieuse, la campagne noire ; et tous ces gens qui veillent, si loin de leurs patries, disent la même chose dans des idiomes différents et pensent de même ; tous sont certains que des infirmes abandonnés par les médecins peuvent, si la Vierge le veut, en un instant guérir...

« La roue de feu tourne toujours ; mais elle dégage déjà moins d'étincelles, et, à mesure qu'elle se refroidit et

s'éteint, un brasier s'allume au-dessous d'elle, dans la cuve formée devant le Rosaire, par le cercle des rampes. Toutes les lueurs des cierges sont tombées là ; et quand les rampes sont devenues tout à fait noires, quand la roue s'est arrêtée, une immense flambée d'incendie jaillit de la cuve (1). »

Il va sans dire qu'on chercherait en vain, dans le monde protestant, quelque chose qui ressemble à « la gigantesque entreprise de Lourdes » (2) et, d'une façon générale, aux pèlerinages du catholicisme romain, puisque la Réforme a voulu précisément mettre fin à ces pratiques qu'elle jugeait superstitieuses. Là où les principes dont elle se réclame ont triomphé, il ne saurait donc être question d'une organisation systématique de manifestations de foule autour de sanctuaires plus ou moins fameux.

On ne doit pas davantage s'attendre à rencontrer dans les Eglises, issues de la rénovation chrétienne du XVI^e^ siècle, quoi que ce soit qui favorise intentionnellement l'éclosion des états de groupe, car le culte, tel qu'elles l'ont conçu et réalisé en s'inspirant de l'Evangile, s'adresse trop directement à la pensée et à la conscience de chacun des assistants pour soulever, en temps normal, les grandes vagues d'une excitation collective. Même dans le chant, auquel elles ont donné un développement nouveau, l'attention des exécutants se porte plus sur les paroles, qui sont primitivement des traductions versifiées de la Bible, que sur la musique. Il en résulte que l'action hypnotique que cette dernière serait susceptible d'exercer est presque toujours neutralisée par l'élément intellectuel auquel elle ne cesse d'être associée.

Cependant trois facteurs risquent d'intervenir pour déterminer dans les milieux protestants des entraînements grégaires : d'abord l'assemblée des fidèles qui, comme toute autre concentration d'individus dans un

(1) J.-K. Huysmans, *op. cit.*, pp. 172, 173, 174, 176.
(2) J.-K. Huysmans, *op. cit.*, p. 212.

espace limité, peut se trouver exposée à des troubles de ce genre ; ensuite la puissance de suggestion qui émane parfois de certains orateurs ; enfin l'emploi conscient ou non de divers procédés qui tendent à provoquer une exaltation contagieuse.

Ces moyens de créer et de propager l'enthousiasme sont d'un usage fréquent dans quelques sectes, qui croient devoir s'élever contre la froideur des cérémonies ecclésiastiques et qui recrutent leurs adhérents en faisant appel aux émotions beaucoup plus qu'à la persuasion.

L'Armée du Salut pourrait ici servir d'exemple. On remarquera que par ses manifestations théâtrales, ses défilés, ses uniformes, ses drapeaux et ses fanfares, elle a recours à des méthodes que suivaient, bien avant elle, les organisateurs des processions et des cortèges révolutionnaires. Il n'est pas jusqu'à sa devise « Sang et Feu », qui ne soit propre à jouer le rôle de ces excitants sonores, si fréquemment utilisés pour galvaniser l'opinion, et qui ne corresponde à deux couleurs, le rouge et l'or, dont l'influence irritante sert toujours à entretenir l'effervescence des masses. Ainsi, en raison même de la tâche qu'elle s'est assignée dans les quartiers misérables, l'Armée du Salut n'hésite nullement à susciter l'agitation populaire afin d'en faire l'instrument de sa propagande. Sans aller aussi loin qu'elle, d'autres sectes lui sont cependant comparables par la publicité bruyante dont elles s'entourent et par la mise en œuvre, durant leurs réunions, de tout un ensemble de pratiques destinées à soumettre les auditeurs de passage à une véritable pression de la communauté. Autant pour celle-ci que pour ses hôtes, se trouvent dès lors réalisées les conditions les plus propices à la brusque explosion de phénomènes grégaires. Toutefois ce qu'on en attend, sauf dans le cas d'un groupement dont nous parlerons à la fin de ce chapitre, ce n'est pas, comme chez les catholiques romains, le miracle matériel, mais le surnaturel moral et spirituel, l'illumination intérieure de ceux qui ont déjà été touchés par la grâce et la conversion soudaine des autres.

Il serait facile de citer des exemples de l'intervention isolée ou combinée des trois facteurs d'excitation collective qui ont été mentionnés plus haut. N'a-t-on pas vu des assemblées qui ont été saisies tout à coup d'un enthousiasme irrésistible, que rien ne laissait présager ? Et ne connaît-on pas des prédicateurs qui ont été doués d'une force de suggestion telle, que des gens, en les écoutant, étaient atteints de crises nerveuses et sombraient même dans l'inconscience ? Wesley, le fondateur du méthodisme, note à plusieurs reprises dans son Journal les effets extraordinaires de ses sermons. Tandis qu'il lance ses appels, des personnes sont secouées de frissons et de convulsions ; elles poussent des cris inarticulés ; elles sont en proie à des extases ; elles s'écroulent les unes après les autres « comme frappées par la foudre ». Au reste, loin de se féliciter de cette exaltation morbide, Wesley en attribue l'origine à la puissance du démon. Il supplie les assistants de garder leur sang-froid et il impose à ses disciples une organisation qui doit les prémunir contre le retour de pareils désordres (1).

Enfin serait-il inexact de prétendre que quiconque a vécu dans les pays anglo-saxons a eu très probablement l'occasion de constater les résultats que peuvent produire sur des individus et sur des foules ces moyens de réveiller les âmes, dont l'emploi constitue une sorte de technique, désignée par le terme significatif de *revivalisme ?*

Mais plutôt que de nous arrêter à des faits isolés, nous pensons qu'il est préférable d'examiner un mouvement religieux, où ces trois grandes causes d'effervescence ont agi simultanément pour bouleverser la vie de toute une population. Nous voulons parler du « réveil » qui a eu lieu dans le Pays de Galles en 1904 et en 1905. Deux

(1) Voir Agnès de La Gorce. *Wesley maître d'un Peuple* (1702-1791) Albin Michel, Paris, 1940, pp. 124-129. Wesley n'est pas le seul prédicateur dont les sermons aient eu de si surprenants effets. Ainsi, au XVIIIe siècle, dans le Pays de Galles, les auditeurs de Rowlands étaient « comme saisis et ployés par une main invisible et irrésistible ». Cf. Henri Bois, *Le Réveil du Pays de Galles*, Toulouse, ociété des Publications morales et religieuses, 1906, p. 32.

enquêtes approfondies, celle d'un théologien, le professeur Henri Bois (1), et celle d'un psychiatre, le docteur J. Rogues de Fursac (2), ainsi que des observations que nous avons pu faire sur place à la même époque,seront ici nos sources d'information.

Pour comprendre les phénomènes que nous allons décrire, il importe de tenir compte des forces qui en ont déterminé le caractère particulier. En effet, si l'on est en droit d'affirmer que tous les entraînements grégaires se ressemblent, ils n'en sont pas moins orientés dans des directions différentes par les impulsions initiales d'où ils procèdent. De la nature de celles-ci dépendent certains des traits dont ils sont marqués et plus encore les conséquences auxquelles ils aboutissent. C'est ce que nous avons déjà établi, en comparant les effets qu'ils ont dans les milieux catholiques romains, où ils donnent surtout naissance à des troubles physiques, et dans les milieux protestants, où ils causent principalement des changements d'ordre moral. Mais il ne faut voir là que l'une des manifestations particulières d'une loi générale que l'on pourrait formuler comme suit : tant vaut l'inspiration première ou, si l'on veut, l'obsession qui préside au déclenchement d'un état de groupe, tant vaudra cet état lui-même. Ceux qui cherchent à manier les foules n'y récolteront jamais que ce qu'ils y ont semé. Si des agitateurs ne songent qu'à propager les passions et les haines qui les animent eux-mêmes, afin d'ameuter au service de leurs ambitions une collectivité quelconque, il est probable que celle-ci se jettera furieusement sur les victimes qu'on lui désigne, en attendant qu'elle se retourne avec une rage égale contre les auteurs de sa frénésie. Mais si des croyants réussissent, grâce à l'ardeur de leurs propres convictions, à enflammer d'enthousiasme

(1) Henri Bois, *op, cit.*, Il s'agit d'une étude très complète et remarquable à tous égards, où l'auteur fait preuve d'un sens critique et d'une pénétration psychologique qu'on ne saurait trop louer.

(2) J. Rogues de Fursac, *Un mouvement mystique contemporain. Le Réveil religieux du Pays de Galles* (1904-1905). Félix Alcan, Paris, 1907.

pour un idéal religieux un plus ou moins grand nombre de gens, il est possible qu'ils provoquent la détente soudaine d'un potentiel de foi et de piété, accumulé peut-être depuis des générations, et que viendront encore renforcer, en s'insinuant dans les âmes, ces courants mystérieux d'énergies spirituelles, dont l'origine échappe à nos investigations, mais dont l'existence est attestée par l'une des intuitions les plus tenaces de la conscience humaine.

Le réveil du Pays de Galles est bien fait pour illustrer les lignes qui précèdent. Il a été précédé par la constitution de petits cercles de prières, dont les membres se réunissaient afin d'implorer un renouveau de ferveur chrétienne chez leurs compatriotes et dans le monde entier (1). Ces groupements étaient devenus des foyers d'une vie collective intense, née d'un même désir, constamment entretenu par des pratiques communes, et qui, de la conscience des uns où il avait atteint un maximum de condensation, se diffusait dans la subconscience des autres et y amassait une charge de velléités latentes, dont le moindre choc pouvait amener l'explosion.

Une telle éventualité paraissait d'autant plus naturelle, que la population, dans son ensemble, y était déjà prédisposée par son histoire et par son tempérament. Il ne faut pas oublier en effet que la grande poussée d'exaltation, qui marque les années 1904 et 1905, a eu des précédents d'abord au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, puis au début du XIX^e^ et en 1859 (2). De ces réveils antérieurs proviennent la plupart des éléments qui ont favorisé l'apparition de la dernière en date de ces crises mystiques, et dont voici les principaux : des communautés dissidentes, pleines de vitalité et complètement dégagées de toute réglementation liturgique ; une collection d'hymnes sacrés, dont les paroles et les mélodies sont profondément émouvantes ; des institutions destinées à

(1) Cf. H. Bois, *op. cit.*, pp. 18-27.
(2) *Id. ibid.*, pp. 28-42.

répandre dans les milieux les plus humbles la connaissance de l'Ecriture sainte ; enfin une reviviscence du patriotisme régional et un retour à l'usage courant de la vieille langue celtique. C'est donc à la fois dans le domaine religieux et sur le terrain national, que se sont produits ces mouvements d'enthousiasme (1).

Ce dernier fait mérite d'être retenu, non seulement parce qu'il nous apporte une preuve, entre beaucoup d'autres, de l'action combinée de deux causes d'entraînements grégaires, que nous retrouverons à l'œuvre dans un prochain chapitre, mais encore parce qu'il nous fournit l'occasion de noter quelques-uns des traits qui semblent prédestiner plus particulièrement à des troubles de ce genre les habitants du Pays de Galles. On s'accorde par exemple à relever chez eux un sentiment très vif de leur unité ethnique, accompagné d'un attachement farouche à leur idiome et à leurs traditions. Ce sont là les bases sur lesquelles s'appuie la résistance qu'ils n'ont jamais cessé d'opposer aux Anglo-Saxons ; ce sont aussi les éléments d'une véritable communion qui s'établit entre eux, dès qu'ils sont rassemblés.

A cela s'ajoute, dans leur caractère, quelque chose de spontané et de primitif, qui tient sans doute à ce que leur petite patrie, en raison de l'isolement où elle s'est enfermée, est restée à l'abri du rationalisme sceptique, dont l'influence a pu se propager dans d'autres régions du monde. Cette fraîcheur d'âme, qui est la leur, explique le rôle de premier plan que continuent à jouer dans leur existence la poésie et la musique. Or, à plusieurs reprises déjà, nous avons été amené à remarquer combien donnent aisément naissance à des états de groupe ces deux formes si voisines de l'art, qui s'ouvrent d'elles-mêmes à toutes les effusions de la subconscience individuelle et collective. C'est très probablement aussi à cette primitivité, dont nous venons de signaler la persistance, qu'il faudrait selon nous attribuer l'origine des prédis-

(1) H. Bois, *op. cit.*, pp. 33, 38, 45, 55, 202, 203, 204.

positions singulières à la télépathie, qu'un grand nombre de Gallois semblent posséder.

Ces facultés supra-normales n'impliquent-elles pas une perméabilité de la vie psychique aux moindres suggestions qui émanent de l'entourage ? De tout cela on est en droit de conclure que beaucoup des conditions indispensables au brusque développement d'une effervescence généralisée se trouvaient remplies d'avance par les classes populaires au Pays de Galles.

Il nous reste maintenant à examiner ce réveil de 1904 et de 1905, dont l'action morale et spirituelle a été si véhémente qu'on n'a pas hésité à le comparer à « un cyclone ou à «un tremblement de terre» (1). En fait, toutes les manifestations auxquelles il a donné lieu se ramènent à un type à peu près uniforme de réunions, que nous essaierons de décrire en utilisant à la fois des récits de témoins et nos propres souvenirs. Du cadre où elles se sont déroulées il n'y a rien à dire. On ne doit pas s'attendre à rencontrer dans les sanctuaires gallois quoi que ce soit qui incite aux rêveries mystiques. Ce sont des salles plus ou moins spacieuses, bien éclairées et sans aucune décoration qui fixe les regards sur des scènes religieuses. Ajoutons que des meetings revivalistes ont été tenus dans des locaux quelconques, voire même dans des ateliers d'usines ou dans les galeries des mines de charbon (2). Il nous suffira donc de considérer le comportement de l'assistance et le rôle des dirigeants.

Ce qui frappe tout d'abord c'est la spontanéité qui n'a jamais cessé de régner durant ces assemblées. Rien de conventionnel, rien d'apprêté n'en a déterminé le cours. Dès que l'auditoire commençait à se grouper, tel ou tel des fidèles entonnait un cantique et la congrégation se joignait aussitôt à lui.

En raison de la beauté des hymnes et des dons vraiment extraordinaires des Gallois, ce qui aurait risqué d'aboutir ailleurs à une cacophonie produisait alors

(1) Voir au sujet de ces comparaisons H. Bois, *op. cit.*, p. 96 ; p. 396.
(2) Voir H. Bois, *op. cit.*, pp. 596-603, et Rogues de Fursac, *op. cit.*, pp. 80-82.

un résultat merveilleux. Parlant de l'un de ces chants (1), mais songeant également aux autres, le docteur Rogues de Fursac s'exprime ainsi : « On a l'impression de quelque chose qui vous prend tout entier, vous étreint et vous pénètre ; on éprouve le sentiment religieux par excellence, le sentiment d'une réalité supérieure dépassant les réalités sensibles ; il semble que la conscience affranchie de l'espace et du temps prenne contact avec l'absolu.

«Tout ici contribue à faire naître cette émotion musicale : la pureté de la phrase mélodique, la magnifique simplicité de l'harmonie, le mouvement lent, mais bien rythmé, les nuances bien marquées, mais sans affectation... Le chant reste ce qu'il doit être dans un sanctuaire, un acte religieux et une formule d'adoration, et s'il garde ce caractère, c'est, je crois, parce qu'il apparaît comme une manifestation toute spontanée et personnelle du fidèle...

« Je me demande si j'ai jamais entendu une musique comparable à celle-ci, autrement dit une musique vraiment religieuse... »

Après avoir rappelé l'amour légendaire des anciens Kimris pour la poésie et pour la musique et montré comment « on en retrouve la marque à chaque page de l'histoire », le docteur Rogues de Fursac en souligne de nouveau le rôle dans le piété de leurs descendants :

« Lors du grand réveil religieux et intellectuel de 1735, écrit-il, quand le Pays de Galles sortit de sa torpeur pour entrer dans l'ère d'activité et de prospérité qui n'a cessé de continuer depuis, la musique et la poésie religieuses devinrent avec l'éloquence sacrée et l'enseignement biblique les principaux facteurs d'éducation du peuple. Enfin, loin de s'affaiblir, la passion de la poésie et de la musique demeura si vivace que, de nos jours encore, le chant des hymnes est une des manifestations préférées de la foi galloise et que le réveil

(1) *Le Dyma Garyad fel y moroedd*, l'un des plus populaire des cantiques gallois, dont le début a été traduit en français, par les mots : « Torrents d'amour et de grâce. » Cf. H. Bois, *op. cit.*, pp. 249,-256-260.

actuel a pu être considéré comme un « réveil de chant (1). »

On retrouve des impressions identiques à celles du docteur Rogues de Fursac chez d'autres visiteurs étrangers qui proclament, eux aussi, la puissance incomparable des cantiques gallois, dans l'exécution desquels le professeur Henri Bois note « un sentiment musical extraordinaire, une mesure impeccable, un entrain merveilleux » (2). Il raconte que l'un de ces hymnes fut chanté d'abord par une soliste « avec une telle profondeur de sentiment chrétien », puis repris par l'assemblée « avec une émotion contenue si intense que, dit-il, j'en étais tout remué et qu'encore à présent, quand j'écris ces lignes, les larmes me montent aux yeux... » (3). Du reste, plusieurs pages de son livre sont consacrées au rôle immense du chant pendant le réveil. « L'Evangile, affirme-t-il, y est chanté plutôt que prêché (4). »

Avant d'en venir aux remarques que de pareilles constatations ne peuvent manquer de suggérer, me sera-t-il encore permis d'évoquer un souvenir personnel ? Je n'oublierai jamais la scène suivante à laquelle j'ai assisté, au printemps de 1905, dans l'une des chapelles d'une agglomération minière du Pays de Galles. Au moment même où une allocution allait être prononcée, on entendit monter d'une salle voisine un cantique joyeusement enlevé par des voix enfantines. Ces sons limpides et pénétrants parurent d'abord plonger la congrégation dans une sorte d'extase. Mais soudain quelqu'un s'écria : « Répondons-leur ! Répondons à nos enfants ! » Et tous, d'un élan unanime, entonnèrent la seconde strophe à l'instant même où la première s'achevait au dehors. Ce n'est là qu'une manifestation

(1) J. Rogues de Fursac, *op. cit.*, pp. 55, 56, 59.
(2) H. Bois, *op. cit.*, p. 254.
(3) *Id. ibid.*, pp. 115-116.
(4) *Id. ibid.*, p. 243. Sans doute en était-il fréquemment ainsi dans l'Eglise primitive. Cf. *Ep. aux Colossiens.* III ; 16. Les épîtres pauliniennes renferment plusieurs passages d'un lyrisme incontestable qui devaient être chantés ou psalmodiés.

de plus de cet enthousiasme spontané qui a trouvé dans le chant des hymnes une si admirable expression.

On n'a pas de peine à concevoir l'influence que peuvent exercer des cas aussi émouvants que ceux que nous avons cités. L'Evangile « chanté plutôt que prêché » est bien fait pour bouleverser les âmes et pour les amener à une extraordinaire cohésion sur le terrain de la foi et de la piété. Mais si, comme nous venons de le voir, la musique réussit à créer entre les êtres humains une communion de sentiments et de pensées, dans laquelle chacun semble garder encore une entière possession de soi-même, il arrive également qu'elle soit poussée jusqu'à un point où toute vie consciente individuelle tend à s'effacer devant les seules impulsions d'une subconscience collective. Ce point a été atteint dans les réunions galloises. Sans qu'ils s'en soient rendu compte, les fidèles ont souvent fini par se griser de leurs propres chants. Telle est l'impression que de nombreux étrangers et nous-même, nous avons éprouvée, tandis que nous entendions reprendre certains cantiques et surtout certains refrains de dix à vingt fois de suite. Un témoin a comparé ces répétitions incessantes à une « véritable houle qui passe et repasse sur l'assemblée. Ici, ajoute-t-il, on ne contemple pas, on est en pleine eau. On est entraîné, on perd pied » (1). Après avoir relevé ce qu'il y a d' « excessif » dans des chants qui se prolongent parfois durant plus de vingt minutes, le professeur H. Bois cite ce mot étrangement significatif d'un visiteur anglais : « Ces *péans* de louange, disait-il, que voulez-vous ? cela me rappelle les Corybantes (2). »

Ce rapprochement, que d'aucuns jugèrent alors choquant, se justifie pourtant dans une certaine mesure, car nul ne saurait s'étonner que l'ivresse particulière, où une musique persistante finit par plonger une foule, n'ait eu au Pays de Galles des conséquences analogues à celles qu'elle a produites ailleurs. C'est ainsi, par

(1) Cf. H. Bois, *op. cit.*, p. 261.
(2) *Id. ibid.*, p. 261.

exemple, que s'expliquent les gesticulations bizarres de quelques chanteurs, qui semblaient être aux prises avec des adversaires invisibles, ou les crises de larmes et les accès d'enthousiasme frénétique, auxquels un grand nombre de gens s'abandonnaient et durant lesquels ils paraissaient hors de sens, ou encore la force de la suggestion qui s'exerçait autant sur les enfants que sur les adultes et qui les poussait à reprendre indéfiniment les mêmes hymnes, comme s'il leur eût été impossible de s'arrêter. Des troubles de ce genre ne sont-ils pas imputables à une perte momentanée de toute lucidité sous l'influence d'un entraînement grégaire ?

Outre le chant des cantiques, ce qui a caractérisé les réunions galloises, ce sont les prières spontanées que prononçaient les fidèles. On aurait dit qu'ils étaient impuissants à maîtriser la ferveur qui bouillonnait en eux. Si touchantes que fussent ces oraisons, qui, soutenues par les exclamations approbatives de l'assistance, se succédaient sans répit et s'élevaient souvent simultanément (1) de divers points des sanctuaires, elles n'en aboutissaient pas moins chez plusieurs à un phénomène étrange, que les Gallois appellent le *hwyl* et qui est évidemment très proche de la glossolalie (2).

Dans les manifestations auxquelles il donne lieu, le *hwyl* se traduit par une exaltation croissante, sous l'empire de laquelle on passe graduellement de la parole au chant. « A mesure que l'émotion grandit, le ton s'élève, les inflexions de la voix deviennent de plus en plus étendues. Peu à peu, insensiblement, le discours se transforme en une mélopée plaintive et très impressionnante (3). » Dans ce langage modulé les mots ne valent plus par leur sens, mais uniquement par leur sonorité musicale, et les phrases perdent bientôt toute signification précise pour se muer en périodes cadencées et rythmées, qui s'achèvent sur quelques notes où

(1) Sur ces prières simultanées, Cf. H. Bois, *op. cit.*, pp. 319-328.
(2) Cf. H. Bois, *op, cit.*, pp. 268-301 ; et J. Rogues de Fursac, *op. cit.*, pp. 140-142.
(3) J. Rogues de Fursac. *op. cit.*, p. 140.

s'ébauche comme un refrain. Dominé par sa cantilène, le sujet se livre à des gestes qui en scandent le mouvement. Son visage se congestionne et ruisselle de sueur. Des sanglots le secouent. Il pleure abondamment. Enfin, lorsqu'il se tait, il s'effondre parfois, complètement épuisé.

Les signes extérieurs auxquels on reconnaît qu'une personne « est tombée dans le *hwyl* », correspondent chez elle à un état psychique d'une nature particulière et qui ressemble beaucoup à l'hypnose. C'est une obnubilation de la vie consciente, « avec conservation de l'automatisme mental » (1). L'individu qui est en proie aux troubles verbo-moteurs que nous avons décrits ne se possède plus. Il est ouvert à toutes les impulsions de sa propre subconscience et aux multiples suggestions qui émanent de son entourage. Le *hwyl* est éminemment contagieux. Les enfants en sont atteints aussi bien que les adultes (2).

Ajoutons que ce singulier phénomène ne s'est pas produit seulement dans des assemblées religieuses. On en signale également des cas dans des réunions politiques (3). De plus, il n'est nullement spécial aux Gallois, car on le retrouve chez leurs congénères, les Celtes des Hautes Terres d'Ecosse (4). Peut-être même a-t-il existé partout, dans un passé très reculé. Ne faudrait-il pas y voir en effet une survivance de la forme primitive de l'extase lyrique, durant laquelle les poètes et les prophètes, en proie à une sorte de transe, chantaient plutôt qu'ils ne parlaient, en se servant des séquences de sons et des rythmes que leur suggérait à leur insu la collectivité humaine à laquelle ils s'adressaient ? De là l'extraordinaire pouvoir qu'ils exerçaient sur elle, puisqu'elle devait nécessairement vibrer à l'unisson des thèmes musicaux dont elle était l'inspiratrice. Et qui sait s'il ne subsiste pas encore aujourd'hui quelque chose de comparable au *hwyl* dans l'éloquence des ora-

(1) Rogues de Fursac, *op. cit.*, pp. 141-142.
(2) Voir H. Bois, *op. cit.*, p. 270.
(3) *Id. ibid.*, p. 278.
(4) *Id. ibid.*, p. 278, note 3.

teurs populaires qui enthousiasment les foules simplement parce qu'ils leur renvoient les échos des excitants sonores dont elles les ont enivrés, après s'en être grisées elles-mêmes ? Qu'on veuille bien songer ici aux glapissements frénétiques sur lesquels s'achèvent certains discours, et que les auditeurs saluent de tonnerres d'applaudissements.

Des allocutions toujours improvisées et terminées quelquefois par un *hwyl* plus ou moins prononcé, ont constitué le troisième élément des meetings revivalistes du Pays de Galles. Encore convient-il de ne pas en exagérer l'importance car, comme le remarque très justement le docteur Rogues de Fursac, le réveil a été « non un réveil de sermons qui font réfléchir, mais un réveil de prières ardentes et surtout de chant passionné » (1). Chacun, s'il s'y croyait appelé, pouvait prendre la parole, soit pour raconter sa conversion, soit pour adresser aux assistants des exhortations ou des messages de sympathie (2).

Il va de soi pourtant que le soin d'édifier les assemblées incombait surtout à ceux et à celles qui avaient assumé le rôle de dirigeants. On ne s'étonnera donc point que nous cherchions à relever quelques-uns des traits qui les caractérisent et qui expliquent certainement leur prodigieuse influence sur leurs compatriotes.

Ce qu'il importe de noter d'abord chez eux c'est que par leur extraction, leur formation religieuse, leur culture intellectuelle et leur profession, ils appartenaient bien aux classes populaires sur lesquelles ils ont agi. Nul doute que leur milieu n'ait largement contribué à les faire ce qu'ils ont été et qu'ils n'aient subi une imprégnation profonde des tendances mystiques ambiantes, avant d'y introduire eux-mêmes une force nouvelle et

(1) J. Rogues de Fursac, *op. cit.*, p. 118. Cf. à ce sujet H. Bois, *op. cit.*, pp. 523, 526, 564, 565.

(2) Comme d'autres visiteurs étrangers, j'ai été invité à prononcer quelques mots au cours d'une réunion. Je tiens à dire ici l'extrême bienveillance que les mineurs gallois ont témoignée à un jeune étudiant, fort ému d'avoir à s'exprimer dans une langue qui n'était pas la sienne et qu'il maniait très mal.

d'en devenir autour d'eux les vibrants interprètes (1).

Ce fait va nous permettre de compléter ce que nous avons dit plus haut de ceux qui s'adonnent au maniement des foules. S'ils réussissent à façonner celles-ci à leur image, il est juste d'ajouter qu'ils ont commencé presque toujours par en être les représentants les plus typiques. Leur prestige provient de ce qu'elles retrouvent clairement exprimées en eux les aspirations confuses qui s'agitent en elles. Par conséquent ce serait se tromper lourdement que de dissocier un groupe humain quelconque des meneurs qui l'ont entraîné. Les héros d'un peuple, les chefs d'un mouvement politique, social ou religieux ne sont que bien rarement de véritables initiateurs ; et si, parmi eux, quelque génie exceptionnel a pu prétendre à un tel rôle, la plupart des autres se sont bornés à suivre les penchants des masses dont ils s'imaginaient être les conducteurs.

On a remarqué encore que, dans les réunions qu'ils présidaient, les animateurs du réveil gallois avaient l'habitude d'attendre, avant d'intervenir, que l'assistance eût atteint un certain degré d'exaltation. Il semblait qu'ils en eussent besoin pour se sentir poussés à élever la voix (2). Ce trait n'est pas à négliger, car il nous fournit une preuve de l'existence des phénomènes d'interaction qui ne cessent de se produire entre la foule et ses dirigeants. La première conditionne les seconds autant que les seconds, la première.

Cela dit, on ne saurait trop insister sur l'influence que les auteurs du renouveau spirituel du Pays de Galles ont exercée individuellement, grâce à l'intensité de leur vie intérieure et à la ferveur de leur piété. L'Evangile a transformé de simples ouvriers en personnalités puissantes, qui se sont révélées capables d'enthousiasmer toute une population, non pas en excitant ses

(1) Cf. H. Bois, *op. cit.*, p. 328.

(2) Voici comment s'exprime à ce sujet le professeur H. Bois, *op. cit.*, p. 521 : « Ils ne deviennent loquaces que lorsque l'esprit collectif, l'âme de la foule, la contagion et la pression de la multitude les saisit et, pour ainsi dire, les transforme. »

passions et ses colères, ce qui eût été une besogne facile, mais en l'invitant à se soumettre aux exigences surhumaines de l'idéal chrétien.

Le plus connu de ces apôtres est un jeune mineur, nommé Evan Roberts. Une étude psychologique de son caractère serait ici hors de propos. (1). Bornons-nous à dire qu'on a observé chez lui « une émotivité extrême », qui explique certaines anomalies de son tempérament et, sans doute aussi pour une part, son pouvoir étonnant sur ses auditeurs. C'est là d'abord qu'il faut chercher la cause des alternatives d'angoisse et de joie par lesquelles il a passé, des hallucinations visuelles et auditives qui ont hanté son imagination, et d'une impulsivité presque morbide à laquelle il s'est montré hors d'état de résister. A côté de cela, cette émotivité lui a valu d'être si sensible aux moindres réactions de ceux qui l'écoutaient, qu'on a été jusqu'à lui attribuer le don de deviner ou plutôt de sentir ce qui se passait dans leur âme. Pour donner une idée du personnage et de son rôle, le mieux que nous puissions faire est de reproduire ce que le professeur Henri Bois raconte d'une réunion où Evan Robert a pris la parole.

« Sa simple apparition, écrit-il, produit une impression profonde. Je ne puis me soustraire au petit frisson qui secoue perceptiblement l'assemblée... C'est comme si s'imposait à tous la sensation indéfinissable que quelque chose de mystérieux et de capital va maintenant commencer. Il s'assied, et, le buste droit, immobile, il regarde fixement l'auditoire, examinant longuement, en tournant lentement la tête. Oh ! ce regard volontaire et pénétrant, comme il sonde jusqu'au fond les âmes ! et comme on a l'impression que sous l'ardeur de ce regard, les plus récalcitrants eux-mêmes sont pour ainsi dire forcés de changer de contenance, de trembler et de pâlir malgré eux ! Cependant le meeting continue avec une ferveur redoublée. Ces gens, dont un très

(1) Cette étude a été faite avec une pénétration remarquable par Henri Bois, *op, cit.*, pp. 66, 93, 395, 557. On peut aussi consulter à ce sujet J. Rogues de Fursac, *op. cit.*, pp. 162, 176.

grand nombre sont venus, attirés par la renommée de Roberts, ne paraissent pas songer à faire silence pour lui permettre de parler, pour l'écouter. Au contraire depuis qu'il est là, les prières et les chants s'enchaînent plus étroitement, jaillissent avec plus d'énergie et de fréquence. On dirait que sa seule présence est comme une excitation magnétique. Deux ou trois fois il se lève d'un mouvement à la fois brusque et souple, il feuillette nerveusement sa Bible pour trouver un texte, il le trouve et semble sur le point de parler. Mais les prières continuent toujours. Et il se tait. Il se rassied... Il se rassied même si bien, se cache si profondément et si parfaitement dans la chaire que j'en suis à me demander s'il n'a pas disparu de la réunion ! Pendant deux bonnes heures d'horloge, plus aucune trace d'Evan Roberts ! Il a disparu ! C'est vraiment une chose extraordinaire que ces deux mille cinq cents individus étroitement entassés, visiblement surexcités, restent là paisiblement durant plusieurs heures, avides d'entendre et venus pour entendre un jeune homme qui, quant à lui, demeure d'abord assis, ne disant rien, ne faisant rien, puis se lève, mais sans ouvrir la bouche et finalement disparaît dans la chaire.

« Pendant le chant d'un cantique, Evan Roberts subitement se dresse. Il remue ses deux bras d'un geste impératif et crie : *Hush ! hush !* Instantantanément toute l'assemblée s'arrête, saisie. Cet homme possède une autorité vraiment incroyable... On n'a pas tort de relever et d'admirer le pouvoir merveilleux qu'il a de changer en quelques mots brefs toute l'atmosphère et tout le ton d'un meeting. Il parle. Alors se passe une scène que je qualifierai presque de fantastique. En réponse aux reproches d'Evan Roberts disant aux chrétiens de son auditoire : « Vous n'êtes pas à votre avantage ce soir, vous ne priez pas assez pour les inconvertis », des douzaines d'assistants commencent à prier à haute voix, tous en même temps, avec une ferveur croissante. Ils prient, ils prient encore. Et Evan Roberts n'est pas satisfait ; courbé sur la chaire, secouant la tête, il

accentue ses reproches : « Vous ne faites pas de votre mieux... vous ne priez pas assez. » Les prières simultanées jaillissent de tous les points de l'immense édifice ; elles croissent en nombre et en force. Et Evan Roberts exhorte toujours, toujours plus : « Priez ! priez pour que le Christ montre son autorité et expulse l'adversaire ! Priez. » Les têtes se penchent pour la prière... Et Evan Roberts exhorte encore : « Oh ! comme le diable tient les âmes serrées ici ce soir ! Priez ! Que chacun prie afin que Jésus puisse chasser Satan d'ici ! Allons, amis, priez. Jésus vient, Jésus est Roi. Priez, amis, priez ! » Des centaines d'assistants prient, et prient encore à haute voix : c'est comme une véritable *avalanche de prières* qui va grandissant, grandissant, emportant tout sur son passage. Quelles résistances pourraient tenir contre ce formidable assaut ?

« Et Evan Roberts exhorte toujours. Mais tout à coup, ne pouvant plus maîtriser sa propre émotion, il s'effondre et tombe dans la chaire en criant : *Achub, Jesu mawr, achub !* (Sauve, grand Jésus, sauve !) Le saisissement, l'exaltation sont à leur comble. C'est maintenant l'assemblée tout entière qui est en train de prier à voix haute, toujours plus haute, et de toutes ces prières parallèles fondues dans un seul désir, une seule pensée : le salut des âmes, — se dégage comme une seule et unique voix, c'est la grande voix de la foule religieuse, la voix d'un océan qui monte, qui monte toujours, déferlant jusqu'au pied du trône de Dieu ses vagues, véritables lames de fond, où un millier d'êtres humains se donnent tout entiers, corps et âme, à la supplication éperdue pour la conversion des pécheurs ! Y a-t-il lieu de s'étonner que dans une telle atmosphère plus de soixante-quinze conversions se soient opérées dans une seule et même réunion, au milieu d'explosions enthousiastes du *Diolch iddo* ? (1). »

(1) H. Bois, *op. cit.*, pp. 510, 514. *Le Diolch iddo* est un cantique d'actions de grâce, l'un des plus populaires du réveil gallois, celui qui saluait chaque nouvelle conversion. Le début s'en traduit ainsi : « Béni soit, béni soit à jamais celui qui se souvient de la poussière de la terre. » Cf. H. Bois, *op. cit.*, pp. 251, 253.

Il est incontestable que nous sommes en présence, dans les pages qu'on vient de lire, d'un état de foule caractérisé. Si nombreuses qu'en aient été les causes, l'action d'Evan Roberts a certainement contribué pour une très large part à en amener le déchaînement. En quoi a-t-elle consisté ? Le professeur Henri Bois, parlant de l'agitation fébrile du jeune prophète gallois et plus particulièrement des mouvements de ses mains, écrit ceci : « Le terme qui, sur le moment, s'est spontanément présenté à mon esprit... est celui de *passes magnétiques*... On dirait que son influence, à peu près comme l'attraction d'un corps, rayonne autour de lui, mais avec une intensité qui s'affaiblit à mesure qu'augmente la distance des hommes touchés par son rayon (1). » On retiendra la nature de ces comparaisons. Au sujet de l'étendue et aussi des limites du pouvoir d'Evan Roberts, le même informateur rappelle dans une note étrangement suggestive qu'un autre prédicateur revivaliste a reconnu, dans son autobiographie, qu'il n'avait pas réussi à émouvoir les gens au delà d'une certaine localité et que, dans une salle où il présidait une réunion, une ligne diagonale, traversant son auditoire, séparait ceux qui s'étaient laissé convaincre de ceux qui restaient réfractaires à ses appels (2).

Que faut-il penser de ces curieuses constatations ? Nous nous heurtons ici à un problème qui s'est déjà posé à nous à propos de la contagion des phénomènes grégaires. Il nous semble que la solution doit en être cherchée dans un domaine encore mal exploré, où les énergies psychiques et physiques se rejoignent et se mêlent au point de se confondre. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, pour décrire ce qu'ils ont éprouvé pendant les assemblées dirigées par Evan Roberts ou quelque autre de ses émules, et qui se prolongeaient souvent durant une grande partie de la nuit (3), les témoins paraissent

(1) H. Bois, *op. cit.*, p. 515.
(2) H. Bois, *op. cit.*, p. 515, note 1.
(3) Cf. H. Bois, *op. cit.*, p. 228.

avoir senti qu'il ne leur suffisait pas de s'en tenir à des considérations d'ordre psychologique, mais qu'il leur fallait avoir recours à des termes empruntés au jeu des forces matérielles. Ils estiment que les chefs du réveil ont servi de condensateurs, d'accumulateurs, de conducteurs au fluide religieux ; ils parlent encore de l'atmosphère étrange où ils ont baigné eux-mêmes, des courants collectifs auxquels ils ont été soumis, de la tension presque insupportable qui régnait parfois dans les meetings, de l'espèce d'électricité qui envahissait les âmes, de la pression que le milieu exerçait sur elles... etc... (1).

S'agit-il là seulement d'images ? Non, puisqu'ils reconnaissent qu'il leur est arrivé de perdre possession d'eux-mêmes et de se voir contraints d'exécuter malgré eux et à leur insu des actes qu'ils n'auraient pas accomplis de sang-froid. Ce n'est donc pas à la persuasion qu'ils ont obéi ; c'est à quelque chose d'autre qu'ils ont dû céder, comme on se courbe inconsciemment sous les rafales d'un ouragan. Et de quelle manière expliquer, sinon par la propagation d'ondes encore mystérieuses, que la puissance de suggestion qui émanait de certaines assemblées se soit étendue en dehors des chapelles, qu'elle ait agi à distance sur de nombreuses personnes, avec des effets attractifs ou répulsifs, et qu'elle ait été jusqu'à provoquer dans une localité une « panique émotive » *(emotional panic)*, au cours de laquelle des gens sautèrent de leur lit et se précipitèrent, à peine vêtus, vers la salle où se tenait la réunion ? (2) Et qui pourrait se vanter de définir la nature des influences qui ont causé des évanouissements, des états de catalepsie, des hallucinations visuelles et auditives, des cas de démence et des crises nerveuses, accompagnées de manifestations plus ou moins extraordinaires (3) ? L'éclosion et la contagion de ces troubles psycho-

(1) Cf. H. Bois, *op. cit.*, pp. 220, 222, 224, 226...
(2) *Id. ibid.*, pp. 225, 226.
(3) *Id. ibid.*, pp. 226, 231, 234, 394, 575, 581, et J. Rogues de Fursac, *op. cit.*, pp. 121, 123.

physiologiques nous auraient-elles donc déjà livré tous leurs secrets ?

Il est juste pourtant de reconnaître que ces divers syndromes d'une exaltation morbide n'ont joué qu'un rôle très secondaire dans le dernier réveil gallois. Ce qui, par contre, en a été vraiment le caractère essentiel, c'est qu'il est devenu l'instrument d'une réforme profonde dans les mœurs de tout un peuple. Les chrétiens fervents qui en ont été les promoteurs, ainsi que les multitudes qui les ont suivis, ont désiré avec une égale ardeur, en raison de leurs traditions protestantes et de leur forte culture biblique, que ce mouvement d'enthousiasme collectif aboutît non à des commotions physiques, mais à des transformations morales et spirituelles. Ce résultat a été obtenu. Des milliers de conversions n'ont cessé de se produire, au cours des années 1904 et 1905, dans les centres ouvriers et ruraux du Pays de Galles. Sans doute, toutes n'ont pas persisté. Il en est qui, provoquées par une suggestibilité extrême à l'excitation ambiante, n'ont été que des feux de paille. Mais il en est un beaucoup plus grand nombre d'autres qui ont duré et qui ont permis à des êtres, momentanément bouleversés par un choc émotif, de renaître à une vie personnelle, entièrement rénovée, grâce à la sollicitude dont les ont entourés les Eglises auxquelles ils se rattachaient.

Parmi les conséquences de ces changements soudains qui ont révolutionné les âmes, on a enregistré un relèvement notable de la moralité individuelle, familiale et publique (1), et une diminution non moins notable de la fréquentation des cabarets et de la consommation des boissons enivrantes. Ce dernier point a frappé si vivement les observateurs, que le docteur Rogues de Fursac n'hésite pas à qualifier de *spécifique* l'action salutaire exercée à cet égard par le renouveau mys-

(1) Voir à ce sujet H. Bois, *op. cit.*, pp. 581-596. Cf. Rogues de Fursac, *op. cit.*, pp. 183-186. « Le réveil religieux, écrit-il, a constitué pour le Pays de Galles un remède social et moral d'une réelle efficacité », p. 185.

tique, dont la principauté galloise a été le théâtre (1).

Que l'idéal chrétien ait pu s'imposer à des foules considérables, que des incrédules soient devenus croyants, que des buveurs aient été libérés de l'esclavage de leur passion, que la jeunesse se soit détournée des distractions malsaines, que des foyers en proie aux querelles et à la misère aient été restaurés dans la concorde et le bien-être, que des conflits ecclésiastiques et sociaux aient été apaisés, voilà des faits incontestables qui compensent largement des transports, parfois excessifs, dus à l'intensité de certains phénomènes grégaires, et qui suffisent à prouver la haute valeur religieuse de l'inspiration initiale d'où procède le réveil dont nous venons de parler.

Il nous reste encore à dire quelques mots d'une secte que nous avons déjà mentionnée à propos de la glossolalie (2) et qui est connue sous le nom de « pentecôtisme ».

Bien que les manifestations en soient intermittentes et qu'elles n'aient en somme qu'une importance minime, nous croyons nécessaire d'y revenir, d'abord parce que, contrairement à la pratique générale des milieux protestants, elle s'est donné pour tâche d'obtenir ou plus exactement de forcer le miracle matériel, en utilisant les moyens les plus propres à déterminer des extases collectives, ensuite parce qu'une enquête récente sur les effets de ce mouvement religieux dans un champ de mission de l'Afrique équatoriale nous montre clairement les conséquences extrêmes auxquelles les entraînements grégaires sont susceptibles d'aboutir (3).

Le but que les pentecôtistes prétendent atteindre est la restauration de deux des « dons spirituels » que l'apôtre Paul énumère dans le chapitre XII de la première *Epître aux Corinthiens*, celui d'opérer des gué-

(1) « Chose curieuse ! Il semble que cette action salutaire du Réveil sur l'alcoolisme et l'ivrognerie soit dans une certaine mesure *spécifique* » J. Rogues de Fursac, *op. cit.*, p. 127 (Voir pp. 125-128).

(2) Cf. supra, pp. 185-186.

(3) L'enquête dont il est question date de 1936. Nous en userons, bien entendu, avec la plus grande discrétion.

risons et celui de parler un langage extatique (1). La possession de ces « charismes » serait à leurs yeux la preuve irréfutable d'une effusion de l'Esprit divin. Remarquons ici en passant que l'un des traits qui caractérisent la plupart des groupements sectaires est leur attachement obstiné à un détail de l'Ecriture sainte, qui devient aussitôt le principal article de leur programme.

L'application des méthodes du pentecôtisme à une population primitive, à peine christianisée, ne pouvait manquer de donne les plus singuliers résultats. Qu'on en juge plutôt par quelques-uns des faits cités dans le rapport des enquêteurs.

Pendant les réunions, où l'attente fébrile des prodiges annoncés surexcite les indigènes, des cantiques chantés « à voix montantes, toujours plus haut », se succèdent sans interruption, accompagnés souvent de danses, et des prières, « allant jusqu'au hurlement », somment le Seigneur de répandre son Esprit sur les assistants. Les prophètes de la secte circulent parmi les assistants, en leur imposant les mains et parfois même en leur frappant la tête avec une Bible, afin de leur communiquer la puissance surnaturelle dont ils croient être animés. Ils en font autant pour guérir les malades qu'on aligne devant eux.

Ces pratiques n'amènent pas seulement un véritable déchaînement de « conversions en série » et de « confessions en masse »; elles provoquent également un nombre considérable d'accidents hystériques chez des êtres déjà prédisposés à tous les troubles nerveux où la suggestion et l'imitation jouent, comme on le sait, un rôle capital.

Ainsi, au cours d'une assemblée convoquée avant l'aube, à la suite d'une vision de l'un des inspirés, les noirs s'écroulent les uns après les autres, au fur et à mesure qu'ils reçoivent l'imposition des mains. « L'émotion collective agissant par contagion sur ces primi-

(1) Voir I *Cor.* XII, v. 8-11.

tifs », aucune des cent personnes présentes « n'échappe à cet envoûtement ». Ainsi encore, dans une école de filles, trente-cinq élèves « sont fauchées d'un seul coup par une prière un peu forte ». Elles se roulent sur le sol, « en criant leur péché, puis leur délivrance ». Des exemples de ce genre pourraient être multipliés. Les chutes sont fréquemment précédées de tremblements et suivies de courbatures ou de paralysies.

L'enthousiasme soulevé par ces phénomènes, dans lesquels les indigènes, épris de merveilleux, saluent l'intervention d'une force surhumaine, se propage à travers la forêt et la brousse jusqu'aux villages les plus reculés. Partout les procédés des illuminés sont imités « avec des exagérations forcenées ». Partout « on est déjà prêt à tomber et on tombe ».

Mais ce qui a particulièrement frappé les personnes chargées de l'enquête, c'est l'indiscutable régression dont ces entraînements grégaires ont été la cause. En retrouvant son ancien champ de travail bouleversé par le pentecôtisme, un missionnaire a constaté chez des chrétiens indigènes le réveil de « tous les vieux souvenirs de la sorcellerie des Nkomis, avec sa divination, ses sociétés secrètes où l'on absorbe des stupéfiants pour obtenir des visions, etc... « Que de forces cachées, écrit-il, qui réapparaissent à l'occasion d'une exaltation mystique ! » Le fait est qu'on a vu renaître chez les noirs, ramenés à l'état de foule, les anciennes superstitions païennes relatives à une puissance arbitraire et mystérieuse, que des pratiques magiques permettent de capter, et qui prouve l'efficacité de son action par les chocs physiques qu'elle assène et par les transes où elle plonge ceux qu'elle va transformer en devins et en guérisseurs.

Dans le domaine moral, ce retour en arrière n'a pas été moins marqué que dans le domaine religieux. Les prétendus dons prophétiques des inspirés ont été l'objet d'une véritable exploitation, qui a donné lieu, en certains points, à une organisation fructueuse des dénonciations et des exorcismes. Les conséquences de

l'effervescence générale ont été plus graves encore pour les femmes que pour les hommes. Les danses auxquelles elles se sont livrées sous l'empire de l'agitation qui les maîtrisait et les chutes dont elles sont devenues coutumières (1) semblent bien les avoir préparées à beaucoup d'autres abandons.

Evidemment nous sommes ici à l'opposé des résultats obtenus par le mouvement religieux dont le Pays de Galles a été le théâtre. La cause en est facile à discerner. Tandis que, dans le cas du réveil gallois, ce qui a été cherché, c'est une rénovation mûrie et réfléchie de la vie intérieure des individus, chez les noirs de l'Afrique équatoriale, tout a été subordonné à l'excitation collective ; au lieu d'être un moyen employé inconsciemment, celle-ci est devenue le but principal, parce qu'elle aboutissait à des désordres réputés miraculeux. Les effets de cette méthode ne pouvaient être que ce qu'ils ont été. Loin de diriger les indigènes dans la voie du progrès, elle les a rejetés dans l'ancien paganisme.

On retiendra cet exemple typique d'une régression vers un passé qu'on croyait aboli. Nous avions déjà signalé ailleurs des faits analogues et nous nous réservons d'y revenir, quand nous aurons à formuler les conclusions de ce travail.

En attendant, nous tenons à remarquer qu'on s'étonnerait peut-être moins des singuliers réveils de la sauvagerie ancestrale, qui se produisent non plus chez les primitifs mais chez de prétendus civilisés, si l'on se souvenait que des phénomènes de ce genre découlent fatalement des entraînements grégaires. Que des peuples entiers, affolés par des meneurs, soient atteints brusquement d'une sorte de frénésie, qui les pousse à piétiner les principes les plus élémentaires de la morale et de la justice et à décharger leur fureur sur des êtres sans défense, qu'ils se livrent à des actes de cruauté et de vandalisme qui nous ramènent aux jours les plus

(1) Dans le rapport que nous avons sous les yeux, nous lisons ces mots, d'un catéchiste indigène : « J'ai vu des femmes prendre l'habitude de retomber à terre constamment : ça ne pouvait durer. »

sombres des invasions barbares, voilà ce dont ne sauraient être surpris ceux qui ont observé l'inéluctable déchéance à laquelle les êtres humains sont condamnés, toutes les fois qu'on étouffe en eux la vie personnelle et que, par des moyens quelconques et pour des motifs le plus souvent inavouables, on les réduit à former ensemble cette chose sans âme qui s'appelle une foule.

CHAPITRE XI

Entrainements grégaires mystico-politiques.

Mouvements populaires provoqués par les Croisades. — Les Croisades des Enfants. — Tanchelm et la commune théocratique d'Anvers. — Agitation religieuse et révolutionnaire en Allemagne au XV^e siècle. — Hans Böheim. — La Guerre des paysans. — Thomas Münzer et les prophètes de Zwickau. — Les anabaptistes de Münster.

Peut-être se rappelle-t-on que le point de départ du présent travail a été l'immixtion, de plus en plus marquée durant ces derniers temps, de la mystique grégaire dans le domaine social et politique. Ce phénomène n'est pas nouveau et l'histoire en fournit de très nombreux exemples. L'enquête à laquelle nous nous livrons resterait incomplète si nous n'en citions pas au moins quelques-uns.

L'une des époques où la ferveur religieuse s'est étroitement combinée avec des revendications d'ordre terrestre et matériel est à coup sûr celle des croisades. Lorsque le concile de Clermont, au mois d'août 1095, eut entendu l'invitation pressante que le pape Urbain II adressait à la chrétienté de délivrer la Terre sainte du joug des infidèles, des prédicateurs populaires se hâtèrent de propager parmi les foules les appels du souverain pontife. Le plus connu est le personnage semi-légendaire de Pierre l'Ermite, dont l'activité s'étendit à la France, à la Flandre et à l'Allemagne occi-

dentale. En avril 1096, il arrivait à Cologne et il y décidait une multitude de gens à se lancer sans plus tarder à la conquête de la Palestine. Les uns formèrent derrière lui une cohue frénétique qu'il entraîna vers l'Orient, où elle périt misérablement. D'autres se groupèrent en bandes pillardes et enthousiastes sous la direction de chefs nommés Gottschalk, Volkmar et Emicho de Leiningen (1).

Ce dernier, qui se targuait d'avoir été l'objet de « révélations divines » et qui s'attribuait le commandement suprême de l'armée des croisés, commença par exciter l'ardeur de ses compagnons en les poussant à occire les Juifs de la région rhénane. Il sut ainsi utiliser la violence et la haine qui ont toujours été les grands moyens de provoquer une effervescence collective. Autour de lui s'élabora par la suite une curieuse légende, qui lui conférait une sorte de rôle messianique et qui prédisait son retour glorieux après un temps de réclusion où, comme l'empereur Frédéric Barberousse, il devait rester caché avec les siens à l'intérieur d'une montagne. On sait le puissant attrait que n'a jamais cessé d'exercer sur l'imagination germanique le mythe du héros mystérieux qui s'est enfoncé dans les profondeurs de la terre et qui se prépare à en sortir un jour, afin de délivrer son peuple (2).

La période qui précède immédiatement la seconde croisade a donné lieu, elle aussi, à des entraînements grégaires mystico-politiques. Durant les années 1145 et 1146, un moine cistercien nommé Raoul s'arrogea le droit de prêcher la guerre sainte et ses profits éventuels aux habitants de Cologne, de Mayence, de Worms, de Spire, etc... Comme il s'exprimait seulement en latin

(1) Voir M.-P. Aphandéry. *Notes sur le Messianisme médiéval latin (XI^e-XII^e siècles)*. École pratique des Hautes Études. Section des Sciences Religieuses. Paris. Imprimerie Nationale, 1912, pp. 7 et 8.

(2) Voir Friedrich von Bezold. *Geschichte der deutschen Reformation*. Berlin 1890, p. 129, et Georg Tumbült. *Die Wiedertaüfer. Die sozialen und religiösen Bewegungen zur Zeit der Reformation. (Monographien zur Weltgeschichte VII)*. Velhagen und Klasing. Bielfeld et Leipzig 1899. p. 6. C'est la fameuse *Kaiserssage*, dont l'exploitation n'a jamais cessé.

et en roman, il se faisait accompagner par l'abbé du monastère de Lobbes, qui lui servait d'interprète. Ses exhortations véhémentes parurent d'autant plus merveilleuses qu'elles étaient moins comprises. On le tint pour un nouvel apôtre que le ciel avait gratifié du don de « parler en langues ». Il parvint à jouir auprès des Allemands d' « un incomparable prestige mystique ». On assure qu' « un dixième de la population reçut la croix de sa main ». A son tour, il invita ses auditeurs à massacrer les Juifs, afin d'acquérir ainsi « une sanctification préalable ». Il fut aussitôt écouté, malgré les efforts des archevêques de Cologne et de Mayence. Le second, incapable d'arrêter « la furie sanglante de la foule et le prophétisme virulent du moine », écrivit en désespoir de cause à saint Bernard et le supplia d'intervenir. Dans sa réponse, qui date de l'automne de 1146, l'abbé de Clairvaux déclare que Raoul « n'a reçu aucune mission ni de Dieu ni des hommes, et il lui adresse le triple reproche « d'abord d'avoir usurpé le ministère de la prédication, puis de braver l'autorité des évêques, et enfin d'oser approuver l'homicide ».

Pour enrayer le mal, saint Bernard dut se rendre lui-même sur les bords du Rhin. « Partout il eut à vaincre les colères de la populace à qui l'on arrachait son prophète et ses victimes. » Il réussit pourtant à ramener le moine Raoul « dans l'obscurité et le silence du cloître (1). »

Sans doute convient-il également de mentionner ici, parmi les phénomènes grégaires, imputables à l'exaltation morbide que fit naître vers la même époque un désir unanime de conquérir les Lieux saints, les deux grandes épidémies de fugues qu'on désigne sous le nom de croisades des enfants et qui sévirent simultanément en France et en Allemagne, au cours de l'année 1212.

(1) Voir M.-P. Alphandéry. *De quelques faits de Prophétisme dans des sectes latines durant les années antérieures au Joachimisme.* Revue de l'Histoire des Religions, XXVI[e] année, t. LII, Paris, Ernest Leroux, 1905 pp. 190, 194 et spécialement pp. 191, 192, 193.

L'une eut pour promoteur un jeune berger du village de Cloyes, près de Vendôme. Il parcourut le pays en invitant les garçons et les filles à le suivre, afin de délivrer Jéusalem, et en leur promettant d'éclatants prodiges qui leur assureraient la victoire. Près de trente mille enfants des deux sexes s'attachèrent, dit-on, à ses pas. Des ribauds et des malfaiteurs se mêlèrent à la troupe, qui finit par atteindre Marseille. Elle y devint la proie de deux sinistres personnages qui, sous prétexte de conduire les petits croisés au but de leur expédition, les embarquèrent sur sept navires. Deux firent naufrage au large de la Sardaigne. Les cinq autres cinglèrent vers les ports de l'Afrique où leur cargaison humaine fut vendue à l'encan (1).

La seconde croisade des enfants partit d'Allemagne. D'aucuns évaluent à vingt mille le nombre de ceux qui y prirent part. « Ils disoient, écrit Le Nain de Tillemont, qu'ils avoient eu révélation d'aller à Jérusalem, et ils en prenoient le chemin sans que leurs pères les pussent retenir ; et quand on leur demandoit où ils alloient, ils répondoient qu'ils alloient à Dieu. Beaucoup de femmes et de jeunes gens se joignirent à eux, et on les recevoit assez bien partout. Mais quand ils eurent passé les Alpes (car ils eurent assez de hardiesse pour cela), les Lombards les dépouillèrent et les chassèrent. Il y en eut néanmoins beaucoup qui allèrent jusqu'à Gênes, à Pise et même à Brindes, et aux autres ports de l'Italie où ils s'imaginoient trouver des vaisseaux. Mais n'en trouvant point, la pluspart périrent de faim et de misère ; les plus âgez se mirent en condition. Il y en eut quelques uns qui s'embarquèrent dans deux vaisseaux dont on n'a point eu de nouvelles. On prétend que tout cela venoit de quelques songes. On ne s'accorde pas tout à fait pour

(1) Alberici Monachi Trium Fontium (Aubry des Trois Fontaines) *Chronicon*. Ed. Godofredo Guilielmo Leibnitio. Lipsiae, Nicolai Forsteri MDCIIC. pp. 459-460. Ann. 1122. *Expeditio infantium* satis periculose undique convenientium facta est hoc anno...
Ribaldi ipsis associati et mali homines....
Itaque traditores horum infantium dicuntur fuisse Hugo Ferreus et Guillelmus Porcus, mercatores Massiliensium... etc...

l'année, mais c'est toujours vers ce temps-ci. Matthieu Paris dit que l'auteur de cette croisade d'enfans fut ce même magicien appelé le maistre de Hongrie, qui excita celle des Pastoureaux en 1251 (1). »

Quoique les chroniqueurs, surpris eux-mêmes de l'étrangeté des événements qu'ils relataient, aient très probablement grossi le nombre de ceux qui participèrent à ces fugues, nous ne voyons, quant à nous, aucune raison de douter de leurs assertions. Les faits qu'ils ont notés rentrent bien dans le cadre de ceux que nous avons étudiés jusqu'ici. Qu'une obsession collective, s'imposant à des enfants, les ait poussés à entreprendre les plus folles équipées, n'a rien, après tout, qui puisse nous étonner. Nous savons du reste que des épidémies de ce genre ont éclaté à plusieurs reprises après l'époque des croisades. En 1457, par exemple, des troupes de garçons et de filles quittent soudain l'Allemagne pour se rendre au Mont-Saint-Michel en Normandie. Le même phénomène se renouvelle pendant l'été de l'année 1475. Le chroniqueur d'Erfurt, Konrad Stolle, raconte que dans la Thuringe, la Franconie, la Hesse et d'autres régions encore, des enfants s'en allaient par bandes, en portant des drapeaux et en chantant des cantiques, sous prétexte de suivre une croix de couleur rouge qui se déplaçait devant eux. En vain leurs parents cherchaient à les en empêcher. Si on les tenait enfermés, ils étaient agités de tremblements nerveux, ils devenaient comme

(1) Le Nain de Tillemont. *Vie de Saint Louis, roi de France* (publ.. par, J. de Garelle). Paris, Renouard, 1847. t. I, pp. 265-266.

Sous prétexte de délivrer la Terre sainte et le roi de France prisonnier des Infidèles, des aventuriers « annoncèrent, écrit Guillaume de Nangis, par des inventions pleines de fausseté qu'ils avaient eu des visions d'anges et que la Sainte Vierge leur était apparue et leur avait donné l'ordre de prendre la croix et de rassembler une armée de pâtres... » Le mouvement dit des Pastoureaux eut son point de départ en Flandre et en Picardie. Il avait pour chef un personnage énigmatique qu'on appelait le maître de Hongrie et qui s'attribuait une sorte de sacerdoce. Les bandes qu'il commandait se livrèrent à des pillages et massacrèrent des prêtres à Orléans. Le maître de Hongrie, arrêté près de Bourges, fut mis à mort avec un grand nombre de ses partisans. Un mouvement du même nom se produit sous le même prétexte en 1320. Avant d'être anéantis, ces Pastoureaux avaient procédé à un massacre de Juifs à Verdun-sur-Garonne.

fous et refusaient toute nourriture. Ces crises se prolongeaient jusqu'au moment où on les laissait libres de quitter les maisons. Ils partaient alors sans pain, sans argent et souvent à moitié nus. Leur but paraît avoir été Wilsnack, où l'on conservait quelques gouttes du Saint-Sang. La contagion gagnait également les adultes. On en voyait qui, pour se mettre en route, abandonnaient leur demeure, à peine vêtus, ou qui laissaient brusquement leur travail, tout en gardant à la main leurs outils. A la fin du XV^e^ siècle, cette manie des pèlerinages avait pris le caractère d'une sorte de psychose qui s'étendait à une grande partie de la population germanique. Des milliers et des milliers de gens affluaient vers certains sanctuaires qui étaient censés abriter des reliques insignes et parmi lesquels il convient de mentionner, outre celui de Wilsnack déjà cité, ceux de Niklashausen, de Alttötung, de Sternberg, de Dürren et celui de Ratisbonne qui venait d'être édifié sur les ruines d'une synagogue saccagée de fond en comble. Au sein des multitudes, qui se rassemblaient de toutes parts dans l'attente de quelque miracle, régnait une exaltation qui confinait à la folie et qui donnait lieu à des désordres hystériques d'une extrême violence. Nombreux étaient les pèlerins qui s'écroulaient soudain, comme s'ils eussent été frappés de la foudre. D'autres restaient prostrés sur le sol, les bras en croix. D'autres encore étreignaient furieusement le socle des saintes images. Une même démence les maîtrisait tous et préparait des troubles sociaux dont nous parlerons plus loin (1).

Une seconde série de phénomènes grégaires, à la fois politiques et religieux, nous est fournie par une succession de mouvements populaires que des agitateurs ont provoqués, afin d'instaurer dans le monde un ordre nouveau qu'ils estimaient conforme aux volontés divines.

Ainsi vers 1110, un illuminé nommé Tanchelm, « pro-

(1) Sur ces pèlerinages d'enfants et d'adultes en Allemagne, voir Friedrich von Bezold, *Geschichte der deutschen Reformation*, Berlin 1890. pp. 104-106.

fondément représentatif de son époque », réussit à établir à Anvers « une commune théocratique » dont il fut le prophète et le chef incontesté (1).

D'après un document daté de 1112, qui émane, il est vrai, de ses adversaires, les chanoines de la cathédrale d'Utrecht, Tanchelm se serait révolté contre l'Eglise et il aurait affirmé que le régime dont il était le fondateur était le seul qui fût vraiment fidèle à la tradition apostolique. Aux dires de ses ennemis, son audace était telle, qu'il n'avait pas hésité à se proclamer Dieu, sous prétexte qu'il était en possession, comme le Christ, de la plénitude du Saint-Esprit. Il prétendit n'être rien moins que l'incarnation de cet Esprit et l'époux de la Vierge Marie. Abélard va jusqu'à soutenir qu'il se serait fait construire à lui-même un temple, où l'on chantait des hymnes en son honneur.

Ce que nous voudrions surtout retenir dans son cas, c'est l'étonnante fascination qu'il exerçait sur ses adeptes et la véritable frénésie de soumission qu'il était parvenu à leur inspirer. Nul n'osait se dresser contre le pouvoir absolu qu'il s'était attribué. On admettait tout de lui, à commencer par les orgies auxquelles il se livrait avec les femmes de ses dévots. On se partageait l'eau de ses bains afin de la conserver comme relique. On le vénérait à l'égal d'une divinité.

Il est juste d'ajouter que Tanchelm avait pris soin d'appuyer sa tyrannie sur les mesures les plus propres à impressionner les foules et à étouffer en elles les moindres velléités d'insubordination. Lorsqu'il paraissait en public, il s'entourait d'un faste inouï. Ses vêtements resplendissaient d'or et sa tête était ornée d'une coiffure extraordinaire. Il organisait pour sa communauté de grands banquets au cours desquels il prononçait des discours apocalyptiques. Douze « apôtres », dirigés par le forgeron Manassé, formaient son conseil et trois mille soldats composaient sa garde.

(1) Voir M.-P. Alphandéry, *De quelques faits de Prophétisme dans les sectes latines durant les années antérieures au Joachimisme*, pp. 187-189.

Tanchelm est véritablement le type du dictateur mystique, qui est devenu parmi ses contemporains le propagateur d'un délire dont il était atteint lui-même. Son exemple qui, comme on le verra, est loin d'être isolé, suffirait à montrer avec quelle promptitude l'emploi de certains procédés peut réduire une population à une passivité complète en face des prétentions les plus invraisemblables.

Il serait facile de citer un bon nombre de ces accès de démence collective qui, par l'agitation révolutionnaire d'où ils procèdent et par la fièvre religieuse dont ils s'accompagnent, rappellent la singulière histoire de Tanchelm et de ses partisans. Si l'on en juge d'après les faits que rapportent leurs annales, les pays germaniques semblent avoir été particulièrement prédisposés à des épidémies de ce genre. Dès la fin du XIVe siècle, des soulèvements y éclatent, durant lesquels les foules s'ameutent au moins autant pour satisfaire leurs convoitises et leurs rancunes que pour hâter la venue des temps nouveaux qui font l'objet des prédictions des visionnaires et des astrologues. Ces mouvements, où une ferveur naïve s'allie à une impitoyable férocité, sont dirigés d'une façon générale contre tous ceux qui possèdent une part estimée trop large des richesses de ce monde. Mais ce sont plus spécialement les Juifs et aussi les prêtres qui sont en butte aux fureurs de la populace (1). En 1391, des hordes paysannes, auprès desquelles on a prôné cette œuvre pie, se ruent sur les Israélites, de Gotha, afin de s'emparer de leur argent. En 1431, ceux de Worms sont bien près de subir le même sort (2).

En 1476, c'est sur le clergé que va peser la menace d'une extermination. Une violente explosion de « socialisme théocratique » coïncide alors avec l'une de ces grandes poussées mystiques qui précipitaient les pèlerins

(1) C'est cette haine particulière qu'expriment ces deux vers :
Der Pfaffen und der juden guot.
Das macht uns all ein frien muot.
F. von Bezold, *op. cit.*, p. 150.

(2) Voir Friedrich von Bezold, *op. cit.*, 150-151.

sur la route de Wilsnack. « Le prophète et le réformateur que l'Allemagne entière attendait, le sauveur des petits et des humbles, paraît avoir été trouvé soudain en la personne d'un certain Hans Böheim, un jeune illuminé, berger de son métier et en même temps musicien (1). » A la suite d'une vision qu'il a eue de la Vierge dans le sanctuaire de Niklashausen, il jette au feu sa timbale et se met à prêcher. Dans ses discours, que d'autres, peut-être, lui ont suggérés, il clame son amour passionné pour Marie et il dénonce en termes virulents la corruption du siècle. L'empereur est un scélérat. Le pape ne vaut rien. Les biens des seigneurs ecclésiastiques et laïques doivent être saisis et mis en commun. Les prêtres ne sont bons qu'à être tués. L'heure vient où les princes eux-mêmes seront contraints de travailler pour vivre.

Ces messages sont reçus comme des révélations divines. L'enthousiasme qu'ils suscitent déchaîne dans le peuple une extraordinaire épidémie de manie ambulatoire, dont la contagion s'étend bientôt à la moitié de l'Allemagne. Munis de cierges et chantant des hymnes, des milliers de fanatiques accourent de partout, afin de contempler et d'entendre celui en qui ils saluent une sorte de demi-dieu. Il ne restait plus qu'à passer à l'action. Un massacre général des prêtres, prévu pour le 13 juillet 1476, devait donner le signal de la révolution. Mais l'évêque de Würzbourg fit arrêter à temps Hans Böheim, qui fut condamné à être brûlé vif. C'est en vain que ses partisans s'étaient rassemblés autour de la forteresse de Marienberg, dont ils s'imaginaient que les murailles allaient crouler comme les remparts de Jéricho (2).

L'exaltation religieuse et l'effervescence politique qui caractérisent les divers soulèvements populaires dont nous venons de parler, se retrouvent dans une succession de mouvements révolutionnaires, parmi lesquels nous

(1) Voir Friedrich von Bezold, *op cit.*, p. 152.
(2) *Id. ibid.*, pp. 152, 153.

nous bornerons à mentionner les *Käsebröder* frisons et hollandais, la conjuration du *Bundschuh* et la ligue paysanne du *Pauvre Konrad*. Les séditions qui en résultèrent furent étouffées dans le sang (1).

Mais si impitoyable que se fît la répression, elle ne pouvait empêcher la persistance au sein des masses germaniques de trois tendances qui devaient fatalement donner lieu à de nouvelles révoltes : d'abord une prédisposition naturelle aux entraînements grégaires, ensuite un penchant irrésistible à voir toujours dans des revendications d'ordre terrestre et matériel l'expression même de la volonté divine (2), enfin une propension marquée à se livrer aveuglément aux suggestions des meneurs. Ces trois facteurs contribuèrent puissamment à provoquer, durant la première moitié du XVI^e siècle, deux grands mouvements mystico-politiques, celui qu'on désigne sous le nom de « Guerre des paysans » et celui des anabaptistes de Münster (3).

Il ne saurait être question de retracer ici toutes les péripéties de l'effroyable drame que fut l'insurrection des paysans allemands (4). Les troubles qui allaient mettre à feu et à sang des régions entières s'étendirent au delà des milieux ruraux. Les classes inférieures de l'artisanat dans les villes, une portion notable du bas clergé et plusieurs membres de la petite noblesse y participèrent également. Les causes de la rébellion ne doivent pas être cherchées seulement dans la situation intolérable faite à de pauvres gens, accablés de charges, criblés de dettes, et sur lesquels s'appesantissait la tyrannie de leurs maîtres, mais encore dans une surexcitation générale qui persistait depuis des années et que favorisaient à la fois un engouement maladif pour l'astrologie et une fermentation religieuse intense qui travaillait les

(1) Friedrich von Bezold, *op. cit.*, pp. 153 159.
(2) Ainsi le drapeau des paysans qui s'étaient ligués à Untergrombach portait cette inscription : « Rien que la Justice de Dieu ». Cf. Friedrich von Bezold, *op. cit.*, p. 154.
(3) Voir Georges Tumbült. *Die Wiedertaüfer. Die socialen und religiösen Bewegungen zur Zeit der Reformation*, p. 19.
(4) Voir Friedrich von Bezold, *op. cit.*, pp. 449-514.

esprits. En se fondant tantôt sur une interprétation tendancieuse des prophéties de l'Ecriture sainte, tantôt sur les pronostics sinistres ou glorieux que l'on prétendait tirer de la conjonction des planètes, les agitateurs avaient beau jeu pour aggraver la tension morbide d'une population misérable, déjà sujette par son tempérament à de fréquents accès de frénésie collective.

Les réformes demandées et dans la rédaction desquelles s'avère nettement l'intervention de théologiens et de juristes, ralliés au parti révolutionnaire, semblent pleinement justifiées au point de vue théorique (1). Mais les passions exaspérées des adversaires en présence, le fanatisme destructeur des foules, la cupidité et l'orgueil de l'aristocratie en rendaient d'avance l'exécution impossible. De part et d'autre la violence allait se déchaîner et provoquer des cruautés atroces, où s'étale une vieille férocité barbare qui ne faisait que sommeiller et que la fièvre grégaire réveillait brusquement. Les ravages de la contagion étaient tels que, dans les deux camps, on n'eût trouvé personne qui fût encore capable de songer simplement à mettre en doute la légitimité d'un pareil retour à la sauvagerie ancestrale (2). Chez les paysans, on saccageait, on brûlait, on massacrait avec la conviction enthousiaste qu'on obéissait ainsi à la justice divine. Il en était de même chez les seigneurs, pour qui les plus horribles tueries n'étaient que l'accomplissement d'un devoir sacré. Au reste, n'est-ce pas le propre des délires collectifs, et spécialement de ceux qui donnent naissance à des conflits armés,

(1) Ce sont les fameux XII articles, publiés en 1525 et qui, dans un langage mesuré, énumèrent en s'appuyant sur des textes bibliques les conditions d'une réforme agraire. Ce programme, relativement modéré, devait être bientôt dépassé par des revendications de plus en plus démagogiques. Un Tyrolien nommé Gaissmayr réclame en 1526 la mise en pratique d' « un socialisme absolu ». L'État doit avoir le monopole de l'industrie et, pour empêcher l'usure, tout commerce est interdit. Voir Friedrich von Bezold, *op, cit.*, pp. 470, 472, 495, et Georg Tumbült, *op, cit.*, p. 18.

(2) L'exemple de Luther est ici étrangement significatif. Dans son abominable écrit intitulé : *Contre les paysans meurtriers et pillards (Wider die mordischen und reubischen Rotten der Bauern)*, il semble avoir perdu tout contrôle de lui-même. Le Germain barbare a repris le dessus sur le Réformateur. Cf. Friedrich von Bezold, *op. cit.*, pp. 500-502.

de ramener les êtres humains en dehors des limites de deux domaines, dont la conquête demeure toujours précaire, celui de la morale et celui de la raison ?

Des hostilités, qui se prolongèrent de 1524 à 1526, nous ne dirons rien, sinon qu'elles aboutirent, après quelques succès remportés par les insurgés, à l'extermination des hordes paysannes. Quant au bilan de la révolte, il suffira d'un ou deux chiffres pour en donner une idée. Rien qu'en Franconie, deux cent quatre-vingt-douze châteaux et cinquante-deux couvents avaient été pillés ou incendiés. En Thuringe, soixante-dix monastères avaient été détruits. Les représailles que les nobles et les princes exercèrent sur leurs sujets et qui se poursuivirent avec une rigueur implacable, firent d'innombrables victimes dans les campagnes et dans les villes. Plus de cent mille personnes payèrent de leur vie, souvent dans des supplices d'une horreur raffinée, le vain effort qu'elles avaient tenté afin de briser des chaînes qui allaient devenir plus lourdes que jamais. Une ruine matérielle immense, un effondrement moral et spirituel sans précédent, une population réduite au désespoir et condamnée à végéter sous une tyrannie que rien ne refrénait, telles furent les conséquences de la crise intérieure la plus grave que l'Allemagne eût connue jusqu'alors (1).

Pour comprendre la véritable nature du soulèvement dont nous venons de résumer très brièvement l'histoire, il importe de ne pas oublier ce que furent certains des personnages qui devaient y jouer le rôle de meneurs. Sans doute y eut-il parmi eux de simples aventuriers comme le trop fameux Götz von Berlichingen, « l'homme à la main de fer », ou, comme Florian Geyer, le chef de « la bande noire », qui, de petite noblesse lui-même, se joignit aux paysans afin, proclamait-il, de démolir tous les châteaux (2). Dans les troubles sociaux qui agitaient

(1) Voir Friedrich von Bezold, *op. cit.*, pp. 508-514.

(2) *Id. ibid.*, p. 482, et Giuliano Piscel, *Il Regno degli Anabattisti*, Doxa Editrice, Roma, p. 34. Pendant que les troupes allemandes occupaient Paris (1940-1944) le Lycée Montaigne, transformé en caserne,

leur patrie ces individus ne semblent guère avoir trouvé qu'une occasion de se livrer aux instincts batailleurs et pillards de leur race.

Les principaux promoteurs de l'insurrection furent d'une tout autre trempe. Ils se recrutèrent dans des cercles d'illuminés où l'on poussait jusqu'au paroxysme l'exaltation religieuse. C'est ainsi que nous voyons s'affirmer à l'origine de la révolte l'action de ceux qu'on appela « les prophètes de Zwickau » et de Thomas Münzer, leur maître spirituel (1).

La ville de Zwickau, située près des frontières de la Bohême, était habitée par de nombreux tisserands. Dans ce milieu d'artisans, étroitement unis les uns aux autres, régnait une ferveur intense que des rêveries mystiques et des spéculations apocalyptiques, datant du Moyen Age, n'avaient jamais cessé d'entretenir et qui avait trouvé un aliment nouveau dans les tendances communistes chrétiennes des éléments les plus avancés du mouvement hussite, les Taborites tchèques (2). Des gens simples et enthousiastes, soumis à de pareilles influences, ne pouvaient manquer de s'attendre à un bouleversement prochain du monde et de se croire prédestinés à en devenir les auteurs. Ce fut notamment le cas d'un ouvrier nommé Nicolas Storch et de l'un de ses amis, Marcus Thomä Stubner. Tous deux se flattaient d'avoir reçu des révélations divines qui leur avaient été octroyées dans des visions et dans des songes. Nicolas Storch allait jusqu'à prétendre qu'il avait été visité par l'archange Gabriel, qui lui aurait dit :

avait reçu le nom de « Florian Geyer Burg ». Il est curieux de constater en qui l'Allemagne d'Hitler tenait à saluer un précurseur et un héros. Le régime national-socialiste a donc voulu se rattacher par une sorte de filiation au mouvement révolutionnaire que fut la guerre des paysans. Sur Florian Geyer, voir Georg Tumbült, *op. cit.*, p. 19.

(1) Friedrich von Bezold, *op. cit.*, pp. 371-375 ; pp. 496-198 ; Félix Kuhn, *Luther, Sa vie et son œuvre*, Fischbacher, Paris 1894, t. II, pp. 47-75; pp. 131-141, Giuliano Piscel, *op. cit.*, pp. 19, 42 ; Alexandre Weill, *Thomas Münzer, Revue Indépendante*, 1846, pp. 75, 101.

(2) Sur une secte d'exaltés tchèques, les *Nicolaïtes ou Adamites*, qui, dans la première moitié du XV^e^ siècle, ont été saisis du « délire du communisme », voir Ernest Denis, *Huss et la Guerre des Hussites*, E. Leroux, Paris, 1930, pp. 267-286.

« Tu seras assis sur mon trône. » D'après eux, le présent siècle approchait de son terme, les puissances terrestres allaient être renversées, les prêtres supprimés, les impies anéantis. Alors s'ouvrirait une ère bienheureuse, celle de l'Esprit qui seul comptait, car les formes extérieures du culte, à commencer par le baptême des enfants, n'avaient aucune valeur.

En réalité, celui dont ces illuminés suivaient les instructions était un certain Thomas Münzer, qui avait été appelé, en 1520, à remplir à Zwickau les fonctions de prédicateur. Chez lui l'exaltation religieuse et les passions politiques avaient fini par se confondre dans un même fanatisme. Persuadé que l'inspiration prophétique n'était nullement un phénomène exceptionnel, mais qu'elle se maintenait à l'état permanent dans l'âme des vrais fidèles, il tirait de ses propres intuitions la conviction inébranlable qu'il avait reçu la mission d'être le libérateur de son peuple et le fondateur en Allemagne d'un ordre nouveau, celui de la Jérusalem céleste, qui devait s'étendre un jour à l'humanité entière. Pour y arriver, il fallait d'abord exterminer tous ceux qui lui paraissaient susceptibles de s'opposer à ses ambitions. Le désir de procéder à l'élimination violente de ses adversaires l'obsédait au point d'étouffer en lui la voix de la raison. Il ne s'agissait plus pour lui que d'anathématiser et de détruire.

Des discours où il soutenait les théories extrêmes des anabaptistes contre les institutions ecclésiastiques, provoquèrent à Zwickau une agitation telle, que les autorités le chassèrent de la ville en même temps que ses partisans. Tandis que Storch et Stübner gagnaient Wittemberg, où leurs opinions subversives, approuvées par le théologien Karlstadt, jetaient le trouble dans les esprits et donnaient lieu à des scènes tumultueuses, Münzer s'était réfugié à Prague. Il y fit afficher sur les portes de l'université une proclamation adressée à « ses frères de Bohême », et dans laquelle, après avoir traité les prêtres de « faussaires de la Parole de Dieu » et prédit leur écrasement prochain sous les coups des foudres

divines, il se déclarait lui-même « mandé par le ciel » afin de briser les chaînes des chrétiens opprimés. Ce manifeste n'eut d'autre résultat que de le contraindre à prendre la fuite, pour échapper au châtiment dont il était menacé.

En 1522, on le retrouve à Allstädt, en Thuringe. Il y excite le peuple par ses imprécations furieuses contre le despotisme des princes et de l'Eglise. Luther, qui voyait en lui un instrument du diable, disait que ses prêches étaient ceux « d'un fou ou d'un ivrogne ». Selon Münzer, c'est dans le domaine social et politique qu'il faut établir le règne de Dieu. Ce règne doit commencer par l'anéantissement de la noblesse et du clergé, car il n'y a pas d'autre moyen de conquérir pour tous un droit égal au bonheur. Puis, brûlant du désir de passer de la parole aux actes, il organise et développe sa propagande révolutionnaire. Il fonde un parti dont les membres s'engagent par serment, dans des conventicules secrets, à massacrer les seigneurs et les ecclésiastiques qui refuseront de se soumettre au divin régime « de la communauté des travaux et des biens ». Ses disciples vont devenir ses émissaires dans les contrées environnantes et y semer la révolte, en répandant les libelles qui sortent d'une imprimerie clandestine qu'il a réussi à monter.

Mais de nouveau les autorités s'émeuvent de sa dangereuse activité et l'expulsent d'Allstädt. Il se rend alors, à deux lieues de là, dans la ville libre de Mulhausen, où il publie un traité dans lequel il se définit comme l'homme qui manie « le marteau ». « Afin, écrit-il, de montrer aux nations ce que nous sommes et ce que sont nos prétendus maîtres », il annonce qu'il va frapper le monde et y faire « un grand trou ». Le coup qu'il portera, « renversera les puissants et il élèvera les humbles ». Ce manifeste est suivi de deux autres, dont le dernier intitulé : *Comment on gouverne et comment on doit gouverner*, surpasse encore en violence les précédents programmes d'action.

Münzer y dénonce une fois de plus la tyrannie des seigneurs qu'il traite de « brigands et d'ennemis du

peuple », et il recommande « de les étrangler le plus promptement possible ». Entre temps il parcourt une partie de l'Allemagne et, de connivence avec ses alliés, les anabaptistes, il travaille à soulever les paysans. Lorsque ceux-ci commencent à se grouper en bandes armées, il pousse une exclamation de joie et de triomphe : « Enfin, s'écrie-t-il, ils ont compris ! » Par un coup de force il réussit à s'imposer à la ville de Mulhausen que ses adversaires n'ont plus qu'à quitter, et il y établit une « communauté chrétienne », dont il devient le chef. De son quartier général il encourage les rebelles de la Thuringe et de la Saxe, qui sont bientôt en feu. Pour décider les mineurs de l'Erzgebirge à se joindre à l'insurrection, il leur adresse la proclamation suivante : « Il faut que vous vous leviez et que vous restiez debout... Si vous ne voulez pas souffrir pour l'amour de Dieu, vous serez en tout cas les martyrs du diable;. Attaquez ! et combattez le combat du Seigneur !... Le Maître va jouer un jeu divin et les scélérats seront l'enjeu... Partout où vous êtes au nombre de trois, Dieu sera avec vous, et vous ne craindrez pas cent mille impies. Sus donc ! sus ! sus ! Il en est temps ! Les scélérats sont lâches comme des chiens... N'ayez aucune commisération pour le malheur des impies. Ils prieront, ils supplieront, ils verseront des larmes comme des enfants ; mais moi je vous dis : Sus ! sus ! sus !... Si vous n'attaquez pas, vous serez attaqués ; si vous ne tuez pas, vous serez tués. C'est trop de paroles et de promesses ! Sus ! sus ! sus !... Il faut les exterminer et ne pas laisser refroidir le glaive de la justice... Sus donc ! et debout ! et toujours ! Soyez hommes et Dieu sera Dieu. Amen ! »

Cet appel aux armes, daté de 1525, est signé : « Thomas Münzer, le serviteur de Dieu contre les impies (1). »

Pourtant il hésitait encore à se mettre lui-même en campagne, parce qu'il voulait compléter ses armements et donner un caractère vraiment national à la révolu-

(1) Voir Alexandre Weill, *op. cit.*, pp. 92-93. et Giuliano Piscel, *op. cit.*, pp. 37-38.

tion sociale qu'il avait préparée. Mais son disciple et ami Pfeifer l'exalte en lui racontant des visions qu'il a eues et qu'il considère comme les présages d'un triomphe certain. Le 26 avril 1526, Münzer se décide à suivre l'exemple de ce compagnon fanatique, qui pille et brûle déjà les églises et les châteaux, et il prend le commandement d'une troupe dont la bannière blanche est ornée d'un arc-en-ciel. En douze jours, tous les couvents du Harz, jusqu'au confluent de la Saale et de l'Elbe sont saccagés ou incendiés. La montagne du Kyfhaüser où, d'après la fameuse légende que nous avons citée plus haut, l'empereur Frédéric Barberousse attend, pour s'éveiller de son sommeil, que le moment soit arrivé de délivrer son peuple, s'éclaire de la lueur mouvante des torches des rebelles, entre lesquels le prophète des temps nouveaux répartit le butin.

Cependant le jeune landgrave Philippe de Hesse inflige, à Fulda, une sanglante défaite aux paysans révoltés. Il s'empare ensuite d'Eisenach et de Langensalza. Puis, quand son armée et celles du duc Henri de Brunswick et du comte Albrecht de Mansfeld ont opéré leur jonction, il marche sur Mulhausen. Les princes exigent de la ville qu'elle capitule immédiatement et leur livre ses chefs. Münzer, qui s'était hâté d'y revenir, repousse cette sommation et, d'accord avec Pfeifer qu'il a nommé gouverneur général, il organise la résistance. On a noté qu'à partir de ce moment-là, il semble avoir été « saisi d'une espèce de vertige prophétique ». Tous ses écrits sont alors rédigés « dans un style de folle exaspération » et ils portent « le cachet d'une agitation frénétique, d'une effervescence délirante » (1).

Pour essayer d'arrêter l'ennemi, il rassemble ses propres troupes sur une éminence, située près de Frankenhausen, et qu'on appelle aujourd'hui encore le Mont de la Bataille (*Schlachtberg*). Comme quelques seigneurs, mêlés aux bandes paysannes, pressaient celles-ci de se

(1) Alexandre Weill, *op. cit.*, p. 96.

soumettre aux conditions d'un armistice, Münzer leur fait trancher la tête. Une fois de plus, il promet à ses gens la victoire et il réussit à les persuader que le ciel lui-même s'apprête à leur porter secours. Les malheureux qu'il a gagnés à sa folie mystique, entonnent le chant : « *Komm, heiliger Geist, Herr Gott !...* Viens, Saint-Esprit, Seigneur Dieu !... » Sur ces entrefaites, l'armée de la noblesse avait cerné la montagne et l'attaquait déjà au canon. Au bout d'une heure, les rebelles qui attendaient vainement l'aide miraculeuse qu'on leur avait annoncée sont taillés en pièces. La cité de Frankenhausen, livrée au carnage, est le théâtre de scènes atroces. C'est ainsi que des femmes, excitées par la promesse que leurs maris auront la vie sauve si elles s'acquittent de l'horrible besogne que les vainqueurs leur proposent, réduisent en une bouillie sanglante sous les coups de leurs gourdins deux malheureux prédicateurs qu'on abandonne à leur rage.

Thomas Münzer, qui avait réussi à se cacher, et son lieutenant Pfeifer, qui s'était enfui, sont pris, mis à la question et finalement décapités. On assure que le premier, à l'heure de son supplice, aurait prononcé ces mots : « J'ai voulu de trop grandes choses... Mais, patience ! un homme comme moi ne meurt pas (1). »

L'histoire devait se charger d'accomplir cette ultime prédiction. D'autres personnages ne tarderaient pas à surgir, en qui se retrouverait le même singulier mélange de ferveur et de cruauté, de rêveries fumeuses et de réalisme brutal, de transports enthousiastes et de violence calculée, d'aspirations confuses vers des renouveaux chimériques et d'intentions clairement avouées de conquêtes et de pillages. En Allemagne, des visionnaires de ce genre ne pourraient qu'être prédestinés à devenir des meneurs, car, dans les sentiments si troubles dont ils entretiendraient leur propre exaltation, les masses germaniques ne manqueraient pas de reconnaître ceux qui n'avaient jamais cessé de les agiter elles-mêmes. Plus

(1) Alexandre Weill, *op. cit.*, p. 100.

sensibles que d'autres aux effets de la pression collective, ces prophètes ne feraient en somme que condenser en eux les passions et les ambitions qui tourmentaient leur peuple, et ils les imprégneraient ainsi d'une énergie nouvelle. Après s'en être pénétrés au point d'en être littéralement possédés, il leur serait facile d'en griser les foules et d'entraîner celles-ci vers de folles entreprises où déjà, par instinct, elles étaient prêtes à s'engager.

C'est ce qui allait se produire, moins de dix ans après la mort de Thomas Münzer, dans une grande épidémie de frénésie grégaire qui sévit principalement à Münster en Westphalie (1).

Il a été question plus haut du rôle des anabaptistes durant la guerre des paysans. L'échec de l'insurrection n'amena nullement la disparition de ces sectaires, en qui se réveillaient les vieilles hérésies mystiques et anarchiques du Moyen Age et qui devaient trouver dans la crise de la Réforme une occasion singulièrement propice d'étendre leur influence.

Nous n'avons pas à exposer ici leurs doctrines. A vrai dire l'anabaptisme allemand se présente beaucoup moins comme un système d'affirmations cohérentes que comme un ensemble de tendances en apparence contradictoires, qu'il réussit pourtant à combiner dans l'âme de ses fervents. Ceux-ci se distinguent par une sentimentalité toujours prompte à s'épancher en des propos d'une douceur évangélique et par un fanatisme d'une incroyable sauvagerie, par un renoncement aux biens terrestres, poussé jusqu'à la soif du martyre, et par des prétentions démentes à la domination du monde, par un

(1) Voir *Histoire des Anabaptistes contenant leur doctrine, les diverses opinions qui les divisent en plusieurs Sectes, les Troubles qu'ils ont causés, et enfin tout ce qui s'est passé de plus considérable à leur égard, depuis l'an* 1521, *jusques à présent* (par le P. Catrou (?) Amsterdam 1699 ; Friedrich von Bezold, *op. cit.*, pp. 696. 717 ; Félix Kuhn, *op. cit.*, t. III, pp. 67-88 ; Giuliano Piscel, *op. cit.*, pp. 49-67 ; C.-A. Cornelius, *Historische Arbeiten vornehmlich zur Reformationszeit.* Dunker und Humblot, Leipzig, 1899. *Die niederländdischen Wiedertaüfer während der Belagerung Münsters* (1534-1535) pp. 73-92, et *Zur Geschichte der Münsterischen Wiedertaüfer*, pp. 92-104.

besoin constant d'évoquer les joies du paradis et par un penchant morbide à se réjouir de la vision anticipée des plus sanglantes catastrophes, par un refus de se plier à toute obligation sociale et par la manie d'introduire dans la vie des chrétiens la stricte discipline d'une règle monastique (1).

Grâce à une propagande infatigable et qui, selon les circonstances, savait rester discrète ou se faire tapageuse, le nombre des anabaptistes s'accrut considérablement dans l'Allemagne du Sud et dans la Suisse alémanique. Leur signe de ralliement était l'administration d'un nouveau baptême, qui était censé coïncider avec une effusion du Saint-Esprit. Par là se consommait leur rupture définitive avec les autres Eglises et se créait entre eux une communauté nouvelle à laquelle seuls, les purs pouvaient avoir accès.

Les persécutions qu'ils ne tardèrent pas à s'attirer, déterminèrent chez eux une exaltation intense, qui touchait au délire. Il y eut des épidémies d'extases et des contagions d'extravagances. On vit des membres de la secte jeter leur Bible au feu, sous prétexte que « la lettre tue », ou se mettre à jouer avec des pommes et des pignes, afin de revenir à la simplicité des enfants. On cite même le cas d'un homme qui, cédant aux instances de son frère, altéré de martyre, n'hésita pas à lui trancher la tête (2). Outre ces folies, la répression féroce dont les anabaptistes étaient victimes eut surtout pour résultat d'ancrer en eux la persuasion d'une opposition radicale entre le monde de leurs ennemis et celui « des vrais serviteurs de Dieu ». Le premier allait être jugé et condamné. Quant au soin d'exécuter la sentence divine, à qui incombait-il, sinon aux élus dont le châtiment des impies devait inaugurer le règne ? Aussi ne faut-il pas nous étonner que, dans ces groupes d'illuminés, plusieurs fussent animés d'un ardent désir de hâter l'heure d'une rétribution qui leur vaudrait

(1) Voir Friedrich von Bezold, *op. cit.*, pp. 697-699.
(2) *Ibid.* p. 701.

à la fois la délivrance et le triomphe. L'un d'eux, un certain Augustin Bader, qui fut exécuté à Stuttgart en 1530, avait déjà fait préparer les insignes de la royauté qu'il comptait exercer sur « le nouvel Israël. » Un autre, nommé Hans Hut annonçait que « les saints auraient bientôt le bonheur de manier l'épée à deux tranchants et de tirer vengeance des adversaires de l'Eternel » (1).

Mais la déroute récente des hordes paysannes laissait de trop terribles souvenirs en Thuringe, en Franconie et en Souabe, pour que des appels de ce genre pussent y être écoutés. C'est dans les Pays-Bas et dans l'Allemagne du Nord qu'ils trouvèrent un écho.

Le fanatisme qui se répandit dans ces régions et qui y atteignit une violence extraordinaire, est dû d'abord à l'influence d'un Allemand du Sud, le prophète anabaptiste Melchior Hofmann, dont on signale, en 1530, le passage à Amsterdam, où il recrute de nombreux adeptes (2). Melchior Hofmann cherchait principalement son inspiration dans le livre de Daniel et dans l'Apocalypse. La pensée du jugement dernier l'absorbait entièrement. Il s'imaginait être capable d'en indiquer la date et de fixer ainsi le moment où les persécuteurs de la secte sombreraient dans une damnation éternelle, tandis que la Jérusalem céleste, descendant sur la terre, ouvrirait largement ses douze portes au peuple des rachetés. On conçoit l'impression que de telles prédictions devaient produire sur de pauvres gens, prompts à s'enthousiasmer pour tout ce qui semblait leur promettre un remède à leurs maux et un rôle glorieux dans un monde renouvelé. En Hollande même, la frénésie de ces exaltés allait aboutir à des scènes invraisemblables et à de graves désordres. Il y eut, par exemple, des personnes que l'imminence annoncée de la catastrophe finale terrifia au point qu'elles s'enfuirent dans les champs et grimpèrent sur des arbres, « pour y

(1) Voir Friedrich von Bezold, *op. cit.*, p. 703.
(2) *Id. ibid.*, p. 705.

attendre la venue de Jésus-Christ » (1). Par exemple encore, des groupes d'anabaptistes en armes parcoururent quelques villes, en adjurant les habitants de se soustraire aux punitions divines et de massacrer sans retard les autorités, les prêtres et les moines (2).

Mais le plus effarant de ces spectacles fut réservé sans doute à la population d'Amsterdam, lorsqu'elle contempla des hommes et des femmes qui, après avoir solennellement brûlé leurs vêtements, « se mirent à courir tout nus, comme ils étoient, par les rues, criant d'une voix effroyable : Malheur ! malheur ! La vengeance de Dieu ! la vengeance de Dieu ! » Quand on voulut donner des habits à ces misérables, « ils les refusèrent, disant qu'il faloit que la vérité fût toute nuë » (3).

Parmi ceux qui se rattachaient aux communautés dont Melchior Hofmann avait été le premier maître, se trouvait un boulanger de Haarlem, nommé Jean Matthys. Doué d'une remarquable énergie, il sut s'imposer à ses coreligionnaires. Grâce à lui, le mouvement anabaptiste reçut brusquement une impulsion nouvelle. Désormais il ne s'agissait plus d'attendre avec patience le jour du Jugement. Le moment était venu de mettre un terme aux souffrances des « saints » et de fonder sur la terre le royaume de Dieu. Jean Matthys se proclamait lui-même le second Hénoc, sous prétexte qu'il jouait le rôle prophétique attribué par les traditions juives à ce septième patriarche, qui se serait fait l'annonciateur de l'intervention vengeresse des myriades célestes (4). Il expédia de tous côtés des émissaires, qu'il chargea de gagner des adhérents à sa cause et de lancer aux vrais fidèles un vibrant appel aux armes.

(1) *Histoire des Anabaptistes,* etc..., p. 39.
(2) *Histoire des Anabaptistes,* etc..., pp. 48-49.
(3) *Id. ibid.,* pp. 108-109.
(4) Cf. le passage suivant de l'*Epître de Jude,* v. 14 et 15 : « C'est pour eux aussi qu'a prophétisé Hénoc, le septième partriarche depuis Adam, quand il a dit : « Voici que le Seigneur est venu avec ses saintes myriades pour exercer le jugement contre tous et pour convaincre tous les impies de toutes les œuvres d'impiété qu'ils ont commises et de toutes les paroles insultantes que ces pécheurs impies ont proférées contre lui. » Il y a là une citation du *Livre d'Hénoc,* ouvr. apocryphe.

Cette propagande rencontra un accueil particulièrement favorable dans la Westphalie, où régnait une vive agitation à la fois politique et religieuse. Tel était notamment le cas de la ville de Münster. Depuis 1531 elle était en difficultés avec son prince évêque, Franz de Waldeck, qui avait été contraint de transférer sa résidence à Thelget, d'où il travaillait à réduire ses sujets révoltés. A la fin de 1533, la cité épiscopale avait été le théâtre de troubles sérieux auxquels les sectaires n'étaient pas restés étrangers. En janvier 1534, la situation y devint soudain plus critique, par suite de l'arrivée des envoyés de Jean Matthys, au nombre desquels figurait un beau jeune homme, à la parole facile, Jean Beuckelszoon (1), dont le père était d'un village des environs de Leyde et la mère, westphalienne. Ce personnage avait été successivement apprenti tailleur, aubergiste, marchand ambulant et même acteur. Avant d'achever dans les tortures d'un horrible supplice sa carrière aventureuse, il allait être appelé par des foules en délire à de prodigieuses destinées.

Les apôtres anabaptistes furent reçus à Münster chez un bourgeois de la ville, Bernt Knipperdollinck, et se mirent aussitôt à l'ouvrage. Des conventicules nocturnes leur fournirent l'occasion d'étendre d'abord aux femmes, puis aux hommes, la contagion de leur enthousiasme. Le prédicateur Bernard Rothmann, qui avait été contre l'évêque le champion de la Réforme, se rallia à leurs opinions. C'était pour eux un précieux appui, car son éloquence exerçait sur ses auditeurs une action presque magique.

Dès le 8 février, une première émeute éclate. Elle échoue. Mais la faiblesse dont les autorités font preuve à l'égard des révolutionnaires est interprétée par eux comme une véritable victoire. Plusieurs vont jusqu'à déclarer qu'ils ont contemplé, dans le ciel, un homme portant une couronne d'or sur la tête et une épée nue à

(1) Il est appelé aussi Bockelson ou plus simplement Bockold ou Becold, ou encore Jean de Leyde.

la main. Des enfants surexcités mêlent leurs prophéties à celles des adultes.

Répondant aux appels qui leur sont secrètement adressés, les « élus » du dehors affluent vers Münster. Le 21 février, les anabaptistes obtiennent que deux des leurs, Bernt Knipperdollinck et Gerhard Koppenbruch, soient nommés bourgmestres. Le lendemain, la populace commence à piller et à incendier les églises et les couvents.

Cependant Jean Matthys avait rejoint ses partisans et se montrait dans la ville. Le 27 février, tandis qu'une foule en armes occupe la place du marché, il semble se réveiller brusquement d'une extase et se met à crier : « Hors d'ici, les enfants d'Esaü ! Le règne appartient aux enfants de Jacob ! » Aussitôt les fanatiques se ruent dans les maisons et en expulsent ceux qui ne sont pas membres de la secte. Hommes, femmes, enfants, vieillards, malades sont dépouillés de tout et rejetés au delà des remparts. Beaucoup meurent de froid et de faim. D'autres sont tués par les soldats de l'évêque, qui se préparaient à bloquer Münster.

A partir de ce moment, la puissance de Jean Matthys ne connaît plus de bornes. Il distribue les possessions des bannis à ses fidèles ; il exécute lui-même quelqu'un qui avait eu l'audace de mal parler de lui ; il édicte des lois de sa propre autorité ; il est au-dessus de tout et de tous.

Mais ses prétentions et ses efforts ne peuvent empêcher les troupes commandées par Franz de Waldeck de procéder à l'investissement de la place. Enfermés derrière leurs murailles, repliés sur eux-mêmes, livrés aux suggestions des meneurs, les assiégés vont être plus que jamais enclins à céder à la frénésie des entraînements grégaires. Sur l'injonction de leur chef, ils détruisent les sculptures et les images des églises et ils brûlent tous les livres à l'exception de la Bible. Après quoi, la mise en commun des biens est décrétée. Les portes des maisons doivent rester ouvertes et chacun est tenu de mettre ce qu'il a à la disposition de la collec-

tivité. Les contrevenants subiront la peine capitale. Deux jeunes inspirées sont préposées à la tâche de dénoncer les dissimulateurs. Puis la population entière, sans distinction d'âge ni de sexe, est appelée à contribuer à la défense de la cité. Pour exciter le courage de ses sujets, le prophète leur raconte les visions et les révélations qui lui ont été octroyées par le ciel. A la suite d'une sortie heureuse, son exaltation tourne à la démence. Il déclare qu'il a reçu l'ordre, à l'exemple de Gédéon, d'exterminer les forces des impies. Accompagné de trente hommes seulement, il attaque l'ennemi. Cette folle témérité lui coûte la vie.

Il a pour successeur Jean Beuckelszoon. Celui-ci, moins entreprenant, reste sur la défensive. Mais il promet aux siens l'arrivée imminente d'une armée de secours qui, venue des Pays-Bas, délivrera la ville. Pendant la semaine de Pâques de 1534, il parcourt les rues en criant : « Ce qui s'élève sur la terre sera abaissé et ce qui s'abaisse sera élevé. » En conséquence les plus hauts édifices de Münster sont démolis et les clochers changés en plates-formes pour les bouches à feu. Au moment de la Pentecôte, il sombre, trois jours durant, dans une sorte de sommeil léthargique. A son réveil il choisit douze hommes qui vont être « les anciens d'Israël ». Parmi eux figure Knipperdollinck qui remplissait depuis quelque temps l'office de bourreau et qui porte désormais « l'épée du jugement ».

Afin d'être libre, quoique déjà marié, d'épouser Divara, la veuve de Jean Matthys, Jean Beuckelszoon institue la polygamie et impose à toutes les femmes l'obligation de prendre un mari. Celles qui restent en excédent sont partagées entre les chefs. Des mesures aussi étranges soulèvent quelques protestations. Les opposants, au nombre de cent vingt, sont immédiatement exécutés. Dorénavant, toute dissidence sera punie de mort. Sous prétexte que ses fonctions l'appellent à « ôter le péché du monde », Knipperdollinck, suivi partout de ses quatre aides, surveille étroitement les habitants de Münster et fait régner la terreur.

Le jour de Noël, un illuminé surgit, un certain Dusentschur. A sa voix la foule s'assemble sur la place du marché. « Le Père céleste, s'écrie-t-il, vient de m'avertir que Jean, notre saint prophète, doit être établi roi au-dessus de tous les princes et de tous les seigneurs de la terre. Il régnera sur eux et personne ne dominera sur lui. Il occupera le trône de David jusqu'à ce que Dieu le lui redemande ! » Jean Beuckelszoon se met à genoux et déclare aux assistants qu'il a reçu la même révélation, mais que l'ordre lui a été donné de n'en rien dire, tant qu'un autre n'en aurait pas parlé, afin que nul ne pût douter de la réalité de sa mission divine.

Le peuple, enthousiasmé, acclame le souverain que le ciel lui envoie. Bernard Rothmann, prétendant obéir à une inspiration, avait déjà dressé la liste des dignitaires qui devaient composer sa cour et son conseil.

Cet événement marque le début d'une période où les habitants de Münster semblent atteints en bloc d'aliénation mentale. Jean Beuckelszoon, le premier, est entièrement subjugué par sa mégalomanie. Il prend le titre de Jean le juste, roi du nouveau Temple, et se croit destiné à gouverner le monde. Il porte au cou une chaîne d'or à laquelle est suspendu un globe traversé de deux épées et surmonté d'une croix. Trois fois par semaine, revêtu d'un costume d'une richesse inouïe et le front ceint d'une couronne, entouré de ses seize femmes et de ses courtisans, il siège sur un trône devant la cathédrale et il rend la justice à ses sujets. Quand il parcourt la ville, tous s'agenouillent sur son passage.

Non content de brandir « le glaive du jugement » dans les cérémonies, Knipperdollinck fait mille extravagances. Un jour, il se met à marcher sur les mains. Puis il se relève, se jette sur les spectateurs ahuris, leur souffle au visage et leur dit : « Recevez l'Esprit saint. » Un autre jour, après s'être livré à une mimique obscène, il va s'asseoir en ricanant sur le trône du roi.

Celui-ci entretient l'exaltation morbide de la foule par des fêtes, des représentations théâtrales, des solennités

religieuses et des spectacles sanglants. Une fois, c'est la sainte Cène qui est distribuée à plus de quatre mille personnes sur la place du marché. Jean Beuckelszoon rompt lui-même les pains et il en présente les morceaux aux convives en prononçant les mots : « Prenez, mangez ! Annoncez la mort du Seigneur. » Il est suivi des reines qui tendent les coupes aux assistants et qui répètent à leur tour les paroles sacramentelles. Au milieu de ce singulier repas, le roi décapite de sa main un prisonnier et retourne à sa place, le rire aux lèvres.

Une autre fois, il traîne devant l'assemblée des fidèles une de ses femmes, qu'il accuse d'avoir tenu contre lui des propos désobligeants. Il la force à se mettre à genoux, lui tranche la tête et piétine son cadavre. Pendant ce temps, ses compagnes chantent un cantique. Tout le monde ensuite commence à danser.

Les prophètes de la secte sont chargés d'annoncer la délivrance prochaine et de prédire d'étonnantes conquêtes, que Jean Beuckelszoon partage d'avance entre ses principaux officiers.

A mesure que l'investissement de la place se prolonge et se resserre, à mesure aussi que la famine s'y fait plus cruellement sentir, la démence collective s'y aggrave encore. On a pu dire avec raison que « l'horrible » se mêle alors au « grotesque » (1). Les assiégés s'adonnent à une débauche frénétique qui n'épargne même plus les filles de douze ans. Ils mangent des choses immondes et de la chair humaine... Enfin, le 24 juin 1535, les troupes de l'évêque se lancent à l'assaut sur un point faible des fortifications qu'un transfuge leur avait indiqué. A l'intérieur de la ville une bataille furieuse se livre, qui est bientôt suivie d'un massacre général. Jean Beuckelszoon tombe vivant aux mains de l'ennemi. Le 22 janvier 1536, après une longue captivité, il subit un supplice atroce, le bourreau lui tenaille le corps avec des pinces rougies au feu. Son cadavre est placé dans une cage de fer, que l'on pend à la tour Saint-

(1) F. Kuhn, *op. cit.*, t. III, p. 86.

Lambert « pour être un exemple mémorable à la postérité » (1).

Tel est le dernier acte du drame que provoqua « la sinistre folie » de Münster.

Dans l' « avertissement » qu'il a placé en tête de son livre, l'auteur de *l'Histoire des Anabaptistes* écrit ce qui suit :

« Le lecteur trouvera dans ce qu'il va lire des choses dignes de sa curiosité, des événements si extraordinaires, et des faits si surprenants, qu'il ne pourra s'empêcher de tomber en admiration. Ce sera pour lui une ample matière à réfléchir sur la folie de la plupart des hommes, et sur la faiblesse qu'ils ont de recevoir sans examen toutes sortes de nouveautez, et de prendre aveuglément les visions les plus ridicules pour des véritez les plus essentielles. En éfet n'est-ce pas un sujet d'étonnement, et de réflexion tout à la fois, que de voir la Doctrine la plus extravagante être reçuë subitement par une multitude de Peuple ; des Gens de la plus basse condition, qui la prêchent et qui font passer les pensées chimériques d'un cerveau creux pour de véritables Révélations, former des desseins plus ambitieux que ceux des plus fameux Conquérans, et réussir en partie dans ces mêmes desseins. N'est-ce pas encore une chose qui passe l'imagination que de voir un homme aussi peu considérable que Müntzer, premier chez des Anabaptistes, à la tête d'une armée nombreuse faire trembler toute l'Allemagne ; et après lui un Boulanger et un Tailleur d'habits se rendre maîtres d'une puissante Ville, et y commander de la manière la plus despotique ; sur tout le dernier, qui à l'âge de vingt six ans eut l'addresse de se faire Roi de cette nouvelle République, et l'ambition d'étendre sa Royauté sur toute la Terre (2). »

La stupéfaction que l'historien des Anabaptistes s'attendait jadis à rencontrer chez ses lecteurs, sera

(1) *Histoire des Anabaptistes*, etc..., p. 129.
(2) *Histoire des Anababtistes*, etc. Avertissement, pp. 1-3.

probablement beaucoup moins vive chez les nôtres, s'ils ont eu la patience de suivre jusqu'ici le travail que nous leur présentons. En s'associant à notre enquête, ils ont pu se rendre compte en effet que, partout et toujours, les entraînements grégaires coïncident avec une régression intellectuelle et morale qui donne lieu à des crises de démence et qui s'accompagne des pires excès.

Ne conviendrait-il pas également de remarquer que les dernières expériences que nos contemporains ont pu faire à cet égard les ont bien préparés à ne plus s'étonner de rien ? Que sont la Guerre des paysans et la sanglante tragédie de Münster en comparaison des événements auxquels nous avons assisté ? Et comment éprouver la moindre surprise devant l'influence d'un Thomas Münzer, d'un Jean Matthys ou d'un Jean Beuckelszoon sur les foules germaniques, quand on songe à la puissance de suggestion que des meneurs du même acabit ont exercée récemment sur des nations entières, grâce à tous les moyens de pression individuelle et collective que la technique moderne a mis à leur disposition ? Et qui se refuserait à reconnaître que les destructions et les massacres dont l'Allemagne a été le théâtre, il y a quatre cents ans, ne sont que fort peu de chose auprès de ceux dont des peuples de notre temps ont été à la fois les auteurs et les victimes?

Il est impossible en tout cas de ne pas constater des ressemblances frappantes entre les mouvements mystiques et politiques que nous avons décrits dans ce chapitre et les grandes convulsions qui viennent de bouleverser l'humanité : de part et d'autre, mêmes origines dans l'exaltation morbide de quelques individus qui s'excitent mutuellement et qui se croient prédestinés à rénover le monde ; de part et d'autre encore, même développement irrésistible d'une contagion de fanatisme, qui se propage parmi des foules dont la frénésie s'exaspère à mesure que des satisfactions sont offertes à leurs instincts les plus brutaux ; de part et d'autre enfin, mêmes conséquences désastreuses qui s'étendent à tous les domaines.

Ces analogies sont tellement évidentes qu'il nous paraît superflu d'ajouter de nouveaux exemples à ceux que nous avons déjà cités. Il semble que, sous nos yeux, le passé et le présent se rejoignent et se confondent, comme si le premier redevenait soudain actuel malgré les dates que la chronologie lui assigne, ou comme si le second nous avait brusquement rejetés à plusieurs siècles en arrière.

CHAPITRE XII

Causes et Conséquences des Entrainements grégaires.

Conclusion

Remarques préliminaires. — Causes générales et causes particulières des états de foule. — Causes accidentelles. — Causes artificielles. — La technique de l'entraînement grégaire. — Les groupes de fanatiques. Les meneurs. — Excitants psychiques et réflexes conditionnés. — Conséquences des ivresses de foule. — Observations des psychiatres et statistiques. — Décomposition de la société — Dépersonnalisation des individus. — Le seul remède possible.

Au moment où nous venons de rappeler un certain nombre d'explosions de mystique grégaire, qui se sont produites jadis dans le domaine politique et qui nous ramènent à des conjonctures étrangement semblables aux événements de notre temps, nous sera-t-il permis de laisser là l'examen des cas particuliers pour essayer de formuler quelques conclusions générales ?

Tout d'abord nous croyons nécessaire de répéter deux remarques que l'observation des faits nous avait suggérées dès le début de ce travail, et que la suite de notre enquête n'a pas cessé de confirmer. La première, c'est que les phénomènes que nous avons décrits coïncident toujours et partout avec une interruption de la vie collective normale, dont elles disloquent les articulations

et paralysent le fonctionnement. Cette simple constatation suffit à démontrer qu'il y a une différence radicale entre la société et les états de foule. Lorsque ceux-ci se déchaînent au sein d'un groupe organisé, c'est pour le bouleverser et le détruire, et non pour lui communiquer je ne sais quelle énergie mystérieuse, qui lui conférerait sur ses membres une autorité accrue. Prétendre que la foule est la forme élémentaire de la société et que cette dernière, en y revenant, y renouvelle sa cohésion et y retrempe sa puissance, équivaudrait à donner à la santé des causes pathologiques et à chercher dans le désordre les véritables bases d'un ordre supérieur. En réalité les accès de fièvre grégaire ne sont pas autre chose que des maladies qui menacent de déchéance et de mort l'organisme qu'elles attaquent.

Ajoutons que, si des convulsions de ce genre peuvent laisser par la suite à ceux qui y ont été mêlés l'impression qu'ils sont entrés en contact avec un monde surhumain, ce n'est point parce qu'ils ont subi plus intensément que de coutume l'influence du groupe social auquel ils appartiennent, mais bien au contraire parce qu'ils ont été momentanément privés de son appui et soustraits à son action, et qu'ils ont passé à leur insu sous la domination d'un agrégat provisoire qui n'a rien de commun avec le précédent.

Il n'y a donc aucune raison de nous livrer ici à des considérations théoriques sur les liens qui unissent la société et la religion et sur les répercussions que les changements de l'une risquent de provoquer chez l'autre. De telles considérations valent peut-être pour des institutions établies, mais ne sauraient s'appliquer à des crises temporaires, dont le caractère morbide devrait être l'objet d'un examen clinique et retenir l'attention des médecins au moins autant que celle des sociologues.

Nous avons observé en second lieu que les entraînements grégaires s'accompagnent fatalement chez ceux qui y participent d'un évanouissement passager de toute vie consciente. C'est précisément cette annihila-

tion des individualités qui permet la formation de l'ensemble homogène que constitue une foule. Il en résulte que, par leur nature même, les faits dont nous nous sommes occupés ne relèvent pas à proprement parler de la psychologie, puisque celle-ci a pour domaine l'étude de la conscience. Il est vrai que certains auteurs semblent aller jusqu'à envisager la foule comme une sorte de personne et qu'ils cherchent à expliquer son comportement en invoquant ses « sentiments », ses « idées », ses « raisonnements », ses « convictions », sa « moralité »... etc. (1) S'exprimer de cette manière nous paraît presque aussi abusif que de prêter une âme à une force physique quelconque et de lui supposer des intentions charitables ou malveillantes, pacifiques ou hostiles. Prise en bloc, la foule est une masse matérielle, douée d'un potentiel d'énergies susceptible de se décharger brusquement aux points de moindre résistance, mais ce n'est pas un être dont on puisse faire la psychologie.

Il nous a semblé qu'il fallait ces deux remarques préliminaires, afin de bien montrer dans quel sens nous entendions diriger nos investigations.

La première tâche qui nous incombe maintenant est de chercher quelles sont les causes des entraînements grégaires.

Il en est d'abord de très générales, comme celles qui ont pour origine l'interdépendance des êtres vivants et « leur constante interaction ». Chaque individu est continuellement soumis aux incitations « des composants du milieu » où s'écoule son existence ; chacun projette autour de soi « une zone d'influence capable d'impressionner ceux qui l'approchent et d'exercer sur eux des effets attractifs ou répulsifs (2). »

Lorsque certaines conditions se trouvent réalisées, ces phénomènes d'interaction tendent à s'accentuer. Ainsi toute espèce de rassemblement ne peut qu'en

(1) Un exemple typique de cette tendance nous est fourni par l'ouvrage de Gustave Le Bon, *Psychologie des Foules*, Alcan, Paris 1916.

(2) Voir à ce sujet Étienne Rabaud, *Phénomène social et Sociétés animales*. Alcan, Paris, 1937, pp. 31, 36, 49, 51, 63.

faciliter le jeu. Il en est de même des circonstances qui, pour une raison quelconque, affaiblissent la résistance des uns et développent anormalement chez d'autres la faculté de devenir des porteurs de germes morbides, des propagateurs de contagions physiques et psychiques. C'est ce qui se produit durant les périodes de calamités, de famines, de crises économiques. La misère physiologique et les désordres mentaux qui en sont les conséquences, en rendent les victimes plus réceptives aux moindres pressions venant de l'extérieur et peuvent faire de quelques-uns de ceux qui en subissent les contre-coups des agents de perturbation parmi leurs congénères. Il semble aussi qu'il y ait des groupements où l'on soit plus particulièrement sujet à cette interaction. Tel est le cas des sociétés dites primitives. Tel est encore celui des peuples qui, plus évolués au point de vue matériel, n'en sont pas moins restés, au point de vue moral, dans un état voisin de la barbarie d'un autre âge. Enfin il importe de ne pas oublier que notre civilisation actuelle, en développant démesurément les agglomérations urbaines, en imposant à nos contemporains l'uniformité d'une technique qui s'introduit partout, et en s'ingéniant à ne plus leur laisser aucune possibilité d'isolement et de recueillement, les soumet à une interaction qui finira par devenir non moins coercitive que celle qui s'exerce chez les plus arriérés des sauvages.

Toutefois il est évident qu'un phénomène aussi général ne suffit pas à expliquer l'effervescence spéciale des entraînements grégaires. Ces derniers ont nécessairement des causes qui leur sont propres et dont il nous faut essayer de déterminer la nature. Pour cela, il n'est pas inutile de rappeler d'abord l'un des traits essentiels qui caractérisent ces troubles collectifs. Les exemples que nous avons cités et que nous avons recueillis en de très nombreux pays et à différentes époques de l'histoire, nous permettent d'affirmer que, partout et toujours, ceux qui participent à des états de foule semblent se comporter comme s'ils étaient

sous l'empire d'une drogue qui, selon la dose absorbée, peut avoir une action excitante ou stupéfiante (1).

Lorsqu'on examine les individus qui composent une foule, — car, si difficile que soit cette tâche, il faut en venir là pour aboutir à des résultats positifs, — on a l'impression de se trouver devant des gens qui sont plongés dans une sorte d'ivresse. Celle-ci, de même que toute autre intoxication, se traduit par un passage de l'état de veille à un état de rêve, durant lequel la plupart des réactions normales de l'être éveillé cessent de se produire. Dans le domaine physiologique, l'entraînement grégaire coïncide incontestablement avec un ralentissement des fonctions organiques et avec une paralysie temporaire des centres supérieurs du cerveau, au contrôle desquels le bulbe et la moelle paraissent être momentanément soustraits. Ainsi que nous l'avons observé à maintes reprises, la foule agit à la façon d'un anesthésique qui interrompt le contact vital avec la réalité ambiante, supprime la sensibilité et va jusqu'à provoquer la catalepsie et le coma.

Les désordres fonctionnels introduits dans l'organisme et spécialement dans le système nerveux s'accompagnent nécessairement d'une obnubilation plus ou moins durable de la vie mentale et morale. La faculté de juger et de raisonner cesse de s'exercer. La volonté sombre dans une passivité absolue, qui ouvre la voie à tous les excès et à toutes les folies. Tant qu'ils n'ont pas repris possession d'eux-mêmes, les sujets sont livrés à leurs réflexes impulsifs et aux suggestions du dehors. Ce qui se manifeste alors chez eux, ce n'est plus la conscience, mais le psychisme inconscient ; ce sont les impulsions instinctives qui y ont été refoulées et les influences proches ou lointaines qui s'y sont déposées comme des sédiments successifs ; c'est le vieux fonds commun du groupe ethnique dont ils font partie ; c'est

(1) Voir G. Tarde, *L'Opinion et la Foule*. Alcan, Paris, 1901, p. 73. « Les publics, comme les foules, rappellent quelque peu les alcooliques. Et, de fait, la vie collective intense est pour le cerveau un terrible alcool. » Cf. p. 176.

l'animal primitif auquel une personnalité humaine s'était peu à peu substituée, mais qui reparaît soudain, parce qu'il vient d'échapper à la surveillance de l'esprit. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris des effets immédiats qu'un entraînement grégaire ne peut manquer d'avoir sur ceux qui en sont devenus les jouets. Leur apathie physique les prédispose à un automatisme entièrement livré au hasard des circonstances, à moins que quelque meneur ne s'entende à l'exploiter à son profit. Leur insensibilité les conduit à s'infliger à eux-même ou à faire subir à d'autres des traitements cruels qui révoltent le bon sens et qui bravent la pitié. Leur engourdissement intellectuel leur interdit jusqu'à la possibilité de s'étonner des assertions les plus absurdes et des entreprises les plus extravagantes. Leur ataraxie morale ne leur permet plus de s'émouvoir des crimes dont ils sont les complices, quand ils n'en sont pas les auteurs.

Comment en sont-ils arrivés là ? D'où provient cette singulière ivresse qui est la leur ? Autrement dit, puisque la foule qu'ils constituent est née de l'action grisante d'un ou de plusieurs excitants (1), quels peuvent être les agents de cette intoxication collective ? Telle est la question qu'il nous faut à présent nous poser.

Il est possible que les conditions matérielles où se trouvent des êtres humains, entassés dans un espace réduit, jouent ici un certain rôle. L'air qu'ils respirent s'empoisonne de leur haleine, et leur nervosité s'exaspère de leurs contacts trop prolongés. De là risquent de résulter pour eux un état de surexcitation et même des troubles organiques qui ne sont pas sans analogie avec ceux que provoque l'ingestion d'une substance enivrante. N'a-t-on pas observé chez les insectes une irritabilité qui grandit à mesure que leur nombre augmente et que leur agglomération devient plus compacte (2) ?

(1) Voir au sujet de l'action d'un excitant extérieur dans la formation d'une foule animale ou humaine Étienne Rabaud, *op. cit.*, pp. 77, 121, 161, 233, 280.

(2) Cf. F. Picard, *Les Phénomènes sociaux chez les animaux*, A Colin, Paris, 1933, p. 42.

Il est nécessaire aussi de tenir compte du tempérament des individus qui prennent part à un rassemblement. S'il en est parmi eux qui soient sujets à des accès d'hyperémotivité, dûs à cette intoxication particulière que produit une déficience des glandes endocrines, leur névrose ne pourra que s'aggraver sous l'effet d'une interaction plus intense que de coutume, et elle tendra naturellement à se propager. Si mystérieuse qu'elle soit encore, la contagion des désordres nerveux n'en reste pas moins indéniable.

Il convient également de se souvenir de l'influence que des faits insignifiants et, à plus forte raison, des événements importants, ou réputés tels, sont susceptibles d'exercer non seulement sur des personnes atteintes de psychasthénie, mais encore sur des êtres qui semblent n'avoir rien d'anormal. De ces chocs émotionnels et de leurs conséquences il serait facile de multiplier les exemples. Voici ce qui s'est passé dans un tissage anglais en février 1787 : Une jeune fille fait une crise de nerfs parce que l'une de ses compagnes lui glisse dans le corsage une souris vivante. Le lendemain, trois autres ouvrières sont en proie à la même agitation ; le surlendemain il y en a six ; quelques jours plus tard, vingt-quatre. Les gens se perdent en conjectures sur les causes de ces étranges convulsions (1).

Beaucoup plus récemment, en juin 1937, un « mal mystérieux » sévit sans raison apparente dans une sucrerie, près de Lille. Des femmes qui y travaillent sont saisies de malaises et tombent inanimées. On compte bientôt soixante-dix victimes de ces accidents. Les syncopes ont lieu soit dans les ateliers, soit dans la cour de l'usine. Une analyse chimique de l'air des bâtiments et du sang des malades ne décèle la présence d'aucun produit nocif. Les experts médicaux estiment qu'il s'agit de phénomènes névropathiques dus à une suggestion collective nettement caractérisée (2).

(1) *Gentleman's Magazine* de mars 1787, cité par le Dr J. F. C. Hecker, *Die Tanzwuth eine Volkskrankheit im Mittelalter*. Berlin 1832, pp. 63-65.
(2) Voir *Le Matin*, du 16 juin 1937.

Tout dernièrement encore on cite le cas de quarante personnes qui, à la suite d'une alerte, se sont prétendues intoxiquées par des gaz de guerre « et qui ont éprouvé aussitôt des brûlures des yeux, des picotements à la gorge, de l'oppression, voire des désordres gastro-intestinaux à l'égard desquels il a fallu — ce ne fut pas commode — les rassurer. » On a cru bon de leur donner « quelques soins superficiels afin de dissiper leur obsession. » Le conseil supérieur d'hygiène de France a mis le public en garde contre cette « autosuggestion collective » et il a avisé les médecins de la conduite qu'ils auraient à tenir en pareille occurrence (1).

Sans doute n'aurait-on pas de peine à recueillir dans les annales de la pathologie un grand nombre de faits semblables à ceux que nous venons de mentionner et qui rappellent singulièrement les épidémies de possession dont nous avons parlé plus haut (2). D'ailleurs ce ne sont pas les seuls dont il faudrait tenir compte, si l'on voulait se faire une idée des perturbations physiologiques et psychiques que l'émotion causée par un événement quelconque, fût-il imaginaire, est capable de produire. Les flambées d'enthousiasme, les affolements, les paniques, les « grandes peurs », les fugues éperdues, dont l'histoire ancienne et moderne fournit tant d'exemples, sont là pour attester le rôle que jouent dans la vie des hommes et des peuples ces secousses nerveuses qui se répercutent de proche en proche. Le retentissement qu'elles ont sur l'organisme peut être considérable, puisqu'il en est qui vont jusqu'à provoquer des cas de mort subite. Le plus souvent, elles occasionnent des désordres fonctionnels, notamment dans le mystérieux laboratoire des glandes à sécrétions internes. Il arrive

(1) Dr. Henri Bouquet. Feuilleton du *Temps* du 9 décembre 1939. *Les actualités médicales, Neuro-Chirurgie. Le gaz obsession.*

(2) On peut citer à ce propos un curieux exemple d'épidémie de contagion hystérique donné par Terrien (*L'hystérie et la neurasthénie chez le paysan*, 1906, p. 29). A la suite d'un cas de coxalgie chez une jeune fille, plusieurs de ses amies se sentent atteintes du même mal. Cité par G. Dumas, *Epidémies mentales et Folies collectives, Revue Philosophique*, LXXI, janvier à juin 1911, p. 388-389

aussi qu'elles déterminent une brusque aggravation de certaines affections latentes, qui se traduit alors par des lésions réelles. On l'a constaté, ces dernières années, pour le cœur, l'estomac et les poumons, et l'on estime que les autres organes sont exposés aux mêmes risques.

Il va sans dire que ces traumatismes psychiques, dont l'action est comparable à celle d'une infection ou d'une intoxication (1), s'inscrivent d'abord dans le système cérébro-spinal. C'est de là qu'ils rayonnent par des contractions vasculaires, susceptibles de s'étendre à n'importe quelle partie du corps, et c'est là surtout que leurs effets méritent de retenir notre attention. L'une des conséquences immédiates d'un choc brutal, asséné par les circonstances à des individus isolés ou groupés, est l'apparition chez eux d'un état particulier d'angoisse, qui est le syndrome commun à la névrose émotionnelle proprement dite, à la cyclothymie, à la psychasténie et aux crises hystériques (2). On sait que ces troubles s'accompagnent d'instabilité, d'automatisme, d'inhibitions psycho-organiques, de phobies, d'obsessions, d'impulsions perverses, etc. et qu'ils marquent une régression incontestable vers les formes inférieures de la vie mentale et morale.

Il est encore possible que des ébranlements nerveux, résultant de l'impression produite par certains événements, soient d'une telle violence qu'ils aboutissent à de véritables psychoses, avec abolition partielle ou totale de la conscience et de l'adaptation à la réalité. Les victimes de ces commotions deviendront alors la proie d'hallucinations délirantes qui hanteront leur cerveau et qui les pousseront à commettre des actes insensés. Les unes sombreront dans des cauchemars dont elles vivront intensément les épouvantes. D'autres, saisies brusquement de folie furieuse, se livreront à des agressions contre leur entourage ou se tueront

(1) Jean Vinchon, *Les Névroses*, Maloine, Paris 1936, p. 131.
(2) *Id. ibid*, pp. 5, 8.

elles-mêmes. D'autres, entièrement subjuguées par une mythomanie démente, se croiront prédestinées à régénérer leur peuple et à sauver le monde. Leur foi dans la mission surnaturelle qu'elles se sont assignée suscitera en elles une haine implacable contre ceux qu'elles soupçonnent de s'opposer à leurs desseins. Elles rêveront de les exterminer par n'importe quel moyen et elles s'y emploieront soit de leur propre initiative, soit en propageant autour d'elles leur frénésie meurtrière.

Ces délires mystiques sont plus fréquents qu'on ne le pense et il semble bien que, pendant les périodes troublées, ils soient particulièrement communicatifs, sans doute parce que la psychose d'où ils procèdent existe au moins à l'état fruste chez un grand nombre de gens.

L'époque où nous vivons aura peut-être contribué plus qu'aucune autre à généraliser ces désordres neuro-psychiques, en désagrégeant lentement, par des secousses indéfiniment répétées, les bases sur lesquelles nos contemporains avaient cru pouvoir édifier leur existence individuelle ou collective, et en leur infligeant à intervalles plus ou moins éloignés des chocs émotionnels d'une extrême brutalité.

Parmi les principaux facteurs du désarroi mental dont souffre notre monde, il convient de citer la dislocation progressive des anciens groupes familiaux, sociaux et religieux, dont les traditions exerçaient sur les caractères et sur les mœurs une influence sédative, l'agitation de plus en plus fiévreuse d'une civilisation où tout est subordonné au développement du machinisme, la diffusion par la presse et la télégraphie sans fil d'informations sensationnelles, qui surexcitent un public incapable de réagir, l'inquiétude perpétuelle que des crises économiques et politiques entretiennent dans les esprits, enfin les périls trop évidents que des conflits ouverts et latents font courir aux hommes et aux nations et qui les menacent d'anéantissement. Ce sont là les causes et aussi les symptômes d'un état pathologique qui s'aggrave de soi-même à mesure qu'il se prolonge et qui semble enfermer l'humanité moderne dans un

cercle infernal, à l'étreinte duquel certains individus, pareils à ces fous que meut une furieuse envie d'échapper à tout prix aux hallucinations qui les obsèdent, ont fini par s'imaginer que seule, une guerre d'extermination totale pourrait nous arracher.

On conçoit aisément l'action qu'un temps comme le nôtre n'a pas manqué d'avoir sur des êtres dans le tempérament de qui s'ébauchaient déjà ces constitutions morbides, que les psychiatres qualifiaient d'émotive, de cyclothymique, de psychasthénique et de mythomaniaque, ou encore de schizoïde et de paranoïaque, et qui sont les prodromes des névroses et des psychoses. Même chez des sujets en apparence normaux, il n'est pas rare d'observer des accès inquiétants d'excitation et de dépression, de bizarres altérations de la logique et surtout une déficience de la volonté, qui se traduit par une plasticité singulière aux suggestions d'origine intérieure ou extérieure. N'a-t-on pas eu parfois l'impression, au cours de ces dernières années, que des populations entières se laissaient dominer par des impulsions irraisonnées, qui risquaient de dégénérer en délires d'interprétation et d'action, analogues à ceux dont sont atteints la plupart des aliénés? Et n'est-on pas en droit d'en conclure, sinon à une dissociation des personnalités, du moins à une diminution notoire de leur indépendance, qui les prédispose à subir toutes les contraintes collectives? On s'explique donc que notre temps, en raison des bouleversements qui l'agitent, soit particulièrement propice à l'éclosion des phénomènes d'entraînement grégaire.

Il est permis cependant de penser que les différents facteurs de troubles que nous venons d'énumérer n'auraient jamais suffi à déterminer des états de foule aussi fréquents et aussi amples que ceux dont nous avons été témoins, sans l'emploi délibéré de certaines méthodes destinées à provoquer dans les masses une effervescence contagieuse. Ici nous n'avons plus affaire à des causes accidentelles, dont l'intervention dépend des circonstances, mais à une véritable technique, qui a été élaborée plus ou moins consciemment et qui nous

ramène à ces pratiques de la mystique grégaire, dont notre étude nous a déjà fourni de très nombreux exemples. Le moment nous paraît donc venu d'examiner ces procédés et de chercher une explication aux résultats qu'on en obtient.

Comment produire artificiellement chez des êtres humains cette ivresse particulière que nous nommerons volontiers « l'ivresse de foule » ? Il va de soi qu'en pareil cas il ne saurait être question de se servir des drogues que l'on introduit dans l'organisme par ingestion, par inhalation ou par des injections hypodermiques. Les seuls agents d'intoxication auxquels il soit possible d'avoir recours doivent influer sur le système cérébro-spinal, soit par l'intermédiaire des impressions que perçoivent les sens, soit par la répétition de certains mouvements propres à plonger ceux qui s'y livrent dans le vertige et l'inconscience, soit par la pénétration directe jusqu'aux centres nerveux de forces psychiques encore mystérieuses, mais dont l'action est comparable à celle des émissions, des ondes et des courants que toutes les sources d'énergie diffusent sans relâche dans le monde matériel.

Les innombrables manifestations politiques, qui ont eu lieu pendant ces dernières années, nous fournissent des documents précis et concordants sur les divers moyens de provoquer des ivresses de foule. Il semble qu'un empirisme instinctif, analogue à celui qui guide encore les sauvages et qui leur a valu de si étranges découvertes, ait amené nos contemporains à mettre partout en œuvre des procédés identiques, dont l'efficacité s'avère incontestable.

Commençons par ceux qui sont destinés à capter les regards et à les fasciner. Les étendards et les drapeaux jouent ici un rôle de premier plan. Ils sont presque uniformément teintés de rouge, car ce n'est pas sans raison que cette couleur est devenue le signe distinctif de tous les mouvements révolutionnaires. On sait l'influence irritante qu'elle exerce sur certains animaux. Les humains n'y échappent point. Des expériences

concluantes ont été faites à cet égard dans les laboratoires industriels réservés au développement des clichés photographiques. Tant que la manipulation des plaques et des pellicules a nécessité l'emploi de la lumière rouge, on a pu constater les effets fâcheux que celle-ci avait sur les nerfs des ouvriers (1). Nous avons sous les yeux une observation concernant de véritables troubles mentaux relevés chez l'un d'eux, à la suite d'un séjour prolongé dans un atelier soumis à ce genre d'éclairage. Au reste les inconvénients qu'il présente ont paru assez graves pour que, dans plusieurs usines, une réduction de travail ait été jugée naguère indispensable.

La couleur rouge n'agit pas seulement sur le cerveau par l'intermédiaire des vibrations lumineuses qui ébranlent l'appareil optique. Tout porte également à croire que la vision du sang, qu'elle évoque infailliblement chez un grand nombre d'individus, réveille en eux des impulsions bestiales, que la censure sociale avait refoulées et qui les préparent à se livrer à des actes de violence. Ainsi s'explique le parti que les fauteurs de désordre n'ont jamais manqué de tirer de l'aspect sanglant de leurs drapeaux, sur lequel ils insistent avec une complaisance qui projette un jour singulier sur leur propre tempérament.

Concurremment avec ces bannières rutilantes que l'on déploie dans les rassemblements et les cortèges et auxquelles on donne parfois de gigantesques proportions, des emblèmes et des insignes, reproduits sur des affiches, des banderolles, des fanions, des brassards, ou tracés directement sur les murs, sont utilisés à profusion comme excitants visuels. Ils vont soumettre les regards à des chocs incessants, dont la répétition et la fréquence

(1) Dans une grande usine de produits photographiques où certaines manipulations se faisaient dans des ateliers garnis de verres rouges, « on remarqua que les ouvriers... étaient sujet à l'excitation, prompts à la colère. On eut alors l'idée de remplacer la lumière rouge par la lumière verte, choisie de façon à ne pas influencer les produits manipulés, et le caractère de ces ouvriers se modifia fort heureusement à la suite de ce changement. » Voir Dr Henri Bouquet. *Les actualités médicales. La Chromothéraphie. Le Temps*, 3 septembre 1938.

finiront par exercer sur les centres nerveux une influence hypnotique. La couleur, ici, n'est plus seule à intervenir ; l'image, réduite à quelques traits toujours les mêmes, entre aussi en jeu. Elle a une signification plus ou moins mystérieuse qui contribue à en augmenter l'attrait, et elle est censée douée d'un véritable pouvoir, puisqu'elle suffit à rallier les membres d'un groupement et à ouvrir l'accès à un cercle d'initiés. Elle prend par conséquent une valeur symbolique.

Sans doute n'est-il pas inutile de nous demander à ce propos ce qui fait la puissance des divers symboles qui jouissent aujourd'hui d'un prestige si extraordinaire. La force qui y réside ne provient nullement des pensées qu'ils inspirent, mais des réflexes involontaires qu'ils tendent à provoquer. C'est ce qui ressort de la nature et de l'archaïsme bizarre des motifs représentés. Les uns dérivent d'armes ou d'outils d'un caractère antique et primitif. Ils font appel à la pugnacité instinctive qui dresse l'homme contre les adversaires réels ou mythiques qu'il s'attend à rencontrer parmi ses semblables et dans les différents domaines où il lui faut lutter pour s'assurer son existence matérielle. D'autres, tels que la *svastika* ou croix gammée, procèdent de la roue (1). S'ils paraissent en imiter maladroitement la forme, ils en suggèrent irrésistiblement la rotation, grâce à un curieux artifice qui laisse à l'œil le soin d'achever ce qui manque au dessin et d'exécuter de soi-même le tour complet qu'une esquisse partielle se borne à indiquer. Tandis que le spectateur fixe son attention sur l'ébauche interrompue de ce mouvement circulaire, sa subconscience est continuellement incitée

(1) Nous n'avons pas à faire ici une étude sur les origines et la diffusion de la croix gammée, en sanscrit *svastika*, largement répandue en Europe dès les âges préhistoriques, et qu'on retrouve en Asie, en Afrique et en Amérique. La seule région du monde où jusqu'à présent, paraît-il, on n'en ait pas constaté l'existence est l'Australie. On consultera sur ce sujet, en dehors des travaux tendancieux qui ont paru en Allemagne depuis quelques années : Thomas Wilson, *The swastika, the earliest known symbol and its migrations, with observations on the migration of certain industries in prehistoric times*. Annual report of the board of regents of the Smithsonian instit... 1896.

à en poursuivre la giration, si bien qu'il finit à la longue par se donner le vertige.

Dans le premier cas comme dans le second, la vision obsédante des symboles actuellement en vogue doit avoir pour conséquence des troubles psychiques toujours prêts à se muer en ivresse de foule.

Les jeux changeants et dansants des lumières et des ombres, les flammes mouvantes des torches agitées dans la nuit, les illuminations qui étincellent sur un fond de ténèbres, les rayons des projecteurs arrachant brusquement à l'obscurité quelque scène destinée à frapper l'imagination, ou baignant soudain de la clarté d'une apparition surnaturelle la figure d'un chef adoré comme un dieu, servent encore à provoquer des transports extatiques, à la contagion desquels bien peu de gens sont en état de résister. Qu'il nous suffise de citer à ce sujet un passage vraiment typique d'un ouvrage publié d'abord en allemand, puis en français par l'un des principaux organisateurs de la propagande socialiste révolutionnaire en Allemagne, au cours des années qui ont précédé le triomphe d'Adolf Hitler (1) : « Une image de la dernière grande retraite aux flambeaux avant le jour des élections à Darmstadt, s'est gravée profondément dans ma mémoire. Vingt mille hommes marchaient dans la nuit, éclairés par des flambeaux et entourés d'épais nuages de fumée ; parmi les masses, des groupes symboliques surgissaient tout à coup... éclairés d'une lumière crue et frémissant de vie ; le rouge vif des drapeaux, la musique, les cris « Freiheit ! », le tonnerre de milliers de pas, battant rythmiquement le pavé, se fondaient en une symphonie inouïe ; une extase s'emparait de la foule en délire. Je me trouvai à côté d'une voiture de la presse et des membres du Reichstag. J'observai Löbe, le président du Reichstag,

(1) Prof. Dr Sergei Tschachotin, *Dreipfeil gegen Hacken Kreuz*. Verlag aktiver Sozialismus, Kopenhagen 1933, p. 79. Nous empruntons le texte qu'on va lire à la traduction française revue et augmentée, qui a paru sous le titre : Serge Tchakhotine, *Le Viol des Foules par la propagande politique*. *Nrf*, Gallimard, Paris 1939, pp. 190-191.

Il était debout, pressant des deux mains contre son cœur un bouquet de fleurs qu'une petite fille lui avait remis. Il fixait des yeux la masse défilant devant lui qui l'acclamait ; l'homme politique, calme et pondéré, était brusquement transporté dans un autre monde presque imaginaire ; on voyait qu'il était troublé, ému, bouleversé jusqu'au fond de son âme... »

C'est que la vieille magie du feu n'a rien perdu de son pouvoir ; elle n'a jamais cessé de fasciner et d'enchanter les hommes. Nous l'avons vue à l'œuvre chez les primitifs, qu'elle plonge dans une excitation folle. Nous savons de quel furieux enthousiasme elle agitait jadis les bacchants et les ménades, lorsqu'ils couraient par les forêts de la Thrace et de la Grèce, en brandissant des thyrses et des torches de résine. Aujourd'hui encore, elle exerce une influence à laquelle nul n'échappe. Quel est celui d'entre nous qui, après avoir contemplé longuement les flammes d'un foyer, ne s'est pas senti porté, sinon au rêve, du moins à une rêverie, où toute vie consciente s'engourdissait peu à peu, pour faire place à la vision de je ne sais quelles fantasmagories, qui n'avaient plus rien de commun avec la réalité ?

Parmi les stimulants qu'on impose aux regards figurent aussi les inscriptions et les devises qui s'étalent partout. Bien qu'elles n'aient le plus souvent aucun sens raisonnable, elles séduisent par la juxtaposition de lettres et de termes arbitrairement choisis, qui semblent s'appeler les uns les autres, et elles ont pour unique objet non de convaincre l'intelligence, mais de déchaîner les passions et d'éveiller les convoitises. Sur ce point, les groupements politiques actuels n'ont fait que s'inspirer des méthodes de la publicité commerciale, qui ne cesse d'avoir recours à des formules de ce genre pour vanter les mérites de tel ou tel produit et pour donner aux badauds l'irrésistible envie de s'en rendre acquéreurs. Sans doute y aurait-il lieu de se demander à ce propos si les procédés des spécialistes de la réclame n'ont pas largement contribué à préparer nos contemporains à subir la contrainte des entraîne-

ments grégaires. Quoi qu'il en soit, il importe de remarquer que, dans le cas qui nous occupe, l'excitant visuel tend à se combiner avec un excitant auditif, car les signes graphiques que les yeux perçoivent se traduisent tout de suite, puisqu'il s'agit de mots, par une succession de sons que le sujet enregistre dans sa subconscience, comme s'il les entendait répéter.

Non moins complexe est l'influence exercée sur les spectateurs par les cérémonies, où les membres des partis exhibent leurs uniformes, et par les défilés que leurs dirigeants s'empressent d'organiser à la moindre occasion. Ces manifestations théâtrales, qui ne sont que des imitations démesurément grossies des parades foraines, agissent à la fois sur la vue, sur l'ouïe et sur les nerfs des assistants et déterminent automatiquement en eux certains réflexes qui prouvent qu'ils ont passé à leur tour sous l'empire du rythme auquel s'étaient déjà soumis les figurants embrigadés dans le cadre des cortèges.

Nous voici donc amenés à considérer une nouvelle série de moyens couramment employés afin de provoquer des ivresses de foule. Ce sont ceux qu'on pourrait presque appeler les toxiques sonores.

Nul n'ignore que les cris sont particulièrement propres à exciter ceux qui les profèrent et ceux qui les écoutent. Que des individus, sous un prétexte quelconque, se laissent entraîner à des éclats de voix, et bientôt ils ne se possèderont plus. Il en sera de même des témoins du vacarme. Après un moment de surprise et peut-être d'indignation, ils finiront par se griser de ces exclamations bruyantes et par y faire écho, sans songer à se demander quels en sont les motifs ou ce qu'elles signifient. Ce phénomène, qui n'est que trop connu, est largement exploité par les agitateurs politiques, chaque fois qu'ils entreprennent d'ameuter les gens.

Les cris ont plus d'effet encore s'ils sont rythmés et cadencés, c'est-à-dire s'ils comportent des sons qui, plus fortement accentués que les autres, retentissent à intervalles réguliers.

On a constaté que le rythme s'accompagne fatalement d'un engourdissement de la conscience. Ce fait, qui pourrait expliquer déjà l'ivresse légère où toute véritable poésie réussit à plonger les âmes, se manifeste dans d'autres domaines avec une extraordinaire intensité. C'est ainsi, par exemple, que le rythme facilite incontestablement l'exécution des tâches les plus pénibles, en déterminant chez ceux qui s'en acquittent un état de nature hypnotique, qui supprime ou diminue au moins temporairement en eux la sensibilité à la fatigue. On s'en était aperçu jadis beaucoup mieux qu'aujourd'hui. Peut-être même conviendrait-il de chercher là l'une des causes qui ont rendu possible aux peuples de l'antiquité l'accomplissement de certains travaux gigantesques, alors que les moyens mécaniques dont ils disposaient étaient des plus rudimentaires.

Mais si l'on veut savoir vraiment jusqu'où peut aller la puissance du rythme, il faut se rappeler qu'on n'a jamais cessé de s'en servir dans les armées, pour exciter les soldats à se ruer contre l'ennemi, pour abolir chez eux toute réaction individuelle en face du danger et pour produire en eux une sorte d'anesthésie, destinée à leur rendre la férocité plus naturelle et le courage plus aisé. Il est permis du reste de se demander si les résultats auxquels on aboutit en mécanisant ainsi les hommes ont bien l'efficacité qu'on se croit en droit d'en attendre, car l'expérience prouve qu'une excitation prolongée, quelque intense qu'elle soit, est suivie d'une inhibition encore plus prononcée. Telle est indubitalement la raison de la défaite soudaine de certaines troupes, dont le dressage paraissait impeccable, mais dont un brusque revirement a paralysé tout à coup la combativité. Sans nous arrêter davantage à cette question, d'une importance capitale pour les chefs qui, assumant les responsabilités du commandement, devraient veiller par conséquent à sauvegarder la valeur morale de leurs subordonnés, en évitant de les réduire à la passivité d'un entraînement où sombre la conscience, retenons le fait que le rythme, obtenu par une succession de sons

tantôt forts, tantôt faibles et de durée inégale, que les voix ou les instruments reprennent selon une cadence invariable et que ponctuent des mouvements constamment répétés, exerce sur les témoins une influence stupéfiante, qui les livre sans défense à toutes les contagions grégaires.

On ne s'étonnera point que nous tenions à mentionner ici le rôle considérable qui, dans la préparation des ivresses de foule, est dévolu à la musique. Le rythme n'en constitue-t-il pas, avec la mélodie et avant elle, l'élément universel et primordial ? L'harmonie en effet n'est venue que beaucoup plus tard et l'on peut, semble-t-il, déterminer approximativement la date où s'en firent les premiers et timides essais (1).

A vrai dire, la musique est déjà par elle-même sinon un appel à l'inconscience, du moins une invitation à un rêve, auquel on s'abandonne en restant éveillé, et durant lequel surgissent des profondeurs de notre être les possibilités inexprimées et souvent inexprimables d'un monde étrangement confus que nous portons en nous. Tandis que la poésie est inséparable de la pensée dont elle subit les exigences, la musique, le moins intellectuel des arts, échappe à cette tutelle, parce qu'elle ne s'adresse pas directement à l'esprit. Son pouvoir suggestif s'exerce sur la vie psychique latente, c'est-à-dire sur un ensemble d'instincts et de penchants communs à tous les hommes. On s'explique donc qu'elle soit particulièrement apte à créer entre eux, par delà leurs divergences individuelles, des états collectifs où se mêlent et se confondent les tendances identiques qui sommeillent en eux.

C'est dans le rythme que s'affirme le plus impérieusement le dynamisme de la musique, et ce sont les éléments rythmiques qui y prédominent lorsque, dans les rassemblements populaires, on a recours à elle pour subjuguer les gens. Les deux moyens d'expression dont elle dispose sont le chant et les instruments. On sait

(1) Vers le IVe siècle de notre ère.

combien le premier est capable de galvaniser les foules. Qu'il se réduise à quelques notes ou qu'il comporte l'exécution de véritables hymnes, il ne tardera pas à être repris par des voix de plus en plus nombreuses, et le moment viendra où l'assistance entière en suivra la cadence dans des gestes inconscients. Son action sera plus décisive encore s'il est marqué par le retour régulier de refrains entraînants. Ces derniers s'imposeront aux auditeurs, qui ne pourront s'empêcher de les répéter machinalement et qui, en se livrant à cet automatisme à la fois vocal et verbal, goûteront bientôt un étrange enivrement. Ceux qui ont quelque expérience des réunions politiques ou religieuses savent qu'il n'est pas de procédé plus sûr pour maîtriser un public, pour le fondre en une masse homogène et pour l'amener à une malléabilité qui permet d'en obtenir tout ce qu'on veut.

La musique instrumentale contribue puissamment, elle aussi, à la naissance et au développement d'états grégaires nettement caractérisés. Les morceaux joués ont d'autant plus d'effet que la mélodie en est plus chantante et le rythme plus accentué. C'est ce qui détermine le choix de ceux que l'on exécute au cours de toutes les cérémonies destinées à réchauffer l'enthousiasme collectif. C'est également ce qui explique la répétition constante et quasi-rituelle de quelques œuvres, dont les qualités mélodiques et rythmiques provoquent immédiatement un élan unanime, à la contagion duquel personne ne songe à se soustraire.

La composition de l'orchestre n'est pas indifférente, lorsqu'il s'agit de créer dans un groupement quelconque une sorte d'unisson psychique. Les instruments à percussion, tambours, grosse caisse, cymbales, etc... tiennent ici le premier rang, parce que ce sont ceux dont la fonction est de scander le rythme. Il est curieux de noter l'importance croissante de ces éléments sonores, qui constituent ce qu'on appelle la batterie, dans certaines pièces musicales modernes. Ne semble-t-il pas qu'on en revienne parfois à ce qui occupe une place

prépondérante et presque exclusive dans les manifestations bruyantes dont se grisent les peuples sauvages ?

L'action exercée sur une assemblée par le timbre des instruments est aussi d'une grande efficacité. Les Anciens avaient remarqué que la trompette et la flûte, dite phrygienne, avaient la propriété de causer une exaltation générale. Quoique notre sensibilité à cet égard se soit sans doute émoussée, il n'en demeure pas moins que rien ne vaut une fanfare pour entraîner les gens. Quant à l'influence des instruments à cordes, si pénétrante soit-elle, elle a je ne sais quoi de plus intime, et elle paraît bien n'avoir qu'un rôle secondaire dans la formation des états de foule.

L'un des principaux résultats de la musique vocale ou instrumentale est d'amener les individus à des mouvements d'ensemble, auxquels ils obéissent le plus souvent à leur insu et qui sont susceptibles d'atteindre une extrême violence. Tel était jadis le cas, on s'en souvient peut-être, chez les prophètes orientaux. Les effets physiologiques et psychiques d'une gesticulation poussée ainsi jusqu'à la frénésie, sont comparables à ceux d'une intoxication. Les désordres fonctionnels, introduits par ce moyen dans l'organisme, provoquent des vertiges et finalement une inconscience totale, qui permet les pires folies. Il arrive parfois qu'une agitation de ce genre s'empare des assemblées politiques et y donne lieu à des scènes tumultueuses, qui rappellent les spectacles offerts par les confréries des derviches hurleurs. Sans aboutir nécessairement à des phénomènes aussi caractérisés, la répétition constante de certains gestes, auxquels on se plaît à reconnaître je ne sais quelle signification symbolique, impose aux assistants des attitudes contraintes, qui risquent de leur causer des troubles circulatoires et qui, en tout cas, ne peuvent manquer d'entretenir et d'accroître leur nervosité. De plus, comme il s'agit d'exercices collectifs, la contagion s'en mêle et détermine bientôt une surexcitation de plus en plus intense, à laquelle chacun contribue pour sa part. Ne sait-on pas combien il est

difficile de se contenir pour ne pas s'associer aux applaudissements de commande qui saluent quelque vedette de la politique ou du théâtre, et combien, le branle une fois donné, une sorte d'emportement saisit les gens et les force à battre des mains ?

Ces mouvements suggérés, imités et sans cesse renouvelés, jouent dans les réunions publiques un rôle d'une importance capitale. Ils impliquent une participation progressive de toutes les personnes présentes à une action générale, qui tend à supprimer chez elles la moindre velléité d'indépendance et à les fondre dans le bloc homogène que constitue une foule. Ceux qui ont quelque habitude du maniement de leurs semblables, ont fait fréquemment l'expérience de l'efficacité de ce procédé, grâce auquel des éléments disparates et réfractaires en apparence aux pressions extérieures, finissent par être absorbés dans la masse humaine à laquelle ils se sont trouvés mêlés. C'est à de telles méthodes que les représentants d'un certain revivalisme ont recours, lorsqu'ils décident de « mettre à l'épreuve » leur auditoire, en lui demandant de témoigner par des gestes qu'il a été touché. C'est la même technique de l'entraînement grégaire que les agitateurs utilisent plus largement encore, afin de forcer les adhésions au programme qu'ils préconisent.

La facilité et la promptitude avec lesquelles le mouvement se propage, ne se manifestent pas seulement dans les rassemblements proprement dits. Les indifférents qui, dans la rue, regardent un cortège, subissent presque fatalement l'influence de l'élan qui l'anime. Ils emboîtent le pas ; ils copient la mimique de ceux qu'ils suivent des yeux ; ils se laissent griser par leur enthousiasme. Voici comment un auteur que nous avons déjà cité décrit les effets de ce qu'il appelle « la gymnastique révolutionnaire » des organisations socialistes en Allemagne :

« Derrière la procession... on vit se former un nouveau et long défilé sans drapeaux, ni musique ; c'étaient les « activés », les spectateurs entraînés, qui, ne pouvant

plus garder une attitude passive, s'élançaient eux aussi dans le défilé, et faisaient cause commune avec nous — ils étaient gagnés (1) ».

Dans ce qu'on vient de lire, on retiendra les mots « gymnastique révolutionnaire ». Ils sont significatifs. Si, comme nous l'espérons, nous pouvons étudier plus longuement un jour cette forme inférieure de la mystique consistant à imposer au corps des exercices plus ou moins violents, qui en troublent les fonctions organiques, ou au contraire une immobilité rigide, qui en paralyse les réactions normales, nous aurons l'occasion de montrer combien on réussit par là à jeter le désarroi dans les cerveaux et à mettre les êtres humains hors d'eux-mêmes. En attendant, notons qu'il y a des gymnastiques révolutionnaires ou autres qui figurent incontestablement à l'origine des ivresses de foule.

Si des mouvements qui gardent l'allure de démonstrations ordonnées et pacifiques se révèlent déjà capables de subjuguer et d'entraîner les masses, nul ne s'étonnera que des manifestations qui donnent l'impression d'une force brutale, librement déchaînée, n'aient un rôle encore plus décisif dans l'apparition de phénomènes grégaires.

On sait en quel émoi de simples joutes sportives réussissent à mettre des multitudes de gens. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder ceux qui se pressent sur un champ de courses ou qui contemplent dans un stade une compétition quelconque entre des équipes rivales. Beaucoup d'entre eux semblent passer d'une sorte de ferveur extatique à un enthousiasme délirant qu'ils n'arrivent plus à maîtriser. Quand les scènes

(1) Serge Tchakhotine, *Le Viol des Foules*, p. 190. Voir pp. 185-190. Le texte allemand est plus frappant encore : « Jetzt kam das überraschende, das handgreiflich die Wirkung des Zuges beweisende Ergebnis : hinter dem abgeschlossenen Züge marschierte nun ein neuer langer Zug, ohne Fahnen, ohne Musik : es waren die aktivierten, die mitgerissenen Zuschauermassen — sie konnten nicht mehr passiv bleiben, sie liefen nach, sie machten mit — sie waren gewonnen. Es war ein klahrer, unumstösslicher Beweis der erzielten Aktivierung, ein Triumph der Wirksamkeit der neuen Propagandamethoden. » *Dreipfeil gegen Hakenkreuz*, pp. 78-79.

qui se déroulent sous les yeux du public cessent d'être des jeux pour devenir de véritables luttes, comme dans les combats de boxe ou dans les tauromachies, l'exaltation générale grandit encore et prend parfois le caractère nettement morbide d'une crise d'hystérie collective. Elle risque de se changer en folie furieuse si les spectateurs sont incités à se mêler eux-mêmes à des actes de violence perpétrés devant eux. Les fauteurs de désordres ne l'ignorent point et ils poussent leurs partisans à se livrer contre les biens et les personnes de malheureux sans défense à des agressions concertées, parce qu'ils peuvent être sûrs qu'ils verront aussitôt se joindre à leurs bandes des foules de plus en plus nombreuses, grisées par l'attrait du pillage et par la vue du sang.

C'est à cela qu'aboutit en fin de compte une « gymnastique révolutionnaire », dont la nature contagieuse et les conséquences néfastes ne sauraient être mises en doute. Aux mouvements qui n'étaient que des jeux en ont succédé d'autres : des emportements sauvages qui détruisent et qui tuent.

Les divers procédés d'intoxication psychique que nous avons examinés jusqu'à présent sont doués d'une puissance que des expériences anciennes et récentes n'ont pas cessé de confirmer et qui agit d'autant plus sûrement que le milieu dans lequel elle s'exerce a été mieux préparé à en subir les effets. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit précédemment touchant l'époque où nous vivons et les convulsions qui, depuis quelques années, secouent sans répit le monde et les âmes. Ce sont là des circonstances éminemment favorables à l'éclosion de toutes les démences individuelles et collectives. Mais à côté de cela il existe d'autres facteurs qui, convenablement utilisés, peuvent servir d'adjuvants aux excitants sensoriels qu'on dispense si abondamment à nos contemporains. Ainsi il est bien évident que des états grégaires apparaîtront plus aisément au sein de groupements humains qui réalisent par eux-mêmes une certaine unité. Tel est le cas dans

les régions où la population est fortement concentrée et plus spécialement dans les grandes agglomérations ouvrières, dont les habitants, soumis à des conditions d'existence à peu près identiques, présentent au point de vue mental et même au point de vue physique de nombreux traits qui leur sont communs. On aura beau jeu de provoquer des troubles contagieux chez des êtres déjà prêts par leur tempérament et par leurs habitudes à s'agglutiner en une masse compacte. Les professionnels de l'agitation en ont l'intuition plus ou moins confuse et n'ont pas manqué d'en tirer profit. De là leurs efforts pour se composer un public aussi homogène que possible, en conviant à leurs réunions des gens qui appartiennent aux mêmes couches sociales ou à la même classe d'âge. La prédilection que plusieurs d'entre eux marquent pour des auditoires recrutés exclusivement parmi les adolescents leur est dictée en grande partie par le souci qu'ils ont de se faciliter ainsi la tâche. Ils semblent également s'être rendu compte que la jeunesse n'est pas seulement portée par instinct à se dresser en bloc contre ses aînés, mais qu'elle est aussi d'une sensibilité extrême aux moindres suggestions. De là encore le soin qu'ils prennent de se faire toujours accompagner d'une troupe bien cohérente de fanatiques, préalablement surexcités, qui formeront comme le noyau autour duquel les foules qu'ils ameutent viendront naturellement se condenser.

On a souligné avec raison l'importance du rôle d'un parti solidement organisé dans les manifestations qui préparent le triomphe d'un mouvement révolutionnaire. Certains régimes ont même adopté, afin d'asseoir leur tyrannie sur une base jugée par eux inébranlable, la formule singulière et pour le moins contradictoire du « parti unique » (1). Il est vrai que, dans le domaine qui

(1) Il me semble que j'entends encore un des officiers de la colonne motorisée allemande qui fit prisonnier le bataillon au milieu duquel je me trouvais, le 19 juin 1940, vanter les mérites de ce « parti unique », auquel il attribuait la victoire, fort heureusement momentanée, que venait de remporter son pays.

est le leur, nous n'en sommes plus à un illogisme près. Ce que nous devons retenir, c'est que nous trouvons ici en présence d'un cas particulier d'une loi générale. On constate en effet partout, à l'origine des entraînements grégaires, l'intervention de groupes plus ou moins nombreux d'exaltés qui propagent autour d'eux leur enthousiasme ou leur névrose. Qu'il s'agisse des sociétés secrètes des peuplades de l'Afrique et de l'Océanie, des cercles de prophètes dans les vieilles religions orientales, des corybantes, des courètes et des thiases dionysiaques dans le monde égéen et grec, des confréries de l'Islam, des sectes et des conventicules d'illuminés dans l'histoire du christianisme, ou encore des partisans fanatisés de telle ou telle doctrine politique, le résultat est toujours le même : l'ivresse de ces intoxiqués psychiques gagne de proche en proche et s'étend comme un incendie dans la forêt. Par quelles voies le virus qui avait pénétré en eux a-t-il pu s'introduire dans les centres nerveux des autres ? Nous n'en savons rien. Prétendre justifier l'influence des premiers en invoquant de la part des seconds une imitation consciente de l'exemple donné est évidemment une erreur, car ce n'est pas de bon gré qu'on se laisse entraîner à des transports délirants ou à des crises épileptiques. Parler d'une imitation inconsciente n'est en réalité qu'une nouvelle façon de poser le problème, car c'est précisément cette inconscience qu'il faudrait expliquer. Ce qui demeure incontestable, c'est d'abord le fait d'une contagion dont les progrès ne connaissent point d'obstacles et déroutent toutes les prévisions. Ce qui n'est pas moins certain, c'est l'efficacité d'une méthode qui consiste à employer une troupe d'énergumènes, — ce mot pris dans son sens originel de possédés — afin de provoquer une effervescence générale.

Cette action exercée par des groupes de fanatiques n'est sans doute que la forme atténuée d'une puissance de suggestion plus impérieuse encore, celle des individus qu'on désigne sous le nom de meneurs et qui se considèrent eux-mêmes comme les chefs des masses qu'ils fascinent

Remarquons d'abord qu'à l'encontre des prophètes et des génies authentiques, qui sont presque toujours méconnus de leurs contemporains et dont on n'accepte que plus tard les révélations et les découvertes, le meneur est quelqu'un qui réussit à s'imposer tout de suite et qui recrute rapidement des adhérents de plus en plus nombreux (1). Ce succès immédiat, si déconcertant qu'il paraisse et qu'il soit à bien des égards, a pourtant des causes dont il ne doit pas être impossible de déterminer la nature.

Il serait évidemment du plus haut intérêt de posséder des fiches médicales concernant des personnages qui ont joui momentanément d'un prestige incomparable. A défaut de pareils documents qui manquent pour le passé et qui, dans le présent, à supposer qu'ils existent, demeurent inaccessibles, on peut néanmoins glaner çà et là quelques faits qui sont de notoriété publique et qui nous éclairent sur le tempérament de certains de ces individus. On sait, par exemple, qu'il y a parmi eux des hypomaniaques, des obsédés, des êtres sujets à une hyperactivité de l'automatisme mental et des anormaux sexuels.

Leur constitution névropathique les prépare-t-elle au rôle qu'ils vont jouer ? Il suffit d'avoir été témoin de l'une des réunions qu'ils président, ou même simplement d'en avoir lu la description, pour se rendre compte que leur influence a un caractère nettement morbide. Dès qu'ils se montrent, un vent de folie souffle sur l'assistance. Elle se dresse d'un seul élan, irrésistiblement attirée vers l'être déjà mythique, en qui elle salue son héros et son dieu. Les bras se lèvent brusque-

(1) Malgré les apparences, Mahomet ne fait pas exception à la règle. Pendant la période de son activité à La Mecque, il a été prophète et prophète incompris. Mais lorsqu'il fuit à Médine, un changement radical s'opère en lui : le prophète devient un meneur, et c'est alors seulement que son succès s'affirme. Pour se convaincre de cette transformation, il suffit de comparer dans le Coran les sourates mecquoises et les sourates médinoises. Cette substitution de l'agitateur politique au héros religieux est véritablement le nœud du drame qui n'a jamais cessé de troubler l'Islam, où l'exemple de Mahomet continue à trouver d'innombrables imitateurs.

ment, comme s'ils étaient mus par un gigantesque ressort. Un hurlement d'enthousiasme sort de toutes les bouches. Lorsque le tumulte s'est apaisé, l'homme qui s'est proclamé lui-même marqué par le destin pour une tâche prodigieuse prend la parole. Ce qu'il dit importe peu. Les mots qu'il prononce n'ont pas besoin de pénétrer dans la pensée des auditeurs ; ils les empoignent, ils font vibrer et tressaillir leurs corps. Des gens fondent en larmes ; d'autres semblent oppressés par un poids écrasant ; d'autres suivent d'un regard halluciné les visions fantastiques qui se déroulent devant eux ; d'autres s'abandonnent à une sorte d'extase. Cependant l'orateur s'excite ; il vocifère, il menace, il lance des imprécations et des appels. Sa voix s'enfle, s'élève et finit par se changer en un long glapissement. Ses gestes deviennent de plus en plus frénétiques. L'assemblée s'associe à ses transports ; elle se plie à ses attitudes, elle imite ses mouvements. Avec lui elle se penche, avec lui elle se redresse, avec lui elle se démène dans une gymnastique effrénée. Enfin elle l'acclame d'un cri tonnant, qui se prolonge et se répète et se répercute, comme s'il n'allait jamais cesser.

Supposons que nous assistions à un spectacle analogue, mais avec un nombre de figurants beaucoup plus réduit et, cette fois, sans mise en scène, sans drapeaux, sans insignes, sans uniformes, sans orchestre... Où penserions-nous nous trouver, sinon dans quelque asile d'aliénés, au moment où un hystérique, insuffisamment isolé, communique aux autres malades la crise qui l'agite ?

La contagion qui émane du meneur va nous renseigner sur son propre cas et peut-être en même temps sur l'origine et la nature de certains troubles mentaux observés chez d'autres gens.

Comment s'expliquer que cet individu n'ait qu'à paraître et à ouvrir la bouche pour soulever aussitôt un enthousiasme délirant ? D'où vient l'extraordinaire fascination qu'il exerce immédiatement sur ceux qui l'approchent ? En quoi répond-il si parfaitement à leur attente ?

Cette communion mystérieuse qui s'établit en un instant entre eux et lui n'est pas due à je ne sais quelle supériorité géniale qui lui permettrait de s'imposer à eux. Elle résulte tout simplement du fait qu'ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître en lui le représentant typique de ce qu'ils se sentent confusément être eux-mêmes, en tant qu'ils participent au fonds commun de leur race, de leur peuple ou de leur milieu social. Il semble en effet que toutes les impulsions larvées qui hantent leur subconscience se soient concentrées dans l'être qu'ils idolâtrent, et qu'elles y aient acquis une force suffisante pour faire irruption dans le champ de sa conscience et pour se manifester au dehors dans ses paroles et dans ses actes.

Ainsi ce qui caractérise le meneur, c'est une prédisposition singulière à ramasser et à condenser en lui ce qui demeure latent et diffus chez les autres, à devenir l'incarnation vivante de leurs instincts brutaux, de leurs penchants ataviques, de leurs passions comprimées, de leurs désirs inassouvis. Il est l'organe par lequel s'effectuent les poussées collectives, la voix où retentissent les revendications inexprimées des masses, l'agent de leurs fureurs contenues et refoulées. Ne serait-on pas en droit de dire à son sujet qu'il a été le possédé de ceux qui l'environnent, avant de les posséder à son tour, et qu'il est, lui le premier, le jouet des entraînements grégaires dont il va être la cause ? La constatation selon laquelle le meneur est fatalement mené tôt ou tard par les fanatiques qui le suivent, n'est pas vraie seulement si l'on examine l'aboutissement de son action. Elle se justifie davantage encore lorsqu'on cherche à découvrir les raisons profondes de son influence. N'est-ce point parce que les foules se retrouvent en lui dans leurs ambitions, leurs haines et leurs violences, qu'il réussit aussi aisément à les subjuguer et à en faire ce que bon lui semble ?

C'est à dessein que nous venons d'employer le mot de possédé, car il y a des analogies frappantes entre l'état du névrosé, auquel on a coutume de donner ce

qualificatif, et celui du meneur. Comme ce dernier, le possédé est affligé d'une réceptivité morbide à l'égard de toutes les pressions qui proviennent de son entourage. Il les accumule en lui et il leur sert d'exutoire. Comme le meneur encore, il obéit, quand il paraît en public, aux suggestions que lui prodiguent à leur insu les témoins de ses crises, et il y puise sans relâche les éléments du rôle qu'il joue en leur présence.

Ce que le possédé est chez les sauvages, l'individu appelé médium l'est chez les civilisés. S'il se croit en communication avec le monde des esprits désincarnés, c'est qu'il est dominé par les influences plus ou moins troubles qui émanent à la fois de sa subconscience à lui et de celle des autres gens, et qui se montrent d'autant plus actives qu'une excitation préalable les a soustraites au contrôle d'une pensée réfléchie et d'une volonté en éveil. Peut-être en est-il de même de certains aliénés, dont la psychose serait imputable à une sorte d'hyperesthésie, qui les rendrait si sensibles à l'action des forces psychiques inférieures du milieu où ils vivent, qu'ils n'en seraient plus eux-mêmes que l'expression et le reflet.

En essayant de déterminer les causes du succès des meneurs, nous n'avons pas la prétention d'avoir entièrement expliqué leur aptitude à provoquer des ivresses de foule. Il est possible qu'ils aient encore pour cela des dons spéciaux, auxquels conviendrait sans doute l'épithète de parapsychiques, qui désigne des pouvoirs dont la vraie nature nous échappe. On attribue en effet aux plus renommés de ces agitateurs un « magnétisme » qui les rendrait capables d'affoler leurs auditeurs et de les mettre en transe. On signale aussi chez eux des intuitions télépathiques, grâce auxquelles ils seraient à même de « tâter le pouls » d'une assemblée, d'en mesurer la tension, d'en prévoir les mouvements et d'en diriger à leur guise les emportements les plus frénétiques. Tout cela semble bien indiquer chez eux l'existence de facultés encore mal définies et d'un caractère anormal, mais qui seraient douées d'une puissance de pénétration compa-

rable à celles des radiations émises par certains corps. Chose étrange, ces énergies se heurtent aussi à des obstacles, que des tempéraments réfractaires aux excitations collectives ne sont pas seuls à leur opposer et qui surgissent également, on ne sait pourquoi, dans le domaine matériel. On a observé par exemple que l'influence d'un meneur ne s'étendait pas toujours à la totalité de la salle où il tenait une réunion et que telles ou telles conditions de temps ou de lieu lui étaient défavorables. Ne serait-on pas en droit d'en conclure que ce sont surtout des facteurs d'ordre physique qui interviendraient dans son cas pour l'aider ou le desservir selon les circonstances ? Remarquons à ce propos que, dans les problèmes que soulèvent la naissance et le développement des intoxications individuelles ou grégaires, physiologiques ou psychiques, nous n'en sommes pas à une hypothèse ou à un mystère près.

Par contre, ce qui ne saurait être mis en question, c'est l'habileté singulière dont quelques-uns de ces individus font preuve, lorsqu'il s'agit d'exploiter les dons qui leur sont départis et, d'une façon générale, tout ce qui contribue à créer ces ivresses de foule, desquelles ils ne peuvent pas plus se passer qu'un toxicomane de sa drogue (1). Un pareil fait n'est pas pour nous étonner, car il est notoire que des maniaques et même de véritables fous se montrent souvent fort avisés dans l'élaboration et dans l'exécution des plans que leur suggère leur obsession ou leur délire.

Comment se manifeste chez certains meneurs cette adaptation, parfois si frappante, à la tâche qu'ils se sont assignée ? D'abord par ce qu'on pourrait appeler une sorte de déformation professionnelle. Ils ont une telle hantise de l'ensemble ethnique ou social qui les maîtrise et dont ils se croient prédestinés à devenir les chefs, qu'ils paraissent absolument incapables de concevoir la possi-

(1) On peut affirmer, en règle générale, qu'un meneur se vide de sa substance lorsqu'il est empêché, pourune raison quelconque, d'entretenir sa propre exaltation en prenant part à de grandes manifestations collectives.

bilité chez les êtres humains d'une vie personnelle indépendante, et qu'ils ne les aperçoivent plus qu'en bloc, toujours agglomérés en collectivités ou en partis. La masse et le nombre existent seuls à leurs yeux. Ils se grisent des chiffres qu'ils alignent et ils éprouvent à les grossir démesurément un vertigineux enthousiasme qu'ils propagent autour d'eux.

Le second trait qui les caractérise est leur acharnement à imposer aux autres ce qui les obsède eux-mêmes. Non contents de s'en tenir dans leur propre comportement à leur idée fixe, qu'ils appellent « idée unique » et qu'ils qualifieraient volontiers de géniale, ils ressassent continuellement celle-ci, comme s'ils s'étaient rendu compte que cette répétition incessante ne peut manquer d'exercer à la longue une action suggestive sur la subconscience des gens, c'est-à-dire là où s'élaborent les véritables mobiles de tous les entraînements grégaires. Il semble qu'un instinct secret avertisse le meneur que rien ne lui serait plus préjudiciable que de tenter de raisonner son public et de l'inviter à réfléchir. Jugeant les autres aussi bornés que lui, il entend concentrer leur attention sur un seul point, de façon à les fasciner et à endormir en eux la faculté de penser. Il s'y emploie avec une obstination farouche, en reprenant sans trêve les assertions initiales dont il s'imagine être l'inventeur et qui ne sont en réalité que l'expression des passions les plus élémentaires de son peuple ou de sa classe. De là, lorsqu'on écoute ses discours, l'impression d'extraordinaire pauvreté qu'on en garde. De là également le malaise qu'on éprouve à constater que des auditeurs, qu'on voudrait croire sensés, peuvent s'enthousiasmer d'élucubrations aussi vaines, dans lesquelles on ne trouve que des formules creuses, des accusations sans fondement et d'absurdes violences de langage, destinées à étayer quelques affirmations tendancieuses, toujours les mêmes, et qui, à y regarder de près, n'ont souvent aucune signification.

Reconnaissons enfin l'ingéniosité de ces agitateurs dans l'organisation de leurs campagnes politiques,

Comme beaucoup d'autres maniaques qui ne négligent rien quand leur manie est en jeu (1), ils s'appliquent avec une minutie déconcertante à préparer le triomphe de la cause dont ils se proclament les champions. Sans doute y sont-ils aidés par des individus plus instruits qu'eux et qui se sont faits leurs satellites, afin de se ménager des profits substantiels auprès de ceux qui pourraient devenir les maîtres de demain. Il n'en demeure pas moins que, malgré leurs hallucinations délirantes, ces exaltés sont souvent étrangement lucides dans le discernement des méthodes qui agissent sur leurs semblables. S'il faut leur concéder quelque obscur génie, c'est dans leur propagande que celui-ci se révèle, c'est-à-dire précisément dans le domaine où leur passion les pousse, et dans lequel, en raison même de leur ataraxie morale, aucun scrupule ne va les embarrasser. Pour augmenter l'efficacité des procédés d'excitation collective dont nous avons déjà parlé, ils n'ont pas seulement recours à des artifices que ne désavouerait pas le plus habile des acteurs ou le plus adroit des metteurs en scène, mais encore à tous les moyens qui sont propres à déchaîner des passions ou à provoquer des explosions de haine et de cruauté, aux fausses nouvelles, aux attentats réels ou simulés, à l'emploi délibéré de la terreur.

La coexistence dans un même être d'un fanatisme qui touche à la démence, et d'une sagacité calculatrice, qui n'abandonne rien au hasard, laisse ouverte au point de vue médical et légal la question de la responsabilité des meneurs. A vrai dire, il est rare qu'une telle question se pose effectivement, car les sautes de vent sont brusques dans les tourmentes révolutionnaires et la foule ne pardonne pas aux hommes qui l'ont enivrée d'être frustrée par quelque échec des satisfactions qu'elle attendait d'eux et qu'ils n'avaient cessé de lui promettre, lorsqu'ils exaspéraient ses convoitises.

Cependant si un jugement pouvait être prononcé dans

(1) A cet égard, l'exemple des toxicomanes est frappant. Les médecins des cliniques de désintoxication en savent quelque chose.

leur cas, il ne devrait pas les frapper seuls et sans atteindre du même coup d'abord les individus qui, pour des motifs plus ou moins avouables, leur ont fourni les fonds nécessaires au recrutement de leurs partisans et au développement de leur propagande, ensuite la collectivité entière dont ils ne sont que les représentants. Un groupe ethnique ou social a toujours les meneurs qu'il mérite, parce qu'il a ceux qu'il s'est façonnés lui-même à son image, en leur imposant les suggestions auxquelles ils obéissent.

Peut-être estimera-t-on, devant les événements de notre temps, qu'une pareille affirmation fait peser sur l'humanité actuelle en général et sur certains peuples en particulier une terrible accusation. Nous n'en disconviendrons point. L'abandon systématique de toute spiritualité, la recherche exclusive des biens matériels, la négation des droits de la personne et le culte de la force brutale ne pouvaient manquer d'aboutir à une déchéance intellectuelle et morale qui laisserait le champ libre à des instincts sauvages que rien n'arrêterait plus. Les faits que nous avons sous les yeux l'attestent avec une évidence irrésistible. Ne semble-t-il pas que l'on soit en droit d'évoquer en ce moment un passage de l'Apocalypse, dans lequel le voyant de Patmos relate que, mis soudain en présence d'un être mystérieux, symbolisant l'un des grands fléaux qui détruisent les hommes, il entend une voix crier à ce héraut de la mort : « Lance ta faucille et moissonne ; car le temps de moissonner est venu, la moisson de la terre est mûre (1) ! »

Pour achever de nous enquérir des causes des entraînements grégaires, il nous reste encore à nous demander par quel mécanisme les excitants psychiques dont on se sert afin de provoquer des ivresses de foule agissent sur les êtres humains.

Comment se fait-il que des impressions visuelles et auditives soient capables de produire chez eux des réactions physiologiques du même ordre que celles qui

(1) *Apoc.* ch. XIV. v. 14 et 15.

pourraient résulter dans leur organisme d'un assouvissement réel des appétits qu'on cherche à éveiller en eux ?

Les travaux du physiologiste russe I. P. Pavlov sur l'activité nerveuse supérieure de certains animaux nous fournissent à cet égard de précieuses indications. Il va sans dire pourtant qu'il faut se garder de confondre ces observations avec des explications et d'étendre sans réserve à l'homme les conclusions auxquelles on aboutit en soumettant des bêtes à des expériences de laboratoire.

Ces dernières, dans le détail desquelles nous n'avons pas à entrer ici (1), ont permis d'établir les conditions de l'apparition et de la disparition de réflexes procédant d'une cause purement psychique et sans aucun rapport avec la fonction particulière qu'ils vont mettre en action. Ce sont les réflexes dits « conditionnels » ou « conditionnés », par opposition aux réflexes innés, normaux, automatiques, que l'on qualifie d' « absolus » et qui se manifestent spontanément, dès que les organes qu'ils intéressent ont été touchés. Une excitation sonore, lumineuse, tactile, motrice, si elle a été synchronisée régulièrement et à plusieurs reprises avec une satisfaction véritable donnée à un instinct élémentaire qui se trouve être, en l'espèce, celui de la nutrition, suffira seule, au bout de quelque temps, à déclencher le processus physique que l'introduction d'un aliment dans la cavité buccale entraîne infailliblement.

Il importe cependant de remarquer qu'à partir d'un certain moment le pouvoir de ces excitants artificiels s'épuise, si bien qu'il devient nécessaire, pour en assurer le renouvellement, de leur adjoindre derechef la substance nutritive qu'ils avaient accompagnée d'abord à la manière d'un signal (2).

N'y aurait-il pas lieu de dégager de ce premier ensemble de faits de curieux enseignements sur les

(1) Voir à ce sujet I. P. Pavlov, *Les Réflexes conditionnels, Etude objective de l'activité nerveuse supérieure des animaux.* Nouvelle édition. Félix Alcan, 1932.

(2) *Id. ibid.*, p. 40-41 ; 45-48 ; 52 et suiv.; 71-73...

moyens d'assurer et d'expliquer l'efficacité de la propagande ? Au point de départ de celle-ci il faut sans doute autre chose que des paroles, des drapeaux, des emblèmes et de la musique. Quelques manifestations violentes, des coups de main exécutés contre des établissements et des personnes, ou pour le moins une mise en scène donnant aux figurants l'illusion qu'ils jouent un rôle actif, en raison des uniformes qu'ils revêtent et des manœuvres auxquelles ils se livrent, constituent des facteurs indispensables au succès d'un mouvement révolutionnaire. Mais ensuite on pourra se contenter, durant une période plus ou moins longue, des signes qui évoquent la réalisation du programme dont les meneurs ont nourri les ambitions de leurs partisans. Comme dans les cérémonies magiques, des mots, des formules, des gestes, des symboles susciteront les réflexes qu'implique une possession anticipée des avantages convoités. Seulement l'heure sonnera tôt ou tard où il faudra rendre leur acuité primitive à ces excitants factices dont la pointe s'est émoussée. C'est ainsi qu'on sera fatalement conduit à recourir de nouveau aux procédés brutaux du début, mais cette fois avec une ampleur qui n'aura pas manqué de croître proportionnellement au développement de l'influence acquise et à l'augmentation du nombre des adhérents gagnés. L'impérieuse nécessité de procurer à ces derniers des satisfactions positives, en doublant d'une propagande par le fait une propagande psychique, qui risquerait sans cela de perdre toute influence, aura pour conséquences des grèves, des occupations d'usines, des pillages organisés et des combats de rues, s'il s'agit de revendications sociales, des agressions contre les Etats voisins et des guerres de conquête, si les prétentions qu'on a émises visent à un bouleversement de l'ordre international.

Il semble en vérité que les événements qui se sont succédé au cours de ces dernières années apportent une confirmation frappante, dans le domaine politique, aux expériences que Pavlov et ses collaborateurs ont poursuivies sur des animaux. Ne songeront pas à s'en étonner

ceux qui savent combien les phénomènes grégaires sont propres à ramener les hommes au niveau de la brute.

Parmi les résultats obtenus dans le laboratoire du savant russe figurent également de nombreuses observations sur la sensibilité des chiens aux stimulants psychiques. Ils sont d'autant plus réceptifs qu'on les a habitués plus longtemps à la servilité. Par contre ils se montrent d'autant plus réfractaires que « le réflexe de liberté », selon la terminologie de Pavlov, est plus développé en eux. De rigoureuses méthodes d'expérimentation ont prouvé l'importance du rôle que joue à cet égard la manière dont s'effectue l'élevage de l'animal (1). Des chiots qui avaient grandi dans des cages se prêtaient beaucoup mieux à l'élaboration de réflexes conditionnels, que leurs congénères de la même portée, dont la croissance n'avait été soumise à aucune entrave.

Des constatations identiques ne paraissent-elles pas devoir s'imposer dans le cas des êtres humains ? Comme nous l'avons remarqué à maintes reprises au cours de notre enquête, il y a des peuples qui sont plus accessibles que d'autres aux suggestions qui produisent des états de foule. Ce trait qui les caractérise résulte du dressage auquel leurs chefs et leurs régimes n'ont pas cessé de les assujettir.

Nous avons encore noté que la même prédisposition se retrouve au sein de certains groupes religieux et politiques. Est-il surprenant que ce soient précisément ceux dont les membres sont astreints à des pratiques et à une discipline qui tendent à étouffer en eux toute indépendance personnelle ?

L'histoire enfin nous a fourni la preuve que jamais cette susceptibilité à ressentir les effets des excitants psychiques n'est plus vive et plus générale que pendant les époques de misère et d'oppression, c'est-à-dire lorsque les hommes subissent des contraintes qui correspondent aux cages dans lesquelles Pavlov emprisonnait ses chiens.

(1) Cf. Pavlov, *op. cit.*, pp. 289-294.

Les expériences de l'éminent physiologiste sur les phénomènes d'inhibition sont aussi fort suggestives (1). Nous avons déjà signalé le processus en vertu duquel les réflexes conditionnels sont graduellement éliminés, si l'on néglige trop longtemps d'associer aux excitations artificielles d'où ils procèdent les satisfactions réelles que l'organisme exige. Il y a d'autres facteurs qui agissent dans le même sens. C'est ainsi, par exemple, que l'apparition soudaine d'un stimulant nouveau suffit à paralyser tout à coup l'influence de ceux dont on se servait auparavant. Ce fait nous aide à comprendre les répercussions que risque d'avoir sur l'attitude du public le choc de deux propagandes adverses, ayant, l'une ou l'autre, recours à quelque procédé de réclame jusqu'alors inusité. Sans doute s'expliquerait-on plus aisément les revirements subits des foules si, au lieu d'en chercher l'origine dans un changement mystérieux des opinions et des croyances, on y voyait simplement l'action d'un mécanisme physiologique qui s'impose à des individus incapables de raisonner.

Pavlov range parmi les cas d'inhibition l'hypnose partielle ou totale qu'on a pu constater chez des animaux à la suite d'une excitation absolument inattendue ou d'une extrême intensité. On connaît à ce sujet la fameuse expérience du Père Kircher, en 1646, précédée probablement par celle de Daniel Schwenter, en 1636, sur le sommeil artificiel dans lequel on réussit à plonger des oiseaux de basse-cour en traçant devant eux une raie blanche sur le sol (2). Leur état cataleptique serait dû d'après le savant russe à une inhibition réflexe rapide de la zone motrice des hémisphères cérébraux (3).

Ce qui nous importe ici, c'est moins l'interprétation proposée, que cette brusque passivité, dont une impression sensorielle aiguë a été la cause. Une publicité tapageuse à l'excès, une explosion de fanatisme que rien ne

(1) Pavlov, *op. cit.*, pp. 61, 78, 74, 87, 99, 100, 196, etc...
(2) Cf. Dr Grasset. *L'Hypnotisme et la Suggestion.* 2e éd. Octave Doin, Paris 1904, pp. 116-121.
(3) Pavlov, *op. cit.*, p. 302, pp. 316-332.

laissait prévoir, une manifestation d'une violence inouïe ne produisent-elles pas des effets analogues sur les êtres humains ? On dirait qu'ils sombrent eux aussi dans une sorte de torpeur hypnotique, qui abolit en eux les mouvements volontaires et qui, comme une intoxication, les fait passer de l'état de veille à un état de rêve, étrangement propice à tous les automatismes.

Il y aurait encore beaucoup à retenir des expériences de Pavlov sur le processus d'irradiation qui, diffusant à travers le système nerveux dans les centres corticaux et de là, dans le bulbe, l'action des excitants psychiques, prépare ainsi le jeu des réflexes conditionnels, qui vont déterminer le comportement du sujet (1). Il est vrai que les observations du professeur de l'Université de Léningrad et de ses assistants concernent seulement les animaux. Mais les hommes n'échappent point à des phénomènes du même ordre. Ils y sont d'autant plus exposés que la conscience, chez eux, est davantage menacée de se perdre dans l'inconscient. N'est-ce pas le sort qui les guette durant ces états physiologiques de désagrégation mentale et morale que sont les entraînements grégaires (2) ? Avec quelle promptitude et quelle facilité se nouent alors en eux les mailles du filet où ils vont être pris ! S'il est un fait qui se dégage de l'ensemble des travaux que nous venons de rappeler, c'est bien le caractère essentiellement précaire de la personnalité humaine. Quoiqu'elle existe virtuellement en chacun de nous, elle n'en reste pas moins une acquisition continue, une conquête qu'il nous faut défendre sans trêve, parce que, d'un instant à l'autre, elle peut nous être ravie.

L'étude des conséquences des ivresses de foule, à laquelle nous allons procéder maintenant, suffirait à nous convaincre de la réalité de ce péril. Peut-être aussi nous inspirera-t-elle le désir d'y parer, en recherchant plus haut que nous l'appui dont nous ne saurions nous

(1) Pavlov, *op. cit.*, pp. 71, 72, 168, 181.
(2) Cf. Dr Grasset, *Le Psychisme inférieur*. Chevalier et Rivière, Paris, 1906, pp. 60, 62.

passer, afin de maintenir en nous ce qui fait notre dignité et notre raison d'être.

Tandis que nous évoquions, dans les chapitres qui précèdent, des exemples frappants de cette forme inférieure de la mystique qu'on pourrait appeler la mystique grégaire, nous avons eu l'occasion d'en noter les effets aussi bien sur les individus que sur les collectivités. Il semble donc que notre tâche se réduise présentement à tirer des cas que nous avons cités quelques conclusions générales. Pourtant, avant d'en venir là, nous croyons nécessaire de nous arrêter à certains faits qui projettent une clarté singulière sur les troubles que provoquent les ivresses de foule. Il s'agit d'observations enregistrées dans les cliniques de psychiatrie à la suite des événements qui se sont déroulés en France, en 1936 et 1937. On sait que ces années ont été caractérisée dans notre pays et ailleurs par une agitation révolutionnaire, qui a été un remarquable champ d'expérience au point de vue de la psychopathologie sociale. Quiconque alors s'est donné la peine d'examiner ses semblables a pu constater en eux des réactions d'origine psychique, qui ne diffèrent en rien des réflexes conditionnés dont nous avons parlé plus haut. N'avons-nous pas souvent rencontré des personnes qui prenaient pour des réalités les craintes ou les désirs qu'une propagande habile leur avait suggérés, et qui se comportaient en conséquence, comme si elles vivaient dans un cauchemar ou dans un rêve dont elles répandaient la contagion autour d'elles ? Ces impressions que nous avons éprouvées en présence de gens appartenant aux milieux les plus divers se sont trouvées confirmées par des documents médicaux dont l'autorité est irrécusable.

Dès la fin de juillet 1937, le Dr P. Delmas-Marsalet, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Bordeaux, s'exprimait ainsi : « La série des grèves dont Bordeaux a souffert, comme toutes les autres villes de France, nous a donné l'occasion d'observer à la clinique des maladies mentales de la Faculté, comme aussi en clientèle, toute une série de manifestations mentales que nous

grouperons sous le terme général de « délires de grève ». Des manifestations du même genre ont été récemment signalées à la Société médico-psychologique par MM. Claude, Sivadon, Fortineau, Dupouy, Leconte et Neveu (1). »

L'auteur que nous citons, distingue ces psychoses des cas, hélas trop nombreux, d'éthylisme aigu, « dans le déterminisme desquels jouent, sans aucun doute, l'inaction physique, représentée par la grève sur le tas, et les excès de boissons alcooliques » (2). Tout en soulignant l'importance du rôle de la constitution du sujet dans l'apparition des troubles qu'il étudie, le Dr Delmas-Marsalet estime néanmoins que ces derniers sont dus principalement aux conditions nouvelles où les individus se trouvent placés par des mouvements de foule, qui rompent brusquement leurs habitudes et qui créent en eux un « potentiel d'espérance » ou un « potentiel de déception », tous deux étrangement favorables au développement soudain de leurs prédispositions morbides. Ces « psychoses de choc », ajoute-t-il, ont presque toujours un pronostic bénin et une évolution rapide. A ce titre, elles doivent être formellement séparées des grandes psychoses confusionnelles, schizophréniques ou maniaco-dépressives (3).

Les conclusions du professeur Delmas-Marsalet ont été corroborées, en 1938, par un travail du docteur Maurice Leconte (4). Celui-ci insiste également sur l'influence qu'il convient d'attribuer dans l'étiologie des maladies mentales au « facteur social ». qui provoque et renforce l'action du « facteur individuel », autrement dit celle du « terrain dont la nature dégénérative, toxique ou infectieuse », constitue le tempérament propre de chacun des patients (5). Les entraînements grégaires, dont ils sont

(1) P. Delmas-Marsalet, *Les délires de grève. Journal de Médecine de Bordeaux et du Sud-Ouest*, nos 30-31, 24-31 juillet 1937, pp. 81-87.
(2) *Id. ibid.*, p. 81.
(3) *Id. ibid.*, p. 83.
(4) Maurice Leconte, *Conflits sociaux et psychose. (Etude médico-sociale.)* Thèse méd. Paris 1938.
(5) *Op. cit.*, pp. 3, 84, 99 ; Cf. les observations, pp. 23 et suiv.

les jouets et les victimes, correspondent exactement à ce que notre auteur appelle « le facteur social ». Par les bouleversements qu'ils introduisent dans la structure, la hiérarchie et le fonctionnement normal de la société, les états de foule déterminent chez de nombreux êtres, dont une tare congénitale ou acquise affaiblit la résistance, des psychoses réactionnelles provenant de chocs trop répétés ou trop violents pour être impunément supportés.

Le Dr Maurice Leconte fait à ce sujet une curieuse remarque. Chez les malades qu'il a observés, la guerre de 1914-1918 n'avait pas été, d'une façon générale, une cause occasionnelle de psychose. « La raison en est, écrit-il, qu'incapables d'initiative, mais solidement encadrés, leur devoir et leur chemin étant tout tracés, il ne pouvait y avoir les mêmes répercussions qu'ont eues les conflits quotidiens qui se livraient en eux au chantier, à l'atelier, à l'usine (1). » C'est donc bien la désagrégation sociale, concomitante des mouvements révolutionnaires, qui est génératrice de folie. Depuis fort longtemps d'éminents psychiatres l'avaient constaté. M. Maurice Leconte cite les témoignages de Pinel à la fin du XVIII[e] siècle, d'Esquirol au moment des troubles de 1815, de Demazy, après les événements de 1830, de Delasiauve et de Brière de Boismont, après ceux de 1848. Ce dernier avait noté les effets immédiats des désordres de cette époque sur plus d'un millier de malades qu'il avait dû hospitaliser dans les deux établissements qu'il dirigeait. Les premiers arrivés paraissaient surtout atteints du délire de la persécution. Ceux qui vinrent ensuite étaient principalement des exaltés qui « parlaient sans cesse, faisaient des mémoires, des constitutions, se proclamaient de grands personnages, les sauveurs de la patrie ; ils étaient généraux, membres du pouvoir exécutif, et leurs hallucinations se ressentaient de ces dispositions de leur esprit ». Ce fut enfin le tour des « fous furieux, hantés par des visions de combat et « voulant massacrer

(1) Maurice Leconte, *op. cit.*, p. 107.

tout le monde », et aussi d'autres aliénés que les scènes dont ils avaient été témoins avaient plongés « dans un état de stupeur » (1).

Ces expériences déjà anciennes sur les conséquences psychopathiques des phénomènes grégaires ont été confirmées, ces derniers temps, par les observations de très nombreux spécialistes et par les données de la statistique. Celle-ci, écrit le Dr Maurice Leconte, « a mis indiscutablement en évidence l'influence étiologique des conflits sociaux » et plus spécialement « des grèves, qui en constituent une expression caractéristique, dans l'importante éclosion de psychoses survenue durant celles-ci ». Les chiffres ont à cet égard une éloquence probante. On en peut juger par le nombre des cas relevés dans deux grands centres de psychiatrie, au moment de la recrudescence des manifestations politiques qui agitèrent la France en 1936. A l'hôpital Sainte-Anne, on a compté 644 entrées en mai et 550 en juin, contre 418 et 448 pour les mois correspondants de l'année précédente. Une augmentation du même ordre a été enregistrée à l'hôpital Henri-Rousselle : en mai 1935, 148 admissions, en mai 1936, 266 ; en juin 1935, 167 admissions ; en juin 1936, 307. La statistique de la Préfecture de Police n'est pas moins significative. Le nombre des internements pour aliénation mentale est de 533 en mai et de 591 en juin 1936. L'année précédente, il avait été de 425 en mai et de 466 en juin (2).

Après avoir indiqué ces chiffres, le Dr Maurice Leconte remarque qu'ils concernent seulement la région parisienne et il exprime le vœu que des statistiques semblables soient établies ailleurs. Il est plus que probable que, si ces dernières existent, elles apportent des arguments nouveaux à la thèse de notre auteur et de ses confrères, selon laquelle les troubles grégaires constituent dans la naissance des psychoses l'un des deux facteurs essentiels, l'autre étant fourni par le terrain

(1) Maurice Leconte, *op. cit.*, pp. 6, 8. Les citations de Brière de Boismont sont extraites de son ouvrage : *Des hallucinations.*
(2) Maurice Leconte, *op. cit.*, pp. 14, 18.

organique, psychique et psychologique des individus, c'est-à-dire par les prédispositions morbides qu'ils recèlent en eux.

C'est là ce qui ressort nettement des observations publiées par le Dr Maurice Leconte. S'il est juste d'attribuer au tempérament du patient, à sa constitution, à son hérédité les causes profondes de sa maladie, celle-ci n'en a pas moins eu une cause occasionnelle, dans les agitations auxquelles il a été mêlé et dans le rôle qu'il y a joué (1). Les troubles qu'il présente dérivent de ces chocs répétés et ils en portent la marque. On constate chez lui les mêmes manifestations morbides que chez d'autres aliénés, des délires de persécution, des hallucinations visuelles et auditives, des velléités de suicide, des attitudes paranoïaques, de la mégalomanie, des réactions agressives, de la stupeur confusionnelle, des obsessions mystiques, mais toujours avec une coloration spéciale, due à l'influence des tendances dominantes qui, du dehors, se sont imposées à lui.

Durant les périodes révolutionnaires comme pendant les grandes crises religieuses, dans les groupements de militants aussi bien que dans les milieux d'exaltés, les cas de désordres mentaux, résultant d'une action combinée du facteur individuel et du facteur collectif, peuvent devenir assez fréquents pour qu'on soit en droit de parler de véritables épidémies psychopathiques. Ces dernières atteignent d'abord les sujets les plus prédisposés. Elles s'étendent ensuite aux autres, moins peut-être par contamination directe d'individu à individu, que grâce à des courants d'émotions qui découlent d'une excitation commune, c'est-à-dire grâce à des phénomènes d'entraînement grégaire. Lorsque de telles secousses se propagent dans des populations entières, en y bouleversant les institutions et en y dissolvant les consciences, elles finissent par donner lieu à une folie généralisée, qui

(1) Sur vingt-six cas observés chez les grévistes, huit sont survenus chez des « délégués », peu aptes à prendre des responsabilités » et incapables d'assumer le rôle dont ils avaient été chargés. Dr Maurice Leconte, *op. cit.*, p. 85. Cf. 33, 34, 43, 45, 65, 78, 80.

n'épargne pas des êtres en apparence normaux, et dont l'histoire nous a laissé de très nombreux exemples (1).

Sans qu'il soit nécessaire de remonter au passé, l'état actuel d'une grande partie de l'humanité pourrait être invoqué ici à l'appui des conclusions formulées par les psychiatres. Comment nier en effet qu'elle ne soit en proie à une sorte de démence qui la pousse à se détruire elle-même ? Et qui ne discernerait, à l'origine de cette immense épidémie, des excitations psychiques sciemment prodiguées et des ivresses de foule délibérément provoquées ? Il n'est pas besoin d'avoir recours à l'hypothèse, d'ailleurs contestée, de la contagion des maladies mentales (2) pour expliquer ce qui se passe en ce moment sur notre pauvre terre. L'intervention des deux facteurs que nous avons mentionnés plus haut y suffit amplement. D'une part des individus dont la vie intérieure n'a pas cessé d'être sapée jusqu'en ses fondements

(1) Cf. G. Dumas, *Contagion mentale. Epidémies mentales. Folies collectives. Folies grégaires. Revue philosophique.* LXXI (janvier à juin 1911). Alcan, Paris, pp. 225, 244, 384, 407. On y relève des affirmations comme celle-ci : « Les faits sociaux constitués qui font partie d'une organisation définie ne peuvent pas être directement la cause d'une épidémie mentale pour l'excellente raison qu'ils ne sauraient être par eux-mêmes des sources exceptionnelles et générales d'infection ; ce sont des conditions physiologiques constantes d'une vie sociale déterminée et il n'en peut pas plus résulter d'épidémie nerveuse ni mentale qu'il ne peut résulter une épidémie de fièvre typhoïde ou de variole de l'action de l'air ou de l'eau sur nos tissus... Les véritables causes des épidémies psychopathiques, ce sont avec les contagions d'homme à homme, les faits sociaux encore non constitués... » p. 393. Voir aussi pp. 394, 395, 398, 406. G. Dumas nie la contagion dans le cas de psychoses hallucinatoires. Voir *La Contagion de la Folie. Revue Philosophique*, janvier 1915, pp. 1-38.

M. André Taffin a bien voulu nous communiquer sur ce sujet un travail inédit dont il est l'auteur et qui a pour titre : *Les conditions psychophysiologiques des paniques.* Il y aurait beaucoup à retenir de cette intéressante étude. Nous exprimons ici à M. André Taffin tous nos plus vifs remerciments.

(2) C.-G. Dumas, *La Contagion des manies et des mélancolies. Revue philosophique.* LXXII (juillet à décembre 1911), pp. 561, 583. Tout en admettant la contagion des délires, Dumas nie celle des psychoses proprement dites. « Pour les manies et les mélancolies véritables, écrit-il, la contagion n'est pas plus acceptable que pour la confusion mentale. Seuls les délires hystériques, les délires transitoires liés à des états oniriques ou idées fixes ont pu relever de la contagion mentale, par imitation, par autosuggestion, mais ils n'ont rien à voir avec la mélancolie et la manie », p. 583.

par une civilisation qui s'en tient uniquement au développement de la technique et qui n'accorde aucune place aux valeurs morales et spirituelles, les seules bases solides sur lesquelles les personnalités puissent s'édifier; d'autre part des troubles politiques de plus en plus violents, que des agitateurs ont déchaînés en exaspérant les haines et la brutalité de leurs semblables, grâce à la complicité de personnages, de groupes, de partis et quelquefois de peuples entiers, matériellement intéressés au succès de leurs entreprises subversives : en fallait-il davantage pour déterminer la formidable explosion de frénésie grégaire à laquelle nous avons assisté et dont nous contemplons aujourd'hui les ravages, sans être encore à même d'en mesurer l'étendue ? Dès maintenant néanmoins il nous est possible de reconnaître dans quelques-uns des résultats de cette folie collective, qui dévaste le monde, des faits que nous avions déjà constatés ailleurs, quoiqu'ils fussent de bien moindre envergure, tandis que nous examinions tour à tour différentes manifestations de la mystique grégaire. Les proportions inouïes que les conséquences des ivresses de foule atteignent en ce moment vont nous permettre de discerner plus aisément où ces dernières mènent les hommes. Il y a dans les événements présents un grossissement si monstrueux des effets qu'elles ont toujours eus, que nul ne saurait plus douter de leur influence pernicieuse.

Remarquons d'abord une fois de plus qu'elles tendent à détruire toute espèce de société. Nous l'avons noté si souvent au cours de notre enquête qu'il est superflu d'y insister. Loin d'insuffler au corps social une vigueur nouvelle, elles ne sont que les spasmes d'un mal qui le ronge et les symptômes de sa décomposition temporaire ou définitive, car elles rompent les relations normales qui unissent entre eux ses membres et elles substituent au fonctionnement régulier de ses coutumes ou de ses lois le hasard des affolements, des emportements hystériques et des coups de force. Quelle illusion de s'imaginer qu'on puisse se servir des agitations révolutionnaires pour aboutir à une régénération de la collectivité ! On

ne fait pas sortir la société de la foule d'abord parce que celle-ci implique déjà l'existence de celle-là, dont elle est la négation, ensuite et surtout parce que la genèse de l'une est radicalement différente de celle de l'autre (1). La première est un agrégat durable qui s'organise de l'intérieur par la différenciation et la spécialisation des éléments dont il est formé, et qui repose sur des institutions consacrées par l'usage, à l'origine desquelles les sauvages eux-mêmes veulent reconnaître l'action consciente de personnages réels ou mythiques. La seconde au contraire est un agrégat passager, qui est né de l'intervention fortuite d'un excitant extérieur et qui ne se prolonge pas au-delà des effets que ce dernier est susceptible d'exercer par la propagation d'un fanatisme, d'une confusion, d'une stupeur et, pour tout dire, d'une intoxication psychique, qu'une tyrannie quelconque pourra sans doute exploiter à son profit, mais qui disparaîtront comme se dissipent les fumées de l'ivresse.

En fait, tandis que la société, phénomène normal, s'appuie sur la réalité biologique de l'individu et qu'elle en est la sauvegarde, la foule, phénomène anormal, annihile provisoirement cette réalité, en l'engloutissant dans une masse amorphe, dont l'origine et le comportement attestent suffisamment le caractère pathologique. On s'explique dès lors que des êtres humains conservent de ces accès de frénésie collective l'impression d'une sorte d'extase, durant laquelle ils seraient entrés en communion avec je ne sais quelle entité supérieure, que l'on désignera ensuite par des termes empruntés au vocabulaire religieux ou politique. On comprend également l'intérêt que les meneurs et leurs satellites ont à provoquer et à développer des entraînements grégaires, puisqu'ils suppriment ainsi

(1) Cf. Étienne Rabaud, *Phénomène social et Sociétés animales*, p. 121. Une foule n'est pas le point de départ de la formation d'une société. « Bien au contraire, l'observation des Criquets migrateurs montre très clairement comment une foule se forme dans le sein même d'une société ; et rien ne met mieux en lumière la différence qui sépare les deux modes d'agrégats, leur complète indépendance génétique. »

les réactions que l'instinct de la conservation et le simple bon sens pourraient leur opposer.

Seulement il est permis de se demander ce qu'il advient en fin de compte de ceux que l'on soumet à ces excitations réitérées, qui les mettent hors d'eux-mêmes.

Indépendamment des troubles psychopathiques qu'elles déterminent durant les rassemblements chez un grand nombre de gens et parfois dans l'assistance entière, elles ont pour conséquence une régression générale qui se manifeste dans tous les domaines. C'est un fait d'observation courante que des individus en proie à une ivresse de foule se montrent nettement inférieurs à ce qu'ils semblent être dans leur état normal. Nous l'avons souvent constaté au cours de notre enquête. On a même cru pouvoir retracer les étapes de cette régression. Ce serait d'abord l'originalité propre de chacun qui s'effacerait devant les caractères ataviques du peuple ou de la race. Puis les traits distinctifs d'un groupe ethnique quelconque disparaîtraient à leur tour sous la poussée des instincts élémentaires de l'animal humain. Ainsi les entraînements grégaires ramèneraient finalement ceux qui y sont soumis au niveau de la brute primitive.

De cette déchéance, qui fait de l'homme le jouet de ses réflexes et de ses impulsions inconscientes, résulte la ressemblance que toutes les foules ont entre elles. Quand l'intoxication psychique d'où elles procèdent a produit son plein effet, les différences qui paraissent exister entre civilisés et sauvages, entre exaltés religieux et militants politiques, s'évanouissent. Les uns et les autres ne se possédant plus, sont prêts à être littéralement possédés par n'importe qui et par n'importe quoi. Selon les directions qu'on leur imprime et les suggestions qu'on leur impose, leur attitude pourra varier. Mais ils ne s'en comporteront pas moins comme des êtres dont le psychisme supérieur a été annihilé, c'est-à-dire dont la vie consciente et personnelle est momentanément suspendue.

Cette *dépersonnalisation* est susceptible d'aboutir, lorsque certaines conditions de milieu, d'encadrement et

d'influence sont remplies, à un rétablissement de la personne sur un plan nouveau. Tel est le but que se proposent d'atteindre ceux qui, dans le domaine religieux, ont recours pour eux-mêmes et pour autrui aux pratiques de la mystique grégaire. Qu'il leur soit possible d'y parvenir, malgré les dangers des procédés qu'ils utilisent, c'est ce que prouve l'exemple des revivalistes.

Quant aux agitateurs politiques, ils ne cherchent rien au delà des désordres collectifs qu'ils s'ingénient à provoquer et dont ils ont tout intérêt à prolonger l'action dissolvante, afin de contraindre plus aisément leurs concitoyens à subir leur tyrannie. Il serait donc vain d'attendre que les troubles dont ils sont les auteurs pussent donner lieu à autre chose qu'à une régression de plus en plus marquée des individualités et à une destruction de plus en plus complète de toute indépendance personnelle dans le matériel humain qui doit servir leurs ambitions.

Cette dégradation est patente à l'époque où nous sommes.

Au point de vue intellectuel d'abord, il est incontestable que des pays entiers ont été plongés dans une véritable torpeur. Celle-ci n'est pas attestée seulement par le fléchissement ou la disparition de leur production scientifique et littéraire, mais encore par un engourdissement général des esprits. Quoiqu'il soit juste d'attribuer ce déclin de la pensée au despotisme des régimes que certains peuples se sont donnés et qu'ils ont imposés à d'autres, il ne faut pas oublier que ces régimes eux-mêmes n'ont réussi à s'instaurer que grâce à l'action stupéfiante que les troubles grégaires qu'ils avaient fomentés ont fini par exercer sur les cerveaux. Si notre monde n'est pas destiné à sombrer dans une barbarie semblable à celle qui a suivi les grandes invasions germaniques d'avant le Moyen Age, un jour viendra peut-être où les hommes de notre génération seront les premiers à se demander par quelle aberration ils ont pu accepter les absurdités qu'on leur a suggérées et dont ils sont devenus les échos. Il en sera d'eux comme de ces

gens qui, après avoir été enivrés ou anesthésiés, restent abasourdis de s'entendre répéter, à leur réveil, les propos insensés qu'ils ont tenus, alors qu'ils se trouvaient encore sous l'empire de la drogue qu'on leur avait administrée.

La décadence intellectuelle qui caractérise notre temps s'accompagne d'une régression morale dont les manifestations sont bien faites pour dérouter tous ceux qui avaient eu la naïveté de s'imaginer que les progrès de la civilisation dans le domaine matériel amèneraient infailliblement, chez les humains, une amélioration des sentiments et un adoucissement des mœurs. C'est exactement le contraire qui s'est produit. En multipliant les moyens de nuire et de détruire, les développements de la technique ont fourni à des êtres, dont la conscience n'avait pas été capable de résister aux effets pernicieux des intoxications collectives, des possibilités nouvelles d'assouvir plus largement leurs instincts sanguinaires. Nous ne voulons point parler ici seulement de la guerre et de ses conséquences. Nous pensons également à toutes les violences auxquelles des individus ont pu se livrer lâchement, en dehors de la frénésie et des risques des combats, contre les membres désarmés de minorités ethniques ou politiques, contre des prisonniers, des vieillards, des femmes et des enfants. On voudrait espérer, sans oser y compter, que ceux qui se sont faits sinon les artisans, du moins les complices de ces cruautés abominables, en sentiront un jour l'ignominie et comprendront que le renom de leur patrie en est à jamais souillé. La multiplication du nombre des tortionnaires dans tel ou tel pays d'Europe et l'approbation presque unanime et parfois enthousiaste que des crimes d'une indicible sauvagerie y ont rencontrée, est à coup sûr l'un des symptômes les plus frappants de la démoralisation provoquée par les ivresses de foule. Mais ce n'est pas le seul. L'influence d'une propagande officielle, fondée sur la calomnie et le mensonge, en est un autre. Bien que ces atteintes continuelles portées à la vérité émanent d'un pouvoir dont l'absolutisme ne tolère aucune opposition

et qu'elles bénéficient de tous les moyens de diffusion et de pression qu'un outillage perfectionné a mis à son service, on est en droit de penser que jamais elles n'auraient eu des effets aussi funestes que ceux dont nous sommes témoins, sans l'étrange passivité d'un public qui a renoncé à contrôler la valeur des affirmations fausses ou tendancieuses qu'on ne cesse de lui répéter. Cette foi aveugle n'est pas seulement le signe de l'abrutissement où tombent fatalement les populations asservies, mais encore d'une abdication totale des consciences devant le déchaînement des haines et des passions collectives. On pourrait s'indigner de la bassesse avec laquelle des gens et des milieux considérés comme éclairés se sont inclinés devant des campagnes de presse ou de radiophonie, notoirement destinées à tromper l'opinion, si l'on ne se souvenait que le propre des entraînements grégaires est de plonger les esprits dans un état de confusion, qui les rend aussi incapables de distinguer le vrai du faux que le bien du mal.

Faut-il d'autres preuves encore de la régression morale de nos contemporains ? On en trouverait facilement dans les iniquités et dans la corruption qui s'étalent partout et dont aucune hypocrisie ne saurait dissimuler ni l'étendue ni la laideur. Quand la force brutale suffit pour conférer le droit de voler et de piller, quand la rage d'exercer des représailles est libre de choisir ses victimes à sa guise et de décider que des innocents seront réputés criminels, quand la débauche est promue au rang d'institution et que les vices contre nature sont à l'honneur, quand la perversion systématique de la jeunesse devient entre les mains des chefs une méthode de gouvernement, peut-on douter d'un abaissement, dont seules, les périodes les plus sombres de l'histoire nous offriraient l'équivalent ? (1)

(1) Les Parisiens n'ont pas été sans remarquer que l'occupation allemande a immédiatement coïncidé avec l'apparition de toute une publicité concernant des « boites de nuit » qui n'étaient guère connues que des milieux interlopes et des touristes étrangers. Ils se rappelleront également les affiches du commandant des SS, proclamant que les ascendants, les descendants, les frères, sœurs et les cousins de ceux qui commettraient des

La confusion mentale et l'ataraxie morale qui règnent actuellement coïncident avec une régression religieuse dont il est permis de penser qu'elle est à l'origine de tout le reste. Cette déchéance est d'autant plus profonde que, dans l'emploi intensif que l'on a fait, ces derniers temps, des procédés de la mystique grégaire, on n'a nullement songé à s'inspirer d'un idéal comme celui du christianisme, mais de superstitions étrangement archaïques, qui rappellent les croyances des sauvages relativement aux qualités surnaturelles du sang qui coule dans leurs veines et au substratum mythique, sur lequel sont censés reposer leurs clans ou leurs tribus, leurs classes d'âge ou leurs sociétés secrètes. La déification de la race, de l'Etat, du parti, voire même de certains personnages qui en incarnent les rêves d'hégémonie, la réapparition sous des vocables chrétiens de divinités cruelles, adorées autrefois par des peuplades barbares, la restauration du culte de vieux symboles magiques et d'objets manufacturés, tels que des armes ou des outils, le rejet délibéré de toute spiritualité et le prosternement des foules devant les exigences d'un grossier matérialisme ont ramené une notable fraction de l'humanité, dite civilisée, à un niveau inférieur non pas seulement à celui du vieux judaïsme et de l'islam, mais encore à celui que les religions de l'antiquité classique avaient atteint à partir du moment où, sous l'impulsion des philosophes, elles avaient tendu, elles aussi, vers une sorte d'universalisme et vers la notion d'une justice suprême qui s'impose aux individus et aux collectivités. Si incroyable que semble une pareille chute, au XX^e siècle

actes hostiles aux troupes allemandes seraient considérés comme coupables et punis, les hommes, de la peine capitale, les femmes, des travaux forcés, les enfants, de l'internement dans des camps de concentration. — Ces affiches furent retirées quelques heures seulement après avoir été posées, puis placardées de nouveau. La police allemande l'avait sans doute emporté sur les scrupules de certaines autorités militaires, qui jugeaient peut-être qu'un pareil texte dénotait de la part de ses auteurs une barbarie remontant bien au delà des temps lointains où avait été promulguée la loi du talion. Il me semble que j'entends encore les gens, dans les quartiers populeux, exprimer leur indignation et leur mépris par cette exclamation, qui répondait bien à la réalité : « Les sauvages ! »

de notre ère, elle n'en est pas moins attestée par l'oubli total ou la négation systématique des enseignements de l'Evangile sur les liens de fraternité et d'amour qui devraient se nouer entre les hommes, au nom d'une paternité divine dont tous ont au même titre le droit de se réclamer.

Quant aux résultats de cette grande apostasie, ils s'inscrivent en lettres de sang et de feu sur la surface de notre globe et ils menacent notre espèce d'une ruine générale. Encore s'il ne s'agissait que de l'effondrement des cités qu'elle a construites, on pourrait à la rigueur en prendre son parti. Ce que les mains ont bâti, peut-être seront-elles capables de le réédifier. Mais au milieu du déchaînement des puissances de destruction que la technique moderne a mises en œuvre et qui répandent partout la dévastation et la mort, ce qui s'est écroulé d'abord ce sont les valeurs intellectuelles, morales et spirituelles sur lesquelles était fondée la seule véritable conquête que de longs siècles d'efforts, de luttes et de souffrances avaient fini par réaliser, celle de la personne humaine, arrachée peu à peu à l'animalité. Que d'êtres, aujourd'hui, qui semblent en avoir été entièrement dépossédés ! Faut-il s'étonner que leurs ambitions se bornent à la satisfaction de leurs instincts brutaux et que les régimes politiques auxquels ils sont assujettis les réduisent à n'être plus que les rouages de je ne sais quelle monstrueuse machine, dont on se sert indifféremment pour fabriquer ou pour pulvériser ?

La suppression chez les hommes de toute vie psychique supérieure est donc bien l'ultime déchéance à laquelle devaient fatalement aboutir pour eux les ivresses de foule qui caractérisent notre temps. Dans l'état d'inconscience où ils sont plongés, ils ne font que répéter les gestes qui correspondent aux suggestions qu'ils reçoivent. Ce qu'ils sont devenus à la suite des entraînements grégaires auxquels ils ont été soumis ? Des esclaves qui ne sentent pas leur servitude ; des automates qui tuent en attendant d'être tués ; des inhumains, des corps sans âme.

Existe-t-il un remède à cette *dépersonnalisation* de l'homme, dont les conséquences ont précipité le monde dans un abîme de douleurs ?

Nul traitement ne serait efficace, s'il n'avait pas d'abord pour résultat une restauration de la personne. C'est dire qu'il ne suffirait pas de prendre des mesures propres à jouer demain un rôle prophylactique, mais qui ne comporteraient pas une psychothérapie immédiate. A quoi servirait-il de garantir à un individu le droit d'être lui-même, s'il restait incapable d'en user, parce que sa vie intérieure a sombré dans une insurmontable léthargie ? Ce qui importe avant tout, c'est de lui insuffler des énergies qui le réveillent, qui le relèvent et qui lui permettent de résister aux intoxications collectives. Or, s'il est une force de régénération qui, mieux qu'aucune autre, ait fait ses preuves dans l'histoire, c'est l'influence du christianisme ou, plus exactement celle que l'incomparable personnalité morale et spirituelle du Christ a exercée sur ceux qui l'ont entouré jadis et sur ceux qui, au cours des siècles, ont accepté de s'ouvrir à l'action de son esprit.

En examinant dans les précédents chapitres quelques-unes des déviations auxquelles certaines fractions de la chrétienté ont pu se laisser entraîner, nous avons eu l'occasion d'indiquer brièvement combien le recours aux procédés de la mystique grégaire avait été étranger à l'enseignement et aux méthodes de Jésus. Sans doute n'est-il pas inutile de revenir maintenant sur ce point.

Quand on lit les Evangiles, on reconnaît aussitôt que, loin de chercher à provoquer des états de foule, le Christ s'efforce au contraire d'en prévenir l'éclosion, soit en se dérobant à une popularité dont il n'a cure, soit en interrompant brusquement l'exaltation naissante de ses auditeurs par des avertissements qui les obligent à reprendre conscience d'eux-mêmes. Non content de couper court à des enthousiasmes suspects, il ne cesse de travailler à libérer ceux qui l'approchent des contraintes collectives qu'on tente de leur imposer. C'est ainsi qu'il les détourne d'une obéissance servile à des traditions et à

des rites dont on voudrait se servir afin de créer en eux de véritables obsessions et de leur suggérer les plus absurdes des phobies. C'est ainsi encore qu'il s'attache à éliminer de leur existence tous les facteurs de dépression qu'ils risquent de découvrir autour d'eux ou en eux-mêmes et qui les prédisposent à subir les contagions grégaires.

Mais ce n'est là qu'un des aspects de l'œuvre de rénovation que le Christ poursuit dans les âmes. Il ne s'agit pas seulement pour lui de les préserver d'une atonie morbide, mais encore d'employer à leur égard une médication persuasive qui les aide à se reconstituer sur un plan supérieur. Grâce à une extraordinaire maîtrise dans le choix des expressions et des images, destinées à toucher et à convaincre ceux qui se pressent autour de lui, il leur révèle la valeur infinie que le plus petit, le plus méprisé, le plus déchu des hommes conserve toujours aux yeux de l'Eternel, il leur inspire une confiance entière dans l'amour dont il les aime et il éveille en eux la certitude d'une dignité possible, à laquelle ils sont appelés en dépit de leur misère et que nulle puissance au monde ne saurait leur ravir.

Que l'on reprenne les récits évangéliques et aussi certaines des paraboles dans lesquelles le Maître a résumé l'essentiel de son message, et l'on verra combien son attitude diffère de celle des meneurs. Tandis que ces derniers ne considèrent que des ensembles, que des collectivités composées d'éléments anonymes, il se penche, lui, sur chacun des cas individuels qui sollicitent son intervention, et il n'hésite pas à proclamer que le bon berger, qui connaît ses brebis par leur nom, doit laisser au bercail la masse du troupeau afin d'aller chercher celle qui s'est égarée, juqu'à ce qu'il l'ait retrouvée.

Il est incontestable enfin que de la perfection unique de sa personne et de sa vie émanent des énergies d'une efficacité sans égale, parce qu'elles ne se heurtent chez lui à aucun des obstacles que leur opposent en nous notre égoïsme et notre asservissement aux soucis matériels. Indépendamment des guérisons qu'il opère en usant de

méthodes curatives, dans lesquelles un psychiatre d'aujourd'hui n'aurait pas de peine à discerner quelques-unes de celles dont lui-même se sert, Jésus parvient encore à transformer peu à peu en héros de pauvres êtres ignorants et craintifs, dont la conduite décelait plutôt une faiblesse congénitale qui paraissait irrémédiable. Il les affranchit de leurs vices et de leur pusillanimité ; il dégage de leur subconscience des virtualités insoupçonnées ; il trempe leur caractère ; il fait d'eux des personnalités exceptionnellement fortes, qui, bien que démunies d'armes et de ressources, résisteront à toutes les pressions de leur milieu et de leur temps, et dont la liberté souveraine et l'indomptable ténacité fonderont sur la terre un ordre vraiment nouveau.

Chose étrange et qui pourrait sembler inexplicable à notre courte sagesse, mais qui n'en est pas moins un fait attesté par l'histoire, ce rayonnement spirituel n'a pas cessé de se prolonger et de s'étendre depuis les débuts de notre ère. Sans doute, il a subi parfois des éclipses qui ont coïncidé avec les époques où la chrétienté, déchue de l'inspiration première à laquelle elle devait sa naissance, s'est tournée vers les formes inférieures de la mystique et plus spécialement vers la mystique grégaire. Mais il a connu aussi de merveilleux renouveaux qui, à plusieurs reprises, ont arraché les hommes aux ténèbres de la barbarie et ranimé en eux la flamme de l'esprit.

L'un des plus éclatants a été celui qui a caractérisé la Réforme en général et surtout la Réforme française. On a pu dire que ce mouvement avait abouti à l'apparition de l'individualisme. Il serait plus juste d'affirmer que le principal résultat en a été une restauration de la personne, car tout contribue alors à restituer à l'être humain sa véritable autonomie par un libre épanouissement de son psychisme supérieur. L'éducation qu'on lui donne ne tend plus qu'à lui assurer son émancipation intellectuelle, son indépendance morale et sa majorité religieuse. La foi à laquelle on l'invite lui apprend qu'il ne relève que de Dieu seul et le rattache directement au Christ des Evangiles. Le culte auquel il participe n'a

rien qui puisse le réduire à l'automatisme et le plonger dans une sorte d'hypnose, mais il exige de chacun une entière possession de soi et une parfaite lucidité. C'est ainsi que les consciences parviennent à la maîtrise d'elles-mêmes et qu'elles conquièrent le pouvoir de braver les violences des foules et de rester inébranlables en face des persécutions. Le mot « Résistez » qui, dit-on, fut gravé par une humble huguenote sur l'une des pierres du cachot, où elle resta emprisonnée pendant trente-huit ans, plutôt que de céder aux objurgations et aux menaces, exprime bien l'attitude de ces hommes et de ces femmes dont l'âme a été libérée des contraintes collectives. Faut-il s'étonner que partout où leur voix n'a pas été étouffée dans le sang, partout où leurs convictions ont été accueillies, les droits de la personne aient fini par s'imposer ?

Dans le temps où nous sommes, au milieu des ruines qui s'accumulent autour de nous, on parle beaucoup de reconstruire le monde d'une manière telle qu'il ne soit plus jamais livré à la folie dévastatrice des entraînements grégaires. Quoiqu'on n'y songe peut-être pas, il faudra bien, si l'on veut atteindre ce but, que l'on travaille à refaire l'homme. Quel sera le modèle dont on pourra s'inspirer ? En qui trouvera-t-on le représentant idéal de l'humanité, la personnalité parfaite, qui se montre à la fois assez puissante pour conserver sa dignité divine malgré la déchéance des autres, et cependant assez aimante pour partager leur détresse afin de les sauver ? A ces questions que devraient se poser tous ceux qui désirent préparer un avenir meilleur, quelqu'un a déjà répondu, il y a près de vingt siècles, quelqu'un, que la haute situation politique qu'il occupait et les capacités juridiques et militaires qu'il est équitable de lui reconnaître, n'ont pas empêché de s'incliner lâchement devant les vociférations d'une foule en délire. C'est le procurateur Ponce Pilate. En montrant à la populace de Jérusalem et aux meneurs qui l'avaient ameutée le Christ revêtu d'une pourpre dérisoire, et dont le front saignait sous la couronne d'épines, le gouverneur romain de la

Judée a prononcé ces mots qui restent toujours vrais : « *Ecce homo.* Voici l'homme ». Oui, le voici dans son abaissement consenti, qui le met au niveau des plus misérables, dans ses souffrances acceptées, qui sont celles des plus meurtris, mais aussi dans sa grandeur et sa liberté spirituelles, l'homme sur qui les contraintes que nous subissons n'ont eu aucune prise, l'homme-Dieu qui peut refaire les hommes, le seul qui se soit révélé de force à s'acquitter de cette tâche, de laquelle dépend notre salut à tous. N'est-ce pas lui qui nous aidera à retrouver notre âme, et n'est-ce pas à son enseignement, à son amour et à sa vie qu'il serait nécessaire de ramener notre propre peuple et l'humanité tout entière ?

Dira-t-on que c'est là un rêve, une chimère, une impossibilité ? Qu'en sait-on ? Au moment où une civilisation, qui n'a été que matérielle, achève sous nos yeux de se détruire elle-même, et tandis que la génération à laquelle nous appartenons gît dans l'abîme où l'ont précipitée les faux dieux qu'elle avait cru découvrir durant ses extases collectives, nos contemporains sont peut-être plus mûrs qu'on ne le pense pour un renouveau chrétien. En tout cas, s'il est une leçon qui se dégage des événements auxquels nous assistons et dont l'enchaînement a dépassé les plans et les calculs où n'entrait en ligne de compte que la force brutale, c'est que le bon moyen d'obtenir l'inespéré, c'est de ne point désespérer.

Paris, le 25 décembre 1943.

BIBLIOGRAPHIE

ALLIER (Raoul). — *Le Non-civilisé et nous.* Paris, 1927.

ALPHANDÉRY (P.). — *De quelques faits de prophétisme dans les sectes latines antérieures au Joachimisme.* Revue de l'Hist. des Religions. T. LII, Paris, 1905.

Notes sur le Messianisme médiéval latin (XI^e-XII^e siècles). École pratique des Hautes Études, Section des Sciences religieuses. Paris, 1912.

ANDRIANJAFY. — *Le Ramanenjana à Madagascar. (Chorémanie d'origine palustre).* Thèse méd. Montpellier, 1902.

AUTRAN (Charles). — « *Phéniciens* » *Essai de Contribution à l'Histoire antique de la Méditerranée.* Paris, 1920.

— *Mithra, Zoroastre et la Préhistoire aryenne du Christianisme* Paris, 1935.

BÉGUIN (Albert). — *L'Ame romantique et le Rêve. Essai sur le Romantisme allemand et la poésie française.* Paris, 1939.

— *Le Romantisme allemand.* Cahiers du Sud. Paris, 1937.

BEKKER (Balthazar.) — *Le Monde enchanté.* Amsterdam, 1694.

BERGSON (Henri). — *Les deux sources de la Morale et de la Religion.* Paris, 1932.

BEZOLD (Friedrich von). — *Geschichte der deutschen Reformation.* Berlin, 1890.

BICKMORE (S.). — *Travels in the East-Indian Archipelago.* New-York, 1869.

BOILEAU (L'Abbé). — *Histoire des Flagellans.* Amsterdam, 1732.

BOIS (Henri). — *Le Réveil du Pays de Galles.* Toulouse, 1906.

BRUEYS (de). — *Histoire du Fanatisme de notre Temps.* Utrecht, 1737.

CALMEIL. — *De la Folie.* Paris, 1845.

CARRÉ DE MONTGERON. — *La Vérité sur les Miracles opérés à l'Intercession de M. de Paris et autres Appellans.* 1737.

CATROU (Le P.). — *Histoire des Anabaptistes.* Amsterdam, 1699.

CODRINGTON (R. H.). — *The Melanesians.* Oxford, 1891.

CORNELIUS (A.). — *Die niederländischen Wiedertaüfer während der Belagerung Münsters.*

— *Zur Geschichte der Münsterischen Wiedertaüfer.* Leipzig, 1899.

COURT (Antoine). — *Mémoires* (publ. par Edmond Hugues). Toulouse, 1885.

CRAWFORD (John). — *History of the Indian Archipelago.* Édimbourg, 1820.

DALZEL (Archibald). — *The History of Dahomey, an inland Kingdom of Africa.* Londres, 1793.

DAVIDSON (Dr). — *Choremania, an Historical Sketch with some Account of an Epidemie observed in Madagascar.* The Edinburgh Medical Journal, 1867.

DELMAS-MARSALET (Dr P.). — *Les délires de grève.* Journal de Médecine de Bordeaux et du Sud-Ouest. Juillet, 1937.

DEPONT (Octave) et COPPOLANI (Xavier). — *Les Confréries religieuses musulmanes.* Alger, 1897.

DERMENGHEN (Émile). — *L'Eloge du Vin (Al Khamriya) Poème mystique de Omar Ibn Al Faridh.* Paris, 1931.

DENIS (Ernest). — *Huss et la Guerre des Hussites.* Paris, 1930.

DESCAMPS (Paul). — *Etat social des Peuples sauvages.* Paris, 1930.

DIDE (Dr Maurice). — *L'Hystérie et l'évolution humaine.* Paris, 1935.

DIEULAFOY (Jane). — *La Perse, la Chaldée et la Susiane.* Paris, 1887.

DUBOIS (Alfred). — *Les Prophètes cévenols.* Strasbourg, 1861.

DUMAS (G.). — *Contagion mentale. Epidémies mentales. Folies collectives. Folies grégaires.* Revue Philosophique, LXXI, 1911.

— *La Contagion des manies et des mélancolies.* Revue Philosophique, LXXII, 1911.

DUMÉZIL (Georges). — *Mythes et Dieux des Germains.* Paris, 1939.

DURKHEIM (Émile). — *Les Formes élémentaires de la Vie religieuse. Le Système totémique en Australie.* Paris, 1912.

DUSSAUD (René). — *Les civilisations préhelléniques dans le Bassin de la mer Egée. Essai de Protohistoire orientale.* Paris, 1910.

ESSERTIER (Daniel). — *Psychologie et Sociologie.* Paris, 1927.

— *Les Formes inférieures de l'Explication.* Paris, 1927.

FARNELL (Lewis Richard). — *The Cults of the Greek States.* Oxford, 1896-1909.

FÉLICE (Paul de). — *Comment l'Edit de Nantes fut observé.* Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français. T. XLVII, 1898.

FLOURNOY (Th.). — *Des Indes à la Planète Mars. Etude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie.* Genève et Paris.

FRAZER (J. H.). — *The Golden Bough. Adonis, Attis, Osiris.* 3e éd. Londres, 1907.

GAUCKLER (Paul). — *Le sanctuaire syrien du Janicule.* Paris, 1912.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES. — *Les institutions musulmanes.* Paris, 1931.

GELÆY (Dr Gustave). — *L'Etre subconscient.* Paris, 1926.

GERMAIN (A.). — *Les Multipliants. Episode de l'Histoire de Montpellier* 1721-1723. Revue catholique du Midi, Bordeaux, 1845.

GOLDZIEHER (I.). — *Le Dogme et la Loi de l'Islam.* Trad. Félix Arin. Paris, 1920.

GÖRRES (V.). — *La Mystique divine, naturelle et diabolique.* Trad. Ch. Sainte-Foi, Paris, 1844.

GOUGAUD. — *La Danse dans les Eglises.* Revue d'Histoire Ecclésiastique. T. XV. Louvain,

GRASS (Karl-Konrad). — *Die russischen Sekten.* Leipzig, 1907-1914.

GRASSET (Dr). — *L'Hypnotisme et la Suggestion.* 2e éd., Paris, 1904.

— *Le Psychisme inférieur.* Paris, 1906.

GRUPPE (O.). — *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte.* Munich, 1897-1906.

HARRISON (Jane Ellen). — *Prolegomena to the Study of Greek Religion.* Cambridge, 1908.

— *Themis. A Study of the Social Origins of Greek Religion.* Cambridge, 1912.

HECKER (Dr J. F. C.). — *Die Tanzwuth, eine Volkskrankheit im Mittelalter.* Berlin, 1832.

HEPDING (Hugo). — *Attis, seine Mythen und sein Kult.* Gieszen, 1903.

HÖLSCHER (Gustave). — *Die Profeten. Untersuchungen zur Religionsgeschichte Israels.* Leipzig, 1914.

HUYSMANS (J.-K.). — *Les Foules de Lourdes.* Paris, 1933.

JANET (Dr Pierre). — *De l'Angoisse à l'Extase.* Paris, 1926-1928.

JEAN (Charles-F.). — *Le Milieu Biblique avant Jésus-Christ.* Paris, 1922-1923.

JEANMAIRE (H.). — *Couroi et Courètes. Essai sur l'éducation spartiate et sur les rites d'adolescence dans l'antiquité hellénique.* Lille, 1939.

JOCHELSON (W.). — *The Koryak Religion and Myths.* Memoir of the American Museum of Natural History, VI, I.

JUNOD (Henri-A.). — *Les Ba-Ronga*. Neuchâtel, 1898.

KUHN (Félix). — *Luther, sa Vie et son Œuvre*. Paris, 1894.

LABRIOLLE (Pierre de). — *Les Sources de l'Histoire du Montanisme. La Crise Montaniste*. Paris, 1913.

LA GORCE (Agnès de). — *Wesley, maître d'un Peuple*, 1702-1791. Paris, 1940.

LAMMENS (H.). — *L'Islam, Croyances et Institutions*. Beyrouth, 1926.

LE BON (Gustave). — *Psychologie des Foules*. Paris, 1916.

LECONTE (Maurice). — *Conflits sociaux et Psychoses. Etude médico-sociale*. Thèse méd. Paris, 1938.

LEENHARDT (Maurice). — *Notes d'Ethnologie néo-calédonienne*. Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, VIII. Paris, 1930.

— *Gens de la Grande Terre*. Paris, 1937.

LE HÉRISSÉ (A.). — *L'Ancien Royaume du Dahomey, Mœurs, Religion, Histoire*. Paris, 1911.

LÉRY (Jean de). — *Histoire d'un voyage faict en la Terre du Brésil*. Éd. P. Gaffarel. Paris, 1880.

LEUBA (James H.). — *Psychologie du Mysticisme religieux*. Trad. Lucien Herr. Paris, 1925.

LODS (Adolphe). — *Israël. Des Origines au milieu du VIII^e siècle*. Paris, 1930.

LOISY (Alfred). — *Les Mystères païens et le Mystère chrétien*. Paris, 1919.

LOMBARD (Émile). — *De la Glossolalie chez les premiers chrétiens et des phénomènes similaires. Étude d'exégèse et de psychologie*. Lausanne, 1910.

MAGNIEN (Victor). — *Les Mystères d'Eleusis. Leurs origines. Le — Rituel de leurs Initiations*. Paris, 1929.

MARIE (D^r A.). — *Mysticisme et Folie*. Paris, 1907.

— *La Psychologie collective*. Paris, s. d..

MASSIGNON (Louis). — *La passion d'Al-Hosayn ibn Mansour. Al-Hallaj martyr mystique de l'Islam*. 1922.

MATHIEU (P.-F.). — *Histoire des Miraculés et des Convulsionnaires de Saint-Médard*. Paris, 1864.

MAURY (Alfred). — *La Magie et l'Astrologie dans l'Antiquité et au Moyen Age*. Paris, 1864.

MAUSS (Marcel). — *Essai sur le Don, forme et raison de l'Echange dans les Sociétés archaïques*. Année Sociologique, Nouvelle série. T. I. 1923-1924.

— *Effet physique chez l'individu de l'Idée de Mort suggérée par la*

Collectivité (Australie, Nouvelle-Zélande). Journal de Psychologie normale et pathologique, XXIIIe Année, nº 6.

MISSON (Maximilien). — *Le Théâtre sacré des Cévennes.* Londres, 1707.

MONTMORAND (Maxime de). — *Psychologie des Mystiques catholiques orthodoxes.* Paris, 1920.

MONTET (Édouard). — *Les Confréries religieuses de l'Islam marocain. Leur rôle religieux, politique et social.* Revue de l'Histoire des Religions. T. XLV. Paris, 1902.

MURISIER (E.). — *Les Maladies du Sentiment religieux.* Paris, 1901.

ŒSTERREICH (T. K.). — *Les Possédés. La possession chez les primitifs, dans l'Antiquité, au Moyen Age et dans la civilisation moderne.* Trad. R. Sudre. Paris, 1927.

ORTEGA Y GASSET. — *La révolte des masses.* Trad. Louis Parrot. Paris, 1937.

PAVLOV (I.-P.). — *Les Réflexes conditionnels. Etude objective de l'activité nerveuse supérieure des animaux.* Paris, 1932.

PERROT ET CHIPIEZ. — *Histoire de l'Art dans l'Antiquité.* Paris, 1887.

PEYRAT (N.). — *Histoire des Pasteurs du désert.* Paris, 1842.

PICARD (Charles). — *Les Origines du Polythéisme hellénique. L'art créto-mycénien.* Paris, 1930.

PICARD (François). — *Les Phénomènes sociaux chez les animaux.* Paris, 1933.

PILATTE (Léon). — *Edits, Déclarations et Arrests concernans la Religion P. Réformée* 1662-1751. Paris, 1885.

PISCEL (Giuliano). — *Il Regno degli Anabattisti.* Rome.

RABAUD (Étienne). — *Phénomène social et Sociétés animales.* Paris, 1937.

RAMSAY (W. M.). — *The Cities and Bishoprics of Phrygia.* Oxford, 1895.

— *Pauline and other Studies in early Christian History.* Londres, 1906.

RIBOT (Th.). — *Les Maladies de la Personnalité.* 20e éd. Paris, 1932.

ROGUES DE FURSAC (J.). — *Un mouvement mystique contemporain. Le Réveil religieux du Pays de Galles* (1904-1905). — Paris, 1907.

ROSSI (Pascal). — *Les suggesteurs et la foule. Psychologie des meneurs.* Trad. Antoine Cundari, 1904.

RUSSILLON (Henry). — *Un culte dynastique avec Evocation des Morts chez les Sakalaves de Madagascar. Le Tromba.* Paris, 1912.

SEGHELE (Scipio). — *Psychologie des Sectes.* Trad. Louis Brandin. Bibliothèque Sociologique Internationale. 1898.

— *La Foule criminelle. Essai de psychologie collective.* Paris, 1901.

SPENCER (Baldwin) et GILLEN (F. J.). — *The Native Tribes of Central Australia.* Londres, 1899.

— *The Northern Tribes of Central Australia.* Londres, 1904.

TARDE (G.). — *Les Lois de l'Imitation. Etude sociologique.* Paris, 1890.

— *L'Opinion et la Foule.* Paris, 1901.

TCHAKHOTINE (Serge). — *Dreipfeil gegen Hakenkreuz.* Copenhague, 1933.

— *Le Viol des Foules par la Propagande politique.* Paris, 1939.

THIOSSE (BAUDOUX). — *Légendes noires des Chaînes.* Nouméa.

TITAYNA. — *La Caravane des Morts.* Paris, 1930.

TUMBULT (Georg). — *Die Wiedertaüfer. Die sozialen und religiösen Bewegungen zur Zeit der Reformation.* Monographien zur Weltgeschichte VII. Bielefeld et Leipzig, 1899.

VINCENT (Hugues). — *Canaan d'après l'Exploration récente.* Paris, 1907.

VINCHON (Jean). — *Les Névroses.* Paris, 1936.

WALTZ (P.). — *Le Monde Egéen avant les Grecs.* Paris, 1934.

WARNEK (Joh.). — *Die Religion der Batak. Ein Paradigma für animistische Religionen des Indischen Archipels.* Rel. Urkunden der Völker. IV, I. Leipzig, 1909.

WAUTIER D'AYGALLIERS. *Ruysbroek l'Admirable.* Paris, 1923.

WEILL (Alexandre). — *Thomas Münzer.* Revue indépendante, 1846.

WILSON (Thomas). — *The swastika, the earliest symbol and its migrations.* Annual Report Smithsonian Inst., 1896.

ZERVOS (Christian). — *L'Art en Grèce des temps préhistoriques au début du XVIII^e siècle.* Paris, 1934.

INDEX

Abbassides, p. 153.
Abdul-Malik, p. 151.
Abélard, p. 302.
Abyssinie, p. 77, 196.
Acceptants, p. 243, 255.
Accommodants, p. 243.
Achéens, p. 120, 130.
Adamites, p. 215, 308.
Adonis, p. 89, 104, 108, 109, 110, 116, 123, 156, 165, 169.
Afrique, p. 51, 69, 135, 146, 158, 163, 186, 291, 299, 339, 351.
Agdistis, p. 102.
Aïssaoua, p. 157, 158, 163, 164, 165.
Aix-la-Chapelle, p. 194.
Alaska, p. 58.
Albert de Strasbourg, p. 203.
Albrecht de Mansfeld, p. 312.
Alès, p. 229.
Alexandre Ier (tsar), p. 216.
Alexandre IV (pape), p. 203.
Alexis Michaïlowitch, p. 208.
Al-Ghazâli, p. 154.
Al-Harraq, p. 159.
Ali, p. 166, 167.
Ali-er-Ridha, p. 169.
Allemagne, p. 17, 78, 185, 189, 190, 191, 194, 195, 203, 205, 206, 296, 298, 299, 300, 304, 307, 309, 311, 315, 323, 324, 340, 347.
Almería, p. 61.
Al-Qochayri, p. 159.
Allstädt, p. 310.
Alttötung, p. 301.
Amazones, p. 133, 218.
Amérique, p. 185, 197, 339.
Ammas, p. 100.
Amos, p. 94.
Amsterdam, p. 183, 316, 317.
Anabaptistes, p. 296, 314, 323.
Anagni, p. 202.
Anahita, Anaïtis, p. 100, 103.
Anatolie, p. 100, 166, 218.
Andrejan Petrow, p. 208.
Angleterre, p. 185, 189, 190, 197.
Anvers, p. 302.
Aphaïa, p. 128.
Aphaka, p. 104.
Apollon, p. 128, 129.
Appelants, p. 243, 244, 245, 248, 252, 256.
Apulée, p. 106.
Arabes, p. 151, 166.
Arabie, p. 196.
Arcadie, p. 133.
Ardabau, p. 140.
Argolide, p. 128.
Argos, p. 120, 128.
Ariane, p. 122, 128.
Armée du Salut, p. 272.
Artémis, p. 130, 131, 133.
Asie et Asie Mineure, p. 113, 115, 117, 120, 121, 123, 130, 132, 136, 138, 139, 140, 144, 146, 156, 165, 171, 218, 339.
Astarté, p. 100.
Astier (Gabriel), p. 226.
Atargatis, p. 100.
Athéna, p. 130, 137.
Athènes, p. 130, 137.
Attique, p. 128, 137.

Attis, p. 89, 102, 103, 104, 105, 108, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 120, 123, 127, 141, 142, 147, 152, 156, 165, 169, 172, 218.
Australie, p. 11, 24, 26, 37, 38, 65, 339.
Australiens, p. 36, 38, 43.
Auxonne, p. 187.

Baal, p. 89, 96, 97, 165.
Baal-Markod, p. 197.
Babylone, p. 224.
Bactriane, p. 124.
Badaouïa, p. 156.
Bader (Augustin), p. 316.
Bagdad, p. 153, 154.
Baghdadi, p. 159.
Ba-Ronga, p. 46, 52, 56.
Basville (de), p. 227.
Batak, p. 51.
Béarn, p. 190, 221.
Béotie, p. 128, 133.
Bernard (saint), p. 248.
Bernadette Soubirous, p. 262, 263, 264.
Bernburg, p. 193.
Bescherand (abbé de), p. 246, 250.
Beuckelszoon (Jean), p. 318, 320, 321, 322, 324.
Boghaz-Keuï, p. 114.
Bogomiles, p. 209.
Böheim (Hans), p. 304.
Bohême, p. 203, 309.
Boisdin de Boisbessin, p. 246.
Bordeaux, p. 365, 366.
Bori, p. 51.
Bouquet (Dr H.), p. 333, 338.
Bourbon (duc de), p. 243.
Bourdeaux, p. 246.
Brésil, p. 46, 47, 48, 50.
Brière de Boismont, p. 367, 368.
Brindes, p. 299.
Britomartis, p. 122, 128.
Broglie (comte de), p. 227.
Bulgarie, p. 209.
Bundschuh, p. 305.
Byblos, p. 90, 104, 110.
Cabires, p. 112.
Cadmos, p. 128.
Caen, p. 242.
Calmeil, p. 240.
Camisards, p. 231, 232, 239.
Canaan, p. 108, 127, 148.
Cananéens, p. 92, 96, 98.
Canaques, p. 24, 38, 42, 43, 44.
Cap (Colonie du), p. 60.
Cap Augustin, p. 48.
Cappadoce, p. 100.
Carie, p. 119.
Carmel, p. 96.
Caroline du Nord, p. 197.
Carpathos, p. 119.
Carré de Montgeron, p. 245, 246.
Castres, p. 223.
Catherine II, p. 215.
Catulle, p. 113.
Cavalier (Jean), p. 228, 233.
Celse, p. 87.
Celtes, p. 282.
Cévennes, p. 185, 219, 228, 235, 239, 241, 258, 259.
Ceylan, p. 50.
Chalcidique, p. 118.
Chalcis, p. 133.
Chaldée, p. 100, 104, 132.
Charles IV (empereur), p. 206.
Chatham (îles), p. 63.
Chems-ed-Din, p. 155.
Chilow, p. 216.
Chlustes, p. 200, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 218.
Chrysostome (saint J.), p. 182.
Chtouri, p. 159.
Chypre, p. 102, 122, 123, 128, 132.
Civa, p. 100.
Claude, p. 366.
Clermont, p. 296.
Clément VI (pape), p. 206.
Clément XI (pape), p. 241, 242.
Cloyes, p. 299.
Clyménos, p. 133.
Cnossos, p. 120, 123, 128.
Colchide, p. 124.

Cologne, p. 195, 297, 298.
Colorado, p. 197.
Comana, p. 102.
Congo, p. 135.
Constantin, p. 199.
Coré-Perséphone, p. 132, 134.
Corfiotes, p. 131.
Corfou, p. 130, 131.
Corinthe, p. 130, 131, 144, 176, 182.
Corinthiens, p. 176, 177, 180.
Cornouaille, p. 197.
Corybantes, p. 111, 112, 123, 127, 131, 133, 280.
Courès, p. 125.
Courètes, p. 111, 123, 124, 125, 126, 127, 133, 134, 135, 136.
Couros, p. 126.
Court (Antoine), p. 233, 234.
Crest, p. 226.
Crète, p. 99, 100, 119, 121, 123, 124, 126, 127, 128, 129, 132, 133, 134, 138.
Crétois, p. 123, 124.
Cronos, p. 124, 125, 126, 129.
Cybèle, p. 100, 112, 113, 114, 132, 141, 147, 165, 218.
Cyclades, p. 118.
Cythère, p. 43, 119.

Dactyles Idéens, p. 112, 133.
Dahomey, p. 65.
Daniel, p. 316.
Danila Philipowitch, p. 208.
Darmstadt, p. 340.
Dauphiné, p. 219, 224, 226, 258.
Degougiyyîn, p. 158, 163.
Delasiauve, p. 367.
Delphes, p. 129.
Demazy, p. 367.
Déméter, p. 132, 134.
Denver, p. 198.
Derkâoua, p. 158.
Derkéto, p. 100.
Dicté (mont), p. 126.
Diderot, p. 254.
Didyme d'Alexandrie, p. 141.
Dieulefit, p. 225.
Dionysos, p. 127, 129.
Dipylon, p. 135.
Djichtia, p. 156.
Djilala, p. 157.
Djilâni, p. 154, 155, 157.
Dmitri Donskoï, p. 208.
Doriens, p. 135.
Dravidiens, p. 100.
Dupouy, p. 366.
Durand-Faye, p. 233.
Dürren, p. 301.
Durga-Kali, p. 100.
Dusentschur, p. 321.
Du Serre, p. 225, 226.

Echternach, p. 198.
Écosse, p. 282.
Égée, p. 100, 112, 118, 119, 120, 121, 132, 137.
Égine, p. 128.
Égypte, p. 152, 196.
Eisenach, p. 312.
Elam, p. 100.
Eldad, p. 91.
Élie, p. 94.
Élisée, p. 93, 94.
Emicho de Leiningen, p. 297.
Ephèse, p. 101, 111, 131, 148.
Ereschkigal, p. 105.
Erfurt, p. 300.
Espagne, p. 183, 189, 190.
Esquirol, p. 367.
Essex, p. 190.
Etolie, p. 133.
Eubée, p. 128, 133.
Euripe, p. 128.
Euripide, p. 124, 127.
Europe, p. 122, 128, 132.
Eusèbe de Césarée, p. 140, 141, 144.
Euyuk, p. 104.
Ezéchiel, p. 95, 110.

Fatima, p. 166.
Fez, p. 158.
Finnois, p. 209.
Flagellants, p. 204, 205, 206.
Flandres, p. 205, 296.

Fléchier, p. 225.
Fleury, p. 243.
Florian Geyer, p. 307.
Folard, p. 251.
Fontaine, p. 251.
Fontainebleau, p. 221.
Fortineau, p. 366.
France, p. 184, 186, 189, 190, 191, 219, 222, 235, 239, 242, 247, 296, 298, 365, 368.
Françoise (sœur), p. 254, 255.
Franconie, p. 300, 307.
Frankenhausen, p. 312, 313.

Galles, p. 108, 112, 113, 115, 127, 218.
Galles (Pays de), p. 259, 273, 275, 276, 278, 279, 280, 283, 284, 290.
Gallois, p. 277, 282.
Gamal, p. 51.
Gaule, p. 146, 183.
Gè, p. 132.
Gênes, p. 299.
Georges (saint), p. 200.
Glasgow, p. 185.
Gœthe, p. 191.
Gorgone, p. 130.
Gotha, p. 303.
Gottschalk, p. 297.
Götz von Berlichingen, p. 307.
Grandier (Urbain), p. 184.
Grèce, p. 117, 118, 121, 130, 132, 134, 135, 136, 152, 176, 293, 341.
Grégoire de Tours, p. 183.
Grenoble, p. 226.
Grimm, p. 254.
Guibea-Élohim, p. 91.
Guibert de Nogent, p. 183.
Guiscard (marquis de), p. 228.
Haarlem, p. 317.
Haïda, p. 58.
Halladj, p. 153.
Hamadcha, p. 158, 163.
Harappa, p. 100.
Harz, p. 312.
Hassan, p. 166, 167, 169, 172.
Haut-Aragon, p. 199.
Hécate, p. 131.
Heddâoua, p. 158.
Hélène (sainte), p. 199.
Héliodore, p. 96.
Hellade p. 133 138, 152.
Hellènes, p. 123, 129, 132, 134, 135.
Hénoc, p. 317.
Henri IV, p. 190, 219.
Henri de Brunswick, p. 312.
Henri-Rousselle (hôpital), p. 369.
Héra, p. 131.
Héraclès, p. 133.
Héristal, p. 195.
Hérode, p. 196.
Hérodiade, p. 196.
Hérodote, p. 103, 131.
Hesse, p. 300.
Hiérapolis, p. 109.
Hitler (Adolf), p. 340.
Hofmann (Melchior), p. 316, 317.
Hollande, p. 225, 252, 316.
Hongrie, p. 300.
Hoorn, p. 184.
Hossaïn, p. 166, 167, 168, 169, 172.
Hovas, p. 83.
Hut (Hans), p. 316.

Ibn Al-Faridh, p. 153, 159, 160, 161.
Ida (mont), p. 124.
Imahamasima, p. 72.
Inde, p. 99, 100.
Indus, p. 100.
Insulinde, p. 63.
Io, p. 122.
Iran, p. 100, 167.
Irving (Edouard), p. 185.
Ishtar, p. 100, 105.
Isis, p. 106.
Israël, p. 91, 94, 95, 316.
Israélites, p. 91, 92, 148, 149, 303.
Italie, p. 78, 189, 190, 196, 202, 299.

Iwan le Terrible, p. 208.
Iwan Suslow, p. 208.

Jalâl addîn-Roûmi, p. 153.
Jameljan, p. 208.
Jassy, p. 217.
Java, p. 63.
Jérémie, p. 95.
Jéricho, p. 149, 304.
Jérôme (saint), p. 141.
Jérusalem, p. 143, 208, 299, 309, 316.
Jézabel, p. 96.
Jordan, p. 252.
Josué, p. 91.
Juifs, p. 297, 298, 303.
Julien d'Apamée, p. 145.
Jumpers, p. 197.
Jurieu, p. 224, 225.
Justine de Padoue (Ste), p. 200, 202.
Justinien, p. 146.

Kaitish, p. 27.
Karlstadt, p. 309.
Käsebröder, p. 305.
Kentorp, p. 187.
Kentucky, p. 197.
Kerbéla, p. 167, 168.
Khorassan, p. 169.
Kimris, p. 278.
Kingilli, p. 28, 29, 30.
Knipperdollinck (Bernt), p. 318, 319, 320, 321.
Kolbig, p. 193.
Kondrati Seliwanow, p. 208, 215, 216, 218.
Konia, p. 156.
Koppenbruch (Gerhard), p. 319.
Koryak, p. 50.
Kostroma, p. 208.
Kwa-Kiutl, p. 58.
Kyfhaüser, p. 312.
Labranda, p. 103.
Lacédémone, p. 134.
La Condamine, p. 254, 255.
Laconie, p. 128, 133.
Lairbenos, p. 104.
La Mecque, p. 149, 150, 352.
Langensalza, p. 312.
Languedoc, p. 226, 228.
Las Casas, p. 48, 49, 50.
Laubardemont, p. 184.
Laveran, p. 77.
Légal (marquis de), p. 246, 250.
Le Nain de Tillemont, p. 299.
Léningrad, p. 364.
Léon III Flavius, p. 146.
Lesbos, p. 110.
Le Tellier, p. 221.
Léto, p. 100.
Leyde, p. 318.
Liban, p. 105.
Liége, p. 194, 195.
Lille, p. 332.
Löbe, p. 340.
Lombards, p. 190.
Loudun, p. 184, 186.
Louis XIII, p. 221.
Louis XIV, p. 221, 242.
Louis XV, p. 243.
Lourdes, p. 259, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 268, 271.
Lourenço-Marquès, p. 54.
Louviers, p. 187.
Lucien (Pseudo-), p. 107, 108.
Luermenos, p. 104.
Lunel, p. 233.
Luther, p. 306, 310.
Luxembourg, p. 198.
Lycie, p. 119.
Lydie, p. 105, 131.
Lyon, p. 146.

Mâ, p. 100.
Madagascar, p. 68, 69, 75, 78, 84, 87, 193.
Maghreb, p. 156, 157, 165.
Magnésie, p. 111.
Mahomet, p. 148, 149, 154, 166, 352.
Majunga, p. 84.
Malaisie, p. 156.
Malgaches, p. 73, 80.
Maoris, p. 63.
Maoulenïa, p. 156.

Maqdisi, p. 159.
Marie (La Vierge), p. 148, 302, 304.
Marienberg, p. 304.
Marion (Élie), p. 233.
Maroc, p. 156.
Marseille, p. 228, 299.
Matthys (Jean), p. 317, 318, 319, 320, 324.
Maximilla, p. 145.
Mayence, p. 297, 298.
Meched, p. 169, 171.
Médad, p. 91.
Médine, p. 352.
Mélanésie, p. 58.
Meliaiyyîn, p. 163.
Men, p. 104.
Mésopotamie, p. 100, 153.
Metz, p. 195.
Michée, p. 95.
Michée, fils de Jimla, p. 94.
Milet, p. 111, 131.
Mina, p. 150.
Minos, p. 120, 124, 128.
Mithra, p. 100, 103.
Mohenjo-daro, p. 100.
Moïse, p. 91.
Montan, p. 140, 141, 142, 143, 144, 145, 147.
Montpellier, p. 184, 226, 229, 230, 233.
Mont-Saint-Michel, p. 300.
Morioris, p. 63.
Morzines, p. 186.
Moscou, p. 206, 208.
Moscovie, p. 208.
Mozdalifa, p. 150.
Mulhausen, p. 310, 311, 312.
Multipliants, p. 233.
Münster, p. 305, 314, 318, 319, 320, 321, 323, 324.
Münzer (Thomas), p. 309, 310, 311, 312, 313, 314.
Mycènes, p. 120.
Mylitta, p. 100.
Mysie, p. 140, 141.

Najoth, p. 92.
Nal, p. 100.
Nalanda, p. 100.
Nana, p. 100.
Nantes, p. 242.
Nantes (Édit de), p. 219, 220, 221, 222, 223, 241.
Neanderthal, p. 38.
Nestorius, p. 148.
Neveu, p. 366.
New-Jersey, p. 197.
New-York, p. 198.
Nicolaïtes, p. 308.
Nijar, p. 61.
Niklashausen, p. 301, 304.
Nikon, p. 208.
Nkomis, p. 293.
Noailles (cardinal de), p. 241, 242.
Nouvelle-Calédonie, p. 24, 25, 38.

Océanie, p. 351.
Olympie, p. 129, 133.
Omer Talon, p. 219.
Orosia (sainte), p. 199.
Ouen-Amon, p. 90.

Palaeokastro, p. 126.
Palatin, p. 114.
Palestine, p. 89, 100, 108, 132, 297.
Pallas-Athénè, p. 137.
Pamphylie, p. 102.
Pan, p. 129, 132.
Paphos, p. 122.
Pappas, p. 104.
Paraclet, p. 142, 145.
Paris, p. 221, 241, 242.
Pâris (François de), p. 244, 245, 251, 252.
Paris (Matthieu), p. 300.
Parnasse, p. 129.
Pasiphaé, p. 122.
Pastoureaux, p. 300.
Paul (L'apôtre), p. 142, 144, 145, 175, 176, 177, 179, 291.
Paul (tsar), p. 216.
Pauvre Konrad, p. 305.
Péloponèse, p. 119.
Pépuze, p. 143, 145.

Pergame, p. 114.
Perpignan, p. 228.
Perse, p. 166, 172.
Pessinonte, p. 104, 114.
Peyra (mont), p. 225, 226.
Pfeifer, p. 312, 313.
Phénicie, p. 108.
Phéniciens, p. 98.
Philippe VI (roi de France), p. 206.
Philippe de Hesse, p. 312.
Phoinikes, p. 100, 119.
Phoinix, p. 128.
Phrygie, p. 100, 105, 112, 116, 132, 136, 140, 147.
Pierre III (tsar), p. 208, 215.
Pierre l'Ermite, p. 296.
Pinel, p. 367.
Pise, p. 299.
Pologne, p. 203.
Ponce-Pilate, p. 382.
Pont, p. 100, 102.
Pouilles, p. 78, 198.
Prague, p. 309.
Priscilla, p. 145.
Procope de Césarée, p. 146.
Prokofi Danilowitch Lupkin, p. 208.

Qâdriyya, p. 157.
Quesnel (Le P.), p. 241, 242.
Quissac, p. 230.

Radama II, p. 70, 73.
Rafa'î, p. 155, 156.
Rakelimaza, p. 74.
Ramy, p. 81.
Ranavalo Ire, p. 70, 73, 74.
Raoul, p. 297, 298.
Ratisbonne, p. 301.
Reims, p. 242.
Rhéa, p. 122, 129, 132.
Rhodes, p. 112, 119.
Riâhin, p. 163.
Roberts (Evan), p. 285, 286, 287, 288.
Rome, p. 114, 115, 245.
Rothmann (Bernard), p. 318, 321.
Rotterdam, p. 224.
Roumanie, p. 217.
Rowland (Harris), p. 197.
Russie, p. 206, 215, 218.

Saa'dia, p. 156.
Sabazios, p. 104.
Sadikiyyin, p. 163.
Sainte-Anne (hôpital), p. 368.
Saint-Hippolyte, p. 229.
Saint-Médard, p. 185, 219, 241, 244, 248, 256, 258, 259.
Saint-Pétersbourg, p. 216.
Sakalaves, p. 78, 86.
Salomé, p. 196.
Samuel, p. 92, 93, 94.
Sandan, p. 104.
Sapho, p. 110.
Sardaigne, p. 299.
Saül, p. 91, 92, 162.
Saverne, p. 195.
Selles, p. 129.
Sibérie, p. 50, 216.
Sivadon, p. 366.
Skopzes, p. 215, 216, 217, 218.
Smyrne, p. 131.
Sonet (Marie), p. 254.
Souabe, p. 203.
Sozomène, p. 146.
Sparte, p. 131.
Spire, p. 203, 204, 297.
Sporades, p. 118.
Sternberg, p. 310.
Stolle (Konrad), p. 300.
Storch (Nicolas), p. 308, 309.
Strasbourg, p. 195, 204.
Stübner (Marcus Th.), p. 308, 309.
Suède, p. 185, 189.
Suffolk, p. 190.
Suisse, p. 315.
Sumatra, p. 51.
Surin (Le Père), p. 187.
Syrie, p. 89, 98, 100, 104, 105, 106, 108, 110, 117, 127, 128, 132, 139, 144, 165.
Syriens, p. 94.
Syro-Phéniciens, p. 96.

Taborites, p. 308.
Taffin (André), p. 370.
Talpeyrac, p. 224.
Tammuz-Dumuzi, p. 104, 105, 110, 156.
Tananarive, p. 69.
Tanchelm, p. 301, 302, 303.
Tarku, p. 104.
Taxila, p. 100.
Téhéran, p. 170, 171.
Telchines, p. 112, 133.
Tenessee, p. 197.
Terrien, p. 333.
Tertullien, p. 146.
Thèbes, p. 130.
Théophanes, p. 147.
Thésée, p. 128.
Thrace, p. 118, 132, 137, 199, 341.
Thuringe, p. 300, 307, 310, 311.
Tidjanyya, p. 158.
Tigretier, p. 77.
Titans, p. 123.
Tjingilli, p. 32.
Tlingit, p. 58.
Torrès (îles), p. 50.
Touhamiyyin, p. 158.
Toüoupinambaoults, p. 46, 47, 49.
Trêves, p. 190.
Troade, p. 112, 121, 199.
Trobriand (îles), p. 58.
Tsimshian, p. 58.
Turquie, p. 156.
Tymion, p. 143.

Uluuru, p. 28, 29.
Ursulines, p. 184, 186.
Utrecht, p. 193, 302.
Uzès, p. 229, 230.

—

Vancouver, p. 57.
Veddah, p. 50.
Vendôme, p. 299.
Vienne, p. 146.
Villars (maréchal de), p. 239.
Vincent (Isabeau), p. 226.
Vivarais, p. 219, 227, 235, 239, 241.
Volkmar, p. 297.
Waldeck (Fr. de), p. 318, 319.
Warramunga, p. 27, 28, 31.
Werte, p. 187.
Wesley, p. 273.
Westphalie, p. 314, 318.
Williams (William), p. 197.
Wilsnack, p. 301, 304.
Wollunqua, p. 24, 28, 29, 32, 36.
Worgaïa, p. 32.
Worms, p. 297, 303.
Würtemberg, p. 190.
Wurzbourg, p. 190, 304.

Xosa, p. 46, 60.

Yébra, p. 199.
Yeni-Chehr, p. 199.

Zacharie, p. 93.
Zagreus, p. 124, 127, 129.
Zeus, p. 103, 123, 124, 126, 129.
Ziyâniyya, p. 158.
Zotique de Cumane, p. 145.
Zwickau, p. 308, 309.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 7

Chap. I. — POLITIQUE ET MYSTIQUE.

Introduction : Un problème à résoudre. — Définition et procédés de la mystique. — Les états de foule dans le monde contemporain. — Nécessité d'étudier les événements actuels à la lumière des faits religieux en général et de la mystique grégaire en particulier..... 9

Chap. II. — LES ENTRAINEMENTS GRÉGAIRES CHEZ LES PRIMITIFS.

Etats de foule et entraînements grégaires. — La cérémonie du Wollunqua, la fête du feu et la mort d'un sorcier en Australie. — Le Pilou canaque..... 24

Chap. III. — QUELQUES-UNES DES CONSÉQUENCES DES ENTRAINEMENTS GRÉGAIRES CHEZ LES SAUVAGES.

Crises hystériques et Possessions. — Une fête chez les Toüoupinambaoults du Brésil en 1557. — Les femmes Koryak après la capture d'une baleine. — Autres exemples. — Le « sabbat » chez les Ba-Ronga. — Frénésie destructrice s'attaquant aux biens et aux personnes. — La conclusion de certains Potlach dans le Nord-Ouest américain. — Les Xosa de l'Afrique australe. — La Thanatomanie des îles du Pacifique. — Deuils sanglants au Dahomey.. 46

Chap. IV. — Le Facteur individuel et le Facteur collectif dans les entrainements grégaires.

Le rôle du milieu social et religieux. — Le Ramanenjana et le Tromba à Madagascar. — Entraînements grégaires et possessions..... 68

Chap. V. — Les extases collectives dans les religions de l'Orient classique.

Les formes inférieures du prophétisme hébreu. — Les « prophètes » de Baal. — Le culte de la déesse syrienne et d'Adonis, de la grande déesse mère et d'Attis. — Les extatiques de Syrie et d'Asie Mineure..... 89

Chap. VI. — Survivance des cultes enthousiastes de l'Orient en Crète et en Grèce.

L'unité primitive du monde égéen. — La religion crétoise et ses groupes d'exaltés. — Les origines de la religion grecque ; ses confréries mystiques ; une esquisse de son histoire..... 117

Chap. VII. — Renaissance de l'Exaltation collective des anciens cultes de l'Orient dans le Christianisme et dans l'Islam.

Le Montanisme phrygien. — Les origines du Çoufisme ; les ordres de derviches et les confréries musulmanes. — Les « fêtes » de Hossaïn chez les Chi'ites persans. — Le jour du sang à Téhéran..... 140

Chap. VIII. — Entrainements grégaires dans l'Histoire de la Chrétienté.

La Glossolalie. — Epidémies de possession et de sorcellerie. — Epidémies de danses en Allemagne. — Le Tarentisme. — Les Sauteurs sacrés. — Les Flagellants. — Les Chlustes..... 173

Chap. IX. — Entrainements grégaires dans l'Histoire de la Chrétienté *(suite)*.

Les inspirés du Dauphiné, du Vivarais et des Cévennes. — Les convulsionnaires de Saint-Médard..... 219

Chap. X. — Entrainements grégaires dans l'Histoire de la Chrétienté *(suite)*.

Les grands pèlerinages. — Les foules de Lourdes. — Les conséquences extrêmes d'un certain « revivalisme ». — Le « réveil » du Pays de Galles (1904-1905). — L'action du Pentecôtisme dans un champ de mission de l'Afrique Équatoriale (1936) 259

Chap. XI. — Entrainements grégaires mystico-politiques.

Mouvements populaires provoqués par les Croisades. — Les Croisades des Enfants. — Tanchelm et la commune théocratique d'Anvers. — Agitation religieuse et révolutionnaire en Allemagne au XVe siècle. — Hans Böheim. — La Guerre des paysans. — Thomas Münzer et les prophètes de Zwickau. — Les anabaptistes de Münster 296

Chap. XII. — Causes et Conséquences des entrainements grégaires. — Conclusion.

Remarques préliminaires. — Causes générales et causes particulières des états de foule. — Causes accidentelles. — Causes artificielles. — La technique de l'entraînement grégaire. — Les groupes de fanatiques. — Les meneurs. — Excitants psychiques et réflexes conditionnés. — Conséquences des ivresses de foule. — Observations des psychiatres et statistiques. — Décomposition de la société. — Dépersonnalisation des individus. — Le seul remède possible 326

Bibliographie 385

Index 391

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 OCTOBRE 1947, SUR
LES PRESSES DES
IMPRIMERIES BELLENAND
A FONTENAY-AUX-ROSES
(SEINE) 64.557.

Dépôt légal Éditeur N° 513.
(4e trimestre 1947.

IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait du Catalogue

QUELQUES ESSAIS

Claudine CHONEZ
INTRODUCTION A PAUL CLAUDEL.

Philippe de FÉLICE
POISONS SACRÉS, IVRESSES DIVINES
Essai sur quelques formes inférieures de la mystique.

François FOSCA
EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Marquis de LUPPÉ
LES TRAVAUX ET LES JOURS D'ALPHONSE DE LAMARTINE.
MÉRIMÉE.

Henriette PSICHARI
RENAN ET LA GUERRE DE 70.

Romain ROLLAND
PÉGUY. 2 vol.

Denis de ROUGEMONT
JOURNAL D'UN INTELLECTUEL EN CHOMAGE.
PENSER AVEC LES MAINS.

André ROUSSEAUX
LITTÉRATURE DU VINGTIÈME SIÈCLE. Tomes I et II.
LE MONDE CLASSIQUE Tomes I et II.
LE PROPHÈTE PÉGUY. 2 vol.

Éditions Albin Michel

Printed in France Imp. Aulard, Paris